


# Les Vendanges, nouvelles, par Léon Gozlan


BnF Gallica

# LES VENDANGES

---

CORBEIL, typographie de CRÉTÉ.

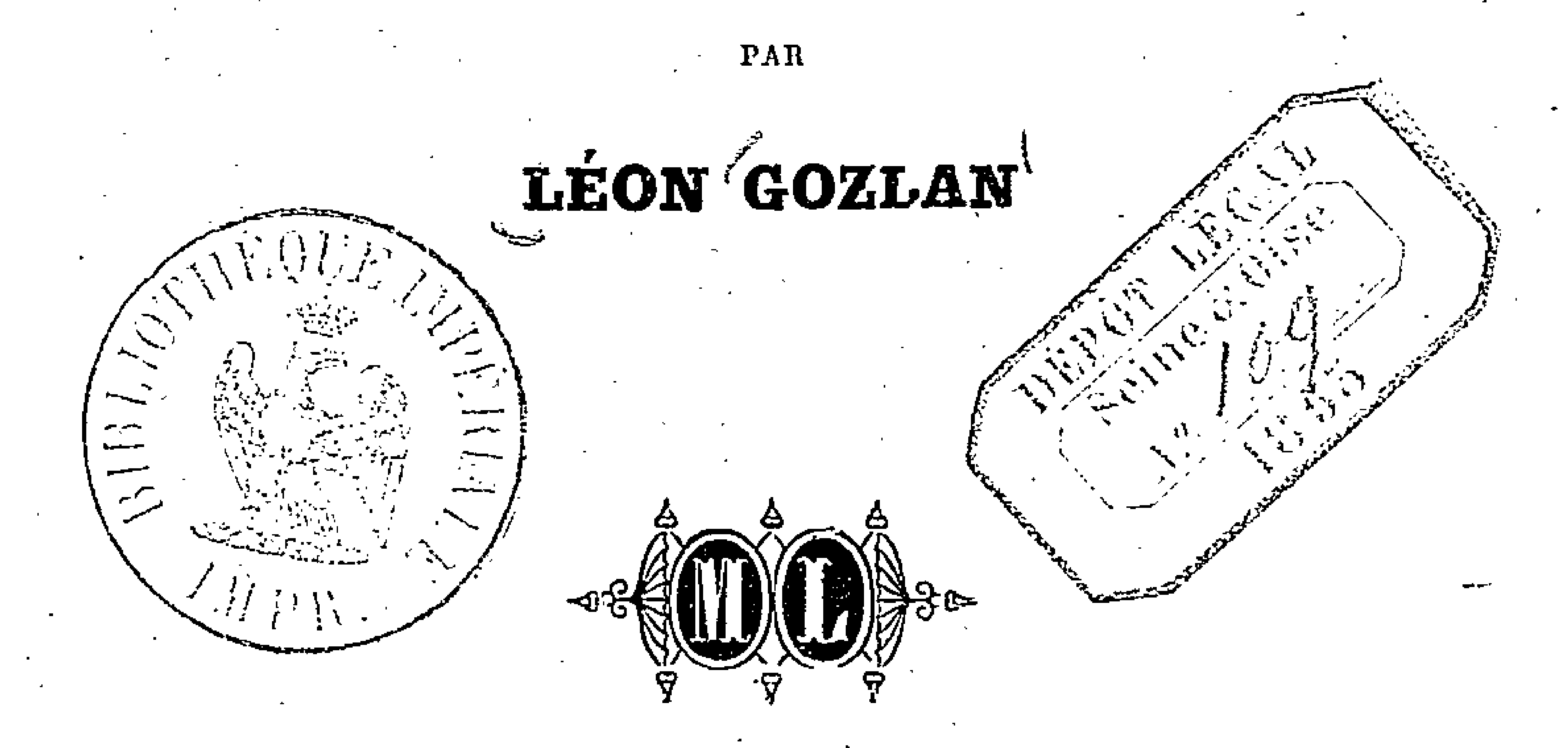
LES

# VENDANGES

## NOUVELLES

PAR

**LÉON GOZLAN**

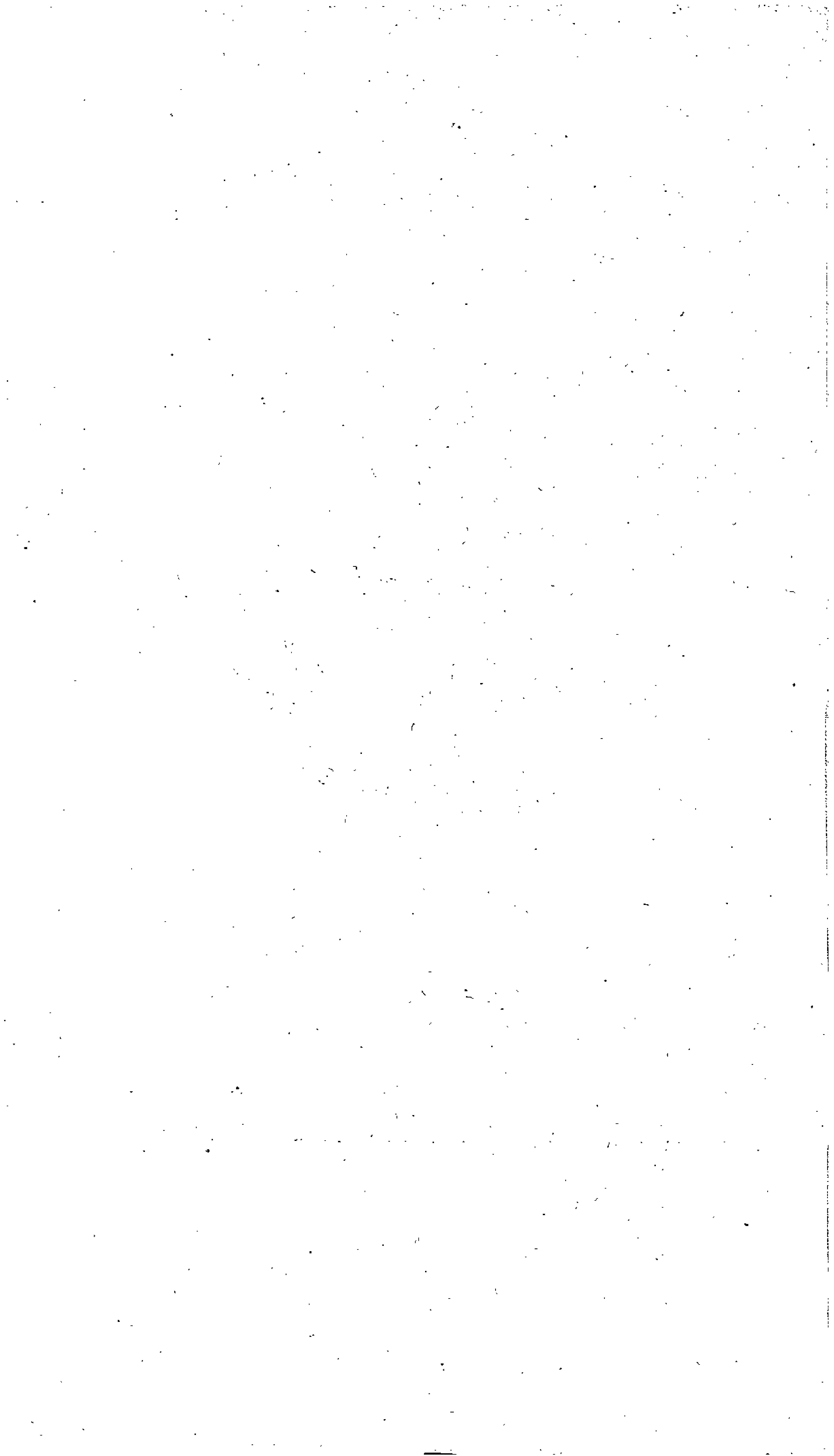



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1853



# LE CROUP.

## I

Rien au monde n'est comparable aux boulevards de Paris. En arrivant de ma province, je fus frappé de la beauté de cette promenade que les étrangers eux-mêmes, dans leur opinion partiale, ne trouvent pas au-dessous de notre admiration. Une fois entré sous sa nef de verdure, je ne me lassais ni de marcher ni de m'arrêter. Je n'avais jamais vu tant de magnifiques maisons, supportées par les arches de cuivre ou de marbre de tant de splendides magasins; tant de figures empressées, tant de voitures rayonnant à mes côtés, courant devant moi, derrière moi, au loin. Je n'osais regarder ni au ciel, ni à terre. Pour mon étonnement, la perception exacte de la résistance et de l'espace avait disparu. Un tourbillon vivant m'enveloppait. J'étais ébloui, transporté, j'avais des vertiges, j'avais peur comme une jeune fille qui, pour la première fois de sa vie, est introduite dans un bal, chaud de lumière, de bruit, de paroles, plein de gens inconnus. Sans qu'on me remar-

quât, j'étais tout à la fois gauche et ému. C'est ordinairement dans ces moments de poésie que les voleurs, gens très-peu lyriques, vous dévalisent sans vous faire éprouver la moindre douleur. Pour mon compte, ils m'auraient enlevé mon habit, que longtemps après j'aurais encore cherché mon mouchoir. Dans mon naïf embarras, au milieu d'un monde si divers, il me souvient d'avoir fait des excuses à un cocher de fiacre qui m'avait donné mon baptême de boue, et qui me l'avait administré à la manière de saint Jean, — de la tête aux pieds. On m'avait dit que les Parisiens étaient fort polis, je ne voulais pas être en reste de civilité avec eux. Vous décrire consciencieusement les détails et les nuances de mon adoration pour les merveilles des boulevards, afin de vous engager à aller vous assurer, par vous-mêmes, si cette adoration était légitime, cela me serait impossible. Quand on n'aime plus on ne se souvient plus. Peut-être je passe fort indifférent, et la tête basse aujourd'hui, à côté de ces pagodes de mon enthousiasme. J'imagine aussi qu'un peu de fierté soutient cette indifférence qui n'est pas sans affectation. Franchement, je crains d'avoir à rougir pour des heures entières écoulées devant des marchands de briquets phosphoriques, le cœur plein de mépris pour les boutiques de ma patrie. Je ne saurais vous dire davantage le chemin dont je fatiguais mes jambes chaque jour, dès que le soleil se levait sur Paris, ou dès qu'il était censé se lever, jusqu'au moment où il disparaissait derrière un horizon de tuiles. Les omnibus n'existaient pas encore.

Quand je fus un peu rassasié, je ne réalisai plus que deux ou trois fois par jour le trajet de la Bastille à la Ma-

deleine et de la Madeleine à la Bastille; et, complétement quitte envers ma soif de connaître, je finis par borner ma promenade à une excursion quotidienne jusqu'au boulevard des Italiens, que je ne connaissais pas encore par son nom, mais que je préférais déjà, comme je le préfère encore aujourd'hui, tant aux boulevards dont il est précédé, qu'à ceux dont il est suivi. Les premiers sont trop bruyants, les derniers trop tristes. On ne se promène pas sur les boulevards Poissonnière et Montmartre, à moins qu'on ne soit marchand ou voleur de chaînes de sûreté; on ne s'assied guère sur les boulevards des Capucines ou de la Madeleine, si l'on n'a pas la goutte. Agité sans tumulte, silencieux sans ennui, ombragé par des arbres où se rassemblent des moineaux de bonne maison, dressés à gazouiller le cours de la rente dont Tortoni leur siffle chaque matin le langage; courant entre deux haies d'hôtels d'où sortent à pas lents, empanachés, vernis, glacés et armoriés, des équipages de toutes les nations; à droite et à gauche éclairé jusqu'aux deux tiers de la nuit par des cafés transparents comme des lanternes du Japon; paisible le jour, tel qu'un grand seigneur qui repose; voisin de l'Opéra, voisin des Tuileries, voisin du Palais-Royal, voisin de tout ce qui est beau, le boulevard des Italiens m'attirait chaque après-midi sur un de ces siéges grossiers, avec le bénéfice desquels les acquéreurs de la location s'achètent des fauteuils chez Lesage.

Les premiers jours de cette station, je ne remarquai pas ce qui éveilla plus tard mon attention, et fut par la suite, quand j'amassai mes souvenirs, comme la première mise de fonds des accidents traditionnels dont mon existence

parisienne se compose. Je finis par m'apercevoir que toutes les après-midi, avec une rigoureuse ponctualité, passait devant moi, au front des boulevards, un landau, lentement traîné par deux chevaux de la plus élégante forme. Ils étaient de couleur égale, d'un beau roux de daim, et d'un pas semblable. Aux armes de famille peintes sur les panneaux, je jugeai que l'équipage appartenait à un lord d'Irlande, issu des anciens rois de cette contrée. L'intérieur du landau était en velours blanc, semé par losanges de flocons de soie bleue, rembourré avec la plus exquise délicatesse. On eût dit un manteau de pair d'Angleterre déployé. Jamais fée d'Irlande, et c'est leur patrie, n'eut de char plus moelleux, pour traverser les airs. Deux laquais en livrée blanche étaient montés derrière, et tenaient chacun une canne, signe particulier, exclusivement distinctif, permis seulement à la haute domesticité des lords. Ils suivaient avec une respectueuse attention les mouvements de la petite fille assise dans le fond, en face d'un homme pensif, qui tenait, appuyé sur le genou, un livre fermé, et d'une gouvernante dont les yeux ne se détachaient pas de ceux de l'enfant. L'homme portait le costume entièrement noir des chapelains d'Irlande.

Cette enfant était blonde ; dans l'une de ses mains potelées elle tenait un bouquet de roses du Bengale, fleurs tendres et fines comme sa peau. Sous la chevelure bouclée et soyeuse de la petite miss, deux yeux d'un bleu transparent et profond réfléchissaient le ciel, une noble race, une origine céleste. Les anges seuls et les enfants anglais ont de ces yeux-là ; c'est beau et rêveur comme un

lac. Naïve, sa bouche à peine indiquée n'était qu'un trait de pinceau. Une vapeur d'innocence enveloppait les formes de son visage. Quand ses doigts touchaient à leur charmant embonpoint, la trace y restait. Son sourire était fin, blond et frais. Mais ce qui répandait sur tout son être une tristesse que n'adoucissaient pas les grâces infinies de son enfance, c'était son vêtement blanc.

Un petit charmant bonnet de satin blanc, garni de glands en soie blanche, couronnait sa ronde et mignonne tête, qui s'épanouissait sous cette coiffure comme la fleur mousseuse du cotonnier quand elle est éclose. De ses épaules à ses pieds tombait, avec une négligence adorable, une tunique de cachemire couleur de lait, retenue par une ceinture du même tissu. On eût cru voir une nonne de Lesueur appartenant à quelque couvent enfantin dont la mère abbesse était sans doute une poupée de haute taille. Elle était presque grave, sous ce costume, auquel manquait de respect son petit nez au vent, rose et un peu altier. Elle se tenait bien assise, et elle n'avait aucun regard d'envie pour les bruyantes demoiselles de son âge, courant à ses côtés sur la chaussée des boulevards avec des cerceaux, des volants, des balles et des ballons, se rendant, en compagnie de leurs frères et des camarades de leurs frères, munis de cordes, au joyeux pèlerinage des Tuileries. Leur santé turbulente, leur liberté de courir, d'aller du marchand de volants à la marchande de gâteaux, ne faisait aucune impression sur elle. A peine souriait-elle à la bonne vieille édentée qui lui disait, en appuyant une main sèche sur le bord du landau : — Dieu vous accorde de longs jours, mon enfant, et vous rende aussi heureuse

que belle. Elle ne recevait jamais ce vœu sans ouvrir et fermer ironiquement la bourse de satin blanc brodée à ses armes. Son aumône était comme un don qui n'attend aucun retour. Cette indifférence pour les souhaits dont on payait sa bienfaisance, semblait affecter d'une manière douloureuse la gouvernante et le jeune chapelain. Ils échangeaient un regard mélancolique.

Ordinairement, la promenade avait lieu le soir quand l'élite de nos élégants se rend au café de Paris pour abréger, en dînant, les heures qui séparent la clôture de la Bourse de l'ouverture de l'Opéra. Dès que la voiture blanche se montrait derrière les glaces du somptueux restaurant, les jeunes gens et les dames se levaient pour la voir et envoyer des baisers à la céleste miss. J'ai vu des Anglaises quitter la table, courir vers le landau, arrêté le long des arbres, et adresser des paroles affectueuses, en langue nationale, à l'enfant qui leur tendait ses petites mains. Les compatriotes de la gracieuse miss retournaient toujours à leur place les yeux gros de larmes. La voiture passait.

— Qu'a donc cette enfant, pour attirer tant de pitié ? me demandai-je sans oser questionner personne. Comment l'aurais-je osé, étranger, inconnu à tout le monde, et au fond redoutant d'apprendre le malheur qui avait frappé cette petite fille, en apparence si aimée de Dieu et de la fortune ? Pendant deux mois, je me contentai de la suivre d'un regard de sollicitude et de l'entourer de mes vœux, quoique je ne devinasse pas quels vœux raisonnables il m'était permis de former pour elle, surtout quand je voyais à deux pas d'autres enfants de son âge,

salissant leurs jolis doigts de huit ans pour lustrer les bottes d'un cocher; ou d'autres, plus malheureux encore, traçant un chemin dans la boue à d'honnêtes gens qui leur lançaient au visage, pour payement, la boue qu'ils avaient écartée.

Un jour, par une distraction du cocher, le landau blanc se trouva sur le point d'être pris entre deux diligences; il allait être rudement secoué, sinon renversé par terre. Au moment où, perdant le sang-froid nécessaire et abandonnant les guides, le cocher du landau se levait sur son siége, je m'élançai au-devant des chevaux, et les ramenai sans effort au bord de la contre-allée. Les diligences passèrent; aucun accident ne s'en était suivi. Je n'eus que la main droite foulée et le collet de mon habit sali par l'écume des chevaux. Comme je me retirais, l'enfant m'appela, et se jeta dans les bras de son chapelain, qui me la tendit: Elle me dit en m'offrant son bouquet de roses du Bengale : — Merci, monsieur, merci.

Je l'embrassai.

Encouragé par la figure honnête du docteur, je lui demandai, sans réfléchir sur ce qu'avait peut-être d'indiscret ma question : — Docteur, qu'a donc cette charmante enfant ?

— Ce que j'ai ? me répondit l'enfant elle-même en posant sa main sur ma tête et en me regardant avec un sourire qui n'était pas de ce monde, et dont le souvenir restera éternellement dans mon cœur. — Ce que j'ai ! — Je mourrai dans un an.

Au même instant, le chapelain et la gouvernante poussèrent un cri, les deux laquais exhalèrent un gémisse-

ment profond, et le landau tourna pour descendre les boulevards.

Il partit. J'entendis ces mots : — Katty ! Katty ! pourquoi cela ?

Je me laissai tomber sur une chaise du café de Paris, n'osant plus même tourner la tête du côté où j'avais vu disparaître le landau, ces figures pâles, cette enfant enveloppée d'un blanc cachemire, et qui m'avait annoncé si solennellement sa mort prochaine, sa mort dans un an !

La nuit me chassa, et j'avoue que de toute la soirée je n'eus ni pitié ni aumône pour ces montagnards d'enfants qui, la veille, m'assaillaient avec avantage au nom de leurs mères malades et de leurs pères perdus dans les glaciers de Chamouny.

— Rien ! rien ! pour vous. Vous ne mourrez pas dans un an ! Laissez-moi.

J'avais tort. Mais je ne raisonnais pas, je souffrais.

## II

Depuis dix jours j'avais cessé de me rendre au boulevard des Italiens. Ma promenade avait changé de but. Vous en devinez la raison.

Un matin on m'annonce la visite d'un étranger. On me dit son nom : le révérend William Anderson. Il entre ; c'était le chapelain de la petite Irlandaise.

— Asseyez-vous, monsieur Anderson.

— Vous excuserez ma visite ; je viens vous remercier plus cordialement que la circonstance ne permettait de le

faire l'autre jour sur les boulevards, quand votre promptitude nous eut préservés d'un choc qui pouvait avoir des suites fâcheuses. La jeune lady et sa maison joignent leurs remercîments aux miens.

— Faible service, monsieur ; devoir du premier passant.

Après l'échange ordinaire des politesses usitées en pareil cas, la conversation entre M. Anderson et moi s'arrêta ; je pressentis le moment où le docteur allait se lever pour me quitter. J'aurais craint d'embarrasser sa visite, dont la tâche était remplie, une fois ses remercîments reçus, en cherchant à renouer la conversation à d'autres sujets.

Il me tendit la main.

Je crus qu'il me disait adieu à la libre manière de son pays ; je lui tendis la mienne.

— Cette enfant vous intéresse beaucoup, me dit-il ; et qui ne l'aimerait pas? Il lui est échappé l'autre jour, à l'instant où nous vous quittions, une phrase bien cruelle! bien cruelle pour nous, monsieur, quoiqu'elle l'ait assez souvent sur les lèvres depuis un an.

— Depuis un an! monsieur ; elle est bien jeune pourtant, lady Katty.

— Vous savez donc son nom?

— Je l'ai retenu au passage, de vous-même, je crois.

— Maintenant je me souviens. Lady Katty a sept ans, et je pourrais vous dire combien d'heures et combien de minutes. Pauvre enfant! ajouta M. Anderson.

Je n'interrompis pas son silence.

Il soupira, et reprit :

— On doit sa pensée à ses amis ; je vous dirai.....

— Je n'exige que votre amitié.

Le chepelain poursuivit :

— La famille de lady Katty descend des anciens rois d'Irlande, cette île généreuse et fière, soumise, jamais esclave; pardonnez, monsieur, mais je suis né en Irlande. En perdant sa souveraineté de fait, cette famille en soutint l'éclat sous le titre moins fastueux, mais aussi pur, de lord Brady, nom qu'elle porte aujourd'hui. Rassurez-vous, je n'ai pas à vous dérouler des événements de famille bien extraordinaires. Fils aîné de la branche principale des Brady, le père de lady Katty, lequel n'était, il y a seize ans, quand il en avait vingt, qu'un jeune homme destiné à prendre place, par son catholicisme ardent, parmi les défenseurs de notre émancipation sans cesse ajournée, se rendit au désir de sa famille en épousant miss Hanna O'Briant, issue également d'une des plus hautes maisons d'Irlande. Miss Hanna était d'une beauté remarquable et d'un caractère bienveillant; mais, purement fondée sur des raisons de convenances, son union avec lord Brady revêtit aux yeux des étrangers un aspect de réserve qui passa pour de la froideur, pour incompatibilité de goûts. Pénétrés eux-mêmes du danger toujours croissant d'une situation ouverte à tous les traits des interprétations, les nouveaux mariés se retirèrent du monde pour aller vivre dans un de leurs châteaux au bord de la mer. Des courses à cheval sur les grèves, des parties de chasse avec ses vassaux, des entretiens graves avec le pasteur de l'endroit sur l'état malheureux de la population irlandaise : tels devinrent les travaux et les délassements d'esprit de lord Brady au fond de ses terres.

Un événement vint colorer cette vie heureuse, mais un

peu monotone. Une fille naquit au lord, qui tout à coup trouva dans sa position de père des motifs inespérés pour s'attacher plus étroitement à sa femme, — à celle qui lui méritait ce beau titre. Ce n'est pas que jusque-là il ne l'eût aimée dans toute l'étendue de ses devoirs, mais son affection avait été plutôt la tâche acquittée d'une obligation, que le dévouement naturel d'une sympathie. A la naissance de sa fille, sa circonspection disparut; la tendresse remplaça les égards; elle anima ses moindres soins; sa femme que dans sa délicatesse, même au milieu de sa retenue d'autrefois, il regardait comme sa supérieure, descendit, si cela s'appelle descendre, au beau rôle de sa compagne, de son amie, de sa plus intime confidente. Une enfant avait amené cette égalité aimante. Ce que le roi d'Angleterre, qui crée des ducs et des duchés, des barons et des baronnies, n'aurait pu faire, une petite fille l'avait obtenu. Son berceau fut le foyer où se concentrèrent les rayonnantes sollicitudes de deux maisons. Penchés sur le visage de leur fille, lord Brady et sa femme se sentirent sans doute entraînés, attirés l'un vers l'autre par cette ressemblance où le père met sa force et la mère sa grâce, afin qu'ils s'aiment tous deux dans leur image aimée. Nelly fut le Messie du château où elle descendit comme la colombe de l'arche avec la verte branche d'olivier. Quand on est deux à sourire au premier sourire d'un enfant; quand on est deux pour attendre son réveil; quand on est deux à s'alarmer de ses cris, on est bientôt heureux de la même joie, triste des mêmes peines. Il n'est pas jusqu'à l'antique château qui ne se ressentît de cette diversion. Son caractère grave, comme celui de son maître, s'épanouit. Une

héritière était née à ces vieilles tourelles, à ces lierres barbus qui enveloppaient les tourelles comme quatre troncs d'arbres morts, à ces vitraux derrière lesquels depuis bien longtemps n'avait couru une lampe de fête. Tout était joie et empressement à cause de cette naissance.

Le soir, quand le soleil embrasait les rameaux de la forêt pour aller faire son lit dans les feuilles; quand il teignait de pourpre les belles eaux des lacs, la cornemuse des paysans jouait à la porte du château et filait un doux sommeil à l'enfant.

Plus tard, quand Nelly fut plus grande, sa mère la prenait dans ses bras, et lui enseignait à bénir de ses petites mains les paysans rassemblés sous le balcon; et les paysans ployaient le genou et baissaient la tête devant cette protectrice ingénue. Car rien n'est respecté et ne fait chérir la puissance comme le droit mis sous la protection de la faiblesse.

Quoi au monde aurait égalé la félicité dont jouissaient lord Brady et sa femme, si ce n'est une félicité semblable? Deux ans après la naissance de Nelly, ils eurent une seconde fille, si belle et si blanche que, non-seulement elle était le portrait de son aînée, mais qu'elle servit de modèle à une troisième sœur qui naquit à deux ans de là. Le rosier eut ses trois boutons. Mêmes formes, même éclat, même richesse de santé, mêmes yeux bleus au même reflet vierge et sauvage, chez les trois sœurs, Nelly, Glorvina et Katty. Nées loin de la société qui polit, mais qui émousse, quelque chose d'indompté, comme chez les faons, dardait de leurs fauves regards quand un étranger les surprenait au milieu de leurs jeux. Elles bondissaient

jusqu'auprès de leur mère, toutes trois sérieuses, boudant sous leurs chevelures blondes, effarées, comme si l'on eût cherché à les attaquer.

Lord Brady se dévoua tout entier au soin de ses trois filles; il se consacra à leur éducation, précieux devoir qui constitue une seconde paternité moins arbitraire que la première. D'Oxford, de Cambridge, étaient attendus au château les meilleurs maîtres de la science, les esprits distingués et patients qui l'expriment sur les lèvres des enfants comme un lait savoureux. Les livres, les dessins, les belles harpes, les pianos d'ébène, étaient commandés. Ici la chapelle où l'on s'agenouillerait le matin devant le grand saint Patrice qui aurait donné trois Anglais pour un enfant irlandais, tant il les aimait; là le cabinet de travail, dans une des tourelles, et là le grand air sur la pelouse.

Ne pouvant être Dieu le père, nous voudrions être lord Brady, disaient les paysans lorsqu'ils jetaient les yeux sur le château de leur maître.

Si vous n'avez pas oublié, continua M. Anderson, les intervalles laissés entre la naissance de chacune des trois filles, en vous apprenant que Nelly, l'aînée, a déjà huit ans, vous trouvez que Glorvina, la seconde fille de lord Brady, atteint sa sixième année; tandis que Katty, la plus jeune, a quatre ans seulement.

Une nuit, la couverture d'un des trois berceaux s'agite; le père est debout, la mère est déjà levée. Nelly parlait et rêvait; son œil s'ouvrait, et plus terne se refermait chaque fois. La tête de l'enfant est brûlante et lourde; on la soulève, elle retombe; son pouls bat fort, ses lèvres sont sèches. Ce ne sera rien. Le froid l'aura gagnée; l'herbe était

humide hier au soir, c'est un rhume; l'enfant n'est qu'enrhumée.

On appelle un médecin cependant : il arrive; il ordonne ; on espère. L'oppression augmente; la fièvre redouble. Quatre heures après Nelly était morte. Je priais auprès de Nelly.

Ce n'était pas le médecin qui l'avait tuée;

C'était le croup. — Le croup, nom anglais d'une maladie infernale qui n'atteint que les enfants; espèce d'ogre qui n'aime que les chairs tendres, qui cherche les enfants beaux et laiteux dans leur petit lit où ils dorment bien, et les étrangle en leur enfonçant ses griffes dans le cou, tandis qu'ils rêvent à des montagnes de biscuit et à des villes de sucre.

Byron, le poëte immortel de l'Angleterre, a dit avec autant de majesté que de tendresse : « C'est quand le soleil ne sera plus que l'on oubliera ses vapeurs malfaisantes, pour ne se rappeler que sa chaleur féconde; c'est quand l'épouse bien-aimée sera descendue au tombeau que l'on oubliera ses caprices pour ne se souvenir que de sa bonté et de sa grâce infinie. » Si vous ne vous figurez point le malheur, peu commun à la vérité, de perdre le soleil, et si vous n'êtes point de ceux qui puissent être frappés de la mort d'une épouse, rappelez-vous ce qui est plus simple, l'oiseau chéri qui s'est envolé de vos mains mal jointes quand vous le couviez de vos baisers et le réchauffiez de votre haleine. Quelles brûlantes larmes vous avez répandues, en vous disant : « Combien déjà ses petites plumes étaient jolies! combien sa petite tête était chaude et son petit bec mignon ! »

Au lieu d'un oiseau, imaginez un enfant qui ne s'envole pas ; s'il s'envolait, il laisserait du moins l'espérance du retour ; mais un enfant qui meurt dans son nid !

Après les Andalous, on le sait, les Irlandais sont le peuple de la terre le plus enclin au style figuré. Je m'aperçus que M. Anderson était non-seulement entraîné par la nature de son caractère à ne pas démentir ce type du langage national, mais qu'il présentait toujours en outre, sous le relief de l'action, des événements destinés à être mis en simple récit. Il ne m'appartenait pas de me plaindre de cet excès d'animation dans la parole d'un étranger, d'un chapelain surtout, d'un docteur en théologie : il voulut bien poursuivre.

Lady Brady fut inconsolable. Autrefois, quand elle ne voulait rendre jalouse aucune de ses filles accourant vers elle, luttant à qui la toucherait la première, elle était fort embarrassée dans sa justice maternelle. Car, lorsqu'elle avait placé Katty, la plus jeune, sur son bras droit, Glorvina sur son bras gauche, où placer Nelly ? mais à son cou. Nelly était le plus gênant des trois délicieux fardeaux qui la faisaient fléchir sous le poids des baisers. Eh bien, cette gêne, ce fardeau manquait à la pauvre mère. Quand Glorvina et Katty sautaient maintenant sur ses deux bras, elle se baissait toujours, toujours, pour que l'autre, toute caressante, pour que Nelly se suspendît à son cou.

Si je m'étends moins sur la douleur de lord Brady que sur celle de sa femme, c'est qu'il l'avait cachée sous son ancien silence misanthropique. Des mois s'écoulèrent et quand il ranima sa vie à l'affection des deux enfants qui lui restaient, une partie de l'attachement qu'il avait voué si

tard à leur mère se trouva affaibli. On eût dit qu'elle avait perdu pour lui un de ses attraits ; qu'elle était moins reine de son cœur depuis qu'un des diamants de son diadème maternel était tombé. La naissance d'une enfant avait rapproché lord Brady de sa femme, la mort de cette enfant sembla l'en écarter. Et comme le découragement, ainsi que la joie, fait voir la vie tout entière sous un jour particulier de prévention, sa femme ne fut pas à ses yeux le seul objet dont le charme se ternit. Son ciel fut sombre ; sa forêt lui parut plus épaisse, ses lacs plus froids, son château noircit dans son imagination. L'ennui oxyda son âme.

Aussi, à la première parole du médecin qui attribua à l'humidité du séjour au milieu des bois la cause possible de l'invasion du mal dont Nelly avait été victime, lord Brady ordonna au château que tout fût prêt dès le lendemain pour un voyage sur le continent. Il se persuada que l'air tempéré de la France n'aurait jamais tué sa fille. On partit pour la France. Lord Brady s'établit dans une campagne près de Paris avec ses deux filles et sa docile compagne.

Katty allait avoir bientôt six ans et Glorvina huit ans. Huit ans ! C'est à huit ans que Nelly était morte !

Glorvina était le portrait vivant de Nelly, comme Katty était celui de Glorvina. Chaque jour qui rapprochait Glorvina de sa huitième année, rendait la similitude plus évidente. Son père confirmait l'analogie en restituant à lady Brady l'amitié dont il l'avait si capricieusement privée, capricieusement en apparence, depuis la mort de Nelly. Son sourire, sa démarche, sa voix, ses gestes, Nelly revivait dans Glorvina. Nous l'avons déjà exprimé, le bonheur est un grand coloriste ; il a des teintes séduisantes à ré-

pandre sur tout. Que la France parut une contrée d'enchantement aux Brady ! elle leur fut une seconde patrie ; car la patrie c'est un peu le cœur ; on appartient au pays qui le rend content.

C'est dans une campagne voisine du bois de Boulogne que la famille Brady était venue se retirer, attirée en outre vers ce délicieux endroit par la réunion d'autres familles anglaises qui y passaient la belle saison.

Voulant autant qu'il était en lui se montrer bon compatriote, sociable, sans morgue, malgré sa fortune peu ordinaire, lord Brady résolut, d'accord avec sa femme et sur le vœu de ses deux filles, de donner une fête pour inaugurer son arrivée en France, et son séjour au milieu de ses amis du bois de Boulogne.

Mais ce sera une fête d'enfants, Hanna chérie, dit-il à sa femme, ils en feront les honneurs comme ils en seront les délices. Le bal, les jeux, la collation sous les arbres, le concert, le feu d'artifice, tout pour eux.

On se peint aisément cinquante petites filles et autant de petits garçons bondissant, eux et leurs balles, sur le gazon ; montant et descendant à l'extrémité d'une escarpolette ; allant et venant dans l'air étourdi de leurs cris sur la corde balancée ; tournant et retournant sur des chevaux de bois ; on se figure leurs milliers de petits cris, de petits gestes, leurs petits yeux étincelants d'impatience et de feu ; il neigeait des enfants.

Lord Brady et sa femme n'étaient pas les moins heureux de tous les parents qui se fondaient de ravissement à voir leurs fils et leurs filles si joyeux, si infatigables, si rouges, sous les marronniers.

Après la promenade et les jeux, il y eut concert ; après le concert on sonna le dîner.

Les domestiques étaient déjà rangés autour de la table et derrière les enfants pour les servir, quand Glorvina demanda à sa mère la permission de se retirer ; un violent mal de gorge venait de la saisir. Sa voix était rauque.

Cet enrouement, qui paraissait causé par une supension momentanée de la transpiration, résista aux sirops qu'on fit boire à Glorvina ; il augmenta au point d'oppresser la petite fille dont on essuya la sueur glacée et qui fut couchée aussitôt. Ses compagnes tenaient encore la table, que le docteur Dupuytren écrivait quelques lignes sur le coin d'un guéridon : il avait écouté la respiration sifflante de lady Glorvina, et compris cette langue de l'agonie qu'il parlait si merveilleusement.

Quand le docteur Dupuytren eut achevé d'écrire, il mit ses gants, regarda sa montre, et dit à lord Brady : Si après l'application de quarante sangsues, l'enfant est dans le même état, demain au lever du soleil. . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Lord Brady serra la main du docteur Dupuytren.

Le lever du soleil éclaira du gazon foulé, des branches d'arbre cassées, des papiers noircis, restes d'un feu d'artifice qui avait dû être superbe, des plumes éparpillées de volants, des fleurs flétries, et au fond d'un appartement un petit lit sur lequel une vieille femme rejetait un drap. Le drap était changé en linceul, le lit en tombeau. Je priais auprès de Glorvina.

Depuis cette fête et depuis cette mort, les Brady, tristement réduits par deux morts successives au chef de cette

famille, à sa femme et à sa fille Katty, n'habitaient plus Boulogne : ils s'étaient retirés à Paris.

Un matin, pâle comme elle s'était montrée dans son château d'Irlande après la mort de sa fille aînée, lady Brady entra dans l'appartement de son mari, et s'asseyant près de lui, elle lui dit :

— Nous ne sommes pas heureux, milord ; Dieu n'a pas béni notre union. Deux filles bien-aimées nous ont été enlevées en deux ans et par la même maladie. Ceci est désespérant à penser.

— Oui, milady, désespérant à penser pour la troisième de nos filles.

— C'est d'elle, de Katty, que je venais vous entretenir.

— Serait-elle malade ! s'écria lord Brady en quittant sa place. Le démon de ma famille, le croup, serait-il ici ? La mort aurait-elle devancé son terme menaçant pour ma fille ? Elle me doit encore dix-huit mois et trois heures, la créancière des Brady.

— Grâce au ciel, milord, je n'ai pas cette mauvaise nouvelle à vous apprendre.

— Je crois, milady, sans calomnier la Providence, qu'elle nous a rarement fourni l'occasion de nous en communiquer de bonnes depuis notre fatal mariage.

— Fatal ! milord, puisque vous l'appelez ainsi ; mais ce n'est pas ma faute du moins. J'aime mes enfants, et j'ai souffert pour eux comme vous : je mourrais pour celle qui nous reste s'il le fallait. — Mais c'est Dieu qui fait leur destinée.

— Dieu fait leur destinée, reprit avec une sombre résignation et du repentir dans la voix, fâché d'avoir blessé la sensibilité de sa femme, le soucieux lord Brady. Oui, Dieu

fait leur destinée. L'amour des parents, rien. Le meilleur des pères est impuissant à prolonger de la longueur d'un cheveu la vie de sa fille. C'est à faire douter de toute justice, savez-vous, milady, de voir des fils de matelots, des fils de bûcherons, des fils du peuple, qui n'ont que la mer et ses mille périls, que les forêts, la rue, la boue, pour demeure; qui n'ont que du pain à manger, pas même du pain à manger souvent, eh bien! grandir, vivre, exister sans maladie, sans douleur, et parvenir ainsi jusqu'à quatre-vingts, cent ans, tandis que nos enfants à nous, nos beaux enfants qui ont à souhait tout ce que leurs rêves sous des tentures d'or leur inspirent, nos enfants pâlissent, souffrent, s'éteignent, et meurent à dix ans, à huit ans, à heure fixe, comme nos deux filles sont mortes, comme notre fille mourra, comme notre Katty!

— Elle ne mourra pas, milord, ne dites pas cela. Y songez-vous? Est-ce que nous pourrions rester seuls au monde, après avoir eu, après avoir perdu trois filles? Vous et moi seuls, comme nous sommes là? mais je ne le veux pas; la chose n'est pas juste; cela n'est pas selon nos forces. Oh! c'est parce que j'ai tant souffert, c'est parce que j'ai tant pleuré, c'est parce que je ne comprends pas, tant elle me paraît infinie, la peine nouvelle dont vous me menacez, que je crois à un avenir différent. Nous avons payé notre lot au malheur, comme tout le monde; mais nous ne payerons pas pour tout le monde. Katty, votre fille, la mienne, restera, vivra pour nous consoler et pour nous apprendre à ne pas douter de la clémence du ciel. D'ailleurs, elle est plus ravissante que jamais, sa santé n'inspire aucune crainte.

Milady sonna.

Un domestique parut.

— Qu'y a-t-il, milady?

— Où est Katty? où l'avez-vous laissée? je ne l'entends pas.

— Elle est au jardin, milady; là, sous vos croisées.

— C'est bien.

— Tenez! regardez, milord, dit lady Brady en tirant les rideaux et en indiquant à son mari la petite fille qui se roulait sur le gazon; voyez-vous comme elle est heureuse de jouer avec son angora? voyez-vous comme elle est forte et souple, et fine dans ses mouvements?

C'était joyeux à voir cette lutte entre Katty et le gros angora noir de la maison, velu comme un petit ours; allongeant sa griffe matoise le long du gazon pour saisir la main de l'enfant, il bondissait et donnait de la tête contre Katty adroite à l'éviter; celle-ci le laissait passer de l'autre côté et tomber sur ses quatre pattes élargies, la menaçant de ses yeux verts tout ronds et tout feu, de ses moustaches droites et de son dos en montagne.

Tout à coup milord et milady poussèrent un cri.

Le chat avait renversé Katty qu'il couvrait tout entière de son corps; il semblait vouloir l'étouffer en pesant sur elle lourd et velu, étreignant et ronflant, faisant flamboyer sa queue. Katty se débattait vainement sous l'angora; elle était engloutie.

Sa mère effrayée avait à peine ouvert la croisée pour appeler du secours, que lord Brady accourait armé d'un pistolet pour tuer le chat; mais le chat avait quitté la petite-fille, et il sommeillait au soleil, léchant le beau

velours noir de ses pattes. Katty était prête à recommencer le jeu.

— N'avez-vous pas cru voir, milady, l'emblème exécrable du croup dans cet animal étranglant Katty? Je regrette de ne l'avoir pas étendu roide mort sur le gazon.

— Vous voyez pourtant, milord, qu'elle n'a rien à craindre, et que le ciel la protége.

— Il faut qu'il en soit ainsi, Hanna; reste à savoir s'il entre dans les décrets célestes que l'existence de Katty soit toujours pareillement protégée.

— N'en doutez pas, lord Brady; c'est forte de cette pensée que je me rendais auprès de vous pour solliciter votre consentement à une résolution que j'ai prise.

— Laquelle, milady? — car j'en ai arrêté une aussi de mon côté. Nous serions-nous rencontrés dans le même projet; mais apprenez-moi le vôtre.

— Notre sainte religion, et vous en êtes le fidèle partisan, milord, veut qu'on croie au mérite des sacrifices. Il est des engagements qui sauvent, qui sont peut-être inscrits au livre du ciel où montent nos soupirs, puisque nos joies en descendent. Au fond des mines, sur les mers, pendant l'incendie, au moment de tout danger imminent, l'homme se tourne vers Dieu, l'échelle invisible du mineur, le mât d'airain dans la tempête, et il lui promet, non de l'or, mais une partie du temps et de la liberté dont il jouira le reste de sa vie, s'il est sauvé par lui.

— Après, milady; — croyez-vous qu'un pèlerinage en terre sainte nous assurerait les jours de Katty?

— Je n'ai pas songé, milord, à ce sacrifice; mon inspiration est plus simple.

— Dites, Hanna !

— Dépouillons notre enfant de la livrée du monde, et habillons-la de la robe des anges. Le blanc plaît à la Vierge. Soyez de moitié, lord Brady, dans le serment que je ferai à Dieu de laisser Katty revêtue d'une robe blanche jusqu'à l'âge de quinze ans.

— Jusqu'à quinze ans, Hanna ! — mais cette robe blanche sera son linceul ! — Notre fille mourra à huit ans, vous le savez.

— La Vierge, la seconde mère que nous lui donnons, milord, voudra sans doute que notre enfant demeure plus longtemps sur la terre. Katty ne nous appartiendra plus jusqu'à quinze ans; mais si elle parvient à cet âge, elle sera tout à nous. Vous associez-vous au vœu de sa mère; le permettez-vous?

— Illusions d'une âme tendre et confiante, et que ma foi défend de briser ! Faites, milady. Moi qui irais aux confins de la terre, au fond des mers, chercher, si je l'y savais, l'homme, le secret capable d'arracher ma fille à la mort prévue où elle court, je ne refuserai pas à votre maternelle crédulité d'essayer de la prière et du sacrifice, ces deux remèdes placés si près du cœur. Vouez au blanc notre chère Katty, je ne m'y oppose pas.

— Ai-je besoin de vous remercier, milord? n'étais-je pas sûre que vous feriez tout pour moi à cause de notre fille?

— Ou tout pour votre fille, Hanna, à cause de vous.

Hanna Brady rayonnait de joie sous ses larmes. Elle croyait au salut de sa fille parce qu'une ressource pieuse

lui était permise. Pour les âmes pleines d'amour et de foi, espérer c'est tenir; c'est plus que tenir, c'est être déjà reconnaissant.

— Écoutez-moi maintenant, milady; je vous ai annoncé aussi une confidence.

— Milord, j'écoute.

— Vous avez cru, il n'y a qu'un instant, que je vous accusais d'attirer sur vos filles leur mauvaise destinée. Ces sortes de reproches ne sont ni d'un chrétien, ni d'un Irlandais, ni d'un gentilhomme; et je suis tout cela, grâce à Dieu et à mon père. Vous vous trompiez; mais, milady, je suis fermement convaincu que Dieu ne veut pas qu'on l'éprouve. N'est-ce pas l'éprouver, lorsqu'on a autant de terres qu'un lièvre peut en mesurer en un jour, tant de titres que la mémoire s'en effraye, que de se montrer avide encore des joies du ménage? C'est éprouver Dieu, milady, dans sa générosité qui est infinie, mais qui est juste. Je suis trop content de la raison avec laquelle va le monde, pour empoisonner la mienne de paradoxes; mais c'est par expérience que je l'atteste; il est peu de princes, peu de rois qui n'aient payé les voluptés satisfaites de l'ambition par le tourment domestique du foyer. Le père expie le maître; au rebours des pauvres auxquels j'enlevais tout à l'heure leur unique consolation; au contraire des pauvres qui ont des baronnies, des duchés, des couronnes, milady, dans leur paternité qui les venge de toutes leurs misères. J'avais cette fatale science de la vie avant mon mariage, et c'est elle qui m'avait rendu, par prévision, si amer et si sombre aux premiers jours de notre union. J'avais peur d'ajouter

à tous mes titres d'honneur et de contentement celui de père, qui les a broyés, et qui est resté seul comme le meurtrier des autres. Le mal est consommé ; je suis père ; mais je ne veux plus l'être pour pleurer l'enfant qui me reste ; je ne veux plus l'être uniquement pour rester froid à la déception de la voir mourir comme les autres ; je cesse d'être spectateur impassible de l'assassinat de mes filles ; je me révolte, oui, à la fin contre cette loi qui nous oblige à défrayer la mort de notre sang.

— Mais que prétendez-vous, milord? savez-vous un moyen meilleur que la résignation ?

— J'en connais un, Hanna.

— Parlez, milord.

— Plus d'union entre nous.

La femme de lord Brady porta son mouchoir à ses yeux; elle se leva pour se retirer, croyant avoir reçu le mépris d'un soufflet sur la joue. Jamais gentilhomme irlandais, excepté dans l'ivresse ou dans la folie, n'avait tenu un pareil langage à sa femme.

— Asseyez-vous, milady. — Oui, plus d'union entre nous; car je partirai, et je défendrai qu'on vous apprenne, comme je défendrai qu'on me dise l'endroit de la terre où sera notre enfant. Allez où votre cœur votre dira ; j'irai loin, moi !

— Quoi ! nous séparer tous les trois !

— Voyez-vous, milady, dans le coin du monde où je me retirerai, où je vieillirai, il me sera toujours permis de croire que ma fille est vivante. Rien, dans mon isolement, sans relations avec l'Europe, rien, si ce n'est mon imagination, ne me démentira, ne me désenchantera sur

le compte de ma Katty. Dans quatre ans, je me dirai : elle en a douze ; dans sept ans, je me dirai : elle en a quinze. — Quinze ! milady ; — ma fille sera sauvée ; je me persuaderai qu'elle est sauvée. Pourquoi cela serait-il un mensonge? Après tout, quand personne n'est sûr de vivre l'heure qui suit, personne non plus n'est pas sûr de ne pas vivre. Je m'habituerai à cette séparation qui ne sera, au fond, qu'une absence que je pourrai rompre, mais que je ne romprai jamais. Je remettrai toujours à l'année suivante pour aller la voir, et d'année en année, je n'irai pas. Et d'ailleurs, où aller la voir ? Je ne saurai plus où elle est. Après vingt ans d'éloignement, chercher un enfant dans le monde, où il en naît, où il en meurt trois cent mille par jour !... Voilà la vie que je veux me créer. Dans mon doute, dans mes rêves, dans ma pensée, Katty sera pour moi toujours un enfant, — toujours belle, puisqu'elle sera toujours enfant ! toujours à sept ans ! et toujours vivante, milady, toujours vivante !

Et ce que je m'impose, je vous l'impose, milady. Auriez-vous le courage que je n'ai pas? D'ailleurs, ce n'est pas du courage que d'attendre, par une débilité d'âme, par une soumission à l'habitude, un accident que vos larmes, votre désespoir, vos prières, si elles devaient être impuissantes, n'écarteraient pas plus que votre énergie, supposé que vous en eussiez. Quoi ! se roidir contre la montagne qui tombe, c'est là du courage? C'est du suicide, mais du courage, non ! Mais songez, — milady, — que l'année que je ne veux pas vous laisser passer auprès de notre fille, serait tout à la fois, par une contradiction où votre raison courrait le risque de se perdre, une année

pesante d'un siècle et une année insaisissable d'une minute. Vous souffririez goutte à goutte, sans relâche. Le temps c'est l'activité de la pensée; la même pensée, car vous n'en auriez qu'une, hachée, pulvérisée par le cœur, meule qui se broie elle-même quand elle n'a plus rien à broyer, vous envahirait tout entière de son inexpugnable obsession ; cette pensée cancéreuse vous dévorerait. Après elle, ce serait encore elle, toujours elle ; vous compteriez plutôt un à un les grains de sable du désert, que vous n'en seriez quitte avec cette infinité d'atomes sur chacun desquels vous liriez sans fin le mot imperceptible et corrosif: mort! mort! mort! Et pourtant cette même année d'un siècle ne sera qu'une minute, je vous l'ai dit, Hanna, parce que jamais votre fille n'aura illuminé vos regards par plus de charmes. Elle grandira entre vos doigts; — vous le verrez, — tout comme ses sœurs à cette sinistre période ; — ses cheveux d'or ne seront jamais descendus plus abondants sur ses épaules, — tout comme ses sœurs ; son intelligence, étoile mourante, radieuse à son déclin, ne vous aura jamais plus étonnée, — tout comme ses sœurs. Puis le siècle de la souffrance et le jour d'ivresse auront une même fin. Vous resterez avec un cadavre, —t out comme ses sœurs ! Hanna ! Hanna !

— Vous m'épouvantez, milord, plus que vous ne me persuadez. Moi, sa mère, je l'abandonnerai ! elle m'appellera et je ne répondrai pas ! Mais pour qui vivra-t-elle? qui l'aimera ? qui en aura soin ? qui m'aimera ?

— Vos soins l'empêcheront-ils de mourir? n'aimez-vous pas mieux pleurer sur une séparation que de pleurer sur une mort? Est-ce que vous ne vous donnez pas un

doute en échange d'une affreuse certitude en la quittant ; une espérance pour un désespoir ? Si, au lieu d'avoir vu mourir Nelly et Glorvina sous notre souffle, nous les eussions laissées dans quelque pays lointain, sous la protection d'un parent, dans quelque pays sans communication pendant dix ans avec le nôtre, par suite de la guerre, penserions-nous aujourd'hui qu'elles sont mortes ? Non.

— Non ! milord, répondit, noyée de larmes, l'attentive et désespérée Hanna.

— Toutes deux, milady, existeraient pour nous. Qu'au lieu de la guerre ou de toute autre cause, ce soit l'exil qui nous éloigne de Katty, et Katty vivra pour nous dix ans, vingt ans, toujours, jusqu'à la fin de notre vie. Allons, du courage, milady ! du courage, Hanna !

Lord Brady tremblait autant que sa femme ; appuyé sur son épaule, il ajouta :

— Après l'hommage que vous allez faire à Dieu de notre enfant, après qu'elle aura pris le signe qui la rendra esclave de vos vœux, nous partirons l'un et l'autre. La moitié de notre fortune sera mise à la disposition d'une personne probe qui en rendra compte à l'enfant à l'époque de sa majorité ; qui n'en rendra compte à personne, si, comme tout nous impose la triste obligation de le croire, Katty n'atteint pas cette époque de salut.

— Milord ! Dieu m'est témoin que je désapprouve votre résolution ; vos raisons m'ont brisée, mais elles ne m'ont pas convaincue que je dusse abandonner ma fille. Vous êtes mon seigneur et maître. Faites parler vos droits et j'y obéirai. J'ai besoin, milord, que vous me disiez votre volonté à haute voix, pour que jamais ma conscience ne

me reproche l'abandon de mon enfant. — Que Dieu vous entende! Criez, lord Brady : Je veux cela, milady !

Lord Brady se leva et cria :

— Je le veux ! — Amen !

Ici le révérend Anderson quitta sa place et parcourut à grands pas l'appartement.

Il n'est pas bien que les hommes pleurent ; les docteurs en théologie surtout.

Au bout d'une demi-heure il reprit son récit.

Il avait été décidé que le jour où lord Brady et sa femme se sépareraient de Katty, serait celui qui verrait la jeune miss adopter solennellement le blanc.

La cérémonie eut lieu dans une chapelle du faubourg Montmartre, et l'on y invita tous les enfants qui avaient figuré à la fête de Boulogne. Enfants, on leur demandait des prières pour une enfant de leur âge et de leur pays.

Dans la chapelle il y avait une foule de gens qui avaient suivi les voitures du cortége, de ceux qui suivent toujours, allât-on se noyer.

Marchant entre son père et sa mère, Katty s'avança vers l'autel où l'attendait le prêtre, accompagnée par devoir et par affection de toute la livrée de sa maison. Ces domestiques portaient de gros flambeaux de cire chargés à la poignée d'écussons armoriés, une corbeille de satin blanc en forme d'urne, et trois coussins.

Les enfants s'informaient tout bas, les uns les autres, si cette corbeille contenait des dragées ou des fleurs, des cerceaux ou des cordes.

Un d'entre eux qui laissait pendre un cordon de toupie

de sa poche de côté, soutint que la corbeille enfermait tout cela.

Pour que le sacrifice fût plus éclatant, Katty avait été parée pour la dernière fois de sa vie du plus riche et du plus élégant costume de son pays. C'était presque une dérision douloureuse que le soin particulier de cette parure en opposition avec le visage triste des assistants. Il est vrai que tous les assistants ne sachant pas le motif de la cérémonie, ils n'en étaient pas tous également touchés. Parmi ceux qui l'ignoraient, attirés dans la chapelle par une curiosité étourdie, il s'en trouvait qui cherchaient naïvement pourquoi ils y étaient venus. Était-ce pour un baptême? mais le nouveau-né aurait déjà sept ans ; pour un mariage? mais la mariée n'aurait donc que sept ans; pour un enterrement? mais il n'y avait pas de mort. — Qu'était-ce donc?

L'intelligence de la chose échappait au Parisien ; et cela se conçoit : le Parisien voue peu d'ordinaire ses enfants au blanc; il les voue à tout, excepté au blanc; d'abord parce que le blanchissage serait énorme.

L'autel s'illumina de degré en degré, et les orgues jouèrent; l'encens parfuma les paroles des jeunes filles qui chantaient dans le chœur.

Lord Brady, sa femme et Katty leur fille, étaient tous trois à genoux. Katty était ravie; elle s'imagina que ces bougies allumées, et cette foule et ces enfants aussi à genoux, en cercle derrière elle, étaient là pour lui faire fête. La corbeille surtout l'intriguait extraordinairement. Elle aurait bien voulu qu'on la mît dedans.

Du même âge que Katty, ou à peu près, les autres enfants étaient envieux de son bonheur.

Mais elle leur souriait familièrement du coin de l'œil, afin de leur inspirer de l'indulgence pour une préférence de hasard, pour un hommage public dont elle n'aurait pas refusé de partager l'honneur. Qu'y faire? semblait-elle leur dire avec résignation, tout le monde ne saurait être reine à la fois.

Cependant, au sein de son triomphe, Katty ne comprenait pas trop pourquoi son père et sa mère pleuraient; pourquoi ses domestiques pleuraient aussi, et beaucoup d'autres encore.

La réflexion ne la chagrina pas davantage. Une petite fille s'était peu à peu détachée du cercle de ses compagnes, et les yeux baissés, et se traînant sur les genoux, elle s'était avancée vers Katty, pour lui dire tout bas:

— Vos petites amies et moi, vous demandons, mademoiselle, si vous ne nous donnerez pas notre part de ce qu'il y a dans la corbeille.

— Vous en aurez votre part, je vous le promets.

— A la bonne heure: ce serait fort mal sans cela, Katty.

Tous ces enfants auraient bientôt un à un envahi les abords de l'autel autour de Katty, si un coup de sonnette n'eût averti que le prêtre, sorti de son oraison, allait commencer la cérémonie attendue.

La prière particulière à ces sortes de cérémonies est fort courte.

Ce qui la suivit ne fut pas long, mais pénible.

On dépouilla l'enfant de son bonnet de velours écarlate brodé d'or; et ses beaux cheveux coulèrent sur ses épaules. Elle sourit à se voir ainsi.

Du visage de sa mère une pâleur mortelle passa sur celui de son père. On eût dit un éclair dans un miroir : double lueur.

On enleva à Katty l'écharpe à fleurs jaunes qui couvrait ses épaules; et ses petites épaules nues parurent.

Sa mère les couvrit de baisers.

Lord Brady prit un flambeau de la main d'un de ses domestiques et regarda fixement à l'écusson de la poignée les armes de sa famille. Ceci lui donna du courage.

Katty était étonnée des objets que contenait la corbeille ; elle avait compté sur mieux que le bonnet de satin blanc et la tunique blanche qu'on en tira et dont elle fut parée. Quand elle eut complétement changé pièce à pièce un vêtement de couleur pour un vêtement blanc, elle ressembla à une pervenche poudrée par la neige, ou plutôt à un beau camélia.

Le prêtre demanda ensuite au père et à la mère s'ils prenaient devant Dieu l'engagement de conserver à leur fille, sous peine de la damnation de leur âme, jusqu'à l'âge de quinze ans, le costume blanc dont elle venait d'être revêtue.

Ils répondirent oui tous les deux.

Alors le prêtre bénit l'enfant qui désormais n'appartenait plus au monde.

Et comme Katty voulut aussitôt courir vers sa mère pour l'embrasser, le prêtre l'en empêcha doucement et l'emmena avec lui jusqu'aux pieds de l'autel de la Vierge.

Lord Brady et sa femme croyaient déjà n'avoir plus de fille. Ils se regardèrent dans la solitude de leur âme, et ce regard ne se peint pas.

La cérémonie étant finie, et l'enfant consacré, ses parents rentrèrent chez eux.

Deux chaises de poste attendaient dans la cour.

Cette nuit fut sombre dans l'hôtel. Aucun domestique ne dormit. Quelques-uns se souvinrent d'une nuit, à quatre ans de distance, au château d'Irlande; les moins vieux au service de la maison se rappelèrent une autre nuit non moins sinistre, mais plus rapprochée, la nuit de la fête à Boulogne.

En ma qualité de chapelain, à titre d'homme de consolation, j'entrai dans l'appartement où lord Brady s'était retiré avec sa femme. J'avais hésité pendant huit heures si j'y pénétrerais sans être appelé. Un silence dont je fus effrayé enleva ma résolution.

Lord Brady avait les yeux rouges; il écrivait.

Debout contre un berceau, sa femme était penchée sur le visage de Katty dont elle semblait vouloir emporter le souffle, l'empreinte et la vie; il y avait huit heures qu'elle aspirait ainsi son enfant; elle en prenait le plus qu'elle pouvait.

Quand l'heure de l'éternelle séparation eut sonné, je fus obligé de soulever la bonne lady dans mes bras et de la descendre dans la cour, ainsi ployée. Ses mains crispées paraissaient toujours s'attacher à un berceau, et ses yeux regarder ce qu'il y avait dedans.

Ayant fini d'écrire, lord Brady me serra la main, et d'un

accent qui fait mal dans la voix des hommes, il me dit en tirant les rideaux du berceau de sa fille.

— Anderson! que son convoi soit digne de sa race. Jamais enfant n'avait été plus beau dans le sommeil. Voici ce qu'avait écrit lord Brady, la nuit du départ. Le docteur tira une lettre de sa poche.

« Mon cher monsieur Anderson,

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Cette enfant est sous votre protection jusqu'au moment de sa mort. Je lui laisse soixante mille livres de revenu dont vous dirigerez l'emploi aussi longtemps que la Providence le permettra. Élevez-la selon son rang, sa fortune, qui est à l'abri de toutes les vicissitudes possibles à prévoir, et selon sa naissance sans tache. Je crois inutile de vous recommander le plus grand soin à ne nous donner ni à moi ni à sa mère, aucune nouvelle directe ou indirecte de Katty. D'ailleurs vous ne pourriez guère violer cet ordre à mon égard, car vous ignorerez toujours la contrée où je vivrai caché. Vous savez que je pars avec la résolution et sous le serment de ne jamais m'informer d'elle. Moins sûr de la fidélité à tenir un semblable engagement de la part de sa mère, je vous impose l'obligation de quitter Paris dans six mois après avoir changé, sans aucune exception, tout le personnel de la maison. Anderson, vous m'avez juré de votre côté de ne jamais divulguer la retraite où, sous un autre nom que celui que vous portez aujourd'hui, vous vous serez retiré avec ma fille. Ainsi, c'en est fait pour la vie et pour l'éternité, mon cher Ander-

son. Je me renferme dans cet ordre. Vous ne devrez jamais compte à qui que ce soit, songez-y bien, ni de la fortune, ni de la vie, ni de la mort de Katty.

« Adieu !

« BRADY.

« *P. S.* Après la mort de ma fille, les soixante mille livres de revenu dont elle aura joui vous appartiendront. »

Et je restai seul avec miss Katty, monsieur, acheva le révérend Anderson. Voilà trois mois que je lui sers de père. Voilà trois mois, ainsi qu'ils se l'étaient juré, que je n'ai rien appris sur lord ni sur lady Brady. Dans trois mois j'emmènerai miss Katty loin de Paris. Où? je l'ignore.

— Mais, monsieur, m'écriai-je, ne me contenant plus, vous qui êtes l'homme de l'expérience, le savant dont l'esprit n'est pas offusqué par les terreurs de l'amour paternel, cette enfant vivra-t-elle?

— Oui ! me répondit le chapelain.

— Est-ce qu'elle ne mourra pas à huit ans comme ses deux sœurs?

— Non !

— Consolant espoir ! lui dis-je. Ce *non* vaut un million de contentements inexprimables pour moi, pour moi à qui cette enfant n'est rien. — Rien par le sang. Tout, par ce que vous m'en avez appris.

— N'est-ce pas, me dit-il en se levant, que demain il y aura un couvert de plus à la table de milady Katty?

J'acceptai.

## III

Devenu l'hôte de lady Katty, on me permettra d'être l'historien de son intérieur : curieux intérieur, celui d'un enfant qui n'a pas encore huit ans.

Bien que M. Anderson eût la surveillance de la maison, il apportait une ingénieuse précaution à s'effacer derrière la volonté de Katty, qui, comme ces enfants de roi montés de bonne heure sur le trône, développait à vue d'œil une intelligence des plus merveilleusement précoces. On faisait une grande majesté à son petit règne.

La scène des boulevards qui ouvre cette histoire m'avait assez appris que Katty était convaincue, au même degré que ses parents, de l'extrême probabilité de sa fin prochaine. Seulement on ne lui avait pas révélé que son père et sa mère étaient à jamais perdus pour elle. Quelquefois, dans une préoccupation naïve, elle se surprenait disant : A leur retour, ils vont me trouver bien grandie, n'est-ce pas, monsieur?

— Bien grandie! se reprenait-elle; comme si je devais grandir!

L'époque approchait rapidement où elle quitterait Paris et peut-être la France. Déjà le chapelain Anderson, à force d'argent et de protections, avait changé sa nationalité auprès de quelque chancellerie étrangère. Son nom avait été altéré en un autre nom. Par les mêmes inductions, je savais, mais c'est tout ce que je savais, que Katty passerait en voyage et dans la résidence inconnue où elle allait pour

une pièce de M. Anderson. A cinquante lieues de Paris seulement l'homme et l'enfant, par ces précautions calculées, devenaient introuvables. La confusion préméditée du père, de la mère et de leur fille, touchait à un résultat des plus énigmatiques. Auraient-ils chacun vécu séparément à mille ans d'intervalle, qu'ils n'auraient pas eu plus de peine à se rallier. Dieu seul aurait pu les réunir.

J'appris également, car le chapelain irlandais ne me faisait mystère que de certains faits de la discrétion desquels son serment répondait, que tous les employés de la maison avaient reçu leur congé depuis trois semaines.

J'allai plus souvent à l'hôtel du jour où le docteur me fit part de sa résolution de quitter Paris dans un mois. J'avais remarqué, à force d'être témoin du même incident, que le chapelain Anderson, toutes les fois que j'entrais dans l'appartement, se levait, et se dirigeait, en cherchant le plus possible à ne mettre aucune affectation dans ce mouvement, vers la porte vitrée d'un cabinet. Illa fermait et en retirait la clef. Un soir, après le dîner, lady Katty avait été, je me souviens, d'un enjouement extraordinaire. Les porcelaines en avaient souffert beaucoup; les tapis avaient participé à un sandwich général.

— Monsieur, disait-elle au bon M. Anderson, irons-nous en Prusse?

— Non, milady, répondait le chapelain.

— En Hollande?

— Non, milady.

— En Russie?

— Non, milady.

— Ah ça! monsieur, vous qui ne mentez jamais, si,

dans le beau livre que vous m'avez donné, je vous cite un à un le nom de tous les pays du monde, vous serez bien obligé de me dire une fois : oui ! Alors je saurai bien où nous irons.

— Vous vous trompez, milady. — Je ne vous répondrai plus ; je ne dirai ni oui ni non.

Et je ne sais combien de saillies encore échappèrent dans la soirée à la petite lady, qui n'était jamais si heureuse que lorsqu'elle tourmentait la patience de M. Anderson.

A dix heures je le quittai, selon l'usage, une heure après le coucher de Katty.

Il était à peine jour, le lendemain, quand je reçus un billet du chapelain ; trois mots seulement : « Katty a le croup. »

## IV

A midi j'étais dans l'appartement où Katty s'était montrée si gaie la veille. Elle était couchée. Sa gouvernante lui souriait ; le docteur lui tenait la main.

La chambre s'emplissait de minute en minute d'enfants qu'elle-même avait fait demander avec instance et une volonté à laquelle son chapelain, par condescendance autant que par devoir, n'avait pu s'opposer. — On l'avait largement contentée. Autour de son lit étaient groupés ses petits compatriotes. Ils n'étaient plus aussi étourdis qu'à la fête de Boulogne. Ils comptaient deux ans de plus.

La petite malade ne souffrait pas encore beaucoup ; mais le mal était fixé. — Toujours là. Elle était divine de rési-

gnation, avec ses mains rosées ouvertes sur la couverture, son regard un peu fiévreux d'éclat, sa bouche de corail, sa tête calme, moulée au milieu de l'oreiller.

Debout près d'elle, le chapelain paraissait, à la profonde consternation de son visage, avoir quatre-vingts ans. La méditation le rongeait. Courageuse et se possédant bien, sa science était en pourparlers violents avec la mort. Dirigés de toute leur puissance vers la porte du cabinet que je lui voyais fermer tous les soirs, ses regards n'auraient pas été détournés de ce but par le passage de la foudre.

Il ne me vit pas entrer.

Katty me salua du bout des paupières comme une reine mourante, — qui s'éteint avec dignité.

Caprice bizarre! tous ses joujoux, des blocs de joujoux étaient étalés sur des tables au milieu de l'appartement.

Quand elle se fut assurée que ses petites compagnes étaient toutes venues, elle se souleva un peu et leur dit :

— Dans le ciel on n'a pas besoin de joujoux : je vous donne, Édith, tous mes cerceaux. Jouissez-en plus longtemps que moi.

Les petits légataires se regardaient sans mot dire; ils ne comprenaient pas encore la cause de cette générosité.

— John, vous accepterez mon album : plusieurs fois vous l'avez désiré sans l'obtenir. Il est maintenant à vous.

— Pourquoi cela? demanda vivement John. Je ne reçois qu'en donnant, Katty. Votre album contre sir Jack, mon singe noir.

— Mon cher John, ne vous fâchez point tant. Quand ma sœur aînée, Nelly, mourut à huit ans de la maladie qu'eut deux ans après ma sœur Glorvina, elle nous laissa à Glor-

vina et à moi tous ses jouets ; quand Glorvina mourut il y a deux ans de la maladie que j'ai aujourd'hui, John, j'héritai à mon tour ; — ne dois-je pas à mon tour aussi vous donner tout ce que je ne puis léguer à une sœur, puisque je suis la dernière de la famille ? John, acceptez donc cet album.

— Katty, fit M. Anderson, vous parlez trop. Je serai forcé de prier vos amies de vous laisser en repos.

Un regard compatissant de la petite lady exprima sa suave résignation ; et, pour apaiser la sévérité du chapelain, elle but la boisson que lui offrait sa gouvernante.

— Puisque M. Anderson ne veut plus que je parle, approchez un peu, dit Katty.

Et, prenant sur la table qu'on avait avancée près d'elle un objet quelconque parmi ses joujoux, elle le remettait à un enfant, et elle l'embrassait.

Anderson avait ses deux mains sur le visage. L'homme de Dieu et de la science pensait et priait.

Aucun des enfants n'avait une idée précise de la cause funeste à laquelle cette munificence était due. Insoucieux comme à leur âge, ils laissaient se dépouiller Katty, sans éprouver d'autre impression que celle d'une joie confuse. Quelques-uns seulement entre les plus âgés devinaient un mystère pénible sous ces dons faits dans un appartement silencieux que le soir remplissait déjà de son ombre mélancolique.

Anderson me fit un signe ; je me glissai dans l'alcôve, tout auprès de lui.

— Voici la nuit, me dit-il, l'heure des crises. Je sens que la fièvre redouble ; touchez la main de l'enfant. Pen-

dant ce temps, il alla à la porte du cabinet vitré, et en revint d'un bond. Il crut que je n'avais rien vu.

— Ce n'est pas votre main, Anderson. Qui donc?

— Katty, — c'est moi. Je n'ai pas voulu passer devant votre porte sans vous dire bonjour.

— Merci, — me dit-elle; — mais nous n'aurons pas de thé ce soir.

Et sa parole s'éteignait.

— Elle délire déjà, dit le chapelain.

— Eh bien, que soutenais-je hier? Je savais fort bien où nous irions.

— Katty! — vous souffrez, parlez moins.

— J'ai fini; — voilà, — se tournant vers moi, le seul joujou qui me reste à vous donner.

Les enfants se levaient pour partir.

— Adieu, Bella! adieu, Bridget! adieu, Felicia! adieu, Sibyl! adieu, Margery! adieu!..... — Sa voix s'épaissit et n'arriva plus à ses lèvres.

Le chapelain plaça avec autorité la main sur la bouche de la petite lady.

Le joujou qu'elle m'offrait était le portrait de sa mère peint sur un médaillon, au revers duquel était le sien, en costume blanc; celui qu'elle avait encore sur son lit de parade et de mort.

Sa bouche ouverte, sa respiration enflammée, courte et bruyante, son œil languissant, ce portrait, portrait qui pouvait être celui de deux vivantes ou de deux mortes; ce digne ecclésiastique qui semblait, pour le dernier moment d'une lutte désespérée, réunir tous ses efforts, m'effrayè-

rent, m'épouvantèrent; je m'échappai, je descendis, je courus au grand air.

A la porte, j'entendis un cri. — Je l'entends encore.

## V

Quelque temps après cette scène, je me présentai à la porte de l'hôtel Brady que je trouvai fermée. L'herbe avait poussé sous la porte des écuries. L'hôtel ayant été loué pour cinq ans, le révérend Anderson en avait emporté les clefs avec lui. Je connaissais les réunions où se rendaient le dimanche les employés de la maison; j'y allai, dans l'espoir de découvrir, d'information en information, la trace de quelque domestique qui, à son tour, m'aurait appris le dénoûment du drame de famille que je n'avais pas eu le courage d'attendre. Ma course fut inutile; aucun compatriote de ces domestiques ne les avait vus depuis une date antérieure à la maladie de la petite lady. J'en conclus qu'ils étaient tous partis pour l'Angleterre. Anderson, fidèle à son serment, avait parfaitement pris ses mesures en exilant les derniers témoins de l'événement fatal. Il était même probable qu'ils avaient quitté l'hôtel avant d'en avoir connaissance. Les voisins m'en apprendraient sans doute davantage : Tel jour, telle heure, avez-vous remarqué, demandai-je à une fruitière logée à deux pas de l'hôtel Brady, un beau convoi traîné par des chevaux caparaçonnés d'argent, plumes blanches en tête?

— Il en passe tant, mon bon monsieur, de morts riches

dans ce quartier, que votre mort à plumes a pu m'échapper.

— Vous n'auriez pas vu passer non plus, le même jour, une petite bière d'enfant ?

— C'est si mignon, mon bon monsieur, qu'on ne tient pas compte de ces convois-là.

— Attendez, pourtant. N'y avait-il pas à votre convoi des petites demoiselles vêtues de blanc avec des roses blanches, des souliers de satin blanc, que c'était pitié par la crotte qu'il y avait ?

— Katty est morte ! ce convoi était le sien.

Me voyant pâlir, la fruitière me dit : — C'était donc votre parente, cette colombe ? Dame ! chacun son tour. J'en ai perdu une aussi de quarante-sept ans. Si vous tenez, du reste, à savoir les détails de la cérémonie, demandez à madame Dupré, la maîtresse de pension. L'enfant y était élevée et très-bien élevée encore ; il faut voir comme on les fait courir sur des poutres à se casser les reins ; il est vrai de dire que ça ne les empêche pas de mourir.

Il y avait longtemps que je n'écoutais plus la fruitière. Le convoi était celui de quelque jeune pensionnaire d'une maison d'éducation de la Chaussée-d'Antin : que m'importait ? Fragilité de notre âme ! du moment où j'étais convaincu que mon effroi avait été une erreur, j'étais moins certain de la mort de Katty ; c'est à ce prix que je me consolais ; je comprenais mieux maintenant lord Brady, nourrissant volontairement sa vie d'un doute perpétuel.

Nos propres douleurs ne sont pas éternelles ; celles qui nous viennent de causes étrangères doivent s'affaiblir ; la

nature, la raison le veut ainsi. Après un an, deux ans de souvenirs pénibles, l'image de Katty s'envola de ma mémoire comme une fleur qu'on a placée entre les deux feuillets d'un livre. La fleur pâlit, se dessèche, se détache du livre, et un beau jour le vent l'emporte en poussière. Vous souvenez-vous de tous les papillons qui vous ont charmé, par une douce matinée de printemps, à travers les hautes herbes, de toutes les ondulations du blé dans la plaine? Nous ne gardons rien du trésor de nos joies et de nos douleurs. Nous sommes des tombes.

Depuis cinq ans, bien d'autres pesantes histoires d'hommes avaient pris la place de cet épisode ailé d'un enfant dans le recueil de mon passé. Je n'avais plus que de vagues réminiscences de l'enfant, de sa figure, du docteur Anderson, de lady, de lord Brady; personne ne m'en parlait, je n'en parlais à personne.

## VI

Une soirée d'hiver, — de l'hiver dernier, — j'écoutais, assis auprès d'un bon feu, le récit familier d'un voyage en Suisse, que me faisait le voyageur lui-même, un ami, en posant tantôt son cigare sur le bord de la cheminée pour gravir le mont Rigi, buvant tantôt une goutte de kirsch pour reprendre des forces à la chapelle de Malchus. Comme c'est un homme d'esprit, il racontait sans chercher à faire de l'esprit. Je puis dire que je connais la Suisse depuis que je l'ai entendu, et après avoir oublié cette contrée à force d'en lire des descriptions.

— Qu'avez-vous enfin remarqué de plus extraordinaire dans ce pays, après le mont Blanc, le Montenverd et les représentants de la république helvétique ?

— Les Anglais, me répondit-il ; le seul peuple qui, par sa langue, ne puisse se faire comprendre à aucun des treize cantons. Cette calamité exceptionnelle les force à recourir à une dépense ruineuse de gestes ; ils usent leurs doigts ; s'ils veulent seulement exprimer le désir de manger un poulet rôti, il faut, dans leur douloureuse mimique, qu'ils imitent le bruit du poulet qu'on égorge et le bruit de la broche mise en branle. Après ces méritoires efforts, le cuisinier suisse leur sert souvent un lièvre en civet.

Et beaucoup d'autres esquisses des mœurs anglaises me furent présentées par mon ami.

La moins originale n'était pas celle-ci :

Fatigué de la vie, un riche lord avait eu recours à la distraction des voyages. Telle était, du moins, la version avec laquelle on expliquait plus généralement son long pèlerinage hors de l'Angleterre ; mais il était à bout de supporter la torture de l'ennui intérieur dont il était dévoré. De fait, la tristesse de son visage l'affirmait. Les mers et les continents avaient porté tour à tour sa goëlette allant de côte en côte, ses lourdes voitures broyant le pavé des villes.

— Et le nom de cet Anglais ? demandai-je à mon ami.

— Mac Ferlus.

— Un lord écossais. Un instant j'avais eu l'idée que ce pouvait être...

— Quoi donc ?

— Rien. — Un vieux souvenir.

— Or, cet Anglais avait parcouru l'Égypte, la Syrie, l'Arabie, la Perse, l'Inde, le Japon.

— Et il s'y était ennuyé ?

— Et d'un ennui dont il s'attribuait la cause. Folie, se dit-il, d'aller toujours où l'on veut aller et où tout le monde est allé; car on ne va jamais que là. Quelle routine de revêtir toujours l'habit de voyage des autres, et de marcher dans leurs souliers !

— John ! dit-il à son intendant, vous me conduirez désormais où il vous plaira ; je vous laisse le choix entre les quatre parties du monde. Seulement ne m'apprenez jamais où nous serons ; peu m'importent, vous le savez, les villes et leurs habitants. Je ne parle à personne, je ne m'intéresse à rien. Roulez-moi, c'est tout ce que je vous demande.

Depuis deux ans, l'intendant de Mac Ferlus obéissait avec la plus aveugle exactitude aux ordres donnés par son maître, qui avait pu se croire en Perse, lorsqu'il avait une seconde fois traversé la Turquie, et qui s'imaginait se trouver peut-être en Allemagne ou en France, quand je le rencontrai en Suisse.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La barrière de l'Étoile est, par sa situation, la plus magnifique de toutes celles qui cernent Paris. On dirait une écluse à pic d'où s'écoulent, dans Paris, qu'elle domine, des vagues incessantes de voitures de toutes formes, de

chevaux hennissants et emportés par la pente du terrain, de diligences chargées de voyageurs, qu'effraye la splendeur étalée sous leurs regards. Au moment où on le découvre de ce point, Paris entier part, pour ainsi dire, comme une détonation; c'est un lever du soleil vu du haut de la montagne. Une ville se lève; et quelle ville! dix lieues d'arbres, dix lieues de monuments; dix lieues de rivières! Les Tuileries, le Louvre, Notre-Dame! le Panthéon, les Invalides! la Seine. Le soleil semble trop petit pour éclairer tout ça! Sur vous, levez les yeux, l'arc de triomphe!

L'effet est colossal et unique.

Eh bien, une petite mauvaise grille d'égout, large de dix pieds, peut-être en fer, vous sépare de ces merveilles. Il faut presque demander le cordon pour s'introduire dans la capitale de l'univers. L'octroi le veut ainsi.

Un jour j'étais là, adossé à cette grille, regardant Paris.

Un cheval s'était rangé contre la barrière, du côté intérieur de Paris, pour laisser le passage libre à une voiture de voyage, suivie d'autres voitures toutes massives de cuir noir et de roues de cuivre. Un équipage anglais.

Le cheval de la grille était monté par une jeune personne vêtue d'une amazone bleue.

La voiture passe.

J'entends une glace qui se brise. Deux mains et deux cris sortent.

Le cheval de la jeune personne recule de trois pas

— Katty! Katty!

— Qui m'appelle ?

— Katty ! Katty ! — fille d'Hanna ! ma fille !

Je crois que si dans ce moment le roi de France était venu à passer, lui et toute sa cour, j'aurais oublié de me découvrir.

Prenant sa fille dans ses bras comme lorsqu'elle n'était que la petite Katty, lord Brady la souleva de terre, et il marcha quelques pas en l'embrassant ainsi.

Mais quand il la posa à terre, ce fut au tour de sa fille à le soutenir. Ils descendirent ainsi à pied les Champs-Élysées, le père appuyé sur l'enfant.

Et moi ! je les suivais du regard.

Je compris alors que le spectacle de tous les monuments du monde, des capitales et des populations d'un million d'âmes, ne valait pas, pour remuer le cœur, ce père et cette fille qui se rencontraient par hasard à la porte d'une ville, après huit ans d'une séparation qu'ils croyaient éternelle. Et je les vis décroître dans le prolongement des Champs-Élysées.

Le père ne me connaissait pas ; l'enfant m'avait oublié.

Je ne les vis plus. — A quoi bon les revoir ?

J'appris seulement que lorsque le père et l'enfant arrivèrent à l'hôtel, prévenue par le domestique de lady Katty, une femme était au milieu de la rue, qui attendait.

— Milady ! vous ici ! par le Dieu tout-puissant ! Hanna, dites-moi, comment vous aussi avez retrouvé notre fille !

— Milord ! Dieu me pardonne mon parjure ! je ne l'ai jamais quittée.

Il est superflu de dire que le révérend Anderson avait laissé Katty à Paris, comme l'endroit de la terre où l'on cache le plus facilement sa vie; et aussi inutile d'ajouter que l'intendant de lord Brady, libre de conduire son maître où cela lui plairait, l'avait mené à Paris.

C'est tout ce que je sais.

---

# UN HOMME ARRIVÉ.

## I

— Oui ! comme tu le dis, mon cher gendre, je dois renoncer, le moment est enfin venu, à travailler et à me fatiguer. On n'est pas riche pour ne pas s'en apercevoir, j'ai cinquante-trois ans ; quarante ans bien comptés que je suis dans la droguerie ; je ne m'en plains pas. Si j'ai commencé à treize ans à faire mes preuves dans ce magasin même où j'étais entré en qualité de commis de recettes, sur la recommandation de M. Barillier, l'ami de mon père, j'ai gagné une fortune assez ronde ; nous pouvons en parler entre nous. Quatre cent mille francs en biens fonds sur le pavé de Paris ; autant d'inscrits au trésor ; avec cela, on peut vivre honnêtement sans rien demander à personne.

Et, quand j'y pense, ce n'est encore là que la moitié de mon contentement, puisque je t'ai mariée, ma Lucette, avec un brave homme et un homme de talent, j'espère.

— Mon cher monsieur Richomme, répondit le jeune

homme à qui le riche droguiste s'était adressé, vous n'avez plus qu'à penser à vous maintenant, à votre repos si bien mérité. Profitons du moment où nous sommes seuls pour causer des arrangements que ma femme et moi avons pris dans l'intérêt de votre avenir à l'abri pour toujours des embarras du commerce, des tracasseries de ventes et d'achats, et des dégoûtants ennuis de l'industrie.

— Voyons ce que vous avez imaginé, mes chers enfants, dit le droguiste en arrondissant son bras autour du cou de sa fille Lucette, et en souriant à son gendre.

Les trois siéges se rapprochèrent plus étroitement de la cheminée.

— Tu peux aller te coucher, Fournisseaux, dit, sans changer de position, le père de Lucette. Voilà onze heures, Fournisseaux, régale-toi encore d'une tasse de café froid pour t'empêcher de dormir, et gagne ton lit, entends-tu ?

— Oui, monsieur Richomme ! je n'ai plus qu'à boucher le tafia.

— Fournisseaux !

— Monsieur.

— N'oublie pas de descendre au magasin cependant et de voir si les cruches de vitriol sont bien bouchées : prenons garde au feu. Jette aussi un coup d'œil chemin faisant sur les ballots qui doivent partir demain matin pour le roulage, et assure-toi que l'emballage est bien conditionné. Le samedi soir les commis ne font rien qui vaille ; ils ont la tête pleine de Musard. Il n'y avait pas de Musard dans mon temps ; diable de Paris ! Je n'ai pas besoin de te recommander, Fournisseaux, de voir si la souricière est placée où sont les barriques de sucre : trois

souris valent un protêt. Va, Fournisseaux ! et ne t'amuse pas à balayer, libertin ! et à ramasser les bouts de ficelle. C'est encore dimanche; il ne sera lundi que dans une heure; dors comme un Turc jusqu'à demain.

Reprenant le propos comme s'il n'avait pas été interrompu, le droguiste dit à son gendre et à sa fille de lui faire part des projets qu'ils avaient sur lui, pour le bonheur du reste de ses jours.

— Vous aviez toujours désiré avoir une maison de campagne où vous retirer.

— Oui, ma fille, et je t'en parlais encore l'autre jour; une campagne, loin du bruit, loin de Paris; bien loin de la rue des Lombards.

— Nous vous en avons acheté une à Montereau, dans un canton presque montagneux. On appelle l'endroit *les Petits-Déserts*.

— Je te reconnais bien là, chère Lucette. Tu as fini par comprendre mes goûts. Mon cher Fleuriot, vous avez une femme qui vaut son pesant d'essence de rose. L'essence de rose est cotée haut sur les derniers prix courants ! C'est bien trouvé, *les Petits-Déserts!* Qu'on vienne me relancer là-bas : monsieur Richomme, j'ai une partie d'huile de colza ! monsieur Richomme, j'ai de la manne, superbe choix ! monsieur Richomme, j'ai du campêche ! monsieur Richomme, j'ai de l'adragant ! Plus de M. Richomme ! Il est aux Petits-Déserts. Comme ils seront attrapés, quand ils me sauront dans ma grotte, tranquille comme un capucin.

— Cependant, mon cher monsieur Richomme, vous ne serez pas privé de l'agrément de la société. J'ai pris quel-

ques informations auprès d'un notaire de Montereau. Le curé des Petits-Déserts est un homme charmant.

— Tant mieux! j'aime les vieux curés; ils sont tolérants ceux-là. Tu te souviens, Lucette, du beau mélodrame de *la Cure et l'Archevêché*, à la Porte-Saint-Martin? Voilà un honnête curé. Pleurais-tu! pleurais-tu!

— Le curé des Petits-Déserts a vingt-cinq ans.

— Rien que vingt-cinq ans! Je l'aurais désiré moins jeune; enfin!

— Il y a aussi un percepteur aux Petits-Déserts.

— Et que perçoit-il, là-bas?

— Ses appointements.

— Mon gendre, c'est plus fort que toi, tu fais toujours de l'opposition. Tu ne seras pas nommé député, Fleuriot. Prends garde! Nous disons un curé et un percepteur, voilà un joli commencement; et puis encore?

— Quelques familles anglaises dont les chefs ont établi des manufactures de poteries aux environs.

— Quelle simple et charmante réunion! Voilà le bonheur; le véritable bonheur. Et j'y aspire depuis plus de vingt ans! Je renvoyais toujours; enfin, l'échéance est venue. Total : un homme arrivé, un homme heureux. Fleuriot, tu as donc vu la propriété?

— Je l'ai visitée trois fois avant de rien conclure.

— Puisque tu la connais si bien, dis-moi, Fleuriot, y a-t-il des arbres, mais de vrais arbres, comme sur le boulevard Bonne-Nouvelle?

— Elle renferme un petit bois clos de murs.

— Tu dis un petit bois, avec des lapins et des sangliers,

Un bois! moi qui n'ai jamais connu que celui de Romainville?

— Peu de sangliers, monsieur Richomme, mais beaucoup de lièvres.

— Donc je chasserai; c'est forcé. Voilà encore du bonheur, ou je ne m'y connais pas.

— Sans doute, vous chasserez et vous pêcherez aussi; il y a de l'eau dans votre propriété.

— De l'eau comme la Seine! et des poissons, des ablètes, des soles. Tous mes souhaits s'accomplissent; la pêche le matin, depuis le lever du soleil jusqu'à dix heures; au retour de la pêche, on déjeune avec quelques amis; le déjeuner à onze heures; ensuite la chasse dans mon bois jusqu'au dîner; on se rend au salon au bruit de la cloche; après dîner, les jeux, le tric-trac, le billard, les échecs, le whist avec M. le curé. Et parfois on va passer la soirée chez les voisins, les manufacturiers étrangers. A propos, Fleuriot, je te recommande essentiellement, et ne va pas l'oublier, de ne m'envoyer aux Petits-Déserts aucun journal quelconque, soit politique, soit littéraire, soit de théâtre. A quoi bon? Je ne m'intéresserai plus à aucun des événements de ce monde de bruit et de dissipation, auquel j'ai donné une assez belle part, j'espère, d'attention et d'activité. Mais continue, Fleuriot, à me peindre les nombreux agréments de ma propriété. Tu m'as mis en goût; tu m'as presque rendu ambitieux.

— Vous avez encore un pré magnifique, et d'un excellent rapport; un immense verger.

— Vraiment! Et je mangerai des fruits de ma propriété?

— Oui, papa, affirma Lucette; et même vous nous en enverrez toutes les semaines un panier, car vous en auriez trop pour vous et maman.

— Oui! oui! je t'en enverrai, intéressée.

— Et vous nous enverrez aussi des fleurs, des œufs, du beurre, des poules quelquefois, des lapins souvent.

— Nous verrons cela; mais, Fleuriot, tu ne me parles pas de mon vin?

— Vous en récolterez beaucoup, seulement je ne vous réponds pas de la qualité. Le vin de Montereau n'est pas encore à la mode dans les restaurants de Paris.

— Dire que je boirai de mon vin! Vous en boirez pareillement. Chaque fois que je viendrai à Paris, j'en porterai en contrebande quelques bouteilles sous ma redingote. C'est si bon le vin passé en fraude; ça lui vaut deux ans de bouteille. De son côté, ta mère, ma Lucette, en fourrera dans ses poches. C'est ta mère, je ne vous le cache pas, qui me préoccupe un peu. Elle aime moins la solitude que moi; mais le goût lui viendra avec l'usage. Que je vous embrasse encore une fois, Fleuriot, et toi, Lucette, d'avoir pensé à moi. Gageons que vous ne me reconnaîtrez plus au retour, si je reste seulement six mois absent. J'aurai l'air d'un capitaine de vaisseau, d'un loup de mer, je serai bronzé par le soleil, vigoureux et alerte. Ah! ça, vous m'écrirez le plus souvent possible?

— Mon cher monsieur Richomme, je vous tiendrai au courant des mouvements électoraux, afin que vous me ménagiez toujours, quoique éloigné, des intimités avec vos amis les électeurs influents de l'arrondissement. Il faut que vous emportiez ce souci avec vous dans la retraite;

mais c'est le dernier dont vous serez affligé après avoir rompu avec les agitations du monde. Et, au fond, je m'en veux moins de vous causer cet ennui, quand je me dis que je suis devenu votre fils en épousant votre Lucette chérie. Vous avez honorablement enrichi votre famille; pourquoi ne pas chercher à l'illustrer en lui donnant un relief politique ?

— Illustre, mon cher Fleuriot, illustre; c'est ton idée. Je ne m'y oppose pas. Sois aussi heureux que moi dans ta partie; c'est mon souhait parfaitement sincère. Oui! je t'en prie, dispose de moi, de mon crédit auprès des électeurs de l'arrondissement. Je les ai tous dans la manche. Les riches sont mes égaux; les petits détaillants sont mes obligés, et mes très-obligés; car je leur ai sauvé plus d'une banqueroute aux mauvais jours de l'empire et des émeutes de 1831 et de 1832. Tu auras une lettre de moi pour chacun d'eux : par exemple, tu seras obligé d'aller de boutique en boutique, d'étage en étage, de porte en porte, chapeau à la main, recueillir les suffrages. Il faut parer la marchandise, mon gendre. Que les beaux grains de café soient au-dessus du tonneau; sinon, c'est le voisin qui vend et chez qui l'on va. Présente-leur ta politique dans le meilleur jour et près de la croisée.

— Je ferai mieux.

— Il n'y a pas mieux, mon gendre.

— Je ne sais, monsieur Richomme, si je vous ai dit dans le temps que j'avais le projet de publier une brochure dont je soignerai les idées et le style, et où je persuaderai aux électeurs de notre arrondissement qu'il est dangereux pour eux de choisir un député qui n'en soit pas. Je suis de

l'arrondissement par mon domicile, qui est le vôtre, et j'en suis encore par le sang, puisque j'ai épousé la fille du plus estimable commerçant de la rue Saint-Merri.

— Je te remercie, Fleuriot, de ton éloge, mais je te dirai la vérité tout entière. Tu ne passes pas pour un fort habile commerçant dans l'arrondissement. On t'y estime pour tes talents ; tu as fait brillamment ton droit ; tu écris avec goût, avec clarté ; tu jouis d'une renommée de probité incontestée ; on désirerait cependant que tu te montrasses plus souvent à la Bourse ; que tu n'allasses pas toujours en cabriolet chez tes confrères en droguerie ; que tu ne portasses pas constamment des bottes vernies et des gants blancs. — Au surplus ceci n'a été remarqué que du moment où tu as affiché des prétentions politiques.

— Mon cher monsieur Richomme, je ne vois pas le rapport qu'il y a entre mes opinions et mes gants. Si je suis digne de représenter l'arrondissement, mon cabriolet, que j'ai depuis dix ans, ne peut m'ôter l'estime des électeurs. Mes moyens et les vôtres réunis sont assez satisfaisants pour permettre ce luxe, dont il me serait pénible de me priver. D'ailleurs, dans ma brochure, je démontrerai qu'il est temps de ne pas exclure l'élégance des manières, de l'indépendance même la plus absolue en matière d'opinions.

— Tu tiens à ta façon de penser, mais je crains que tu ne parviennes pas à changer celle des électeurs. Ils tirent des conséquences de tout. Puisque nous sommes en train de causer en famille, je te dirai également que ta femme est trop parée pour eux. Ils l'ont dit. Fais-en ton profit, mon cher Fleuriot. Attends-toi surtout à leurs observa-

tions si tu changes, comme tu en as la pensée, notre vieille et noire enseigne : *Au Balai d'or*.

— Changer l'enseigne! s'écria d'une voix tremblante et presque indignée Fournisseaux, qui était remonté de la boutique en roulant dans sa bouche un gros morceau de sucre trempé dans du cognac; vous n'y pensez pas. Mais *le Balai d'or* est connu dans toute l'Europe et au fin fond de Paris, comme *le Mortier d'or*, de la rue des Lombards; *la Truie qui file*, de la pointe Saint-Eustache; *la Barbe d'or*, de la rue de la Ferronnerie. Changer *le Balai d'or!* mais nous aurons perdu toute confiance, nous ne vendrons pas pour deux sous d'amadou. Les Russes et les Cosaques, de fiers conquérants pourtant, n'ont pas touché à notre vieille enseigne. Et vous voudriez la changer! Ce n'est pas moi qui me chargerais de la déclouer; je me donnerais plutôt des coups de marteau sur les doigts à me les briser.

— Fournisseaux, dit M. Richomme, fais-moi l'amitié d'aller te coucher; on ne t'a pas demandé ton avis dans la question. Contente-toi de boire mon vieux cognac et de manger mon sucre.

— On y va, monsieur Richomme; quant au cognac et au sucre, c'est un petit punch que je faisais dans ma bouche, répondit Fournisseaux en grognant comme un dogue qui reçoit un coup de la main d'un maître chéri. On y va. Ce serait beau! murmura-t-il encore tout en gagnant le haut de l'escalier, de changer l'enseigne.

— Vous avez entendu Fournisseaux, reprit M. Richomme; eh bien, il n'y a pas un marchand qui ne voie la chose comme lui. On ne saura que penser de cette révolution dans le quartier. Ma fortune s'est faite sous *le Balai*

*d'or;* c'est mon drapeau de victoire. Et vous le déchirez avant d'entrer en campagne.

— Mais, papa, interrompit Lucette, nous remplacerons l'enseigne du *Balai* par une belle enseigne en lettres tremblées dans une bordure d'or, et on y lira : *Maison de droguerie en gros de Fleuriot, gendre.* Voyez si tous les établissements de Paris ne se rajeunissent pas depuis quelques années.

— Il ne s'agit pas de rajeunir, ma Lucette, mais de vivre. Les grandes fortunes de Paris se sont faites sans tous ces diadèmes de papier doré ; elles se sont faites dans des caves. Vois les Gouriet, anciens peaussiers de la rue Mauconseil, riches à galions. Entre chez eux. Qu'y trouveras-tu? Trois vieilles chaises mal rempaillées, un banc près du bureau, et pour bureau un billot sur lequel on a cloué une planche; des murs de pierre, pour parquet les pavés de la rue, et deux ou trois peaux de chevreau et de cheval dans un coin. Les Gouriet ont trente maisons dans les cinquième et sixième arrondissements, et douze vaisseaux sur mer. Voilà les Gouriet. Et les Chaumier, ces fabricants de chandelles à Ménilmontant, les connais-tu encore, ceux-là? Êtes-vous passés l'un ou l'autre devant leur dépôt à Paris, dans la rue de Berry, au Marais? Chaumier est assis sur le fond d'un tonneau vide, près de la porte ; et quand on vient le voir, il vous fait la politesse de coucher le tonneau pour qu'il y ait deux places. Je vous garantis, moi, qu'il fait pour trois millions d'affaires par an sur ce tonneau. Vous lui donneriez deux liards. Je n'en finirais plus si je te disais, mon gendre, tous les millions et les mille qu'il y a dans la rue des Cinq-Diamants, au fond de ses mauvaises cours

pleines de bouc et de fumée, couleur garance, gluantes comme des bonbons, rouillées comme de vieux couteaux. Je ne te nommerai pas les Flochard, les Chamy, les Mauduits. C'est de l'or en barre. Vois-tu, Fleuriot, quand l'or est sur l'enseigne, c'est qu'il n'est pas dans la caisse.

— Mais, papa! répéta Lucette, Fleuriot entend mieux le gros que le détail; s'il est nommé député, il aura des relations avec les plus riches négociants expéditionnaires du Havre et de Bordeaux, et il traitera directement avec le Brésil, le Mexique, les États-Unis et les Indes.

— Soit, dit Richomme en regardant philosophiquement ses pantoufles; que chacun cède à sa vocation; au reste, ce que j'en ai dit, ce n'est que par pure et bonne amitié pour vous, mes enfants. Je suis le vieux sage des Petits-Déserts qui vous endoctrine avant de vous quitter; il ne veut pas que ceux qu'il aime ne profitent pas de son expérience.

— Je vous remercie, mon cher monsieur Richomme, dit Fleuriot, fort peu convaincu au fond des raisons de son beau-père; je me représenterai sans cesse vos excellents conseils, et dans les occasions difficiles j'aurai toujours recours à vous pour me conduire.

— Et tu ne me dis pas, mon gendre, l'époque à laquelle j'entrerai en possession de mon château des Petits-Déserts.

— Mais quand il vous plaira, beau-père; le traité de vente est rédigé, vous n'aurez plus qu'à le signer. Je pense cependant qu'il serait convenable d'attendre jusqu'au milieu du printemps pour entrer en jouissance; nous voilà arrivés en mars; vous partiriez vers la fin de mai ou le commencement de juin.

— Fin de mai! commencement de juin! tu n'as pas pitié de mon impatience, Fleuriot; mais tout de suite! Songe, songe que je soupire après la retraite depuis plus de vingt ans. Et lorsque mon parti est pris, lorsque j'ai liquidé toutes mes affaires jusqu'au dernier centime, lorsque ma maison de droguerie est passée à ton nom, lorsque enfin, mon gendre, j'ai des arbres, une maison de campagne, de l'eau, des fruits, des poules, un bois, tu me dis froidement d'attendre jusqu'au commencement de juin! Pas de délais : la marchandise est vendue et payée ; livrons-la. Je partirai, s'il vous plaît, mes bons amis, dans huit jours; je dirai à madame Richomme de préparer ses paquets et d'aller faire ses visites d'adieu au quartier. Ces devoirs remplis, en route, Richomme! bon voyage aux Petits-Déserts.

J'ai une prière à vous adresser à tous deux, mes enfants, et vous y aurez égard, j'en suis sûr. Fournisseaux est depuis trente-neuf ans dans la maison du *Balai d'or*. Lorsque j'allai le prendre à l'hospice des orphelins, car ce pauvre Fournisseaux est bâtard, il n'avait que six ans. Ce n'est pas un esprit merveilleux, mais c'est un fidèle serviteur, et ils deviennent de plus en plus rares, un bon cœur d'homme. Traitez-le bien, et quoi qu'il fasse, ne le renvoyez jamais sans m'avertir. Tu dois l'aimer particulièrement, toi, ma Lucette, car, un jour que le feu avait pris aux mansardes où étaient déposées les essences et les huiles, la chambre de ta nourrice, qui était tout auprès, fut envahie par les flammes. Fournisseaux seul eut le courage de monter, de marcher sur l'huile embrasée et de t'emporter dans ses bras avec ta nourrice ; ses deux pieds furent

brûlés. On se souvient de pareil service; je compte donc sur vos bons procédés pour Fournisseaux, qui sera toujours un lion pour la défense de vos intérêts. J'ai pour habitude, tu le sais, Lucette, de l'inviter à ma table le jour de Pâques et le soir de Noël; mon père en usait ainsi envers ses commis, quand ils avaient plusieurs années de service.

Le ton de profonde honnêteté avec lequel M. Richomme s'abandonnait à ces recommandations cordiales avec ses enfants, toucha et attendrit Lucette, sa charmante fille. Elle s'enlaça au cou de son père et l'embrassa avec force.

— Ah ça! s'écria tout à coup une voix du fond d'une alcôve, voudras-tu bientôt te coucher, monsieur Richomme, j'ai les pieds glacés?

— On obéit, madame Richomme, répondit le droguiste en se levant. Il dit bonsoir à sa fille par un gros baiser sur les deux joues, et il serra la main à son gendre.

## II

Qui ne devinera la fin d'une soirée de dimanche, passée en famille, à cette causerie bourgeoise, auprès du feu, entre onze heures et minuit? La maison Richomme avait reçu, et tout l'attestait dans la chambre de réunion. La disposition des chaises indiquait encore les petites agrégations qui s'étaient formées autour des tables d'écarté. On eût dit aisément le sujet des conversations ou des petits jeux, rien qu'à examiner la position respective des siéges. Ici un cercle indiquait qu'on avait joué au furet, là un fau-

teuil et deux chaises apprenaient qu'une mère s'était placée entre sa fille et un premier commis du quartier, afin d'encourager des aveux honnêtes, et pour en réprimer les trop chaleureux élans; plus loin, une longue rangée de chaises adossées exactement à la tapisserie disait hautement qu'à cette place avaient figuré les mères invalides, les belles-mères, les vieilles filles, les grosses demoiselles de comptoir, les antiques teneurs de livres, qui ont des taches dans l'œil à force de tracer des accolades aux profits et pertes; tous silencieux, impassibles, prisant de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'au moment où ils se prennent à rire comme des bienheureux pour s'être rencontrés cinq ou six dans un même éternument. Il y avait eu soirée d'hiver chez M. Richomme, le droguiste qui recevait le mieux à partir du passage du *Grand-Cerf* jusqu'au passage *Saint-Antoine*; le seul droguiste qui s'élevait à la prodigalité du punch. Son père s'était arrêté à l'orgeat. La transition s'était faite par le thé, qui, du reste, est encore un peu demeuré à l'état de médicament dans les rues Sainte-Avoye, d'Anjou et Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. On parle encore de la profusion d'argenterie en circulation aux soirées de M. Richomme. C'est à s'y noyer, disait quelquefois Fournisseaux en emportant dans ses bras des douzaines de timbales, des poignées de cuillers et des monceaux de cafetières. Et cafetières, cuillers, timbales, bols, tout portait sur le manche ou sur la panse ces mots gravés : *Richomme, droguiste, au Balai d'or*. Aux grandes fêtes, on dansait jusqu'à trois heures; dans ces nuits solennelles, les aiguilles des pendules étaient enlevées, précautions hiéroglyphiques dont Fournisseaux n'avait jamais osé

demander l'explication à M. Richomme. Pourquoi enlever les aiguilles ? Est-ce qu'on avait peur que quelqu'un ne les volât ? Mystère resté insoluble pour ce brave Fournisseaux, qui rayonnait comme une bougie au milieu de ces fêtes de famille.

Fournisseaux avait quarante-cinq ans, mais il ne paraissait guère en avoir que vingt-quatre, si toutefois il paraissait avoir quelque chose. Car, ainsi que les professeurs, les commis épiciers et droguistes n'ont pas d'âge; les professeurs, à force de vivre avec les enfants, leur prennent leurs petites voix criardes, leurs petits gestes, leurs mignonnes manies de sautiller, de courir toujours. Tels sont les commis épiciers, qui tiennent et de l'enfant par la confiture, et de la cuisinière par le sel. La barbe leur pousse mal, ils ne savent ni marcher, ni tenir en place, et l'habitude de tourner, de se heurter sans cesse dans la cage de leur boutique, les réduit, les presse, les amincit; ils vieillissent sans changer de forme. Et de même qu'il y a des choux de Bruxelles, parodie gracieuse mais un peu risible des choux ordinaires, il y a également, et les commis droguistes et les professeurs sont du nombre, des *hommes de Bruxelles*.

M. Richomme avait été d'une sincérité généreuse en recommandant Fournisseaux à sa fille et à son gendre. Fournisseaux, qui n'avait jamais su lire, connaissait pourtant la droguerie aussi bien que son maître. Il en aurait remontré sur quelques points au fameux Émery lui-même, ce Voltaire de la droguerie. Nul n'était assez habile pour le tromper sur la qualité ou sur le prix d'une marchandise, vînt-elle du fond des Indes. Il la palpait, la flairait, la

goûtait, et il disait : C'est telle chose, et cela vaut tant. Une fois, il couronna sa science par un fait qui mérite d'être cité. Un étranger avait présenté aux plus fiers droguistes de Paris une poudre grise dont il prétendait avoir vingt ballots en grenier. Qu'était cette poudre? voilà ce que ne put dire aucun d'entre eux, et ce qu'ignorait le vendeur lui-même, qui tenait la marchandise d'un parent mort sans avoir révélé le nom de son étrange legs. M. Richomme y laissa sa pénétration ; il renonça à deviner après avoir étudié, comparé, analysé l'embarrassante poudre. Qu'est-ce que cela? demanda-t-il à Fournisseaux. Fournisseaux prend la poudre, la regarde, la sent, la met dans la bouche, la savoure, et il dit en riant : C'est de la fiente de pigeon, monsieur Richomme ; nous pouvons la prendre à trois francs la livre. Fournisseaux était un génie; Richomme l'embrassa.

Outre sa perspicacité, Fournisseaux possédait la force d'un bœuf. Il remuait des ballots de six cents livres, roulait des pipes de rhum comme on le ferait d'un simple cerceau, et il servait encore au magasin où l'on vendait aussi en détail. Levé à cinq heures, été ou hiver, il ne se couchait qu'à minuit, longtemps après que les commis étaient partis et que le teneur de livres avait méthodiquement essuyé toutes ses plumes, pris son parapluie et passé sous l'auvent du magasin. Il avait vu marier M. Richomme, naître et marier Lucette, et cela sans que sa position fût notablement changée. Trente-cinq francs par mois étaient ses appointements, qui s'étaient élevés à ce chiffre au bout de trente-neuf ans de service sans interruption. Mais qu'aurait-il désiré de plus? Il laissait son argent dans la maison, où M. Richomme le faisait valoir, et il jouissait de toutes

les paires de bottes, de tous les pantalons, de tous les gilets de son excellent maître, regrettant seulement parfois de n'être pas assez gros pour porter, sans y faire des plis, ces dépouilles de famille. S'il eût eu de la vanité, Fournisseaux aurait pu s'avouer que la fortune de son maître provenait en grande partie de ses conseils et de son activité. D'un mot, mais d'un mot plein de sens et de calcul, il fit un jour gagner cent vingt mille francs à M. Richomme. Pendant les cent jours, une panique entraîna tous les droguistes de la place de Paris à se défaire de leurs sucres. M. Richomme se disposait à les imiter; il y avait déjà une parole presque donnée. Du haut d'une échelle où il était juché, Fournisseaux, témoin du marché sur le point de se conclure, dit à voix basse, et comme à part lui : Monsieur Richomme, gardez !— Je garderai, répondit M. Richomme, je suivrai ton avis, Fournisseaux.— Trois jours après, les Bourbons rentrent; révolution dans le commerce; Richomme réalise cent vingt mille francs de bénéfice. Que veux-tu pour récompense, Fournisseaux? lui dit son maître. — Une cravate rouge, monsieur Richomme. — Cherchez un dévouement plus beau chez les Grecs.

Ce qui est plus beau, c'est ceci :

Après la révolution de juillet, il y eut, chacun s'en souvient, une effrayante crise dans le commerce; suspension de payement partout. M. Richomme avait quarante mille francs à payer le 25 novembre, et il n'avait la veille que quinze cents frans en caisse : il était fou. Dans la nuit il voulait se tuer. Fournisseaux met son habit gris, son plus beau gilet, et il sort : il va tout droit chez M. L.... Étonné, le banquier lui demande ce qui lui vaut la faveur

de cette visite. Voilà les clefs de nos magasins, répond Fournisseaux; je vous demande à emprunter quarante mille francs là-dessus. Je suis Fournisseaux, homme de peine de M. Richomme, le droguiste. — Cette confiance sublime frappe le généreux banquier. — Attendez un instant, monsieur Fournisseaux, lui répond M. L....., je reviens. — Dix minutes après, Fournisseaux descendait l'escalier de l'hôtel avec quarante billets de banque dans le chapeau. M. L..... le rappela pour lui rendre les clefs.

## III

Le gendre de M. Richomme était aussi d'une famille dont s'honorait le commerce de la droguerie. Son père avait été le fondateur d'une maison en grande renommée, non-seulement à Paris où était son comptoir principal, son centre commercial d'action, mais encore à l'étranger. Esprit vaste, il ne confondait pas le petit négoce avec l'industrie. Plusieurs voyages aux Indes et en Amérique, des études en chimie, des connaissances variées en botanique lui avaient donné des avantages extraordinaires sur ses concurrents, gens de boutique, façons d'épiciers et de pharmaciens de village. Quoique savant, il avait réussi dans presque toutes ses opérations pendant plus de quarante ans d'exercice. Sa mort légua à son fils, Alexandre Fleuriot, le gendre de M. Richomme, près de trente mille livres de revenu, indépendamment d'un nom en crédit et de l'établissement de droguerie du faubourg Saint-Antoine. Celui-ci s'éloigna encore plus que son père des traditions

routinières de la spécialité; peut-être s'en éloigna-t-il trop. Après avoir fait son droit, non pour être avocat, mais pour connaître à fond et savoir expliquer au besoin la législation commerciale, Alexandre Fleuriot prit en dégoût la profession de son père qui devait être la sienne. Au lieu de s'occuper, dans l'étude des lois, des rapports du commerce avec l'administration du pays, il ne s'attacha qu'à examiner la valeur, la portée et enfin la justice de la législation en elle-même. La politique l'entraîna, et il négligea pour elle les intérêts positifs de la maison qu'il était appelé à diriger au moment où son père se retirerait. Venu à une époque facile à l'ambition des jeunes gens riches, il rêva, comme tant d'autres, celle de la tribune. Selon lui, il était mille fois préférable de tirer ce glorieux bénéfice de l'opulence de sa famille, que de chercher, au prix d'une foule de risques, à en grossir le chiffre. D'ailleurs, il voulait être député, et on comprend qu'il se posât les plus spécieux raisonnements du monde pour avoir raison avec lui-même. Cette obstination fut un grave chagrin pour son père, enthousiaste de sa profession, et de vingt ans trop vieux pour comprendre l'indifférence de la jeunesse pour cette industrie qui commence au minéral le plus caché et ne finit pas aux plus hautes branches du cèdre. Son espérance s'était flétrie. Comme les Richomme, les Fleuriot, tous les Fleuriot, avaient marqué dans la droguerie; et le dernier rejeton mentait à l'arbre tout entier. Il portait un fruit inconnu : la politique. D'année en année le chagrin de cette déception s'aggrava au fond du cœur du vieux droguiste, et le jour où son fils eut l'honneur de se faire nommer président du comité électoral de l'arrondissement, il tomba

malade. Son agonie ne fut adoucie, car il alla promptement aux extrémités du mal, qu'en apprenant que son fils allait se marier avec la fille de M. Richomme, un bon et vieux droguiste comme lui. Il mourut presque consolé; il pensa qu'un petit-fils à venir vengerait ce moment de faiblesse et de désertion aux principes. Peut-être son fils lui-même y était déjà revenu, puisqu'il s'alliait aux Richomme. Cette dernière opinion de feu M. Fleuriot n'était pas bien fondée. Alexandre Fleuriot était entré dans la famille des Richomme, moins par un retour aux doctrines commerciales de sa race, moins, il faut aussi l'indiquer, par suite d'un amour profond pour Lucette, moins surtout pour augmenter sa fortune que pour profiter de l'influence de son beau-père sur les commerçants, les fabricants et les industriels de tout genre, enclavés dans l'arrondissement dont il briguait la députation. M. Richomme le recommanderait, l'accréditerait auprès des douteux (et il y en a toujours tant!), le raffermirait auprès des bien intentionnés; enfin il obtiendrait partout pour lui ce qu'il n'acquerrait jamais seul. Avant la dernière soirée où il venait d'être encore question de ces démarches à faire auprès des électeurs, Fleuriot avait déclaré ses intentions à son beau-père, tout porté, comme on l'a vu, à se mettre à la disposition du mari de sa fille unique, Lucette; considération plus puissante auprès de lui que celle d'avoir un gendre député. Le bonheur de M. Richomme était moins difficile à réaliser; d'ailleurs, il était à peu près atteint: vivre obscurément à la campagne avec sa femme le reste de ses jours; et il avait déjà un pied dans cette retraite si ardemment souhaitée. Dans huit jours il aura laissé pour

toujours, derrière lui, les tours Notre-Dame, la rue Saint-Merri et l'enseigne du *Balai d'or*, triple souvenir doux à évoquer à distance, au milieu des foins et au bruit du feuillage des grands marronniers.

Lucette et Fleuriot étaient restés seuls auprès du feu depuis que M. Richomme et Fournisseaux avaient, à une heure bien indue pour l'un et pour l'autre, regagné le lit où le sommeil ne les faisait jamais attendre.

— Ne penses-tu pas, dit Fleuriot à Lucette, que cet appartement est fort ridicule auprès de celui de ton amie de pension, madame Desrobert? Qu'il y a du goût dans l'arrangement de ses tentures et dans le choix de ses meubles! On peut recevoir, quand on est ainsi logé! et si l'on ne reçoit pas, quelle figure fait-on dans le monde? de qui est-on connu? comment se faire apprécier? On est toujours gêné chez les autres. Peut-on même aller chez les autres, si l'on n'est pas en position de rendre les politesses qu'on vous fait?

— Il est bien difficile, répondit Lucette, d'établir une maison sur un pied convenable dans le quartier où nous sommes, quelque désir qu'on en ait. C'est à peine si les fiacres veulent s'y rendre. Pas de trottoirs, pas de porte cochère.

— Pas de cour où faire tourner un équipage, ajouta Fleuriot. On ne peut guère se permettre que des soirées comme celle dont ton père a régalé ses amis, ce soir. Quels amusants personnages! Il est vrai, se reprit Fleuriot, que j'ai aperçu trois électeurs parmi eux, hommes nécessaires; il faut les ménager. Oui! mais une fois député!

— Quand tu seras député, Alexandre, nous habiterons

une belle rue, large, bien éclairée. La rue Saint-Louis, au Marais, par exemple.

— Non pas la rue Saint-Louis, mon amie, mais plutôt la rue de la Ferme-des-Mathurins, près de la Madeleine. C'est riche; c'est au bout du monde. On n'y peut aller qu'en voiture.

— C'est bien loin du marché Saint-Martin.

— Il y a des marchés partout à présent, fille de ta mère, dit Fleuriot en souriant de la naïveté, mais un peu dépité de voir sa femme n'être qu'à moitié encore de son éducation du monde.

— Et nous irons souvent au spectacle, n'est-ce pas, Alexandre, quand papa et maman seront partis?

— Oui, sans doute. Le foyer des théâtres est un lieu où l'on rencontre les notabilités littéraires et politiques, les députés au sortir de la chambre.

— Ainsi, Fleuriot, nous aurons une loge à la Gaieté. C'est un bien joli théâtre.

— A l'Opéra, tu veux dire, ma bonne amie.

— A la Gaieté ou à l'Opéra, je n'y tiens pas; mais pour cela, comme tu le disais, mon ami, il faut changer de quartier et habiter une autre maison. Comme Stéphanie et Adèle seront surprises quand nous les inviterons à dîner dans nos salons et qu'elles marcheront sur des carreaux tellement cirés qu'elles auront peur de tomber!

— On a des tapis dans les salons où l'on reçoit, ma bonne Lucette. Penses-tu ensuite que tes bonnes amies Stéphanie et Adèle seront à leur aise au milieu des personnes d'un autre rang que nous serons obligés d'inviter? On doit toujours craindre de déplacer les gens simples qui

sont une curiosité pour les autres et une gêne pour eux-mêmes, là où ils n'ont pas leur liberté.

— Je ne voudrais pas cependant me brouiller avec elles, mon ami, dit Lucette, et ne plus les voir.

— Tu les verras toujours, mais plus souvent chez elles. Est-ce que je veux te déplaire, te tyranniser? Je croyais que tu me comprendrais mieux, toi qui as été élevée chez madame d'Aubray, toi qui, dans un salon, ne dois rester étrangère à aucun sujet de conversation, car tu sais l'anglais, l'italien, un peu l'allemand, et tu as eu les premiers prix dans toutes les classes. Je ne pensais qu'aux occasions de faire valoir ton mérite, en te choisissant une société nouvelle.

— Tu es bon et tu as raison, Alexandre. Je serai comme tu voudras que je sois, pourvu que tu m'aimes.

Fleuriot prit la main de sa femme.

— Elle n'est pas encore ainsi que je le désirerais, pensa Fleuriot. Richomme a déteint sur sa fille.

Les droguistes, Fleuriot avait raison, sont un peu comme l'outremer : un grain écrasé par mégarde envahit les mains, le linge et jusqu'aux cheveux. On est bleu pour longtemps.

— Mais patience! ajouta Fleuriot, une fois le beau-père parti, je la façonnerai à ma fantaisie. Bon cœur, esprit franc et doux, mais habitudes de comptoir.

Et, en effet, Lucette était cela. Son mari la jugeait bien. Elle était le type des filles de la bourgeoisie commerçante. A la pension, elles ne diffèrent pas des demoiselles de l'aristocratie ; même visage frais, plus frais souvent, même simplicité d'écolière, même degré au moins d'intelligence

et d'aptitude. Voyez passer une ronde de ces jeunes filles dans le jardin d'une pension, sur le gazon anglais, et dites quelles sont celles qui descendent des comtesses et qui le seront dans un an, et celles dont les mères vendent des homards au marché des Innocents.

Tant que Lucette était à la pension, elle n'était qu'une jeune fille brune, aux yeux brillants, aux pieds un peu forts, car elle avait à grandir beaucoup; mais dès qu'elle était chez elle, dès qu'elle respirait l'odeur du café ou du poivre, la métamorphose s'opérait. Venant en aide aux jours de sorties, les vacances de septembre l'achevaient. Pendant les vacances, son père lui faisait copier des factures, avec force agréments de plume, accolades et traits de toutes façons; sa mère lui fourrait les bras dans des bouts de manches en serge noire; son père lui disait : Copie-moi cette lettre ! Sa mère lui donnait des sacs de papier à étiqueter; enfin elle avait presque la valeur d'un commis. Et la chose lui plaisant de plus en plus, elle y mettait toujours un peu plus d'amour-propre; si bien qu'après huit ans de pension, balancés par seize mois au moins de vacances, elle avait acquis les connaissances variées d'une jeune demoiselle de la Chaussée-d'Antin et pris les goûts de son excellent père, M. Richomme; goûts qui étaient aussi ceux de Fournisseaux.

— Une fois ton père parti, nous commencerons par faire peindre le magasin en bleu, dit Fleuriot en se levant.

— J'aimerais mieux que ce fût en vert, dit Lucette. Cela tient mieux. Le vert résiste à l'éponge.

— Nous verrons, ma Lucette; il est temps de nous retirer. J'ai à revoir, demain de bonne heure, les derniers

feuillets de ma brochure aux électeurs de l'arrondissement.

IV.

On s'agitait beaucoup dans le magasin et autour du magasin de M. Richomme. Attroupés devant leurs portes, les commis des magasins environnants avaient quitté le comptoir, l'aune et la plume, pour être témoins de deux événements qui exerçaient leurs langues matinales comme ne l'eût pas fait un orage d'automne qui eût enlevé les tours Notre-Dame pour les déposer dans la plaine des Sablons. L'un de ces deux événements était le départ de M. Richomme pour sa terre des *Petits-Déserts*, l'autre l'enlèvement de la vieille enseigne du *Balai d'or*.

M. Richomme courait comme un cerf du magasin au premier étage, d'où il descendait des paquets, des portemanteaux, des paniers et des sacs de nuit, et du magasin encore à la grande voiture de déménagements stationnée le long du trottoir. En suspens entre deux idées, il demeurait quelquefois cinq minutes à la même place, tenant un carton à chapeau d'une main et une cage de l'autre. Puis il reprenait son activité brouillonne, sans remarquer que ses vieux voisins, marchands de nouveautés, quincailliers et droguistes, riaient entre eux de son costume inusité. Sa grosse tête de dogue, mais de dogue honnête, se voyait à peine sous un chapeau d'une dimension outrée, comme en portent les Brésiliens dans les pampas de l'Uruguay. C'était un feutre sans proportion avec le soleil de Paris. Il y entrait au moins la toison de dix castors. Aussi paraissait-il

éprouver quelque difficulté à regarder devant lui sous un rebord avancé en manière de toit. Mais un homme qui renonce au monde pour vivre aux champs doit s'habituer à ces inconvénients, comme à porter des guêtres de cuir boutonnées tout le long de la jambe jusqu'au-dessus des genoux, supplice réalisé par M. Richomme, qui, emprisonné dans ce fourreau inflexible, marchait tout d'une pièce, ou plutôt ne marchait pas; il avançait. Ses épaules étaient chargées de tout le mouvement de son corps : elles étaient prises dans un habit de chasse, semé de boutons à tête de sanglier, symbole de l'exercice violent auquel il se préparait et dont il se réjouissait en idée.

— C'est un autre homme, disaient les voisins, qui ajoutaient avec un peu d'envie : Voilà ce que c'est que d'être riche ; on se retire au bel âge, on va vivre à la campagne. Mais les Richomme ont toujours été heureux : c'est connu. Son père se retira à cinquante-cinq ans. Après tout, c'est mérité ; souhaitons-nous-en autant, voisin.

Attentif au moindre mouvement de son maître, Fournisseaux touchait à tout ce que touchait M. Richomme; il marchait dans ses pas, regardait par ses yeux, parlait par sa voix ; en sorte qu'ils étaient deux, qu'il y avait quatre mains pour soulever un panier d'osier à porter au bout du doigt. Comment Fournisseaux aurait-il été moins dévoué à son maître à l'heure suprême de la séparation, lui, l'ombre portée de M. Richomme, le mur qui lui avait fait écho, le miroir où il s'était réfléchi pendant plus de trente ans? Au fond de son cœur, il était désolé ; il perdait, le même jour, père, mère, patrie, en se séparant, en se

disjoignant plutôt du droguiste de la rue Saint-Merri. On lui enlevait la moitié de lui-même, — le drap fort et ample dont il était l'humble et fidèle doublure. De son côté, M. Richomme ressentait un chagrin réel de s'éloigner de ce front étroit, mais où il lisait toutes les étiquettes de ses marchandises; de ce nez retroussé et taché comme une fraise de l'arrière-saison, mais si vif, si sûr à distinguer la bonne de la mauvaise marchandise cachée; de ce visage sans virilité, sans caractère, mais de la nullité la plus loyale de France. Depuis trois jours, il ne l'appelait plus que mon bon, mon petit, mon vieux Fournisseaux. Chaque fois qu'ils passaient ensemble sous la porte du magasin pour déposer dans la tapissière quelques piles d'assiettes ou quelques douzaines de draps, ils relevaient la tête et regardaient, avec une confusion, avec une douleur communes, l'échelle destinée à l'ouvrier qui allait déclouer l'enseigne du *Balai d'or*. Ce n'était pas moins pour tous les deux que l'exécution en place publique de leur meilleur ami. Que d'éloquents regrets dans leurs regards et dans leurs soupirs dérobés aux autres! sans se communiquer leurs pensées, ils semblaient se dire : Enfin le jour est venu; le crime va se consommer, pleurons! A force de passer et de repasser sous cette enseigne, ils s'attendrirent tant, que s'étant trouvés seuls un moment au fond du magasin, Fournisseaux exprima à son maître un désir que celui-ci avait déjà lu dans ses yeux. « Je vous la demande! s'écria Fournisseaux. — Tu l'auras, répondit M. Richomme. — Et je la mettrai dans ma chambre, dit Fournisseaux, en travers, derrière mon lit; et là, personne ne viendra l'enlever! — Je te remercie, Fournis-

seaux, répondit M. Richomme; mais silence! voici mon gendre et ma fille. »

Fleuriot mettait tout l'empressement dont il était capable, à convaincre M. Richomme du regret qu'il éprouvait de son départ, glissant à travers ses phrases filiales des sollicitations nombreuses pour que ses espérances électorales n'eussent pas à souffrir de cet éloignement. Comme pour prendre date de ses dernières instances, il offrit à son beau-père un superbe fusil de Lefaucheux, à deux coups, incrusté de nacre à la crosse. Radieuse surprise de M. Richomme, qui, dans ses rêves de chasse, où il se voyait déjà dépeuplant sans pitié le ciel et la campagne, n'avait oublié qu'une chose, c'était de se procurer un fusil. Rien ne se compare à sa joie, semblable à celle d'un enfant qui reçoit pour la première fois un tambour; il retourne l'arme dans tous les sens, l'admire, la fait admirer à Fournisseaux, qui, dans son étonnement béatifique et timoré, dit à son maître :

— Prenez bien garde au moins de ne pas vous brûler la cervelle par imprudence.

Confiant dans son adresse, Richomme sourit de la naïveté de Fournisseaux, et coucha en joue sa fille et sa femme, la bonne madame Richomme, toute attendrie, toute contrite d'entendre au moment même sonner dix heures au clocher fêlé de Saint-Merri.

— Tu parais triste, femme, lui dit Richomme; nous n'allons pas au fin fond de la Cochinchine. Elle t'a remué le cœur, cette vieille cloche de la paroisse.

— Elle a sonné la mort de ma pauvre mère, notre mariage, le baptême de notre Lucette et son mariage aussi.

On n'est pas indifférent à ces souvenirs ; c'est plus fort que soi, Richomme.

— Bonne madame Richomme, dit tout bas Fournisseaux ; voilà un véritable cœur d'agneau ; elle vous regrette, celle-là ! Y a-t-il du bon sens à s'expatrier de sa rue, et de la plus belle rue de Paris, encore ! quand on est si riche ?

— Voyons, ne pleure pas, madame Richomme, je ne suis pas déjà trop brave, moi.

— C'est que c'est bien triste, mon ami, répéta la femme du droguiste, de perdre de vue ce qu'on a toujours eu sous les yeux pendant tant d'années.

— Je n'en disconviens pas, ma femme.

— Quand l'été nous nous mettions sur la porte, toi, en veste de nankin piqué ; moi, en robe de bazin rayé ; nous nous plaisions, tu t'en souviens, monsieur Richomme, à voir le marchand de nouveautés du coin, et tout le monde qui entre chez lui : c'est un petit Palais-Royal. Et madame Javiron, la mercière, qui venait nous dire bonjour ; et M. Nouëtte, le chapelier, ce bon M. Nouëtte que nous ne reverrons plus, qui t'offrait toujours l'étrenne de sa tabatière.

— Et la rue des Lombards, dit tout à coup Fournisseaux en jetant sa tête entre celle de madame Richomme et celle de son mari.

— Et la rue des Lombards ! répéta avec amertume madame Richomme.

— On ne te demande pas ici pour que tu viennes distiller ton mot, répliqua M. Richomme en frottant ses deux mains contre la crinière hérissée de Fournisseaux, moitié

en maître fâché de tant de liberté, moitié en ami touché de la licence.

— Zoé, ne te monte pas ainsi l'imagination, s'efforça-t-il d'ajouter avec plus de calme; si nous changions une ville pour une autre, je n'essayerais pas de te consoler; mais nous quittons l'arrondissement et le quartier pour aller vivre à la campagne, aux champs, aux *Petits-Déserts*, où nous trouverons le repos. Ne désirais-tu pas le repos?

— Sans doute, monsieur Richomme, sans doute.

— Nous fréquenterons des bourgeois retirés comme nous. N'as-tu pas dit cent fois: Toujours travailler! pas de trêve à nos vieux jours!

— Je ne dis pas non.

— Sois donc raisonnable; veux ce que tu as voulu.

— Et moi, je vous écrirai toutes les semaines, maman, pour vous donner des nouvelles de vos amis du quartier, de madame Farge, de madame Blessois et de votre ami M. Burdin.

— Oui! ne manque pas, entends-tu, Lucette? Mais est-on bien sûr, Richomme, que les lettres ne s'égarent pas d'ici aux *Petits-Déserts?* C'est si loin!

— Tu n'y penses pas, madame Richomme; je suis en correspondance réglée avec les négociants de Pondichéry.

— Alors, c'est différent, mon ami. Oui, écris-moi, Lucette; mais forme bien tes lettres surtout, ma mignonne.

— Oui, maman.

Ici le dialogue auquel participaient M. et madame Ri-

chomme, Fleuriot, sa femme et Fournisseaux, fut brisé comme par un coup de hache. On déclouait l'enseigne! Fournisseaux eut un irrésistible mouvement d'indignation; il se jeta comme un fou sur le fusil de M. Richomme. On eût tiré à bout portant sur son maître, qu'il ne se fût pas senti emporté avec tant de violence. Richomme le retint; mais il tremblait en le retenant. Sa poitrine se soulevait à chaque coup de marteau de l'ouvrier; non moins agitée, madame Richomme laissa tomber sa tête sur l'épaule de sa fille. Fleuriot était impassible. Les ambitieux n'ont pas de cœur. Dans le pauvre Fournisseaux, l'indignation comprimée se changea en larmes. Il pleura comme un enfant. Cet homme de rien, qui n'avait ni père, ni mère, ni parents, ni amis, éprouva tous les sentiments humains à la fois, et tous les sentiments de douleur, quand il vit descendre, couverte de toiles d'araignées, noircie, indéchiffrable, à demi brisée, la vieille, la vénérable enseigne du *Balai d'or*. A peine toucha-t-elle la terre, qu'il s'y précipita, la chargea sur ses épaules émues et traversa le magasin en criant : « Elle est à moi ! » Fournisseaux avait sauvé le drapeau, honneur de la maison. Il monta l'enseigne à sa chambre.

— C'est fini ! dit stoïquement Richomme : partons !

## V.

Après avoir pressé la main à tous ses confrères les marchands du voisinage, après avoir distribué et reçu des adieux sur le seuil de chaque boutique, après avoir embrassé sa fille Lucette, son gendre Fleuriot, et frappé ami-

calement sur l'épaule de Fournisseaux, que le dévouement et la tristesse avaient rehaussé à la plus noble expression de la fidélité domestique ; après avoir placé sa femme dans la carriole de voyage, M. Richomme, le cœur abattu, mais délibéré, s'appuya sur le marchepied pour partir.

Un homme le retient par les pans de son habit. Il reste suspendu sur le marchepied.

— Que me veut-on ?

— C'est moi, monsieur Richomme ; Versolois.

— C'est vous, monsieur Versolois ; j'en suis bien fâché, mais vous le voyez, je pars pour ma terre.

— Je n'ai qu'un mot à vous dire ; un simple mot. J'ai une partie de cannelle....

— Il est trop tard. Je me suis retiré des affaires. Adieu, monsieur Versolois.

— Cent quintaux pur Ceylan. Une belle affaire.

— Impossible de vous entendre.

— Cinquante pour cent de bénéfice à réaliser dans trois mois.

— C'est beau, dit Richomme en abandonnant le marchepied et en touchant la terre.

— C'est superbe, monsieur Richomme, voyez les échantillons.

Et M. Richomme prit la cannelle, la brisa, la sentit et la goûta en s'écriant :

— C'est du fin, c'est du relevé. Vous dites cent quintaux. La place de Paris en manque.

— Cent quintaux, monsieur Richomme. Vous les prenez, n'est-ce pas?

— C'est que je ne suis plus dans le commerce; je suis rentier, je suis bourgeois, je suis un ermite.

— On est toujours dans le commerce pour d'aussi belles affaires. Quand faut-il livrer?

— Puisque vous m'y forcez, livrez tout de suite. Mais je ne mets point de signature. Tout au comptant, rien qu'au comptant.

— Comme il vous plaira.

— Fleuriot, cria Richomme à son gendre, tu régleras au comptant avec M. Versolois cent quintaux de cannelle. Adieu, monsieur Versolois! c'est ma dernière affaire dans ce monde.

Cette affaire avait retardé d'une heure le départ de M. Richomme.

Comme il remontait une seconde fois en carriole, un homme plus fort que lui le prit par le milieu du corps et le remit à terre.

— Tiens! c'est toi, Demarrois.

— C'est moi, Richomme.

— Tu arrives à temps, Demarrois, pour m'embrasser. Je pars pour les *Petits-Déserts*. Je ne suis plus dans le commerce. Souhaite-moi un bon voyage.

— Un moment. J'attends de notre vieille amitié que tu m'endosses ces huit lettres de change que j'ai souscrites à Bruny. Tu sais que je suis d'une exactitude éprouvée.

— Je le sais, mais j'ai rompu avec les affaires...

— Mais pas avec l'amitié, Richomme. Nous avons fait nos campagnes ensemble; tu as été plus heureux, Dieu soit béni! Ce n'est pas une raison pour me désobliger.

— Moi, te désobliger!

— Signe donc vite !

— Allons ! ce sera ma dernière signature.

— Fournisseaux, une plume et de l'encre.

— J'en étais sûr, Richomme ; tu es un ami rare.

Sur son chapeau, Richomme signa une à une les huit lettres de change et les rendit à Démarrois, qui s'en alla content après avoir encore enlevé une heure au bonheur rural de son ami.

— Pour cette fois, je partirai, dit Richomme en courant à la carriole au fond de laquelle sa femme s'était endormie.

— Monsieur, je suis votre huissier, lui dit un homme qui s'interposa entre lui et la carriole.

— Je vous reconnais bien, monsieur Rameau, mais laissez-moi passer. Je monte en voiture pour ma terre des *Petits-Déserts*. Adressez-vous à mon gendre Fleuriot qui me remplace. Adieu.

— Ceci ne concerne que vous. M. Jérumin a fait banqueroute.

— Banqueroute !

— Vous êtes pour vingt-deux mille francs dans la faillite.

— N'en parlons plus. C'est un malheur ; mais permettez-moi de monter.

— Encore un mot. M. Jérumin laisse quelques milliers de charbon...

— Que m'importe ? J'ai déjà fait mon deuil de cet argent.

— Quelques barriques de goudron...

— J'abandonne tout.

— Deux immeubles, rue de l'*Homme-Armé*.

— Laissez-moi tranquille! Monsieur Rameau, je vous le répète : abandon complet de tout. Je l'ai assez répété.

— Vous ne le pouvez pas, monsieur Richomme.

— Comment cela?

— Comme vous êtes le plus fort créancier, vous avez été nommé syndic de la faillite.

— Syndic! syndic! Il faudra que j'assiste à toutes les assemblées de créanciers tous les huit jours. Mais ma terre! mon repos!

— J'en suis désolé! c'est indispensable.

— Ah! c'est ce que nous verrons, s'éria M. Richomme, en poussant M. Rameau, en s'élançant dans la carriole et en fouettant le cheval de toute la longueur de son bras.

Il fut bientôt sur les quais, et alors, laissant la conduite de la carriole au conducteur, il s'enfonça dans un coin, la tête cachée sous son chapeau cyclopéen, de peur d'être aperçu par quelque négociant, courtier ou commis en rapport avec sa maison de droguerie.

— Enfin je suis heureux! je suis libre! murmura-t-il quand il eut aperçu les arbres plantés au delà de Bercy. Je n'ai plus aucun lien avec Paris!

Cependant M. Richomme, malgré son exclamation, pensait à son achat des cent quintaux de cannelle, à sa signature apposée au bas de huit lettres de change, à sa nomination de syndic dans la faillite de M. Jérumin. Si la cannelle allait baisser tout à coup, si Versolois ne payait pas; soucis, remboursements : si le tribunal de commerce le forçait à être syndic?.....

Voilà cet homme retiré des affaires. Debout sur le marche pied, il avait contracté trois préoccupations chagrines qu'il emportait dans sa retraite. Mais la carriole traversait Charenton. Jamais M. Richomme n'avait vu la jonction de la Marne et de la Seine. Il admira.

## VI.

Pressé de rajeunir l'établissement de la rue Saint-Merri, malgré les remarques si sensées de son beau-père, Fleuriot appela les architectes, les maçons, les menuisiers, les peintres, et les restaurations locales commencèrent avec une effroyable activité. Comme les hommes politiques, les maçons ne reconstituent qu'après avoir tout démoli autour d'eux; sous la pioche de fer et le levier, les murs de la maison de droguerie furent renversés; les plafonds s'écroulèrent; des ruisseaux de poussière sortaient des croisées et des portes, des poutres monstrueuses barraient l'entrée. La besogne fut longue, Fournisseaux en maigrissait à vue d'œil: chaque coup de marteau tuait une de ses habitudes, pulvérisait un de ses souvenirs; où il cherchait un mur, il heurtait un escalier; où il croyait trouver l'escalier, il rencontrait le vide; où il se figurait pouvoir passer, il se cognait le front. Sa chambre même ne fut pas respectée; on en troua la cloison pour ménager une ouverture à une bouche de chaleur, et on démolit l'étroite bande de plomb qu'il ornait de pots de réséda, afin de laisser l'espace libre à une chaîne électrique, car la maison s'arma d'un paratonnerre, autre douleur pour Fournisseaux.

Après l'invasion des maçons eut lieu l'invasion des peintres : portes, volets, corniches, reçurent un vernis élégant et frais ; on imita le marbre et le granit aux soubassements : la maison, de la tête aux pieds, fut magnifique et empesée; mais que ne souffre-t-on pas pour être beau ? L'amour-propre de Lucette s'enivrait à l'odeur de l'essence comme l'esprit d'un buveur à l'aspect d'une cave de Bercy, remplie de champagne et de xérès. Dans le travail des embellissements, elle avait été chargée par Fleuriot du choix des papiers à tapisserie. Elle n'acheta chez son marchand que des papiers à sujets historiques ; elle s'engoua pour *la Fête du soleil chez les Incas*, *l'entrée des Français à Madrid*, et *l'établissement des braves de l'armée de la Loire au champ d'asile.* Grand Dieu ! avait dit Fleuriot en voyant ces papiers ; mais, ma chère amie, ce sont là des papiers de restaurant ; c'est d'un goût suranné, permets-moi de te le dire. Rapporte au marchand ces vieilleries de vingt ans et demande-lui un papier uni, gris tendre, ondulé et jouant le satin. — Un peu blessée de la leçon, Lucette avait corrigé son erreur, tout en regrettant et les Incas avec de si ébouriffantes plumes sur la tête, et le temple du soleil d'un si magique effet entre deux trumeaux. Aux grands applaudissements de Fleuriot, elle fit couvrir les murs d'un papier exquis, si exquis, que Fournisseaux, chaque fois qu'il entrait dans les appartements, ôtait ses souliers, son chapeau, et faisait par mégarde le signe de la croix. Son émotion était celle qu'il éprouvait en entrant dans l'église de Saint-Merri, sa paroisse. Mais son respect devint de la tristesse et presque de la mélancolie, lorsque les peintres enlevèrent aux boîtes du magasin leur

croûte de couleur de boue pour les habiller d'une couche de bleu, ainsi que l'avait arrêté Fleuriot dans son système d'améliorations ; et, profanation indicible aux yeux de Fournisseaux, lorsqu'ils effacèrent les anciennes dénominations des marchandises enfermées comme échantillon dans ces boîtes, pour les remplacer par les désignations prises dans la nouvelle nomenclature chimique. Le bicarbonate de soude le mettait au désespoir : bicarbonate! le deutoxyde le crispait. Jamais il n'apprendrait ces mots-là, il était trop vieux ; il se respectait trop. Il lui paraissait odieux d'appeler la pierre infernale, nitrate d'argent. Pierre, parce que c'est une pierre, disait-il ; infernale, parce qu'elle brûle ; nitrate d'argent ! les misérables.

Le mauvais vouloir de Fournisseaux devint à la fin trop visible aux yeux de son maître, qui le traita fort mal un certain jour. Fleuriot imagina de donner à Fournisseaux une espèce de livrée obscure, indéterminée, sans aiguillettes ; un habit-veste à boutons d'or ornés d'un filet. La transition à la livrée complète était adroite ; l'essai fut cependant vivement rejeté par le commis, trop habitué à aller en manches de chemises et à porter dans les grandes occasions un bonnet de papier gris ; c'était pour lui changer de religion ; il refusa. Fleuriot le regarda avec un air qui voulait dire : Vous êtes libre, monsieur Fournisseaux, de vous vêtir comme vous l'entendez ; mais je suis libre aussi de vous renvoyer. Ce regard fut un saumon de plomb sur la poitrine de Fournisseaux. Ce n'est pas ainsi, pensa-t-il, que M. Richomme se conduisait avec moi ; il m'eût battu plutôt, mais il ne m'eût pas regardé. Est-ce que je saurais jamais porter ce bel habit, moi ! cela

m'irait comme une soutane d'archevêque à un loup. Mais comme il m'a regardé! ton compte est fait, se dit Fournisseaux; je ne digérerai jamais ce regard!

Pourtant, trois jours après, Fournisseaux était au magasin en superbe livrée brou de noix et en cravate blanche. Il avait cédé. Mais qu'il était honteux dans cet habit! Il se cachait tant qu'il pouvait; il se fourrait dans les coins; et pour cinq cents francs, il ne se fût pas mis sur la porte. Douleur nouvelle, le soir, le gaz, dont il était l'ennemi personnel, illumina le magasin. C'est à faire périr toutes les marchandises, murmurait-il; en trois jours de temps nos sucres seront cuits. Mais que leur a fait l'huile? Pour peu que cela dure, ajoutait-il, ils changeront la manière de parler.

Ce même soir d'éclairage au gaz, c'est-à-dire d'inauguration pour le magasin, ou, pour mieux s'exprimer, d'inauguration pour la maison, Stéphanie et Adèle vinrent rendre visite à Lucette, qu'elles n'avaient pas vue pendant le remue-ménage des réparations. Elles furent reçues avec joie par Lucette, empressée, on le suppose, de leur montrer le résultat brillant des changements opérés.

— Oh! que c'est beau! s'écrièrent-elles toutes deux ensemble en montant au premier étage par l'escalier éclairé au gaz. C'est comme aux Tuileries.

— Tu trouves? dit Lucette à Stéphanie.

— J'aurais peur de salir ce joli bois, si j'y appuyais ma main, ajoutait Adèle.

— Et quand elles verront le salon, pensait Lucette, que diront-elles ?

Les deux amies ne dirent rien en voyant le salon. L'éblouissement fut si vif, si profond, qu'elles se turent et qu'elles furent obligées de s'asseoir. Elles étaient pétrifiées d'admiration. Les lampes brûlaient, le feu des deux foyers rougissait sous le marbre, et solennisait l'acajou et le palissandre de chaque meuble. Les grappes du lustre en cristal les fascinèrent.

— Approchons-nous du feu, dit Lucette à ses amies pour les encourager. Il ne fait pas très-chaud ce soir.

C'est à peine si Stéphanie et Adèle osèrent s'asseoir près du feu, tant leurs petits bonnets de tulle, leurs robes simples, les humiliaient devant tant de richesses mobilières.

Elles auraient été muettes tout le temps de l'entrevue, si Adèle, qui s'était laissée tomber dans un vaste fauteuil à roulettes, n'eût, en cherchant un point d'appui à terre, fait rouler le fauteuil loin de la cheminée. Et plus elle voulait l'arrêter, plus elle roulait avec lui ; en sorte qu'en prolongeant cette lutte, elle fut bientôt au bout du salon, toute honteuse et toute riante de sa gaucherie. Comme Lucette et Stéphanie riaient également de leur côté avec la même franchise, la timidité générale s'envola, et les bonnes amies s'épanchèrent.

— Comme on donnerait un beau bal, ici, dit Stéphanie.

— On pourrait aisément former six quadrilles, ajouta Adèle.

—Et nous danserons, je l'espère, avant la fin de l'hiver, dit Lucette. Et si vous valsiez un peu!—J'ai là mon piano.

— Je veux bien !

— Et moi aussi !

— As-tu quelques airs de Musard, là, Lucette ?

— J'ai toutes les contredanses et les valses de Musard ; mais je les cache ; mon mari prétend que ce n'est pas assez sérieux. Mais en place, mesdemoiselles, en place!

Au son du piano, Adèle et Stéphanie, si timorées d'abord, valsèrent comme deux folles, autour des tables chargées de porcelaines, sous le beau lustre à girandoles, faisant voler à grandes bouffées sur leur passage les tentures des rideaux. Et Lucette était aux anges ; elle s'épanouissait ; elle riait ; elle était si heureuse et si gaie, qu'elle sonna pour que Fournisseaux montât du cassis et trois petits verres. Après la danse, les rafraîchissements.

— Vous n'aviez pas besoin de sonner, mademoiselle, j'étais là, je regardais danser entre les deux battants de la porte. Ah ! vous êtes une bonne petite bourgeoise, vous ! Le sang de M. Richomme ne peut mentir. Pas fière !

— Va donc chercher ce cassis, bavard !

— A la bonne heure, elle me maltraite celle-là ! Il n'y a plus qu'elle pour m'appeler gourmand, paresseux, bavard!

Fournisseaux monta le cassis, et les trois amies allaient boire à leur fraîche santé et au bonheur d'avoir bientôt un bal dans les beaux salons.

Les trois petits verres restèrent en l'air.

Fleuriot entrait au salon.

— Continuez, mesdemoiselles, je vous prie, dit-il, mais d'un ton qui figea l'hilarité des trois amies. Ma présence n'est pas celle d'un étranger ; que je n'interrompe pas le plaisir que vous avez à être réunies. Je vous remercie de venir tenir compagnie à ma femme. Je te charge, Lucette, de rappeler ces demoiselles à leur gaieté, et je vous

demande pardon de ne pas rester avec vous. Un travail m'appelle dans mon cabinet. Bonsoir, mesdemoiselles.

— Adieu, Lucette! s'écrièrent Stéphanie et Adèle dès que Fleuriot ne fut plus là; adieu, amie. Viens nous voir le plus souvent que tu pourras. — Recommandation qui, à peu près, voulait dire : Nous ne reviendrons pas tous les jours.

— Mon mari vous paraît peut-être un peu froid. C'est de la politesse chez lui. Il voit beaucoup le grand monde, où il faut être froid, m'a-t-il dit, pour paraître bien élevé. Fleuriot est bon.

— Nous le trouvons charmant, dit Adèle, qui, ainsi que Stéphanie, était déjà dans l'escalier; nous nous en allons parce qu'il est tard. Adieu, bonne!

— Serez-vous chez madame Canillon, dimanche? leur demanda Lucette à voix basse du haut de la rampe.

— Oui.

— Eh bien, j'irai. Jouera-t-on au loto?

— On jouera au loto et au furet.

— Bon! je n'y manquerai pas.

— Nous t'attendrons.

— Oui.

— Adieu!

— Adieu!

## VII.

Quand Fleuriot sortit de son cabinet pour passer dans le salon, sa figure exprimait un contentement dont il ne tarda pas à confier la cause à sa femme. Glissant son bras sous celui de Lucette, il la souleva doucement de la place qu'elle occupait près du feu, et ils se promenèrent à petits pas. Il y a des moments où les hommes prennent la joie de leur ambition pour de la tendresse; et parce qu'ils ont besoin de livrer passage à la lave de l'orgueil qui les tourmente et les brûle, ils s'imaginent avoir de l'amour ou de l'amitié. Fleuriot souriait au joli visage de sa femme en s'inclinant sur elle; et, par moments, il quittait son appui docile pour se frotter les mains avec la trivialité du parvenu. Au bout de vingt ans de grandeur et de prospérité, un parvenu se frotte encore les mains.

— Sais-tu d'où je viens, Lucette?

— Du cercle des droguistes, sans doute?

— Tu plaisantes. Moi au cercle! J'ai fait ma première visite aux électeurs de l'arrondissement.

— Mais tu avais promis d'attendre les lettres d'introduction que devait t'écrire mon père.

— J'ai brusqué la partie. D'ailleurs, je suis justifié de ma hardiesse. J'ai réussi.

— Ah! tant mieux, mon ami. Bien vrai?

— Pleinement réussi. On se fait des montagnes de tout, quand on est à distance. Et crois-tu que j'aie suivi à la lettre les leçons de ton père, que j'aie fait mes visites à

pied, que j'aie ôté mes gants blancs avant d'entrer, que je me sois fait petit peuple, boutiquier détaillant, pour manger les votes dans la main des électeurs? Comme tu me vois. Tout en noir, en gants blancs; mon cabriolet à la porte.

— Raconte-moi cela, dit aussitôt Lucette en soufflant sur les deux bougies placées sur le piano.

— Pourquoi éteins-tu ces bougies, mon amie!

— Mais par économie, mon ami : puisque la lampe est allumée, à quoi bon les bougies? nous y voyons assez pour causer.

— Soit! dit Fleuriot en se mordant les lèvres. Il reprit : J'ai d'abord rendu visite aux électeurs de la rue des Lombards. Quelles excellentes gens! Heureusement je me suis présenté le premier; car, entre nous, je crois qu'ils sont pour le premier venu. Leurs femmes, surtout, m'ont parfaitement accueilli. Notre maison les émerveille. Ils sont au courant des embellissements, qu'ils louent outre mesure, — pour être invités à dîner, sans doute. Je ne saurais te dire celui que j'ai trouvé le plus facile à ma proposition de les représenter. Ils adhéraient à tout ce que je disais. « Mais comment, monsieur Fleuriot, — je te répète ici leurs propres expressions, — nous sommes tout à vous. Vous nous faites vraiment trop d'honneur en prenant la peine de passer chez nous pour si peu. Vous n'aviez qu'à nous écrire deux mots, et votre but aurait été rempli. » Là-dessus, je remerciais, et je sortais accompagné de leurs politesses et de leurs saluts jusqu'au milieu de la rue. Voilà l'histoire de presque tous les marchands en boutique. Les troisièmes et quatrièmes étages étaient plus rudes, non à cause de

la résistance des locataires, mais, au contraire, à cause des monstrueuses et fastidieuses avances dont ils m'accablaient, eux, leurs femmes, leurs enfants et leurs petits-enfants. Assis au milieu de l'atelier, j'étais comme un spectacle, comme une lanterne magique en plein jour. Les marteaux et les limes restaient suspendus dans la main des ouvriers ébahis de me voir ; les femmes tournaient autour de moi sous différents prétextes ; les enfants s'apprivoisaient jusqu'à sauter sur mes genoux ; ils m'embrassaient avec leurs doigts noirs et leurs lèvres barbouillées de confiture, tandis que le chef de la maison, le bonnet à la main, les lunettes au front, le tablier sur la poitrine, m'assurait de son dévouement politique. Mais pourquoi es-tu ainsi gênée en marchant, ma Lucette ; te serais-tu blessée au pied?

— Non, mon ami ; c'est que je m'applique à ne jamais poser les pieds sur les roses du tapis de peur de les faner ; je ne marche que sur le fond.

Autre innocence, pensa Fleuriot, qui, après avoir dit à sa femme que les tapis étaient faits pour être usés, reprit ainsi :

— Moins pour m'attirer des suffrages dont j'étais sûr, que pour répondre à tant de preuves d'amitié, j'ai acheté aux uns des chenets, aux autres des pendules ; j'ai pris des garnitures de boutons, des ressorts de montres, des bobines de soie, des boîtes de dragées, et jusqu'à de la gelée de coings. On ne tardera pas à t'apporter ces divers objets qui témoignent de ma sollicitude pour le commerce de l'arrondissement. Ainsi, sauf des accidents impossibles à prévoir, je serai élu à l'unanimité.

— Que je serai heureuse le jour où tu seras nommé,

mon ami ! Ne donnerons-nous pas un bal ce soir-là?

— Plus tard, nous aurons une soirée ; tu en composeras le personnel avec moi. Je suis sûr que le choix des dames fera honneur à ton discernement exquis. Tu ne peux pas me laisser toute la charge de représenter la maison dans les occasions importantes. Tu t'acquitteras à merveille de ton emploi, le plus brillant, le plus doux, le plus aimé, dès que tu auras consenti à comprendre notre nouvelle position et les petites gênes qu'elle impose à côté de tant de compensations. J'ai eu aussi des amis de collége, bons compagnons, toujours revus avec plaisir ; je m'en souviens ; je les sers quand je le peux, mais j'obéis, tout en les aimant, à la nécessité de ne pas les fréquenter trop intimement. Je te demanderai de ne pas les déranger de leurs habitudes, pour les inviter à cette soirée que je projette.

— Je comprends pourquoi Fleuriot me dit cela. Il ne veut pas décidément chez lui de Stéphanie, d'Adèle et de mes autres amies ; comme c'est injuste, pourtant ! — Mon ami, répondit-elle avec le bon sens le plus naïf et parfaitement dans la question, quoiqu'elle parût en être à cent mille lieues : c'est donc bien mal que de boire du cassis avec ses amies ?

Toutes les paroles du monde n'auraient pas mieux résumé le fond des pensées de Fleuriot, qui, avec toutes ses circonlocutions polies, ses détours et ses comparaisons, n'avait pas voulu dire autre chose : blâmer sévèrement Lucette d'avoir reçu ses amies, trop au-dessous d'elle maintenant, et de s'être montrée trop familière dans ce rapprochement irréfléchi. Fleuriot n'osa pas soutenir que telle n'avait pas été son intention.

Pour terminer une si belle journée politique, Fleuriot proposa à sa femme de lui lire la première partie de sa brochure, déjà tirée en épreuves.

Ils s'assirent auprès de la cheminée : Fleuriot commença la lecture. A la première page, Lucette ouvrit de grands yeux pour prouver qu'elle était bien attentive. Elle crut comprendre.

Dès la troisième page, elle s'avoua que c'était trop beau pour elle. Elle admira son mari.

Vers le quart de la brochure, elle s'imagina que de la cendre lui était volée dans les yeux. Elle se les frotta.

Cette cendre était encore de l'admiration, mais sous les traits du sommeil. Malheureusement Lucette ignorait que c'est une faute impardonnable de céder à cette espèce d'estime pour un auteur, fût-on sa femme.

De page en page, la léthargie fut plus pressante, et Lucette n'y résistait pas, soit en se pinçant les côtes, soit en se mordant les lèvres, soit en retenant longtemps sa respiration. Bref elle s'endormit.

Lorsqu'en relevant la tête, Fleuriot s'aperçut que sa femme dormait, il fut douloureusement blessé dans son orgueil de mari et de candidat à la députation. Quel avant-goût du succès ! Il n'était pas possible que des phrases si éloquentes, des pensées si justes produisissent cet effet-là. Sa femme, à coup sûr, manquait d'élévation dans l'esprit ; la condition du père Richomme avait à jamais perdu le goût de Lucette. C'est ce que pensa Fleuriot de sa pauvre femme, qu'il laissa, pour la punir, endormie au coin du feu.

Sous tout écrivain blessé, quel qu'il soit, il y a un Néron.

## VIII.

Enfin, après bien de pénibles soubresauts et de longues haltes, la carriole atteignit la propriété des *Petits-Déserts*, dans les parages de Montereau. Comme il était fort tard lorsque M. Richomme et sa femme mirent pied à terre chez eux, ils travaillèrent une partie de la nuit, aidés de leurs nouveaux domestiques, à rentrer les meubles indispensables. Les murs du plain-pied étaient humides, mais c'est tout naturel, pensa M. Richomme, les appartements n'ont pas été occupés depuis l'arrière-saison, et d'ailleurs le dernier locataire manquait de soins, — ce qu'on dit toujours des derniers locataires. En frissonnant, il mit du bois dans tous les foyers, dans le double but de chauffer la maison et de se chauffer lui-même. Un quart d'heure après, la maison était noire de fumée; on y étouffait. Je n'avais pas prévu ce léger inconvénient, pensa encore l'heureux propriétaire qui toussait à tous les coins; après tout, le temps est à la neige, et il est également possible que le dernier locataire n'ait pas fait ramoner les cheminées. Quels vices n'ont pas les derniers locataires? Cependant les meilleures explications n'ayant pas la vertu de dissiper la fumée, Richomme ouvrit toutes les croisées, et il jouit aussitôt d'un air parfaitement glacial; sa pauvre femme grelottait, sans avoir autant de philosophie que lui. Quand le bois fut consumé, la fumée cessa, et la maison ne fut pas plus chaude. Loin d'être entravé par ce petit accident, dont un homme décidé à

vivre de la vie des champs ne doit pas s'effaroucher, Richomme proposa à sa femme de visiter en détail les appartements de la maison où ils étaient destinés à passer le reste de leurs jours. Madame Richomme aurait désiré remettre cette jouissance au lendemain ; son mari n'y consentit jamais. Les propriétaires sont comme les amants, pour eux demain n'existe pas. Un flambeau à la main, son manteau de voyage sur les épaules, précédant madame Richomme, l'ex-droguiste de la rue Saint-Merri commença la promenade à travers les pièces de son Escurial. Le premier salon où ils pénétrèrent était assez remarquable dans ses proportions, mais rien n'en égalait la tristesse : les rideaux des fenêtres étaient noirs, le parquet sombre, les fauteuils étaient en crin, ainsi que le canapé ; les tables en ébène, sans incrustation.

— C'est peu gai pour nous, murmura Richomme ; toi qui aimes le vert, madame Richomme, et moi le ponceau. Assurément le dernier locataire n'avait pas de goût, ajouta-t-il.

Par malheur, le dernier locataire avait vendu son mobilier en vendant sa propriété à M. Richomme.

— Voyons l'autre pièce, dit M. Richomme ; tout ne se ressemble pas peut-être.

A beaucoup d'égards, l'autre pièce pouvait passer pour un salon de compagnie : beaucoup d'espace, des tentures riches, un plafond à corniches, un tapis, des tableaux, de beaux meubles. Cependant M. Richomme recula sur sa femme qui le suivait pas à pas. Déplorable similitude ! Ainsi que l'appartement précédent, le salon de compa-

gnie, tout tendu de noir, était lugubre comme une chapelle ardente.

— Décidément, le propriétaire qui nous a vendu sa maison était fou, dit Richomme.

— Peut-être, mon bon ami, était-il en grand deuil, répliqua plus sagement sa femme.

On verra bientôt que madame Richomme ne se trompait pas.

— Fleuriot aurait dû m'avertir, pensa Richomme; je n'aurais pas acheté les meubles meublants. C'est à vous donner du noir dans l'âme, n'est-ce pas, ma femme?

Résigné pourtant à ce funèbre mobilier, il poursuivit son inspection, et il ouvrit la porte de l'appartement du fond, lieu retiré, espèce de cabinet d'étude, orné d'une bibliothèque. Ici le propriétaire avait mis un terme raisonnable aux témoignages de sa désolation morale; mais si ce cabinet n'était pas en grand deuil, les livres de la bibliothèque n'étaient pas faits pour égayer l'âme. Richomme frémit en lisant de pareils titres: *Nuits d'Young*; *la Lente Préparation à la Mort*, poëme traduit de l'anglais; *Choix de Tristesses*, ou collection des meilleurs morceaux élégiaques. Il n'alla pas plus loin, le cœur lui faillit; en tournant le dos à ces épitaphes, il se promit de renouveler le mobilier de fond en comble. Las de ces petites contrariétés locales, dont pourtant il ne s'exagérait pas l'importance, il alla se coucher plein de la joie, si longuement attendue, de se mettre au lit, libre de tout souci d'affaires pour le lendemain, dégagé de toute préoccupation, comme le laboureur de Virgile. Heureuse indifférence si propice au sommeil!

Soit que les draps fussent trop froids, soit qu'il n'eût pas l'habitude du nouveau lit, Richomme, glacé, perdu, dépaysé dans celui où il s'étendit, ne ferma pas l'œil de la nuit. Aucune attitude ne vainquit l'insomnie. Plongé dans le silence compacte qui règne autour des campagnes pendant l'hiver, les heures lui furent d'une longueur de poëme. Au moins, pensa-t-il sans oser le confier à sa femme qui ne dormait pas plus que lui, on entend toujours rouler quelques fiacres, la nuit, dans le quartier des Lombards, et on sent qu'on est parmi les vivants; mais ici, rien. Et puis ces salons noirs, ces meubles noirs, cette bibliothèque sinistre, lui revenaient à la mémoire; souvenir désagréable. Cependant sa raison lui conseillait de ne pas juger le caractère des nuits qu'on goûte à la campagne par celle dont il désirait la fin. Chaque innovation a ses surprises. Le lendemain, il dormirait mieux; le lendemain, compensation à ces légers ennuis, il verrait, dans tout son éclat, sa belle propriété des *Petits-Déserts.*

Quand le jour fut venu et que Richomme, un peu brisé du mauvais dormir, s'approcha de la croisée, il aperçut la campagne couverte de neige; aucune verdure ne teignait cette couche monotone. Il frissonna. Mais la réflexion lui ayant aussitôt démontré qu'on doit accepter les saisons avec leurs bons et leurs mauvais jours, il dit à sa femme, dont il redoutait le découragement à un si beau début de la vie champêtre :

— Voilà un superbe temps pour la chasse. On chasse abondamment certain gibier par la neige. Allons! mes guêtres, ma carnassière et mon fusil. La chasse! la chasse!

— Mais tu vas gagner un gros rhume, monsieur Richomme, y songes-tu ?

— Bah ! ce froid ragaillardit. L'exercice est bon : je ne suis pas venu ici pour dormir...

— Tu dis plus vrai que tu ne le supposes, Richomme, si toutes les nuits doivent ressembler à la première.

— Cela n'est rien : nous avons payé la bienvenue. N'en parlons plus. Je donnerais volontiers cent francs pour envoyer à Fleuriot un lièvre tué de ma main, dans mon parc ; un lièvre ou autre chose.

— C'est imprudent à toi, Richomme, de sortir si matin sans prendre ton café à la crème.

— Un verre de vin blanc me suffira. Voilà la vie champêtre, madame Richomme ! béni soit Dieu ! nous la tenons enfin.

— Mais ne reste pas longtemps dehors, entends-tu ?

— Cela dépendra du gibier. À ta santé, ma femme, dit Richomme en avalant d'un trait un verre de vin blanc, pour sacrifier aux bons usages rustiques.

— Eh ! prends garde de tuer quelqu'un, mon ami... Un malheur est bientôt arrivé.

Cette réflexion de sa femme entraîna Richomme à se souvenir de Fournisseaux qui, la veille, lui avait dit aussi de ne pas se brûler la cervelle dans un mouvement d'inexpérience.

Voilà le bon droguiste courant le gibier dans son parc, où il n'y avait, à vrai dire, ni parc ni gibier, mais une mer de neige. Il ne voyait pas une plume d'oiseau. Patience ! dit-il, j'entre en fonctions. Allons plus loin. Sobre par habitude, Richomme fut bientôt ravagé par le verre

de vin blanc qu'il avait si fièrement avalé avant de partir. Ses tempes et ses oreilles sifflaient; parfois la neige lui paraissait rouge, et il tremblait. Au bout de trois heures il rentra à la maison, les jambes roides, le nez bleu, les lèvres gercées et les cils cristallisés. Un grand feu qu'on alluma bien vite au salon, un bouillon succulent, une côtelette et du café, relevèrent graduellement la vitalité si compromise de notre heureux propriétaire. Sa femme se garda bien de lui demander si la chasse avait été productive. De lui-même il s'imposa la poignante modestie d'avouer qu'il n'avait pas même déchargé son fusil pendant ces trois heures de marche. Et pour être juste il fallait dire qu'il n'y avait pas trace de gibier dans l'air à cause de l'excessive rigueur du temps. Ce jour-là, Richomme ne quitta pas son bon fauteuil près de la cheminée. A son attitude pensive on voyait qu'il revenait déjà sur quelques-unes des erreurs où tombent d'ordinaire les gens de la ville en se peignant avec trop d'avantages les voluptés champêtres. Néanmoins Richomme, en esprit éprouvé, se mettait au-dessus de beaucoup de petites déceptions, inséparables après tout du chapitre des illusions humaines. L'hiver est rude partout, se disait-il, tout en ne repoussant pas le souvenir de sa chambre à coucher de la rue Saint-Merri, d'une température si bonne et si égale que des oranges y auraient mûri. Toutefois, comme on touchait au printemps, l'air, au bout de quelques jours, se détendit, la neige fondit; sans être ardent, le soleil commençait à agir d'une manière sensible sur la végétation. Richomme sortit pour visiter en détail sa propriété des *Petits-Déserts*, qui offrait, il s'en convainquit, les avantages dont Fleu-

riot, son gendre, lui avait fait l'énumération. Chaque partie eut de lui son mot d'admiration; il ne lui restait plus qu'à gravir un tertre boisé de sapins et de petits cèdres, placé au milieu du parc et si bien situé, qu'on découvrait de son sommet fleuri une vaste étendue de campagne et le cours du fleuve. Il faut voir cela, se dit Richomme, quoique un peu las de ses explorations. Là serait son belvédère; il y bâtirait un pavillon chinois où les amis trouveraient, l'été, au milieu de la chasse, de l'eau de seltz, du vin blanc, de la bière, de l'ombre, de la fraîcheur, d'excellentes lunettes d'approche pour s'amuser à voir naviguer les bateaux à vapeur, des livres, un peu plus gais s'entend que ceux du dernier locataire, et un divan tout autour du charmant asile. Ainsi raisonnait M. Richomme en escaladant, à l'aide de sa canne et de tous les troncs d'arbres possibles, le monticule dont il s'inspirait. Enfin il atteignit au sommet, et que voit-il? Une tombe! quatre cyprès! une épitaphe! Une tombe! Cette découverte l'anéantit. Son belvédère était un cimetière! Quelle sinistre surprise! Dès lors il s'expliqua avec une douloureuse facilité pourquoi le dernier locataire avait affiché les signes non équivoques d'un deuil profond aux murs, aux meubles, aux tentures de sa demeure. Que faire de cette tombe sur laquelle il lut, aux derniers rayons du jour: *Ci-gît, sous cette humble pierre, une épouse adorée, morte au printemps de son âge: louange à ses vertus, respect à sa tombe.* Respect à sa tombe, murmura Richomme; il faut donc qu'on n'y touche pas! Comprend-on un tel embarras? Et moi, ajouta-t-il, qui suis venu chercher ici des idées dégagées de tristesse! ceci

m'oblige à ne pas négliger d'inviter à mes soirées le curé de la commune, et, par la même occasion, mes voisins, les manufacturiers anglais. Je prendrai conseil de ces braves gens.

Navré de ce qu'il avait vu, il descendit à la maison, où il trouva un petit paquet à son adresse. — Ce sont mes enfants qui nous écrivent, pensa-t-il en déchirant l'enveloppe; j'ai besoin de cette compensation, dans l'état où je suis. On vit comme des loups, ici, se dit-il sans pouvoir retenir ce cri qui trahissait l'espèce de découragement où il venait d'être jeté. — Mais ce ne sont pas des lettres, ma femme. Ah! je le reconnais bien là, c'est Fournisseaux, tiens! regarde! c'est Fournisseaux qui m'envoie tous les *prix courants* des marchandises depuis notre départ. — Richomme palpitait de joie en touchant à ces poésies du commerce; il froissait les prix courants, les étalait sur la table; il les aurait embrassés, s'il l'eût osé. — Bravo, Fournisseaux! tu as deviné les désirs de ton maître, sois remercié de ta bonne inspiration. Et Richomme lisait à haute voix: — *Prix courant des marchandises; sucre bourbon*, tant! *sucre brut*, tant! *café martinique*, tant! *café moka*, tant! Enfoncés les accapareurs. *Cannelle ceylan*, tant! J'ai gagné vingt mille francs en vingt jours. — Femme, viens que je t'embrasse. — *Arsenic*, tant! *cacao* demandé, bien! *maragnon*, en souffrance! *plomb*, en hausse; bon! Chalamel est sauvé. — Il en avait trois mille quintaux. — *Gomme vermiculée*, rare! — C'est cela! je l'avais dit à la Bourse; tant pis pour qui ne m'a pas écouté. — *Soufre*, en baisse! — Je l'avais encore dit. — *Poivre de Bombay*, très-recherché. — Quel

bien tu me fais, Fournisseaux! Il ne sait pas écrire, lui, mais il a un cœur d'or. Par la première occasion je lui enverrai cette redingote. — Et Richomme, après les avoir parcourus, savourés, mit les prix courants dans sa poche, se proposant de renouveler sa lecture au dessert, car le dîner était servi.

## IX.

Ainsi qu'il se l'était judicieusement promis, M. Richomme réunit dans sa première soirée à la campagne, et autour de son foyer rustique, les fabricants de porcelaine établis aux *Petits-Déserts*, deux graves familles de Limerick, et le personnel religieux de l'église de l'endroit, le curé et son vicaire. Cette assemblée modeste était la réalisation tardive des doux projets d'existence rurale calculés avec le plus d'amour par l'ancien droguiste pendant ses rêves d'avenir. Ses mille et une nuits n'avaient pas été l'Orient, les palmiers et le caravansérai où les chameaux chargés d'étoffes et de parfums dorment à genoux, les naseaux dans le sable; ses désirs avaient beaucoup moins d'imagination; il ne quintessenciait pas si théologiquement le bonheur. Son Orient était à la distance d'un département: aussi l'avait-il atteint non pas en un jour, toute volupté a besoin d'avoir été une peine, mais au bout de trente ou quarante ans de sollicitations secrètes, attisées en silence, nourries sans cesse. Que de fois s'était-il surpris à penser aux voisins de campagne attirés par son hospitalité! C'est si vrai, si proverbial, les voisins de campagne; il se les était figurés tous bons, tous officieux, tous gais, tous grands

parleurs, mais francs d'esprit, tels qu'ils sont, en un mot, dans les meilleures peintures des livres fameux. Qu'ils sont attrayants, sous des formes diverses, dans Cervantès, La Fontaine, Bernardin de Saint-Pierre ; philosophes consolants dont il faut croire les paroles sensées, puisqu'ils ont l'autorité du génie et de la renommée. Et M. Richomme y croyait de toute la puissance de ses lectures. Cependant, comme les temps ont marché depuis qu'on s'assemblait à la veillée, sous le chaume, à la lueur tremblotante d'une mèche nageant dans le suif et en face d'un pot de cidre, le propriétaire des *Petits-Déserts* n'avait pas reculé devant les nécessités du progrès. La pièce de réception était agréablement meublée ; les voisins de campagne allaient trouver chez lui des tables de jeu, des gâteaux en abondance, des rafraîchissements, un bon feu, un luxe convenable de lumières, des fauteuils pour la mollesse ; et qui ne l'aime pas à la campagne? des tapis, et même un piano, pour complaire aux musiciennes naïves invitées à ces soirées cordiales. Heureuses attentions, récompensées cent et cent fois par la joie qu'elles donnent à ceux qui en sont l'objet! Comment dessiner dans le sable d'or des soirées un cours plus tranquille aux heures de la maturité et de la retraite? Que la parole des anciens sages de l'antiquité était noblement justifiée : Je commence à vivre, je vieillis.

A huit heures, l'un des deux manufacturiers anglais, accompagné de ses deux neveux, s'était déjà rendu à l'invitation de M. Richomme, qui avait déployé dans la réception les plus prolixes formules de politesse. Austères sous leurs habits de dimanche, M. Thompsay et ses neveux s'étaient rangés d'un côté de la cheminée, l'un étroi-

tement près de l'autre sur une même ligne. Madame Richomme ne pouvait se lasser de regarder ces trois habits bleu clair, ces trois pantalons gris tendus le long de la jambe, ces trois cravates blanches, ces trois têtes blondes, d'une ressemblance comique. M. Thompsay, au nez busqué, aux larges oreilles toutes laineuses de sa chevelure bouclée, avait l'air d'un bélier; Noll, l'aîné de ses deux neveux, ressemblait à un mouton, et Lewis, le plus jeune, également blond et busqué, à un agneau. Leurs trois jambes droites tombèrent en croix sur leurs trois jambes gauches; leurs six pouces se glissèrent sous l'entournure de leurs gilets rouges, et à tous les efforts de M. et de madame Richomme, ils répondaient tous les trois par un salut de tête dont l'inclinaison s'arrêtait au bord supérieur de la cravate. Comment entamer ces rochers? Richomme avait beau rire pour les faire rire, leur parler de toutes sortes d'objets pour les faire parler, leur offrir du tabac pour les obliger à éternuer au moins, tourner autour d'eux, préparer les fiches du jeu, déplacer les flambeaux; rien n'était une diversion à leur sérieux laconisme. Ils ne sont pas tous les jours aimables, pensait-il, cependant j'aurais tort, ajoutait-il, de les juger si vite. Les Anglais ne se livrent pas à la première entrevue. — M. Richomme comptait beaucoup en ce moment sur l'arrivée de l'autre manufacturier anglais pour animer la soirée. Ses deux filles y apporteraient le charme de leur jeunesse et l'entrain de leur gaieté; la musique et le jeu feraient le reste; le thé et le punch couronneraient joyeusement une première réunion assez décolorée à son début. Ce ne fut pas M. Green, l'autre manufacturier, qui se présenta le premier, mais le

curé accompagné de son vicaire, un homme gigantesque, surtout à côté de son supérieur, délicat, châtain clair, frêle comme un épi de l'arrière-saison. En les voyant entrer, Richomme faillit renverser deux tables de jeu, tant il s'élança vite vers eux. Autre accomplissement de ses espérances d'autrefois : recevoir chez lui, admettre à son foyer la personnification de tous les bons prêtres connus au théâtre et dans les livres; d'abord le bon pasteur de l'Évangile avec un mouton sur le dos, les anciens Pères de l'Église, qui avaient une croix de bois, Fénelon, le cygne de Cambrai, Vincent de Paul, les moines du mont Saint-Bernard, le bon prêtre de Paul et Virginie, le Vicaire savoyard, le père Aubry, Las Cases, et le curé si attendrissant dans *la Cure et l'Archevêché* de la Porte-Saint-Martin. Quoique la tradition n'ait pas encore exalté au même degré l'humanité des vicaires, Richomme eut autant d'égards pour celui de son curé que pour le curé même, qui s'assit après quelques compliments froids, mais assez bien tournés, entre madame Richomme et le plus jeune des Thompsay. Trop occupé de cette dernière réception, l'heureux droguiste ne remarqua pas l'indifférence presque impolie avec laquelle M. de La Gâtinière avait répondu aux salutations respectueuses des Anglais. Le vicaire avait imité cette réserve, mais en y mettant une intention beaucoup moins directe.

Ce vicaire, qui se nommait Troussier, était bien le plus bel homme du clergé français, depuis Bossuet et le cardinal Fleury; mais il était aussi l'homme le plus malheureux de sa beauté, à cause de son curé, dont, malgré lui, par son voisinage, il abaissait encore la taille, et anéantissait, pour

ainsi dire, tout l'individu. Troussier, non pas en homme d'esprit, il était trop bel homme pour avoir de l'esprit, mais en garçon de sens, avait deviné dès le premier jour tout le danger de sa position auprès d'un curé trop petit et trop chétif pour n'être pas l'ennemi d'une haute taille et d'un beau visage; car l'Église a des mouvements d'orgueil dont les femmes seules connaissent les analogies. Quelle puissance a le beau prêtre en chaire quand il parle, à l'autel quand il prie, à la procession lorsqu'il marche! avantages interdits à M. de La Gâtinière, et permis à Troussier, si Troussier y avait aspiré. Mais Troussier s'en gardait comme du feu, sachant que M. de La Gâtinière était bien en cour, et pouvait, d'un mot, le réduire au néant ou l'élever bien haut. Pour s'effacer, au contraire, Troussier marchait très-courbé; il disait avoir la vue mauvaise, se tenait mal en chaire, portait toujours du linge douteux, précautions qui n'empêchaient pas les paroissiennes de dire que M. Troussier ferait un beau morceau d'archevêque; et l'éloge comprend tant d'éloges!

Elles veulent me perdre, murmurait alors Troussier, qui n'avait jamais consenti à être le confesseur des jeunes femmes.

Dans tous les livres qu'il avait lus, M. Richomme, et ceci l'inquiétait malgré lui, n'avait jamais trouvé de curé aussi jeune que M. de La Gâtinière. Son imagination, jusqu'ici, se serait autant refusée à concevoir un Turc sans barbe qu'un curé sans rides et sans cheveux gris. Un curé qui n'avait que vingt-cinq ans! c'est peut-être un phénomène d'expérience et de sagesse, pensait-il; et le bon sens vaut l'âge.

En homme jaloux de son rôle de maître de maison, et, au fond, pour essayer de mettre le feu à la conversation, il vanta beaucoup l'un à l'autre les invités des deux catégories bien distinctes, rangées près de lui. M. Thompsay devait être fier d'avoir pour directeur spirituel un curé aussi éloquent; l'abbé de La Gâtinière était sans doute édifié de compter parmi ses paroissiens un homme aussi probe que M. Thompsay; pour lui, il se félicitait d'avoir à passer le reste de ses jours au milieu de si honnêtes gens.

Loin de répondre aux avances polies de M. Richomme, l'abbé de La Gâtinière prétendit qu'il ne connaissait pas de commune plus indifférente au culte que celle dont il avait la conduite religieuse. Les mariages ne rapportaient rien; les baptêmes se réduisaient à quelques aumônes insignifiantes. C'était une avarice sordide. D'ailleurs la population se composant d'ouvriers, plus portés à boire qu'à entendre les sermons, il n'avait pas même la consolation d'être écouté en chaire. A cette occasion, il se livra à des allusions dont le sens aurait paru moins voilé à M. Richomme, s'il avait connu pourquoi l'abbé se les permettait en face de MM. Thompsay. Ceux-ci, de leur côté, répliquèrent par la bouche de l'oncle Thompsay, mais avec un flegme magnifique, que, dans les États modernes, la liberté de conscience, établie désormais comme une vérité expérimentale, autorisait chacun à remplir ses devoirs religieux comme il l'entendait.

— Ceci est du pur matérialisme, riposta l'abbé de La Gâtinière.

— Ceci est du matérialisme pur, répondit en manière d'écho l'abbé Troussier.

M. Thompsay écarquilla ses doigts sur le basin de son gilet, où ses deux pouces faisaient l'office de deux charnières, et il reprit :

— Le règne de la raison est enfin venu.

— Oui, l'autel de la Raison, la déesse de la Raison, Marat, interrompit le curé; 93, le hideux athéisme, le tombereau des victimes, Quiberon.

Le mur et la voûte, qui avaient nom Troussier, répercutèrent les mêmes mots, mais en les commençant par la queue : Quiberon, victimes dans les tombereaux, athéisme hideux, 93.

Bien! se dit Richomme, cela s'anime, cela s'échauffe; la conversation se noue. Jetons notre avis afin d'activer la discussion.

— Rien ne s'oppose, dit Richomme, à ce qu'on ait de la religion et du bon sens, qu'on soit homme de piété et de travail. Il y a du temps et de la place pour tout.

Derrière cette opinion si inoffensive, M. Thompsay ayant cru voir l'intention chez M. Richomme d'être de l'avis du curé sans vouloir blesser l'opinion opposée, et le curé ayant cru distinguer un sentiment ennemi du sien, mais contenu cependant par la politesse, tous deux se turent après les deux bordées qu'ils s'étaient envoyées.

Tel fut le résultat de la malencontreuse participation que M. Richomme avait essayé de prendre à la conversation : le retour du silence glacial si difficilement rompu. Les Thompsay tirèrent le verrou sur leurs lèvres ; le curé, dédaignant de renouer le fil du dialogue, se pencha vers madame Richomme, et il lui demanda si le chapitre de Saint-

Merry était dans un état satisfaisant au moment de son départ.

On ne pouvait choisir un objet qui fût plus du goût de madame Richomme. Elle regrettait, dit-elle, sa bonne et noire paroisse, sa place près du chœur, les belles voix qu'elle entendait aux vêpres, et surtout son vieux confesseur, un digne, un excellent homme : elle ne le remplacerait jamais.

— Nous n'avons pas, c'est vrai, répondit l'abbé de La Gâtinière, piqué à l'endroit de l'amour-propre, des voix aussi belles qu'à Paris, où on les recrute à l'Opéra. Et je conviens aussi que, si les confesseurs ne sont bons qu'avec l'âge, je ne suis pas encore tout à fait digne d'être celui de madame Richomme.

— Eh oui! dit madame Richomme sans deviner ce qu'il y avait d'aigreur jalouse dans la voix du curé; eh oui! j'aime mon vieux confesseur; j'y tiens, quoiqu'il soit un peu sourd.

— Vous ne prétendez pas cependant, madame, que ce soit là un avantage.

— Non; d'ailleurs il était jeune comme vous quand il fut nommé à Saint-Merry. C'était un bel homme, un œil à vous ravir, un teint blanc comme du lait, une taille d'officier de la garde; il ressemblait un peu, ma foi, à votre vicaire, à M. Troussier.

— Encore une qui me perd, pensa Troussier. Voilà que je ressemble à son confesseur maintenant. Tout le monde me trouvera donc beau! — Et comme il regarda en dessous le curé pour voir l'effet produit sur lui par ce déplorable compliment :

— Je ne vous gênerai point, madame, dans vos sympathies, reprit ce dernier ; vous continuerez à vous adresser au prêtre de votre choix et de vos habitudes. Je suis loin de le trouver mauvais. Et M. Richomme? poursuivit-il, mettant dans sa voix le sens mielleusement interrogatif de sa phrase suspendue...

— Monsieur Richomme, répondit M. Richomme lui-même, a plus fréquenté la Bourse que l'église jusqu'ici. J'aime ma religion cependant, la religion de mes pères.

— Fort bien ! remarqua le jeune curé, et il ajouta mentalement : Comme tant d'autres, il aime la religion pour se dispenser d'aller à l'église.

— Le bon prêtre des Incas est de mon goût, par exemple, ajouta M. Richomme.

— Je ne connais pas le prêtre des Incas, fut la réponse du curé, que suivit cette autre réponse du naïf Troussier :

— Le prêtre des Incas ne nous est pas connu ; nous ignorons sur quelle paroisse il se trouve.

— Ou bien, continua M. Richomme, le curé de Béranger. Mais puisque nous traitons de ce sujet intéressant, ajouta-t-il, permettez-moi, monsieur le curé, de vous confier l'embarras où je suis. M. Thompsay peut aussi m'éclairer de ses lumières. En visitant ma nouvelle propriété, j'ai découvert hier, au sommet d'un bouquet de bois, au centre de mon parc, sur un tertre...

— Vous avez découvert un tombeau, celui que M. Troussier et moi avons béni il y a deux ans. La femme de votre prédécesseur y est inhumée : une âme sainte !

— Je n'en disconviens pas, monsieur le curé ; mais vous comprenez aussi bien que moi ce qu'il y a de gênant

à avoir un tombeau dans un parc. On n'ose pas trop se livrer à la joie dans le voisinage d'une sépulture. D'ailleurs, les morts me semblent beaucoup mieux en terre sainte.

— Vos scrupules sont fort sensés, monsieur Richomme, fort sensés, affirma M. Thompsay, qui ne savait pas le tort qu'il portait à M. Richomme en l'appuyant ainsi.

— Je désirerais donc obtenir de vous, monsieur le curé, la permission de transporter en terre sainte, avec tous les respects possibles, les restes auxquels on a élevé ce tombeau au milieu de ma propriété des *Petits-Déserts*.

— Oh! s'écria le curé en se levant et en élevant les bras; oh! mais c'est un sacrilége!

— Mais c'est un sacrilége! Oh! s'écria pareillement l'abbé Troussier, qui, s'apercevant, une fois debout, combien il était plus grand et combien il avait plus d'envergure que son curé, se raccourcit sur-le-champ, remboîta ses bras, et se fit petit et rechigné.

— En ce cas, dites-moi, monsieur le curé, ce que j'ai à faire pour n'avoir pas ce tombeau chez moi.

— Il n'y a rien à faire : vous le garderez.

Bonne Vierge! pensa madame Richomme, la maison n'était pas déjà si gaie! Nous voilà avec un tombeau sur les bras. Ces jeunes curés sont tous les mêmes. Ah! celui de Saint-Merry!

Je m'adresserai au maire, se dit Richomme, et j'arriverai à mon but.

C'était fort sage; mais que devenaient les bons rapports qu'il pensait établir avec le curé, ce type de bonté, de clémence et d'humanité? Si le bon curé n'était que dans les

romances? osa penser, dans l'exagération de son regret, l'ancien droguiste. Sa réflexion l'eût mené loin si, au moment même, on n'eût annoncé M. Green et ses deux filles.

Enfin, ma première soirée est au complet, se dit-il en allant au-devant de M. Green pour le présenter à sa femme. Les deux demoiselles firent une longue révérence aux neveux de M. Thompsay, et se plantèrent ensuite comme deux pieux jumeaux à la plus grande distance possible de la cheminée.

— Ces demoiselles craignent-elles de s'approcher du feu? dit le droguiste après une pause silencieuse qui commençait à l'effrayer, instruit par l'exemple.

— Cependant, reprit précieusement M. Thompsay, c'est le feu qui dore nos belles porcelaines.

— Et qui les durcit, ajouta M. Green, tenant à honneur de continuer une plaisanterie issue de la profession.

— Par le feu elles sont dignes d'être présentées aux rois et aux empereurs, dit M. Thompsay.

— L'or ne les égale pas, dit à son tour M. Green.

L'allégorie suivait un vol si élevé, qu'on ne savait plus s'il s'agissait au bout du compte des assiettes de porcelaine ou des deux demoiselles Green, parfaitement indifférentes sur l'un ou l'autre sens.

Avec un admirable sang-froid, l'abbé Troussier, tombant sur le côté prosaïque de la chose, intervint pour dire :

— Peut-on, sans les casser, faire cuire de la bouillie dans vos porcelaines? — Adieu l'allégorie!

— Je réponds des miennes, dit Thompsay. Elles portent d'ailleurs ma marque : John Thompsay.

— Les miennes ont aussi mon chiffre, riposta M. Green : Dick Green ; et elles supporteraient le feu de l'enfer pendant un an. Ceci soit dit sans déprécier les produits de M. Thompsay.

— Mes produits, objecta celui-ci, sont au-dessus des critiques, et surtout des allusions. Ils se rient de toutes les concurrences. Comme je ne connais pas l'enfer et que je n'y crois pas beaucoup, je ne parlerai pas d'y exposer mes porcelaines. Mais je défie le Japon.

— Il ne croit pas à l'enfer, murmura l'abbé de La Gâtinière. Voilà bien un luthérien !

— Puisque M. Thompsay se fâche, reprit M. Green, je me bornerai à dire que ma supériorité bien connue dans la fabrication provient d'un secret, et non de mon habileté.

— Votre habileté, voilà votre secret, s'écria tout rouge M. Thompsay. Habileté de charlatan.

— Allons, messieurs, ne vous aigrissez pas ainsi, intervint M. Richomme. Vous êtes deux grands manufacturiers, deux grands industriels, deux braves négociants, deux honnêtes Anglais, deux savants chimistes, deux...

Richomme aurait poursuivi son double éloge encore longtemps s'il ne se fût aperçu que M. Green et M. Thompsay s'étaient renfermés tous deux dans le plus grave silence, et si bien qu'ils paraissaient ne s'être jamais parlé de leur vie. Calme parfait. — J'aurai de la peine, se dit-il, à me créer une société paisible, amusante, ici. Mais profitons de la trêve pour proposer une partie de bouillotte ou d'écarté : le jeu rapproche les opinions et les caractères les plus antipathiques.

Il s'adressa à l'un des neveux de M. Thompsay :

— Si monsieur désirait faire une partie d'écarté avec M. Green? Les tables vous attendent.

— Dans notre vénérée religion, répondit l'aîné des deux neveux de Thompsay, on ne se livre à aucun jeu dans la soirée du dimanche.

— Quelle idolâtrie! murmura l'abbé de La Gâtinière.

Me voilà bien entrepris, pensa Richomme, si les autres ont les mêmes scrupules.

— Quelle idolâtrie! répéta l'écho Troussier.

— J'offrirai à M. Green et à M. Thompsay un whist.

— Dans notre sainte religion, répondit Green, le dimanche est un jour consacré au Seigneur et non au whist.

Allons! c'est un parti pris, se dit Richomme; aucun d'eux ne voudra jouer. Et qu'allons-nous devenir jusqu'à onze heures?

Je suis sauvé, réfléchit Richomme; les demoiselles Green seront assez complaisantes pour nous faire un peu de musique. — Il pria sa femme de les engager à se mettre au piano.

—Dans notre pure religion, répondirent-elles toutes deux à la fois, le dimanche appartient au Seigneur, et c'est un péché mortel de faire de la musique, de chanter ou de danser.

— Sombre ignorance, dit tout bas de La Gâtinière.

— Ignorance sombre, redit Troussier.

— Je ne sais plus que leur proposer, dit Richomme à sa femme; ils ne jouent pas, ils ne chantent pas.....

— Monsieur Thompsay, dit-il avec désespoir, vous avez voyagé beaucoup dans votre jeunesse; vous auriez à raconter une foule d'aventures curieuses, si l'on vous priait de faire quelques efforts de mémoire.

— Dans notre sainte religion, répliqua M. Thompsay, le divin jour du dimanche est dévolu au Seigneur; les causeries familières sont un péché. On doit penser, réfléchir et parler fort peu.

— Et à quelle heure se couche-t-on le dimanche, dans votre sainte religion? demanda avec une ironie bête le naïf Troussier.

— Tout de suite, répliqua M. Green, qui crut voir un propos impertinent dans la question de l'abbé, et il se leva ainsi que ses deux filles.

Quelque effort que tentèrent le droguiste et sa femme pour les retenir, ils ne purent empêcher M. Green et ses filles, M. Thompsay et ses neveux de se retirer. Ils se sentaient blessés dans leur religion, endroit où l'on blesse toujours un Anglais, lui parlât-on du soleil, de la lune ou du cours du Gange.

A neuf heures, le curé et son vicaire s'étant retirés, M. Richomme et sa femme restèrent dans la plus complète solitude, en dépit de leur commun désir d'inaugurer leur première soirée, qui fut la dernière : ils n'eurent pas le courage de risquer un nouvel essai. Désenchanté sur ce point comme sur tant d'autres, Richomme se prit à douter de la simplicité des curés et de la sociabilité des voisins de campagne.

Cependant, se dit-il dans sa robuste croyance en l'âge d'or des communes rurales, j'ai eu tort de vouloir tout rencontrer dans un seul endroit. Les voluptés champêtres ne sont pas seulement dans la conversation d'un curé de village; aux champs on laboure, on sème, on greffe, on plante : je planterai, je sèmerai, je grefferai; c'est dans

quelques jours le printemps. L'agriculture m'occupera tout entier.

En prenant un flambeau pour se retirer dans sa chambre à coucher, Richomme, distrait de son philosophique monologue, se tourna vers sa femme et lui dit :

— Fais-moi souvenir, bonne, que j'ai à livrer demain matin cent quintaux de bois de campêche.

— Est-ce que ta tête déménage, Richomme; te croirais-tu encore droguiste ?

— Qu'est-ce que j'ai dit ! — Voilà en effet que j'oublie que je suis retiré des affaires ; ces voisins ont dérangé tous mes projets, toutes mes espérances. On est plus aimable dans le commerce.

— Tu as voulu venir ici, Richomme.

— Je n'en suis pas fâché! je n'en suis pas fâché ! Nous n'avons pas encore pris nos habitudes.

— Mon doux Jésus ! ce sera long, murmura madame Richomme.

Richomme fit semblant de n'avoir pas entendu, et il alla se coucher. Dans son premier sommeil, fort agité, il eut un rêve qu'il raconta le lendemain à sa femme. Dans ce rêve, il voyait une barrique qui roulait sans être poussée, et du fond de laquelle s'échappaient des cris lamentables ; un homme y était enfermé. Ensuite les douelles s'écartaient, et de la barrique ouverte Fournisseaux sortait, tout vêtu de papier d'enveloppe; il était jaune comme du safran, et dans sa main droite il soulevait un pain de sucre tronqué au sommet.

— Assurément, dit Richomme, après avoir raconté son rêve à sa femme, il est arrivé quelque malheur à Fournis-

seaux. Je n'ai pas de préjugés, mais je ne puis m'empêcher de croire à ce rêve ; il nous faudra écrire demain à nos enfants.

## X.

Le rêve de M. Richomme n'était pas un jeu de son imagination. Dix jours après sa nuit prophétique, il reçut une lettre dont l'écriture n'était ni de la main de sa fille, ni de celle de son gendre Fleuriot. Un écrivain public en avait enrichi le fond, d'ailleurs très-laconique, de majuscules sans nombre. Fournisseaux, avec toutes les réserves de sa timidité naturelle, assignait dans ce billet un rendez-vous à l'ex-droguiste. Villeneuve-Saint-George était la ville choisie pour la conférence ; un hôtel bien désigné, l'endroit où l'entrevue se passerait. Rien de plus ; aucun motif n'expliquait le but de l'invitation, si la signature en justifiait pleinement l'utilité. Fournisseaux, qui n'avait jamais écrit de sa vie à personne, n'était pas homme à entrer dans la voie épistolaire pour l'unique plaisir de dépenser du style et de déranger un maître aussi respecté que M. Richomme. Aussi M. Richomme ne balança pas un instant à se rendre au désir de son ancien commis. Le jour venu, il monta dans sa carriole, et dès six heures du matin, afin d'être de retour aux *Petits-Déserts* peu avant dans la nuit. Une ponctualité rare les caractérisa tous deux. A Villeneuve-Saint-George, à l'hôtel indiqué, à l'heure dite, M. Richomme fut reçu par Fournisseaux, qui, à l'aspect de son ancien maître, ne put maîtriser un mouvement spontané de tendresse. Il lui sauta au cou, le pressa

comme pour le ficeler, et ne le lâcha qu'après avoir pris son chapeau, afin d'enlever avec son mouchoir toute la poussière amassée pendant la route. Commencé avec l'effusion de l'ami, son bon mouvement se termina avec le zèle du valet de chambre. Pylade tourna immédiatement au Caleb. Richomme partagea cet élan sans se contraindre, heureux en lui-même de montrer à Fournisseaux qu'il était toujours pour lui le patron des anciens jours, et de plus l'ami dont l'affection s'était accrue par l'absence.

Un bon déjeuner ayant été commandé et servi, Richomme indiqua à Fournisseaux la place qu'il devait prendre. Le courage manqua à Fournisseaux; il n'osait pas accepter tant d'honneur. Debout, l'œil baissé, il effleurait à peine de ses doigts timides le dos de la chaise, ébloui des verres, des assiettes, des nappes blanches étalées sous son regard.

— Voyons, Fournisseaux, quand je t'en prie.

— Autant dire, remarqua Fournisseaux en s'asseyant, que nous sommes à Noël ou à Pâques.

— Soit! Mais approche-toi davantage. On dirait que ce beurre te fait peur?

— C'est du beurre de Gournay, dit Fournisseaux, qui ne manquait jamais d'indiquer le pays des denrées. Savez-vous bien, monsieur, dit-il sans transition, que les pays étrangers ne vous vont pas?

— Comment ça, Fournisseaux?

— Je vous trouve maigri.

— L'air est bon, pourtant, à Montereau.

— Vous êtes jaune comme je ne vous ai jamais vu chez nous.

— Cependant je prends de l'exercice, beaucoup d'exercice, aux *Petits-Déserts*. Je chasse, je vais aux champs, je pêche.

— Alors, c'est que la pêche et la chasse jaunissent. Est-ce que cela ferait aussi blanchir les cheveux, monsieur Richomme ?

— J'ai donc bien grisonné ? Ah ça ! tu me trouves donc considérablement changé, vieilli ?

— Oui, monsieur, beaucoup.

— Je n'ai pourtant pas de soucis dans ma retraite. Je me lève quand je veux, je me couche quand j'ai sommeil, je mange sans être dérangé ; pas de Bourse, pas d'échéance, pas de payements dans la tête. Ce n'est pas comme à Paris. Et que fait-on, Fournisseaux, à Paris, depuis que je n'y suis plus ?

— Beaucoup de faillites ; les Dermoy ont manqué.

— Je l'avais dit ! les Dermoy, c'est de l'écume, et rien dessous. Les huiles les ont entraînés.

— Oui, monsieur, les huiles. Les Charvin ont suspendu.

— Je l'avais encore dit ! Ils ont péri dans les indigos.

— Oui, monsieur, dans les indigos. Mais les Rafin ont fait de belles affaires dans le noir animal.

— J'en étais sûr ! J'avais cette spéculation dans la tête ; là, Fournisseaux. C'est cent mille francs que j'ai tenus dans ce pli du front. J'ai dit : Le noir animal enrichira celui qui y mettra une bonne fois les mains. Quelle belle affaire j'ai manquée ! Nous eussions acheté discrètement, sans bruit, avec des souliers de lisière. Puis nous gardions six mois ; nous affamions la place. Un beau jour nous lâchions les courtiers, et nous enlevions cent mille francs.

Voilà le commerce. Savoir attendre, savoir livrer! Bois, Fournisseaux!

— A votre santé! monsieur. Vous rajeunissez à vue d'œil, monsieur Richomme, depuis que nous causons. C'est si beau, le commerce de la droguerie.

— Oui, Fournisseaux, quand on le fait avec réflexion, avec probité.

— Et vous le faisiez comme un roi, vous, monsieur.

— Tu me flattes, Fournisseaux.

— Comme vous parliez aux uns, aux autres, sans vous troubler, sans vous tromper de fiole. Assis sur un ballot de marchandises, pas plus fier que ça, vous répondiez: J'achète! je prends pour vingt mille francs; j'achète à livrer; je garde; et tous les courtiers vous saluaient jusqu'à la porte. A vos ordres, disaient-ils, monsieur Richomme.

— Tu as bonne mémoire, Fournisseaux.

— Comme vous manipuliez les affaires.

— Oui, j'avais quelque habitude.

— Vous les regrettez un peu, n'est-ce pas?

— Fournisseaux!

— Ça vous remue quand vous pensez à notre *Balai d'or*.

— Fournisseaux!

— Non, ni vos arbres, ni vos laitues ne vous ont fait oublier notre rue Saint-Merri, toujours pleine de belles charrettes de marchandises; là des tas de sucre, là des monceaux de café, là du poivre, là des drogues.

— Fournisseaux! Fournisseaux! Eh bien! oui, Fournisseaux, malgré le bonheur que je goûte dans ma pro-

priété, où je mène une vie longtemps enviée, je me prends à regretter comme un enfant les belles journées que nous avons passées ensemble dans le magasin. Je songe aux ballots que nous ouvrions, aux caisses déclouées, à nos ventes, à nos rentrées. Nous fourrions les mains dans tout en un seul jour ; dans les suifs, dans les huiles, dans les essences. En faisions-nous de l'ouvrage, depuis cinq heures du matin jusqu'à minuit ! Sans compter que j'allais à la Bourse, quelquefois au tribunal, que je faisais la moitié de la correspondance. Assez ! N'éveillons pas d'injustes regrets, Fournisseaux ; puisque j'ai obtenu enfin ce que je souhaitais, il est mal de se plaindre. Dis-moi pourquoi tu m'as fait venir ici.

— Voici pourquoi : la vieille maison du *Balai d'or* est perdue.

— Perdue ! s'écria M. Richomme à cette nouvelle si peu adroitement ménagée par Fournisseaux ; perdue ! Sais-tu bien ce que tu dis là ? perdue ! Mais perdue signifie sans crédit, sans confiance, sans... je n'ose pas dire le mot. Qui te fait croire cela, Fournisseaux ?

— Votre gendre veut me renvoyer. Est-ce qu'on renvoie un homme comme moi ? on le tue plutôt ; on retire, sans qu'il le sache, l'échelle par où il doit descendre ; on lui laisse rouler une barrique sur les jambes ; mais le renvoyer ? ce n'est pas avoir de cœur ! Et où irais-je, moi, dans Paris ? Je n'y connais personne ; je n'y ai pas d'amis ; quand j'ai dépassé la rue des Lombards, la tête me tourne comme si j'étais sur mer. Vous voyez, monsieur Richomme, que puisqu'on me renvoie, c'est que la maison est perdue.

Au lieu de douter de la conséquence si grave que Fournisseaux tirait de son renvoi de la maison, Richomme se prit à penser profondément, la tête appuyée sur ses mains qui s'épanouissaient sur ses joues.

Son recueillement fut long ; on eût dit que le chagrin, comme une trombe, grossissait et montait dans sa tête, qui semblait s'alourdir à vue d'œil entre ses dix doigts écarquillés sous ses cheveux gris.

Effrayé de ce silence et de cette immobilité où il n'avait jamais vu son maître, Fournisseaux regretta d'avoir parlé, d'avoir mis un chagrin si amer à ce cœur d'honnête homme. Il aurait bien mieux fait d'accepter son congé sans compromettre la tranquillité de l'ancien droguiste, heureux au fond de sa propriété, heureux surtout de l'ignorance où il vivait de l'état des affaires de son gendre.

Enfin le droguiste releva le front où était empreinte en lignes rouges la longue application des doigts, fronça les lèvres et renfla les narines, comme lorsqu'il apprenait qu'un de ses amis avait fait banqueroute ; et en tendant la main à Fournisseaux de plus en plus désolé d'avoir apporté tant de soucis, il dit :

— Fournisseaux, je te jure sur l'honneur que tu ne sortiras de la maison du *Balai d'or* que volontairement. Maintenant, dis-moi le reste ; tu peux parler.

Après avoir essuyé une larme avec le coin de la serviette d'une manière à la fois grotesque et touchante, Fournisseaux reprit ainsi :

— A dater du jour où vous avez quitté la maison, votre gendre a commencé à tout changer, à tout gâter,

mieux vaut dire. Vous ne reconnaîtriez plus votre maison, tant ils l'ont défigurée en prétendant la faire belle, comme si elle ne l'était pas auparavant, parce qu'elle n'était pas pimpante et dorée. L'escalier, notre bon escalier, si noir, mais si solide, a été refait, les cloisons ont disparu ; la maison, c'est à ne pas y croire, a des balcons à chaque étage, et les balcons lui vont comme une cocarde à un chat. Le résultat de tous ces changements, dont vous avez été heureux de n'être pas témoin, a été l'éloignement de vos meilleurs amis, de vos plus vieux voisins.

— Tu m'attristes, Fournisseaux ; mais continue.

— De ce moment, nous n'avons plus eu le dimanche de ces soirées où nous nous amusions tant au nain jaune et au vingt-un, où, quand je bâillais, vous me mettiez un grain de sel dans la bouche. Mais si nous n'avons plus de soirées, nous donnons de grands dîners maintenant. Vous n'avez pas d'idée, monsieur Richomme, de la quantité de vivres qui entrent dans la maison ; vous qui régaliez si bien votre monde autrefois avec un dinde rôti, farci de marrons ; un plat de crème au chocolat et des mendiants sans excès. C'est une mortalité. J'apporte du Palais-Royal des bêtes dont le bon Dieu seul sait le nom ; des espèces d'ours qui me font peur.

— Ce sont des chevreuils, Fournisseaux.

— A ce que j'imagine.

— On mange du chevreuil chez moi ! murmura M. Richomme.

Fournisseaux reprit :

— Et des poissons si gros et si longs qu'on les sert sur

des planches et que nous les portons à quatre, comme un lustre.

— Des truites saumonées, indiqua Richomme dans son triste commentaire.

— Et enfin, continua Fournisseaux, ça n'a pas de fin; ils ne cessent pas de banqueter. Viennent les liqueurs après le café; les glaces après les liqueurs; le thé par-dessus.

— Ruine! ruine! disait tout bas Richomme.

— Ensuite le punch!

— Ruine! ruine! ajoutait encore le vieux droguiste.

— Et encore si tous ces mangeurs nous faisaient rire pour notre argent; mais ils n'ont pas l'air de se connaître. Dès qu'il n'y a plus rien au fond des bouteilles, ils prennent leurs chapeaux, et s'en vont sans même dire bonsoir à la compagnie.

— Je devine quelles sont les personnes invitées par mon gendre, pensa Richomme. As-tu quelquefois remarqué, Fournisseaux, le sujet de leur conversation?

— Pas trop. Mais il est rare qu'il ne soit pas un peu question entre eux des grands personnages de l'État. Il y a un petit monsieur qui a des lunettes d'or, bossu autant dire, qui dit toujours à votre gendre : Vous serez ceci, vous serez cela; mettez-vous en avant, monsieur Fleuriot; je vous réponds de l'affaire; votre affaire est au sac.

— Mon gendre traite les électeurs de l'arrondissement, afin de s'assurer leurs voix. Ambition! ambition! voilà le fruit de plus de trente ans de veilles et de soucis. Je n'ose pas te demander ce que devient le commerce de la maison au milieu de ces festins.

— Nous n'avons plus de commerce, à proprement parler. M. Fleuriot ne va jamais à la Bourse, et il n'a pas le temps de recevoir les courtiers. Sans le détail, nous n'aurions aucun prétexte d'ouvrir chaque jour les portes du magasin.

— Et ma fille? demanda Richomme qui ne laissait pas voir la moitié de la douleur dont il était affecté.

— Celle-là ne dément pas votre sang, monsieur Richomme. Docile à son mari, elle se pare comme une déesse; quand il l'exige, elle monte en voiture pour aller au spectacle; dès qu'il le désire, elle reçoit sans bouder des personnes qu'elle n'aurait guère voulu connaître; mais au fond, voyez-vous, monsieur Richomme, votre fille a plus d'un ennui. Il est évident que son mari lui a ordonné de ne plus voir ses amies, parce qu'elles n'étaient pas assez huppées pour venir dans nos beaux salons, pour marcher sur nos tapis et s'asseoir à notre table.

— Pauvre Lucette! dit M. Richomme. C'est pourtant un droguiste que je croyais te donner pour mari. Chère enfant, elle n'a rien écrit de ses chagrins ni à sa mère ni à moi. Encore si nous étions là pour l'encourager, pour lui rendre plus faciles ces changements d'habitude, et enfin pour apprendre à ce M. Fleuriot, dit M. Richomme en élevant la voix, qu'on ne rend pas une femme victime des ennuis de l'orgueil d'un mari. Sa femme n'est que la fille d'un droguiste de la rue Saint-Merri. Quand sa mère et moi l'avons élevée dans notre simplicité, ce n'était pas pour qu'un Fleuriot lui mît tant de tapis sous les pieds et tant de panaches sur la tête; c'était pour qu'il la rendît heureuse et rien de plus.

— Et rien de plus! répéta Fournisseaux, superbe de l'énergie qui revenait au cœur de son maître.

— Ma fille doit suivre ses goûts, puisqu'ils sont irréprochables, et, certes, fort peu coûteux, quand son mari suit les siens. Ma Lucette s'ennuie; ma Lucette est donc malheureuse. Je ne veux pas cela!

— Nous ne voulons pas cela, redit Fournisseaux.

— Je te remercie, Fournisseaux, d'avoir eu le courage de me mettre au courant des fâcheux changements survenus dans ma maison depuis mon successeur. Oui, je t'en remercie. Ta peine ne sera pas perdue, crois-moi; mais dis-moi maintenant pourquoi Fleuriot a voulu te renvoyer.

— La semaine dernière c'était Pâques; j'avais mis votre pantalon bleu, si fin et si lustré, qui me va comme à un prince du sang; si bien que je me prenais pour vous; vous vous seriez trompé vous-même. J'avais aussi le dernier gilet que vous me jetâtes un jour au visage avec tant de bonté, en me disant : Trouve ta vie là-dedans, Fournisseaux! Et, outre ces deux ornements, j'avais ma cravate rouge sang de bœuf et mon habit de fête; enfin j'étais beau, j'étais complet. Après vêpres, je rentre à la maison et, sans me déshabiller, j'aide les domestiques à mettre le couvert dans le grand salon. Quand tout est prêt, on va avertir votre gendre et sa femme que le dîner est servi. Pourquoi ce couvert de plus, ce troisième couvert? demande M. Fleuriot; nous n'avons invité, nous n'attendons personne aujourd'hui.

L'invité, c'est moi, je réponds en tremblant.

— C'est toi ! me dit votre gendre d'un air moqueur ; et depuis quand es-tu invité ?

— Depuis plus de vingt-cinq ans, je lui réponds.

Votre fille pâlissait en me regardant ; donc je devais être pâle aussi.

— Ah ! depuis vingt-cinq ans ! et par qui, monsieur Fournisseaux ?

— Par M. Richomme ; pour honorer mes services, à Noël, à Pâques, au jour de l'an, il m'accordait la faveur de m'asseoir à sa table, et cela voulait dire : Fournisseaux, tu as bien travaillé, je suis content de toi ; tu es un brave garçon !

— Cette habitude ne me convient pas, à moi, dit votre gendre ; je ne suis pas d'humeur à la continuer. Veuillez ôter ce couvert et nous servir au plus vite, car le potage doit être froid depuis que je discute avec M. Fournisseaux.

— Et ce couvert restera et je m'assiérai à cette table, auprès de la fille de mon maître ! je m'écriai : C'est mon droit ; oui, c'est mon droit ! Je suis un pauvre orphelin, moi ! mon père, c'est le *Balai d'or* ; mon pays, c'est cette maison. Je n'ai pas de bonheur hors d'ici. Toute l'année je travaille comme un cheval de meule ; mais je reprends courage en me disant : Il y a un jour de l'année où tu t'assieds à la table du maître, qui te sert à boire ! Je resterai à cette place, oui, j'y resterai !

Votre fille me priait cependant de ne pas irriter son mari, qui n'était déjà que trop monté comme vous allez voir. Avec le grand couteau à découper, il poussa mon couvert, et tout se brisa à terre, en tombant, les assiettes et le verre.

— Vous m'avez déshonoré! dis-je alors à votre gendre, je ne veux plus demeurer chez vous.

— C'est ce que je voulais vous faire dire, me répondit-il; sortez!

— Tu as eu tort, dit Richomme à Fournisseaux, ne voulant pas d'abord justifier la conduite révolutionnaire de son ancien commis; mais je n'approuve pas non plus mon gendre d'avoir été si fier avec toi. Pour ma fille, qui, j'en suis sûr, a été affligée de cette scène, tu aurais dû te contenir, Fournisseaux; ce n'est pas elle qui aurait voulu te faire cet affront.

— Vous la connaissez bien, monsieur Richomme; et je ne vous ai pas tout dit. Savez-vous ce que j'ai trouvé le soir, en rentrant dans ma chambre, le cœur encore tout gros de ma honte?

Fournisseaux enfonça la main dans son gousset.

— J'ai vu reluire ceci sur ma table: une montre en or, qui sonne les heures comme un ange, avec ce compliment gravé sur la boîte.

M. Richomme lut à haute voix et avec une vénération tendre: *Offerte par l'ancienne maison du Balai d'or à M. Fournisseaux: témoignage de reconnaissance.*

Je t'aime, ma fille! je t'aime! s'écria Richomme en rendant à Fournisseaux sa montre d'honneur. Voilà le sang! le bon, le vrai sang des Richomme. Avoue, vieux Fournisseaux, que la réparation a été complète. Le cadeau de ma fille veut dire qu'elle me remplace auprès de toi, comme amitié, comme générosité et comme justice. Tu n'as plus rien à dire, tu n'as plus le droit de te plaindre, et je te répète maintenant, avec plus de force encore que

tout à l'heure, que tu ne sortiras que de ton propre gré de la maison du *Balai d'or*, malgré monsieur mon gendre et ses grands airs. Écoute-moi encore. Je ne puis prendre tout seul l'engagement d'aller à Paris ; il faut que je consulte madame Richomme. N'en déplaise au jeune commerce, le vieux ne s'en trouvait pas mal de cette déférence envers nos femmes. J'espère cependant la décider à me laisser partir. Alors compte sur l'effet de ma présence. Mon gendre, qui n'est pas un méchant garçon au fond, m'entendra. J'ai aussi mes projets. Mais ne gâtons rien par trop de précipitation. Il est déjà tard, j'ai du chemin à faire pour me rendre aux *Petits-Déserts ;* quittons-nous.

Dans mes bras, Fournisseaux !

## XI.

Dans sa conférence avec son maître, Fournisseaux n'avait pas exagéré les fâcheuses altérations que l'ancienne maison du *Balai d'or* avait éprouvées depuis quelques mois. Il avait même laissé dans l'ombre les faits qui auraient trop blessé au vif la sensibilité paternelle de M. Richomme, l'ayant déjà vu si affligé de la conduite de Fleuriot, son successeur commercial. Il ne lui avait pas dit combien son gendre, par son ambition despotique, ses nouvelles amitiés prises dans une sphère élevée, par ses préoccupations politiques si mortelles à son activité industrielle, rendait sa femme plus triste de jour en jour. S'il lui avait loué une loge à l'Opéra, c'était moins pour qu'elle y goûtât le plaisir d'entendre de la bonne musique que

pour avoir l'occasion de réunir des hommes dont il caressait le suffrage dans la prévision d'une prochaine crise électorale. Elle expiait un avantage dont elle ne s'était jamais montrée fort jalouse par d'éternelles discussions sur la conversion de la rente et l'abaissement du cens. Chez elle point d'indépendance. De recommandations en recommandations graduellement moins détournées, Fleuriot avait enfin ouvertement exigé qu'elle rompît avec ses intimités de pensionnat et surtout de quartier, oubliant qu'il ne faut jamais ôter à une femme ses habitudes sans se charger de remplir aussitôt par une amabilité presque impossible le vide profond qu'on a creusé autour de sa vie. Sa femme avait obéi, mais elle périssait d'ennui. Elle ne devait jamais descendre au magasin, jamais se mettre au balcon, jamais sortir à pied ; et comme elle avait, malgré une éducation assez distinguée, conservé des familiarités de langage innées au commerce, son mari l'avait engagée à participer le moins possible aux conversations qui avaient lieu à ses grands dîners du jeudi. Qu'on juge du bonheur d'une jeune femme ainsi emprisonnée dans les convenances. Malgré son désir de se plaindre à sa mère, elle avait toujours eu le bon sens de comprimer ses chagrins et de pleurer en secret. Elle ne trouvait que dans Fournisseaux un écho à sa douleur. C'est Fournisseaux qui lui donnait en secret des nouvelles de ses amies : chaque soir, quand Fleuriot était à ses réunions politiques, le fidèle commis racontait à la fille de M. Richomme les nouvelles du quartier. Celle-ci allait se marier avec un marchand de quincaillerie ; celle-là lui brodait des pantoufles qu'elle lui enverrait pour sa fête. Et elle était heureuse

d'entendre Fournisseaux, jusqu'au moment où son mari, de retour et plein de pensées soucieuses, s'asseyait près d'elle, et lui disait avec cette ennuyeuse joie qui ne cause du plaisir qu'à celui qui la ressent : J'ai gagné une voix de plus pour ma prochaine candidature.

C'est encore Fournisseaux et elle qui réparaient les désordres apportés par un grand dîner au vieux régime d'économie et aux usages méthodiques de la maison. Le lendemain d'un banquet, ils profitaient de l'absence ou du sommeil de Fleuriot pour se hâter de ranger les porcelaines, de renfermer l'argenterie et de remplir les flacons de liqueurs à demi vidés, afin qu'aucun objet ne fût égaré, qu'aucun liquide ne s'éventât, principes d'or, professés avec religion par M. Richomme, mis en pratique constante par sa femme. C'est ainsi que se font les bonnes maisons de la rue de la Verrerie et de la rue des Cinq-Diamants. Il y a dans ces angles ténébreux de rues, au fond de ces maisons enfumées, des trésors de femme qui décupleraient en trois ans la fortune d'un État si elles étaient à la tête des finances. Ce sont des miracles de chiffres et de spéculations ; ces petites mains qui passent sous ces bouts de manche en toile grise ou en serge verte ont une activité réfléchie digne des plus hauts emplois ; mais le monde ne connaît pas ces femmes qui rapportent plus à leurs maris que six vaisseaux sur les mers, et qui n'exigent rien d'eux, si ce n'est de les conduire trois fois par an à l'Opéra-Comique et à la Gaieté, et qui ne souhaitent un peu vivement encore, quand le printemps se fait sentir dans le quartier des Arcis, que d'aller quelquefois, le dimanche, dîner au restaurant, et l'été à Montmorency. Viennent trente ans, elles

ne sont plus qu'à leurs enfants, qu'elles échelonnent si bien que, lorsqu'elles en retirent un de nourrice, l'autre vient au monde; et ainsi de suite jusqu'au septième ou huitième rejeton.

La fille de M. Richomme était née et élevée pour augmenter le nombre de ces femmes; malheureusement Fleuriot faussa la vocation.

## XII.

Dans sa sagesse, madame Richomme décida que son mari ne devait pas se mêler des affaires, bonnes ou mauvaises, de son gendre, pour deux raisons : la première, parce qu'à la rigueur, son gendre n'était pas son associé; la seconde, parce que l'on ne quittait pas à chaque instant son repos sur le moindre bruit venu de Paris. Leurs biens ne pouvaient pas courir de chances mauvaises, ajouta-t-elle, puisqu'ils avaient eu la prudence de les réaliser en revenus sur les caisses de l'État; et si leur fille s'ennuyait de la contrainte où, selon Fournisseaux, elle était tenue, elle viendrait passer l'automne auprès d'eux aux *Petits-Déserts.*

Soumis, comme il a déjà été dit, à l'autorité de sa femme, toujours consultée dans les grandes occasions, Richomme renonça, d'après elle, à son projet d'aller à Paris porter des conseils sévères à son gendre. Il se borna à lui dire, dans une lettre pleine de bonnes raisons tirées de sa solide intelligence et de son cœur, qu'il était peu généreux, peu reconnaissant de méconnaître les longs ser-

vices de son ancien commis. Non-seulement il ne voulait pas qu'il fût renvoyé, mais il exigeait, au nom de la générosité la plus simple, la plus naturelle, que Fournisseaux fût traité avec affection dans une maison dont il avait augmenté la prospérité et le crédit.

Ayant ainsi calmé les inquiétudes de sa pensée, Richomme se proposa, pour la centième fois, de se vouer tout entier aux travaux agricoles de sa propriété des *Petits-Déserts* sur laquelle allait luire le soleil d'un premier printemps. Le printemps! saison magique pour un propriétaire! époque fortunée où il lui était enfin permis de faire usage des nombreux instruments aratoires dont il s'était muni en rompant avec la vie commerciale pour entrer dans la vie des champs: couteaux pour tailler les arbres, scies de toutes formes, râteaux, serpettes, arrosoirs.

Enfin l'astre du printemps dora un matin la cime des arbres, et Richomme sortit aussitôt en guêtres et en blouse pour ouvrir ses travaux rustiques. C'était vers la mi-avril. Les premiers coups de bêche lui réjouirent tout le corps; il était heureux de penser que de cette terre remuée par lui sortiraient du froment, des fruits, des fleurs en abondance. Au bout d'une heure, les bras furent moins actifs; une heure après, malgré l'espoir des fruits et du froment, ils allaient moins; une heure après ils n'allaient plus. Le déjeuner rétablira mes forces, se dit Richomme, plus moulu que le terrain qu'il avait retourné: allons déjeuner. Richomme ignorait qu'à son âge tout changement d'existence ébranle, et que l'agriculture est un métier aussi dur, aussi difficile que la guerre et la navigation. En

poésie, la culture des champs est une chose riante et facile, un passe-temps des plus doux; mais, en réalité, c'est un exercice qui demande, sinon la jeunesse, du moins une habitude prise avec la jeunesse. Après son déjeuner, il fut impossible à Richomme de se lever de son fauteuil; ses pieds pesaient cent livres, et ses mains étaient bouffies d'ampoules d'avoir trop longtemps tenu le manche de la bêche. Sa femme fut obligée de lui frotter les reins avec de la graisse d'ours. Il passa une bien mauvaise nuit.

Une autre erreur de M. Richomme fut de croire que le printemps et l'été représentaient deux époques absolues: la première réservée à la culture, la seconde aux profits qu'elle donne. En avril, par exemple, on semait tout et partout, les fleurs, les légumes, les choux et les melons; en juillet et en août, on récoltait. C'est à peu près là l'idée des poëtes, des enfants et des propriétaires parisiens qui rêvent au bonheur de se retirer, sur leurs vieux jours, dans quelque campagne.

Or, M. Richomme ayant semé en avril les fèves et les pois hâtifs qu'il faut semer en janvier, il n'eut ni pois ni fèves; il eut des herbes magnifiques; ayant aussi taillé ses pommiers et ses poiriers en avril, lorsqu'ils étaient en fleurs, il en perdit un grand nombre; enfin là où il avait semé à propos, il l'avait fait avec tant de surabondance, qu'il y eut étouffement dans la germination et par conséquent stérilité, sans parler des places où il poussa des fleurs au lieu de légumes et où il vint des tomates pour des navets attendus.

Ces contre-temps révélèrent à Richomme une vérité assez méconnue; c'est que l'agriculture est un art des plus dif-

ficiles et des plus compliqués. De tout temps il s'était imaginé avec la foule qu'un morceau de terrain étant donné, on n'a, pour remplir au bout de quelques mois ses caves et ses greniers, qu'à acheter un sac de grains et à le vider sur ce terrain. Son mécontentement fut vif : sa propriété ne lui rapporterait rien que des feuilles, à cause de l'inopportunité de ses semailles et de ses plantations; et l'année suivante il serait obligé de prendre des vignerons, des jardiniers à son service, et de ne presque plus participer aux travaux sur lesquels il avait tant compté pour charmer les si pesantes années de la vieillesse. Ainsi Richomme n'avait pas rencontré une seule joie qui ne fût factice depuis son installation à la campagne. Il avait voulu l'aimer, y trouver une compensation aux commotions si vivifiantes du commerce, et il avait été constamment trompé. Quelle déception que le jeune curé tolérant, que les voisins de campagne si agréables à lire dans les romans d'Auguste Lafontaine, que les plaisirs purs et sans étude de la culture! Quand même Richomme aurait menti à sa conscience en se disant heureux de sa nouvelle existence, il n'aurait pas caché le dépérissement de sa santé si florissante autrefois dans la rue Saint-Merri, où l'air natal du commerce souffle toujours. Il avait des heures de mélancolie qu'il cachait à sa femme, de peur de l'attrister et de lui faire partager son dégoût. Que devient ma fille? se disait-il en promenant d'une main ennuyée le râteau sur ses allées; que fait mon gendre? de mauvaises affaires, sans doute; et je lui avais laissé un si beau nom à continuer! Que fait aussi, que devient Fournisseaux, mon fidèle Fournisseaux? Assis sous un ciel tout radieux des

chaudes clartés de juin, le regard vague, triste, balancé sur la campagne, l'oreille charmée par le doux murmure de l'eau courant près de lui, Richomme répétait : Quelle belle chose que le commerce !

Une fois dans le chemin du découragement, il s'affaissa, il fut atteint de langueur ; son appétit fut inégal, son sommeil perdu, et ses idées s'assombrirent en proportion de ses ennuis. Sa fille ne l'aimait pas ; son gendre le reniait par sa conduite ; ses anciens amis l'avaient déjà oublié. Madame Richomme exigea enfin qu'il consultât un médecin, tant elle fut effrayée de l'altération progressive de sa santé. Un médecin ! je suis donc un homme perdu, se dit Richomme. Encore un effort sur moi-même ! Allons à Paris faire mon testament, puis je reviendrai mourir ici !

## XIII.

Quelle différence entre ce voyage funèbre de M. Richomme et celui qui l'avait conduit, il y a trois mois, aux *Petits-Déserts!* On se souvient de son épanouissement lorsqu'il aperçut la Marne, de sa joie d'enfant à voir des murs couverts de lierre, des arbres qui semblaient lui dire en balançant leurs têtes : Venez à nous, monsieur Richomme ! Nous vous donnerons à profusion de l'ombre et des fruits. Maintenant il se tenait caché dans un coin de la voiture, le front plissé, les mains traînantes sur ses genoux, le regard enfoncé dans sa tête soucieuse. Il rentrait dans Paris à l'heure triste du soir, quand il n'y a encore que quelques pâles réverbères allumés au milieu

d'une corde mouillée. On le descendit au bout de la rue Saint-Martin. Puissance de la boue natale sur le Parisien! à la première goutte d'eau (car il pleut toujours quand on arrive à Paris), Richomme se découvrit pour recevoir la rosée sur la tête. A peine fut-il entré dans la rue Saint-Martin, qu'il se sentit déjà mieux. Joie vraie et sentie! Un fiacre couvrit de boue son pantalon. Richomme sourit et se dit: « Elle et moi nous nous connaissons; » et son visage resplendit d'un bonheur où il entrait un peu de jalousie, en apercevant, derrière les carreaux d'un confiseur de ses amis, toute la famille à table. Le confiseur était assis au milieu de ses enfants et petits-enfants. Celui-là n'a rien à envier à personne, se dit-il. La journée a porté son gain; il a vendu, il a commercé, il est content: Dieu soit béni!

Arrivé au coin de la rue Saint-Merri, Richomme manqua de force dans les jambes: il y a tant d'électricité dans la joie! Comment ne pas faiblir? De l'endroit où il était il distinguait tout ce qu'il y a de grandes renommées en drogueries dans Paris; le *Mortier d'or* entre autres! D'ailleurs ne pénétrait-il pas dans la rue Saint-Merri, corridor sacré des denrées les plus riches du monde, dans la rue Saint-Merri, parvis de sa maison du *Balai d'or!* Vingt fois il s'appuya contre le mur pour ne pas fléchir. Ses yeux s'emplirent de larmes, ses joues palpitèrent quand il vit projetée sur le pavé de la rue la clarté des lampes de son magasin. Il va, il avance, encore un effort! encore un! Dieu n'a pas accordé tant de forces à l'homme. Richomme s'évanouit sur le seuil de son magasin.

Quand il revint à lui, il était dans les bras de Fournisseaux, qui, de son côté, avait besoin de toute sa volonté pour ne pas tomber en défaillance.

Ce que ces deux hommes se dirent ne s'écrit pas. C'étaient des paroles confuses, mêlées, troubles, quoique accentuées par le cœur; c'étaient des signes comme ceux des sauvages, des mouvements sans but. Le bonheur de Richomme éclata à la fin d'une manière où il se révéla tout entier. Un courtier en marchandises était entré pour demander à Fournisseaux si la maison pourrait lui céder le lendemain quarante quintaux de gomme du Sénégal.

Richomme s'écria :

— Oui !

Il fut solennel et grand comme Luther quand Luther dit : « Non ! » à la diète de Worms.

— Peut-elle entrer avec avantage dans les compositions pharmaceutiques ? demanda encore le courtier; n'est-elle pas terreuse ?

— Elle est excellente, répondit Richomme; vous allez en juger.

Et il courut, par un instinct de divination, au fond de la boutique où était la gomme, en remplit ses deux mains, les vida dans un mortier.

Fournisseaux sentait son cœur se fondre de joie et d'adoration contemplative.

Son maître ôta ensuite son habit, saisit un pilon de fer, et broya la gomme afin d'en démontrer la supériorité au courtier.

Sur-le-champ l'affaire fut faite. Ainsi il n'y avait pas

une demi-heure que Richomme était de retour dans sa boutique, qu'il avait déjà conclu un marché.

Quand l'acquéreur fut parti, Richomme dit à Fournisseaux :

— Vieux, que crois-tu que j'aie pilé dans ce mortier ?

— Dame! c'est de la gomme.

— C'est la goutte, la jaunisse et la mort que j'ai broyées d'un seul coup sous mon pilon. Fournisseaux ! voilà ma guérison trouvée! Voilà ma santé revenue! Maintenant allons voir ma fille! et retiens toujours ceci, Fournisseaux : Le bonheur, pour nous autres, gens de peine et de travail, ce n'est pas le changement, c'est encore le travail et la peine.

— Je m'en *avais* toujours douté, monsieur Richomme.

Quelle sagesse modeste dans ce stupide et admirable Fournisseaux !

## XIV.

Richomme était rentré sous le toit domestique à un des moments les plus propres à exercer cette activité dont il avait depuis si longtemps perdu l'usage pour le malheur de sa santé. Son gendre devait le lendemain même répondre aux questions que lui adresseraient, dans un grand local, les électeurs réunis en assemblée préparatoire ; car une dissolution avait eu lieu, et la chambre élective allait de nouveau se constituer. Quoiqu'il y fût préparé, Fleuriot subirait une pénible épreuve. Heureusement le résultat ne lui semblait pas douteux après les promesses de tant

d'électeurs dont il avait fasciné la simplicité par le faste de ses visites. Sa brochure achèverait d'entraîner les opinions douteuses, s'il en restait encore. De l'aveu de ses amis les plus sévères, cet écrit ne le pousserait pas seulement au banc de député ; on rêvait pour lui un poste plus élevé dans l'État. Quoique, dans sa position, il eût pu négliger de recourir à toute protection étrangère, il pria cependant son beau-père de l'accompagner à l'assemblée. Peut-être n'était-il pas fâché de le rendre témoin de son triomphe. Quand tous les électeurs furent réunis, Fleuriot monta à la tribune en faisant doucement craquer ses bottes vernies sur le parquet. Les électeurs n'eurent pas l'air de lui tenir compte, et vraiment c'était de l'injustice, de sa chevelure bouclée, de son gilet de satin, supérieurement taillé, et de la fraîcheur de ses gants jaunes. Ils brûlaient de l'entendre parler. Leur impatience fut bientôt satisfaite. Fleuriot toucha, pour commencer, à toutes les questions de l'ordre social ; mais son abondance parut sans chaleur ; il semblait réciter un thème longtemps étudié, et où il avait fait entrer le plus de concessions possibles à tous les systèmes. Vous voyez que je suis ministériel en ceci, disaient ses phrases émoussées, monarchique en ceci encore, radical en cela, et même un peu carliste, si l'on y regarde de près. S'étant aperçu du pauvre effet du début de son gendre, Richomme demanda la parole, et il n'est personne qui ne fût heureux de l'accorder à l'ancien droguiste, salué, ce que nous avons omis de dire, fêté, complimenté à son entrée comme s'il eût été de retour d'un voyage autour du monde.

— Je crois que mon gendre, dit Richomme, eût mieux

fait de nous entretenir de nos intérêts commerciaux en souffrance, que de l'alliance avec l'Angleterre, de la probabilité d'une invasion russe et des assassinats de don Carlos. Je suis sûr cependant que, s'il a l'honneur de vous représenter, il s'occupera beaucoup de la question des sucres, et des améliorations à apporter à la loi des douanes.

— Fort bien ! dirent les électeurs, à la bonne heure !

— Je l'engagerai toujours à rester sur le terrain du commerce, qui est le nôtre. Pourquoi nommons-nous un député ? Pour vendre et acheter avec le plus de profit et de facilité. Passez-moi le mot, le député que nomment des électeurs commerçants n'est que leur premier commis.

— Très-vrai ! très-vrai ! dirent les électeurs.

— Eh ! mon Dieu ! dit-il en fourrant sa main dans son large gilet de cuir-laine, il y aura toujours à la chambre assez de députés qui parleront de la Pologne et du Caucase. Mon gendre ne tombera pas, je vous le garantis, dans ces brillantes aberrations. Il a du vieux sang de droguiste dans les veines : je lui ai donné ma fille et ma maison. Ceci vous répond de sa probité.

— Monsieur Fleuriot, demanda un électeur, accepterait-il une place du gouvernement ?

De son banc Fleuriot répondit :

— La question me semble inopportune en matière électorale, aujourd'hui que tout député qui accepte une fonction est immédiatement soumis à une réélection.

— Mon gendre, reprit Richomme, qui, pas plus que les électeurs ne fut satisfait de la réponse de Fleuriot, mon

gendre n'a pas besoin d'emploi, puisqu'il est riche et qu'il se bornera à l'ambition de vous représenter. Sa modestie l'empêche de vous dire qu'il a des habitudes tout à fait bourgeoises, des goûts casaniers, de solides principes d'économie.

— Cependant, intervint un autre électeur, M. Fleuriot ne va jamais à pied dans Paris, et sa mise n'est pas simple comme les goûts que lui prête son honorable beau-père, M. Richomme.

— Il me semble, répliqua Fleuriot un peu ému, que l'on descend beaucoup trop avant dans ma vie privée. Mes revenus, messieurs, me permettent d'avoir des chevaux et une voiture ; je ne suis pas de ceux qui ne conçoivent la probité qu'en compagnie de la misère.

Le mouvement oratoire fut beau ; mais il ne rallia pas tous les suffrages.

— Si mon gendre va souvent en voiture, reprit Richomme, c'est que sa santé exige de l'activité dans les organes. A trente-deux ans on prend de l'embonpoint ; ceci est plus facile à voir qu'agréable à avouer. Au surplus, la dépense de deux chevaux, puisque nous causons ici entre braves gens qui s'estiment, est largement couverte par le plus grand nombre d'affaires qu'il est permis de traiter en allant en cabriolet.

— Oui ! oui ! murmurèrent les électeurs en gens convaincus par l'explication.

— Un d'entre eux, toutefois, osa encore dire :

— Pourquoi M. Fleuriot ne s'est-il pas contenté d'exercer la droguerie dans le modeste magasin où vous, monsieur Richomme, avez fait peu à peu, avec lenteur, pa-

tience et difficulté, votre fortune et votre réputation? Il y a bien des dorures maintenant dans le magasin de l'ancien *Balai d'Or*.

D'un geste, Richomme empêcha son gendre de répondre.

— C'est moi, messieurs, qui ai exigé ces changements, répliqua-t-il ; je ne voulais pas imposer un mobilier suranné à ma fille, qui, comme toutes les jeunes femmes d'aujourd'hui, n'aime pas à se montrer dans un magasin où le gaz n'a pas remplacé l'huile, à la clarté de laquelle nous avons pourtant réalisé de si solides capitaux, et où les peintures, les dorures et les glaces ne font pas pardonner l'odeur de la cire en pain et la poussière du cacao. Consultez vos femmes et vos filles, et vous serez ensuite plus indulgents pour mon gendre.

— Où vous asseoirez-vous, si vous nous représentez à la chambre? s'informa un électeur fort acharné à reproduire sa question.

Comme Fleuriot avait, non pas la modestie de relever d'un chef d'opinion, mais l'orgueil d'en être un, et de vouloir qu'on se dirigeât d'après lui, il fut obscur, prétentieux, inintelligible dans ses réponses. Sans son beau-père, il perdait du coup la partie.

— Où s'asseoira mon gendre, demandez-vous?

— Oui! oui!

— Il s'asseoira sur un ballot de marchandises.

— Bravo! bravo! crièrent les électeurs, dont la position était tournée, et qui ne s'apercevaient pas qu'un mot heureux les payait du mot précis qu'ils attendaient.

— La série des questions étant épuisées, dit le président, la séance est levée. Demain on votera ; à six heures du soir le dépouillement.

— Tu seras nommé, dit tout bas Richomme à son gendre; sais-tu pourquoi?

— Parce que vous avez bien voulu prendre la parole pour me justifier ; pour...

— Ce n'est pas cela ; c'est parce que tu es seul candidat. Ne t'avais-je pas dit que la disparition de l'enseigne te porterait malheur? Demain tu me feras l'amitié, mon gendre, de mettre des gants violets, et de venir voter à pied.

— Mais, monsieur Richomme...

— Je serai aussi à pied et je n'aurai pas de gants.

## XV.

Il était avéré pour tout le monde, pour tous les électeurs, que, sans l'intervention de M. Richomme, son gendre aurait complètement échoué devant l'assemblée préparatoire des électeurs, et sa nomination ne semblait assurée que parce qu'il était, comme l'avait dit aussi M. Richomme, le seul candidat sérieux. La maison se disposa à de grandes fêtes, à des dîners de reconnaissance, à des bals où seraient invitées les femmes et les filles d'électeurs. Richomme ne trouvait pas encore trop à redire à ces projets bruyants, à cause du bonheur de se sentir renaître et vivre au milieu du mouvement qui se faisait autour de

lui. Et puis, il avait une pensée cachée. Si son gendre était nommé député, lui alors reprenait le timon des affaires, redevenait droguiste, comme auparavant; le *Balai d'or* remontait sur l'enseigne. Fournisseaux avait comme deviné cet espoir derrière la discrétion de son maître, qu'il admirait plus que jamais. Ils passèrent une belle nuit ensemble, celle qui réunit le jour de l'assemblée préparatoire au jour de l'élection définitive. Profitant du trouble où flottaient les idées de Fleuriot, ils étendirent sur toutes les couleurs éclatantes du magasin une composition qui les altéra, les vieillit et leur rendit leur effet terne, insignifiant et pâle. Sous l'action du procédé chimique, les dorures s'éclipsèrent; enfin, il ne resta bientôt plus que l'enseigne du *Balai d'or* à reclouer au fronton de la porte pour que la restauration fût complète. Deux antiquaires enfouis dans les catacombes d'Herculanum ne s'entendraient pas avec plus d'accord et de mystère pour lire dans les lambeaux à demi consumés d'un manuscrit, que Richomme et Fournisseaux pour rendre au magasin de drogueries sa physionomie de vétusté.

Ce fut pendant l'œuvre de cette nuit de bonheur que Fournisseaux, enhardi par l'égalité d'une commune joie, dit à son maître :

— Il y a beaucoup de gens qui seraient heureux de subir le sort de ces boiseries.

— Que veux-tu dire, Fournisseaux?

— Qui ne demanderaient pas mieux, je veux dire, de redevenir tels qu'ils étaient avant d'être peints et dorés.

— C'est grave, ce que tu penses-là, Fournisseaux.

— Alors vous m'avez compris, reprit le commis en re-

gardant autour de lui, comme s'il eût laissé tomber des paroles blessantes pour l'état.

De peur que l'allusion ne fût pas assez transparente, il ajouta :

— M. Fleuriot, votre gendre, ne me paraît pas excessivement aimer le commerce de la droguerie. Il ne serait peut-être pas fâché de vendre le fonds, s'il en trouvait un bon prix.

— Vendre le fonds! s'écria Richomme, vendre le fonds! Il ne nous faudrait plus que cela pour nous achever ! Il le vendrait à quelque misérable successeur, qui effacerait dans le souvenir du quartier le passé de notre maison, connue partout, dans la province comme à l'étranger. Oh! non! il ne vendra pas le fonds!... J'ai d'autres projets.

Richomme se trahissait.

— D'autres projets ! s'écria Fournisseaux, qui, de son côté aussi, laissait trop voir qu'il avait compris Richomme. — D'autres projets ! Vous voudriez peut-être rentrer dans le commerce de drogueries, vous remettre à la tête du *Balai d'or?*

— J'ai mieux que cela en tête, Fournisseaux : tu verras.

Et la nuit s'était écoulée dans ces propos délicieux échangés entre M. Richomme et Fournisseaux.

Enfin le grand jour se leva sur la vie de Fleuriot. Avant la fin de ce jour précédé de tant de vœux, de tant d'espérances, il serait un représentant de la France, un des députés de Paris. Ainsi que la veille, M. Richomme l'accompagna au comité électoral, où ils virent défiler solen-

nellement, un à un, les électeurs, qui déjà venaient jeter leur vote dans le scrutin. Que de battements de cœur n'éprouvait pas Fleuriot à ce spectacle, où se décidait en silence le fait le plus important de sa vie. Il croyait lire sur chaque visage, dans chaque trait de plume, le nom qu'il tenait tant à voir écrire sur les bulletins. Son beau-père l'encourageait, tout en se levant à chaque instant pour offrir du tabac aux électeurs ou leur demander des nouvelles de leur famille. Vers cinq heures, le scrutin fut fermé, et le dépouillement commença.

Surprise renversante! Le président lit le premier bulletin, et il proclame le nom de M. Richomme.

— Pure fantaisie électorale, murmura Richomme; écoutons le second bulletin.

Encore le nom de M. Richomme!

— Politesse électorale, dit encore celui-ci.

Fleuriot était étonné, confondu!

Troisième, quatrième bulletin, toujours M. Richomme. Jusqu'au centième bulletin le même nom sortit de l'urne. Quelle singularité, disait Richomme. Rien n'égalait le profond, l'amer désappointement de son gendre.

Au bout d'une demi-heure, la majorité des suffrages était acquise au vieux droguiste, qui se vit complimenté et embrassé par les électeurs présents.

Enfin le président le proclama député de Paris, honneur qui le surprit autant que s'il eût été nommé empereur des Turcs, lui qui s'était donné une peine si grande pour faire élire son gendre. Fleuriot, rouge de honte, s'était esquivé.

Quand son beau-père le revit chez lui, il lui dit en lui serrant la main :

— Tu vois, mon gendre, que le commerce et l'enseigne du *Balai d'or* n'empêchent pas d'être nommé député. Mais rassure-toi, je n'accepte pas tant d'honneur; j'ai déjà écrit au président que je refusais. Mets-toi encore sur les rangs et tâche d'être plus heureux cette fois.

Quant à moi, je suis né droguiste, et je veux mourir droguiste. Je reprends ma maison. Approche, Fournisseaux, et écoute-moi. Dès-ce moment, tu es mon associé. Demain tu remettras l'enseigne du *Balai d'or* à son ancienne place, et désormais tous nos effets de commerce seront signés *Richomme et Fournisseaux, droguistes, rue Saint-Merri, au Balai d'or.*

Enfin cette fois je suis arrivé. Je reste à la même place.

---

# UN PETIT MALHEUR.

## I

Perdre un perroquet, une levrette blanche, voir mourir sur sa croisée une fleur longtemps arrosée, ce n'est qu'un petit malheur pour beaucoup de gens qui n'aiment ni les perroquets, ni les levrettes, ni les fleurs. Pourtant, ces petits malheurs-là causent des nuits de douleurs, des semaines de regrets, et tuent parfois ; on ne croit pas cela ; on ne croit qu'aux calamités magnifiques, aux infortunes superbes. Le cœur est classique en France. Si l'on s'interrogeait bien, on trouverait qu'on est dans l'erreur et qu'on ne veut s'attendrir en grand que pour avoir un prétexte de ne pas s'attendrir du tout ; que vous importe au fond, que la Chine s'abîme sous les eaux, ou que le Japon soit brûlé par un volcan ? vous ne donneriez pas votre parapluie pour empêcher ces deux catastrophes ; et si l'on vous vole votre parapluie, vous y penserez tout un jour. Il y a de petits malheurs ; il n'y a peut-être que de petits malheurs.

Il y a à Paris un désert, qu'on appelle une belle place,

il est situé entre les Tuileries et les Champs-Élysées, la Seine et les boulevarts. C'est, je crois, la place Louis XV, de la Concorde, de la Révolution ou de l'Obélisque. Choisissez. Quand je serai ministre de l'Intérieur, j'arrêterai la dénomination.

Cette place a plusieurs issues; à celle qui est formée par le pont de la chambre des députés, étaient un jour de l'hiver dernier qui a été rude, — les pauvres s'en souviennent, — un Oriental qui vendait des dattes, et une petite paysanne qui offrait des violettes d'avril aux passants. On était au milieu d'avril, époque folle : il pleut sur le soleil, il vente sur la neige, il fait froid sur le tout. Il paraît qu'il pousse des violettes dans cette saison si peu floréale. Où? je n'en sais rien. Regardez la campagne, un tapis de neige à tous les horizons; quand cette neige se congèle, c'est un miroir de deux cents lieues; quand elle fond, c'est une mer, moins la navigation. Peu importe : demandez des violettes, des roses, des groseilles, des fraises, des petits pois, des fèves, des abricots, et vous aurez sur-le-champ les fleurs et les légumes désirés. D'où vient cela? impénétrable mystère. Quand on songe qu'il y a plus d'ananas à Paris qu'à la Martinique!

L'Oriental était vieux : il était natif de Mascara dans le royaume d'Alger; il y avait un établissement de tannerie; il fabriquait ces cuirs rouges et bronzés dont se servent les fourbisseurs pour faire les gaînes de poignards et les fourreaux de sabre. On estime beaucoup ce genre d'industrie dans l'Orient; il exige du goût et de l'adresse; on a de la considération pour ceux qui y excellent; notre marchand de dattes l'exerçait avec une rare supériorité.

Sa réputation était établie et sa fortune faite, quand les Français démantelèrent Mascara et la brûlèrent. Le tanneur de Mascara fut ruiné ; on incendia ses ateliers, on fit des selles de ses plus beaux cuirs, sa femme mourut d'un coup de baïonnette, sa fille périt dans l'incendie de la maison ; et sa femme s'appelait Lune ! et sa fille Petite-Framboise ! en arabe l'appellation est divine. C'est perdre deux fois un enfant que de voir mourir une fille qui a pour nom Petite-Framboise.

Le pauvre tanneur souffrit beaucoup. Pour le dédommager on lui donna la qualité de citoyen français, on l'incorpora dans une espèce de garde nationale, et avec les ruines de sa maison on bâtit un café où l'on vendit de la bière à l'instar de Paris, et où l'on joua la poule. Il alla à Alger réclamer auprès d'un de ces rois improvisés qu'on confectionne dans les bureaux du ministère de la guerre. M. le gouverneur prétendit qu'il n'avait aucun pouvoir pour empêcher les vaincus de mourir de faim. Et l'on parle des barbares ! on se croit civilisé ! Mais qu'était Timour-Lenk, qu'était Gengis-Khan ? Des hommes qui prenaient des villes, des royaumes, démembraient des populations, bouleversaient les mœurs. Et qu'êtes-vous, je vous le demande ? Que faites-vous ? Parce que vous volez des villes à coups de canon, vous croyez être plus honnêtes que ceux qui les prenaient à coups de flèches ? Plaisante justification. Mais les Algériens étaient des voleurs. Soit : vous avez volé des voleurs. Belle morale ! Mais la gloire ? Encore le classique qui revient sur l'eau. Qu'est-ce que la gloire ? Une grande chose, sans doute, au point de vue du vieux monde, et quand on songe au prodigieux courage dépensé par nos

soldats depuis la prise du fort de l'Empereur jusqu'à la prise de Constantine. Mais avant d'avoir de la gloire, faites que le pain ne coûte qu'un sou la livre, qu'on ne paie pas cinquante francs de droit d'entrée sur une barrique de vin qui en vaut quinze, et qu'on ne nous vende pas au prix de quatre sous un cigarre infumable. — Ce dernier mot n'est pas français.

Le maroquinier de Mascara obtint la faveur de venir en France, cette généreuse France, ouverte à tous ceux qui veulent y mourir de faim, soit dans le commerce, soit dans les arts, soit dans la littérature; dans la littérature préférablement.

Dans cette belle France, donc, l'Oriental éprouva d'abord un froid horrible sous ses vêtements légers; le malheureux avait choisi Paris pour résidence. Il parla, personne ne le comprit; il pleura, on le comprit encore moins. Il passa des journées entières au coin de la place de la Bourse, qu'il prenait, dans sa naïveté, pour une mosquée catholique. De là, il concluait que les gens qui s'y rendaient ne pouvaient manquer d'être charitables; car la charité, a dit Mahomet, est une rosée sainte, elle coûte peu à répandre et fertilise beaucoup. Pour toute rosée l'Oriental reçut celle du ciel de Paris; aucun agent de change ne lui mit deux sous dans la main. Les chameaux endurent la faim plus longtemps que nous, se dit le tanneur de Mascara, serrons-nous la ceinture. Il se serra la ceinture, pensa à sa femme, qu'on appelait Lune, et à sa petite fille qu'on nommait Petite-Framboise. Mais il vient un moment où il faut, ou manger, ou mourir, ou voler, sainte trinité de la civilisation moderne. Assis sur lui-

même, l'Oriental se mit tristement à sourire, et dit : Je mourrai. Voilà de ces dévouements dont Dieu tient compte.

Nous allons voir s'il mourut.

Nanterre est un joli petit délicieux village, entre Paris et Saint-Germain-en-Laye ; c'est là que les heureux de Paris vont se retremper dans l'air du printemps, après les fatigues et les excès des longues soirées d'hiver. Tout pour les riches : le côteau vert, l'eau paisible entre les saules, les saules, les oiseaux sur les saules. Y a-t-il un beau fruit? pour le riche. Une fleur rare? pour le riche. Non-seulement il a à lui le palais, les chevaux, la table, mais encore le soleil, l'air, le vent, les étoiles. Si vous n'êtes pas riche, d'où verrez-vous le soleil? de votre mansarde. Mais vous ne le verrez pas, ou vous l'apercevrez de travers, ou il vous brûlera les yeux. Au riche donc le soleil. D'imbéciles poëtes lui refusaient autrefois la santé qu'ils n'avaient pas eux-mêmes. Le riche a la santé que vous n'avez pas, vous, gorgé de l'air municipal et empesté de Paris, et qu'il a, lui, nourri d'excellentes viandes, de savoureux légumes et d'un air à sa guise. Plaisante idée de refuser la santé aux riches.

C'est à Nanterre que naquit la marchande de violettes dont j'ai à vous entretenir dans ces lignes sans mérite et sans art : son père cultivait la vigne des autres et n'en buvait pas le vin, par un privilége commun à vingt millions de Français, et sa mère vendait des gâteaux à l'entrée du parc de Saint-Cloud, quand elle en vendait. Ces deux industries, réunies, ne suffisaient pas pour payer le loyer de tous les ans et le pain de chaque jour. Dieu oublie quelquefois de l'envoyer à ceux qui le lui demandent ; il est

vrai qu'il l'envoie à tant d'autres qui ne le lui demandent pas.

Quand la petite fille fut grande, c'est-à-dire un peu plus haute qu'une plante de chènevis, on lui mit un bonnet sur la tête, des sabots aux pieds, six bouquets de violettes à la main ; on oublia peut-être les bas, et on lui dit : Fais trois lieues chaque matin, et va à Paris offrir des violettes à des gens crottés, ennuyés, maussades, tristes, qui vont et viennent. Quel heureux commerce que la vente des violettes à Paris !

Et ses parents devenaient vieux, pourtant ; ils n'y voyaient plus, ils marchaient mal. C'était à la petite fille à y voir et à marcher pour eux ; elle se résigna. Avec cela, jolie comme l'été, blonde comme sa patronne de Nanterre, qui menait en filant ses brebis à l'abreuvoir. A peine rapportait-elle six sous à Nanterre. Six sous ! après avoir fait six lieues ! et l'hiver ! M. Rotschild gagne quelquefois cent mille francs par jour. Voilà, j'espère, de quoi acheter des violettes ! M. Rotschild n'aime peut-être que les tulipes.

Or, ce jour-là, on était en avril de l'année dernière ; le père de la paysanne de Nanterre était malade au lit, sa mère malade sur sa chaise. La petite fille n'en vint pas moins à Paris. Quels chemins ! des océans de boue, des torrents de neige, un exécrable soleil visible d'heure en heure, un soleil parisien, un soleil en plaqué.

La voilà à sa place, à l'entrée du pont de la Chambre des Députés, par où passent tant de voitures armoriées et tant de millions à quatre chevaux ; elle avait six bouquets de violettes à la main ! délicieuse créature ! Elle les offrait, après en avoir secoué la neige, à tous ceux qui passaient, et personne n'en voulait. Personne !

Depuis six heures du matin elle les offrait. Il allait être midi.

Le tanneur de Mascara n'était pas mort; il avait rencontré par un de ces hasards qui ont remplacé la loterie royale de France, un homme excessivement généreux. Cet homme lui avait fait cadeau d'un panier, de deux cordes, et de trois livres de dattes. Avec cette cargaison il affronta Paris. « Dattes! dattes! criait-il, véritables dattes de l'Orient! » Pauvre Turc! et d'où diable auraient été ses dattes? De Paris ou de Vaugirard, par hasard? Le premier jour il vendit huit dattes, le second trois; le troisième jour, celui où il criait à tue-tête à l'entrée du pont : Dattes! dattes! il n'en avait pas vendu une seule. Et elles étaient flétries par l'eau, souillées par la boue.

A deux heures, le froid tomba à douze degrés au-dessous de zéro.

Et la marchande de violettes qui ne vendait pas plus que le marchand de dattes bleuit et grelotta. Le Turc ôta son turban, le déroula et dit ou plutôt il ne dit rien. La petite se couvrit les épaules avec la longue pièce de mousseline du tanneur de Mascara.

— Dattes! dattes! véritables dattes de l'Orient!

— Violettes, mesdames, des violettes!

Aucun acheteur. Quatre heures sonnèrent, et le froid descendit à dix-huit degrés; et ils n'avaient mangé ni l'un ni l'autre.

Quelques personnes charitables rirent en passant de voir un turc sans turban.

A trois heures, le cœur défaillit à la petite marchande

de violettes ; elle s'appuya sur le parapet du pont. Alors le Turc alla vers elle et lui dit :

— Combien vos violettes, mademoiselle ?

— Six sous, répondit-elle, les six paquets.

— Tenez, mangez ces dix dattes ; la moitié de ce qui me reste, et donnez-moi en échange deux paquets de violettes.

Par ce moyen, l'enfant de Nanterre déjeuna.

L'Oriental ne mangea pas : il n'y avait encore que deux jours qu'il jeûnait.

Ainsi le malheur venait d'unir la misère de l'Occident et la misère de l'Orient, les fleurs et les dattes.

Au coucher du soleil, le froid fut si vif qu'il marqua vingt-et-un degrés. Montrant ses dents blanches, le tanneur sourit en regardant le ciel. La marchande de violettes s'était endormie au bas du pont.

Elle dort, pensa-t-il ; et elle est jolie comme Petite-Framboise ; qu'elle dorme !

Dattes ! dattes ! véritables dattes de l'Orient.

Paris s'allumait. Il était beau, il resplendissait sous le ciel sombre comme sous la voûte d'une mine. On allait au bal, à l'Opéra ; chez Borel, au Rocher de Cancale, où l'on mange en avril des abricots à la Condé, à quarante francs le plat.

A son tour, le Turc se sentit pris de sommeil ; il céda d'autant plus volontiers à l'envie de dormir, qu'il était peu probable qu'on vînt maintenant lui acheter ses dattes. A sept heures ! par vingt-un degrés de froid !

Il eut une bonne idée avant de s'endormir, celle de se

rapprocher de la petite marchande de violettes, et de la réchauffer de l'espèce de burnous que la glorieuse conquête des Français ne lui avait pas enlevé.

Il en garda une partie, et jeta l'autre sur le corps de la jolie petite marchande de violettes.

Ils sont encore endormis.

# LE PLUS BEAU RÊVE

## D'UN MILLIONNAIRE.

---

Rien n'est amusant parmi les petites joies de l'observation, comme de suivre des yeux les poses, les inquiétudes, les agitations des gens condamnés au supplice de l'attente.

Avez-vous remarqué quelquefois par une fente opportune, ou par la lucarne chassieuse de l'escalier, le manége du visiteur dont le bras détendu a cessé d'agiter la sonnette? L'étude est curieuse. Il retient d'abord sa respiration, s'approche de la porte jusqu'à sentir l'odeur du vernis, et attentif, en arrêt, il flaire au moins autant qu'il écoute. Sa subtilité est celle du lévrier. Qu'on ne réponde pas tout de suite aux coups de la sonnette, que l'on tarde à lui ouvrir, il recommence à sonner ; mais cette fois il fait quelques pas en arrière et il bat la mesure avec le pied droit. Dans ce second épisode de l'attente, le visiteur, s'il a quarante ans, ôte son chapeau dont il brosse le poil avec la manche de son habit ; et s'il en a vingt-cinq ou trente, il

assure au contraire son chapeau sur l'oreille, arrange ses moustaches, les gomme du geste et rétablit par deux ou trois secousses militaires imprimées à ses reins la tension de son pantalon un peu dérangé par l'ascension des marches. Il y a aussi les visiteurs qui se penchent sur la rampe pour faire des ronds, non pas dans l'eau comme le grand flandrin de marquis dont parle Molière, mais dans le vide; d'autres s'asseyent philosophiquement sur la dernière marche, et accroupis comme des sphinx égyptiens, prennent leur malheur au sérieux : ce sont les visiteurs lymphatiques ; d'autres, pour tromper la douleur de leur station, grimpent jusqu'à la moitié de l'étage supérieur et s'amusent, en attendant qu'on leur ouvre, à comparer, à mesurer, à apprécier les distributions locatives : ce sont les visiteurs propriétaires, classe curieuse, un peu fouine, rôdant et s'insinuant. Il y a encore des visiteurs qui, pour se dédommager de l'attente, détruisent tout autour d'eux, avec la pointe de leurs bottes ; ils écaillent le stuc, descellent les carreaux du pallier, frangent le bas de la porte ; n'oublions pas ceux qui, d'impatience, rongent l'olive ou le gland du cordon de la sonnette. En général, ceux-là sont des Marseillais ou des Bordelais. Le midi est comme Louis XIV, il n'attend pas.

Si vous les laissez sonner une troisième fois, ils renflent leurs narines, tendent leurs bras qui menacent la porte, ferment les poings et regardent le ciel. Ils méritent d'être observés par dessus tous les autres, à cause de l'extrême rapidité avec laquelle ils passent, si on vient à leur ouvrir, de la colère intense, du juron pourpré à la formule obséquieuse de l'homme honoré d'être reçu

La Parisienne bien née est la personne du monde qui sait le mieux attendre. Son impatience ne se trahit par aucune oscillation, par aucun pli; ses gants seuls savent ce qu'elle endure à ne pas voir s'écarter le mur de bois qu'elle a devant elle. Si on la fait attendre elle commence par mieux assurer ses gants aux jointures, une main relaie l'autre dans ce travail d'imperceptible inquiétude; l'attente se prolonge-t-elle? elle porte le bout de ses doigts à ses lèvres et les pince quelquefois jusqu'au sang. Ceci fait, la Parisienne passe ses mains sur ses cheveux, relève sa robe et descend en impératrice sans se retourner, sans montrer la faiblesse d'un arrière espoir.

Depuis une heure, si l'on avait eu quelque motif pour épier le passage d'un ballon à travers les airs, on aurait pu voir une tête de dix-sept ans encadrée à un quatrième étage du faubourg Saint-Honoré, — un quatrième qui valait un sixième — entre un pied d'oranger et d'autres arbustes bien flétris par le hâle de l'automne. Mais qui aurait pu distinguer à cette hauteur les yeux bleus de lac, les cheveux blonds Véronèse, les jolis bras nus, — quoique l'air fraîchit déjà beaucoup à cette époque de l'année, — le cou florentin de Reine Linon? Reine Linon, blanchisseuse en fin des meilleures maisons des Champs-Élysées et des hôtels de ce riche quartier où il y a tant d'Anglais, gens fanatiques du beau linge, payant exactement et ne se permettant jamais (ils laissent cela aux commis voyageurs) de faire des cajoleries indiscrètes aux jeunes personnes qui rapportent à domicile les jabots plissés et les manchettes.

Il était six heures, et Reine Linon depuis cinq heures moins un quart n'avait cessé de porter la vue d'un bout à

l'autre d'un fragment assez notable de ce long serpent de rue qu'on nomme d'abord rue Saint-Honoré, qui devient ensuite faubourg Saint-Honoré, et puis infini Saint-Honoré. Elle faisait depuis une heure le métier que j'ai essayé de caractériser en montrant quelques types qui s'y rattachent et dessinés dans l'exercice de leurs fonctions; elle n'attendait pas à la porte, mais à la fenêtre : autre supplice. Rien n'échappait à son regard jeté comme un filet dans l'ampleur duquel elle ramassait tout, afin de voir si au fond, au coin, quelque part ne se trouvait pas dans les mailles celui qu'elle attendait; car attendre c'est pêcher sans eau. La nuit venait pourtant; les lanternes papillonnaient déjà de place en place aux angles des rues, à l'encoignure plus sombre des hôtels. Dans les rues, l'embarras augmentait; ce qui roulait dans le filet devenait beaucoup moins distinct. De dépit, Reine dépouillait le pied d'oranger, ornement de sa croisée; elle en mâchait les feuilles, les jetait sur la foule qn'elle aurait voulu écraser avec ces feuilles si cela avait pu attirer plus vite la personne attendue. Nous sommes tous des Tibères. Ce n'est pas la bonne volonté qui manque. Enfin la nuit s'épaissit, et avec l'instinct plutôt qu'avec les yeux, elle continua à fouiller au fond de ce puits où roulaient des voitures, des chiens aboyants, des flots de boue, et des flots de lumière, des hommes à pied, à cheval, et un grand nombre de femmes. Il était sept heures. Allons! il ne viendra pas s'écria Reine en quittant la croisée de sa mansarde. N'espérons plus pour ce soir.

On sait combien l'ame doit peu compter sur elle-même, dès qu'elle prend la résolution de ne plus espérer. Celle de

Reine Linon commit à son insu le même mensonge. Quand elle n'espéra plus en regardant la rue, elle espéra en regardant le ciel ; et véritablement, elle n'avait rien gagné à ce changement. Au lieu de dîner, elle compta les étoiles dont la lueur était assez vive ce soir-là pour éclairer son petit intérieur d'une propreté exquise, d'une ravissante élégance d'imitation. A force de voir les appartements somptueux de la place Beauveau, de la rue Marigny et de son faubourg, Reine avait appris à composer un mobilier fort curieux pour une grisette. Evidemment les femmes de chambre de quelques-unes de ses riches pratiques lui avaient donné, celle-ci l'écran fané de sa cheminée, celle-là l'édredon posé au pied de son lit, moins comme une nécessité de la saison que comme un objet de luxe. A des générosités de ce genre elle devait sans doute le rideau rouge de l'encoignure où elle entassait son linge et les deux fauteuils en tapisserie qui prenaient une place despotique dans la pièce. Ce qui était bien à elle, c'était le parapluie caché dans un fourreau gris, fixé par deux courroies au dessus de la cheminée, car le parapluie est le premier cadeau que se fait une grisette avec l'argent de ses premières économies. Le sauvage rêve lance et fusil jusqu'à ce qu'il ait l'une ou l'autre accroché aux murs de sa hutte ; l'Arabe, amoureux de l'espace, désire un cheval ; le cheval, le fusil, la lance de la grisette, c'est le parapluie. La table où Reine amoncelait des piles neigeuses de chemises et de mouchoirs de batiste supportait maintenant une pendule ; et ceci faisait trembler pour la révolution survenue dans la moralité de la locataire. La vue d'une pendule en ce lieu, et d'une pendule à sujet mythologique, vous agitait comme

le ferait la vue d'un billet de banque entre les mains d'un homme qui sortirait d'un bois.

Quand cette pendule, d'une interprétation si fâcheuse, sonna la demie de sept heures, Reine se leva avec vivacité, prit sa pantouffle et la lança contre le verre, qui fut brisé en dix mille morceaux. Le Nil, Talleyrand de bronze, — c'était le dieu du Nil que portait le trophée de la pendule, — ne continua pas moins, malgré ce soufflet, à courir, à la faveur de ses deux aiguilles, de sept heures et demie vers huit heures moins un quart. Les blondes ont de ces colères sourdes, que les gens à préjugés n'accordent qu'aux brunes, et particulièrement aux Andalouses. Reine remit tranquillement sa pantouffle.

Tandis qu'au bout du faubourg Saint-Honoré cette scène sans témoins avait lieu, les portes d'un hôtel, situé beaucoup plus bas, entre les Tuileries et la place Vendôme, s'ouvraient à des équipages nombreux. Le nombre était en effet ce qui caractérisait le mieux cet assemblage bruyant de voitures de races différentes. Les panneaux gentilshommes ne manquaient pas; on apercevait au reflet des lanternes des lions rampans et des léopards diadémés; mais à côté de ces nobles animaux, un peu dépaysés, que de panneaux qui ne portaient rien sur un fond de vernis, n'ayant rien pour cri ni devise! De même que le style dit l'homme, la cour d'un homme qui reçoit dit sa position dans le monde. Dans la cour de l'hôtel Ervasy il y avait un composé de toutes sortes de voitures comme dans le hangar d'un carrossier, un échantillon de toutes les fortunes à deux et à quatre roues. On reconnaissait les chevaux à deux fins de l'agent de change à sa troisième an-

née d'exploitation, à côté des chevaux mecklembourgeois d'un baron prussien, de ces chevaux assez nobles pour figurer au chapitre d'Allemagne et tels qu'on en voit, coiffés de plumes et en carapaçon d'or dans *le Triomphe de Maximilien.* On voyait encore les voitures des directeurs de journaux, dont les cochers ressemblent à des hommes de lettres ; celles des directeurs de spectacle hautes comme les voitures grotesques qu'on lance sur les planches de l'Opéra et qui n'ont jamais existé ; celles de quelques notaires, bien reconnaissables à l'insigne couleur jaune dont, par une punition de Dieu, ils ne peuvent se séparer ; celles des sommités politiques de l'époque, gens si peu habitués à ce bien-être qu'ils prient leurs cochers de prier leurs chevaux d'aller moins vite de peur d'accident. Et puis, ce qui achevait la confusion, on voyait des cabriolets hideux pris à l'heure et disant assez haut qu'ils avaient amené des négociants, des courtiers et peut-être des emballeurs.

Il y avait pourtant dans un coin de la cour la voiture d'un prince du sang. Maintenant est-il nécessaire de dire que cet hôtel était celui d'un banquier?

Chaque dame, en traversant la première pièce, recevait, avec un gracieux bouquet de camélia, le programme de la soirée imprimé sur papier rose. Il n'était que neuf heures et demie. La salle n'offrait pas encore le coup d'œil qu'elle devait présenter une heure plus tard, lorsque la plus riche moitié des personnes invitées serait venue. Les toilettes se disséminaient sans avantage sur une triple rangée de fauteuils de cachemire blanc à minces filets d'or ; elles ne s'étaient pas encore mises en équilibre. Cependant les lacunes se comblaient avec rapidité, à chaque minute indi-

quée par une superbe pendule de Leroy, provenant du pillage de l'hôtel de la princesse de Lamballe, ce qu'apprenait un écusson aux armes de France et de Savoie, peint bleu et rose sur le cercle horaire ; des groupes nouveaux faisaient remuer les flottantes draperies des arcades au vent des plumes et des aigrettes. Ce soir-là, on allait jouer la comédie dans les beaux salons de l'hôtel Ervasy. Les acteurs étaient des personnes de qualité. Un marquis avait écrit une comédie en trois actes et en vers, pleine d'esprit, comme le sont du reste toutes les comédies en vers écrites par des marquis : deux choses rares en 1840, les marquis et les vers ! Un grand seigneur hongrois remplissait le rôle du jeune premier ; une comtesse russe faisait une paysanne ; un nabab cent fois millionnaire portait une lettre. Comme on allait s'amuser !

Tandis que madame Ervasy veillait aux derniers préparatifs de la représentation de cette fameuse comédie, tandis qu'elle se multipliait pour recevoir ses invités et encourager sa troupe, son mari se promenait dans une pièce latérale avec un homme fort grave qui ne portait aucune décoration à sa boutonnière. C'était assurément un grand personnage ; peut-être le prince du sang, dont l'équipage était arrêté dans la cour de l'hôtel. C'était lui. Il ne s'agissait pas moins pour le prince que d'un emprunt considérable, sans lequel il ne pouvait faire la guerre qu'il méditait. Le prince s'échauffait, priait, recommençait cent fois, on le voyait à ses gestes, les mêmes protestations devant le banquier, qui, calme, indifférent, ne demandait pas moins qu'une île entière des Antilles, une des plus riches, comme garantie de l'emprunt. Un quart de l'équateur !

— Prince, disait-il, je ne suis pas seul dans cette affaire, mes associés exigent une caution.

— Mais une île, répétait le prince, le diamant de mes états, que diraient les représentants du pays?

— Que les représentants du pays donnent de l'argent à votre altesse pour faire la guerre.

— Une île aussi riche qu'une contrée d'Europe!

— Je ne la garderai en nantissement que pendant vingt ans, objectait le banquier, qui, loin de paraître tenir beaucoup à contracter cet emprunt, écoutait avec une invisible impatience les sollicitations du prince.

— Mais vingt ans, n'est-ce pas beaucoup? En vingt ans, si les Anglais s'entendent avec vous ou vos associés, ils peuvent émanciper tous les esclaves de l'île; et au bout de ces vingt ans, il me resterait alors moins que rien : un pays libre.

— Ce sera avec un profond regret, prince, que je renoncerai à traiter de cet emprunt avec votre altesse.

— J'ai à ma disposition la Toison-d'Or, reprit le prince, en souriant.

— J'ai déjà tous les ordres du Midi, dit le banquier en regardant les aiguilles de la pendule.

— Grand d'Espagne?... ajouta le prince.

— Je serai pair de France quand je voudrai, à quoi bon?

— Vous ne voyez donc aucun moyen d'accepter pour votre compte la négociation de cet emprunt?

— Votre auguste signature, prince, me suffirait, répondit le banquier avec beaucoup de déférence, si je n'avais pas à traiter en sous-œuvre avec des esprits étroits, des

marchands d'argent, qui à leur tour traitent avec de petits commerçants de rien. Le coupon passe avant tout, il décide de l'emprunt. Que voulez-vous? le rentier a peur, on l'a effaré.

— Si je ne puis vous céder l'île que vous me demandez en garantie, reprit le prince, j'ai du moins le droit, écoutez-moi bien, en faisant revivre d'anciennes ordonnances, de conférer une vice-royauté héréditaire sur cette colonie. Une vice-royauté! Mais dans ce cas j'exigerais...

— Dispensez-vous, prince, de me faire une concession dont je ne suis pas digne, et que dans tous les cas je refuserais d'accepter, car les sujets sont trop mal élevés dans ces temps-ci, acheva la banquier en s'inclinant.

La comédie commence, fit-il poliment observer au prince. Daignez-vous l'honorer de votre présence?

— Cela m'est impossible; je suis attendu à mon ambassade, reprit l'altesse. Nous reprendrons notre entretien un autre jour.

— A vos ordres, prince, dit le banquier en accompagnant respectueusement jusqu'à sa voiture le prince étranger qui l'avait visité incognito.

La voiture du prince sortit d'un côté, le banquier tourna de l'autre après s'être faufilé à travers l'embarras des équipages stationnés dans la cour de son hôtel.

L'omnibus du Roule passait : il y monta et se fit faire une petite place entre un maçon de Neuilly et une nourrice qui se rendait aux Thernes.

— Dans dix minutes je serai chez Reine, pensa-t-il avec joie. Dieu! que ces princes sont importuns avec leur pau-

vreté! On devrait bien fonder des dépôts en leur faveur.

Ervasy avait posé les bases de son crédit financier dans les premières années de la restauration, sous M. de Villèle, lorsqu'on jouait déjà à la bourse, presqu'aussi gros jeu qu'aujourd'hui.

Il eut les confidences d'un ami de sa mère, qui était encore fort recherchée, et particulièrement par ce qu'on appelait alors les congréganistes, les jésuites à robes courtes, les éteignoirs, hommes fort aimables, fort indulgents, dont tout le tort était d'aimer un gouvernement qu'ils avaient désiré longtemps, plus logiques en cela que ceux qui adorent un roi parfaitement inconnu de tout le monde la veille de son avènement. Sa mère était d'une vieille famille de Bretagne, alliée de près aux anciens gouverneurs de cette province. Sous Louis XVI, elle épousa un fermier-général qui la fit riche en la faisant roturière, et qui la fit heureuse aussi, pour tout dire. Elle était une Mony-de-Pandœuvre, l'orgueil même. Quand elle prononçait ce nom-là, sa bouche était trop petite; la poutre ne passait que de biais. Tout bien pesé, le fermier-général Ervasy agit prudemment en se faisant gullotiner un des premiers sous la Convention. Sa femme lui aurait reproché jusqu'au tombeau de l'avoir détournée d'une belle alliance, et d'avoir abusé de l'ignorance où elle était de ce qu'elle valait. Une Mony- de-Pandœuvre! Ceci fut évité par la mort de M. Ervasy, qui laissa un fils unique au berceau. Sa veuve n'émigra pas; elle ne bougea pas de sa rue de Verneuil, malgré l'exemple des siens. Aussi ne perdit-elle presque rien. L'empire vint, et elle le méprisa sans s'interdire le plaisir de s'amuser à ses fêtes, car elle aimait beaucoup

le plaisir et tout ce qui ressemblait à une cour, même celle de Napoléon.

Quoiqu'elle idolâtrât son fils, elle le prenait souvent par le menton après l'avoir tendrement embrassé, et elle lui disait : « Mon pauvre enfant, je t'ai fait beau, ton père t'a « fait riche ; mais le diable ne te ferait pas gentilhomme. » Aussi, préférant la pureté de son rang à son amour pour son fils, elle ne songea jamais à le marier avec une personne de qualité. Ce serait gâter à la fois l'orange et le couteau, disait-elle. Pourquoi cela? Ce sera un beau garçon, qu'il s'amuse ! Il est déjà riche, qu'il le soit davantage; nous tâcherons de l'aider en cela. Elle disait à ses amis sous la restauration : Rendez-moi ce jeune homme-là millionnaire; c'est tout ce que je demande. Les familiers du château le prenaient sous le bras dans les salons de sa mère et lui disaient quatre mots tout bas : ces quatre mots, quintessence précieuse des événements près de s'accomplir, signifiaient : ou révolution d'Italie, ou révolution d'Espagne, d'Amérique, ou insurrection grecque.

Le jeune Ervasy profitait de ces confidences. Il ne fut pas seulement un joueur, il devint un calculateur patient, pénétrant ; il montra du génie, comme en montrent tous ceux qui font jaillir l'argent du milieu d'une nation qui paraît épuisée, Newton et Keppler d'une science peut-être aussi difficile et aussi utile que l'astronomie : M. Ouvrard en fut le Napoléon.

Enfin il devint le caissier des princes et de quelques rois, et par conséquent leur maître ; car qui tient la bourse aujourd'hui tient le sceptre. Comme eux, il eut des courriers sur les routes de toutes les capitales, et en moins de quatre

ans, il enferma dans son écrin de velours les insignes de presque tous les ordres des quatre parties du monde. C'est fort bien! lui disait toujours sa mère, en lui prenant le menton, mais tu n'es pas gentilhomme.

Tant d'or et tant de distinctions sur la tête d'Ervasy lui firent commettre la faute énorme, irréparable de se marier avec une femme aussi riche que lui, se privant par-là du moyen de la surprendre, du plaisir de l'étonner; il épousa en 1834 la fille d'un munitionnaire enrichi dans la première guerre d'Espagne. Il avait quarante-un ans à l'époque de son mariage, sa femme en avait vingt-cinq. Je l'ai déjà écrit : qu'est-ce que la vie à deux, sans l'acide des contrastes? Ervasy donna des fêtes pour plaire à sa femme; mais sa femme connaissait tout ce que les fêtes ont d'attraits divers. Depuis l'âge de dix-sept ans elle ne les aimait plus que comme une habitude et un devoir; l'habitude d'y aller, devoir de les rendre sous les auspices de son père, qui n'avait jamais cessé de recevoir quoiqu'il fût retiré de l'activité des affaires depuis 1827. Ervasy la conduisit en Italie, croyant la charmer extraordinairement en lui montrant une à une les curiosités de Naples, de Florence et de Rome; au retour elle lui avoua en riant qu'elle avait reçu ses premières leçons de harpe à Naples, pendant que son père poursuivait auprès de la cour le payement d'une dette contractée envers lui par la ville même sous le règne de Murat, et qu'elle avait étudié la mosaïque à Rome, dans le cloître des sœurs de Sainte-Marie.

Conduire une femme presque Italienne en Italie! il baissa la tête et fit secrètement, pour se venger de sa méprise, diriger sa chaise de poste du côté de Vienne. Sa femme res-

pecta tout le long du voyage le mystère de la conspiration; elle avait compris que le bonheur de son mari tenait à ce qu'il se crût toujours le premier à lui faire connaître un plaisir nouveau. Elle voulait lui laisser une illusion qui, après avoir flatté son orgueil de mari, avait fini, elle s'en était convaincue, par être nécessaire à sa santé. Il y a mille douces virginités à demander au cœur de la femme, de cette Galatée mystérieuse : les imbéciles seuls croient se faire une part plus complète en réduisant ce nombre à une brutale unité.

Madame Ervasy parut charmée, on peut l'être deux fois sans hypocrisie, du pays qu'elle parcourut depuis les frontières de la France jusqu'à Vienne. Chaque verte prairie qui se peignait dans ses grands yeux, chaque arbre du chemin étaient pris en seconde épreuve par son mari, qui se contentait d'avoir la lithographie d'un bonheur dont sa femme avait la réelle peinture. Il voyagea pour ainsi dire dans les yeux de sa femme. Ils arrivent à Vienne. En mettant le pied sur le perron de l'hôtel *des Pages*, un malheureux cicérone, un courtier d'hôtel dit à madame Ervasy : Est-ce que madame n'aurait pas été contente pendant son dernier séjour à Vienne de l'hôtel *des Princes*, qu'elle descend aujourd'hui à l'hôtel *des Pages?* L'épée entra jusqu'à la garde dans la poitrine d'Ervasy. Sa femme avait habité Vienne ! elle connaissait Vienne ! Il fut pris d'une tristesse profonde qui tourna subitement en langueur. Nous quitterons Vienne dans trois jours, dit-il ; la température de l'Allemagne est trop froide pour moi. Partons, répondit madame Ervasy, qui ne savait que trop la cause véritable de la maladie de son mari.

## II.

Quand l'homme s'est ôté le souci de devenir riche et celui de l'ambition, s'il ne prend pas un vice à la gorge il est perdu. Il vaudrait mieux sans doute qu'il tournât ses pensées vers les célestes sphères de la religion, et à défaut du sentiment pieux, le meilleur de tous pour remplir l'âme où il s'est fait du vide, qu'il s'inclinât sur l'étude. Mais la grâce n'avait pas encore voulu visiter Ervasy. Son teint jaunit, son front se dégarnit au sommet, et çà et là sur sa tête les camélias de cimetière commencèrent à fleurir ; et il possédait plus de quarante millions ! Ennui en barre !

Sa femme et lui étaient d'un beauté remarquable, mais de cette beauté que j'appellerais volontiers la beauté des riches. L'embonpoint est le cadre qui doit faire ressortir ou écraser cette beauté : c'est perte ou gain. Les hommes ont moins à craindre de l'alternative. L'ombre et quoiqu'on en dise le repos qu'ont les gens riches dorent ces chairs opulentes, pétries par Chevet. Ervasy aurait été remarqué malgré ses quarante-cinq ans si sa langueur n'avait assombri son regard noir et doux, courbé sur ses épaules parfaitement prises sa tête chargée d'ennuis et de découragements. Il avait les mains fort belles et rien ne lui seyait comme la toilette du matin, des petites bottes fines, un pantalon gris collant, un habit large de basques, précurseur indécis de ces habits auxquels Humann, cet artiste de génie, a donné son nom et qu'ils portent comme les étoiles portent le nom de ceux qui les ont découvertes.

Ervasy pouvait marcher en tête de ces espèces d'hommes privilégiés qui, frais et un peu Saint-Jean-Baptiste dans leur jeunesse, à cause de leur grâce sphérique et de leur teinte rosée, deviennent, en avançant dans la vie, plus ronds de forme, peut-être, mais infiniment mieux qu'ils n'ont jamais été. La gravité des années leur prête un charme, parfaitement accepté de toutes les femmes, même des plus difficiles. Ce sont de beaux soleils couchants, et des soleils couchants du pôle où les astres se couchent sans s'être jamais levés.

Quoique l'âge marquât une notable différence entre Ervasy et sa femme, celle-ci tendait, par sa constitution généreuse, à la même maturité distinguée. Elle devait même y parvenir avec plus d'avantages n'étant point tourmentée par le dégoût de toutes choses tombé en partage à son mari. Cependant elle s'affecta beaucoup de l'affaissement qu'elle avait remarqué en lui depuis deux ou trois ans. Elle ne manqua pas de s'apercevoir de la sortie d'Ervasy le soir que se donnait sa fête, et malgré le soins apportés par elle aux minutieux détails de la représentation de la fameuse comédie en trois actes et en vers. Où va-t-il, pensa-t-elle tristement en encourageant ses acteurs qui entraient en scène.

Oh ! mon Dieu, s'écria-t-elle, Ervasy est attaqué du foie. Il a le spleen.

En entrant dans la chambre de Reine Linon, Ervasy devina à certain avertissement magnétique, dont l'impression ne trompe jamais, la disposition peu bienveillante de l'endroit. Le front abaissé sur un ouvrage de broderie auquel elle travaillait avec l'affectation particulière aux femmes

qui couvent depuis longtemps une colère, Reine répondit sans se déranger et d'une voix brève aux politesses du nouveau venu. Pendant quelques minutes elle se contint assez pour lui laisser débiter, sans l'interrompre, toutes les excuses justificatives de sa longue absence. Il avait été forcé de donner à dîner à un ami; cet ami, ancien camarade d'étude, revoyait la France après quinze ans de voyage; on ne congédie pas de tels amis au dessert.

— Reculez votre chaise!

— Allons! tu te fâches maintenant?

— Moi, me fâcher! Vous vous trompez! Cela fait venir des rides. J'ai dîné sans vous, voilà tout.

— Tu as bien fait, Reine; je suis content que tu ne m'aies pas attendu. Moi, j'ai fort mal dîné, je te dirai.

— Vous avez peut-être mangé au Palais-Royal, à quarante-sous?

— Tout près du Palais-Royal, répondit Ervasy, qui croyait que Reine, déjà apaisée, entrait dans la voie conciliante de la conversation.

— Vous avez eu trois plats au choix et le dessert?

— Oui, trois plats et le dessert.

— Des asperges et des haricots verts?

— Tu l'as deviné. Oui, nous avons mangé des asperges. Comme tu sais cela!

— C'est connu; au Palais-Royal, on vous sert, dans un dîner à quarante sous, des asperges, qui au mois où nous sommes, reviennent à vingt francs la botte, chez Chevet. J'étais sûre que vous m'apporteriez ici quelque beau mensonge; mais je n'en suis pas étonnée, après ce que j'ai appris sur votre compte.

L'homme le plus irréprochable auquel une femme parle ainsi est renversé du coup. Comme il n'y a pas de passé parfaitement innocent, même pour les anges, il suppose tout de suite qu'on a découvert quelque tache sur une page de sa vie. A quarante-cinq ans on a beaucoup de pages. Ervasy, tout en cherchant mentalement à se fortifier sur tous les points, en prévision d'une attaque imminente, dit en souriant à Reine Linon : Et que vous a-t-on appris sur mon compte ?

— Vous osez me le demander?

— Afin que nous le sachions tous les deux.

— Vous le savez bien, et c'est un tort. Tenez, c'est une infamie de me l'avoir caché !

— Une infamie... pour quelques intrigues perdues, oubliées.

— Des intrigues?

— On ne peut guère appeler cela des passions. On vous a peut être cité ma vieille faiblesse pour mademoiselle Andorani, la danseuse, quand j'étais caissier chez les frères Maurienne.

— Il ne s'agit pas d'une danseuse, dit Reine, en frappant sur la table avec le doigt armé du dé.

— Quant à madame Thorin, je ne l'ai jamais vue que chez sa tante ; c'est peut-être de madame Thorin que tu veux parler?

— Ni de celle-là, ni des autres, ni de la fée Caboche. A votre âge, on ne m'a pas attendue, reprit Reine, je le sais fort bien, sans que vous me dressiez l'inventaire de vos Vénus.

Pour avoir trop bravé d'abord les mauvaises disposi-

tions de Reine, Ervasy recevait entre les côtes une de ces estocades à l'italienne, auxquelles tout homme qui a passé trente-cinq ans doit s'attendre de la part d'une grisette ou d'une duchesse, fût-il planté comme Apollon et joli comme le Bacchus indien.

A un moment donné, toute jeune femme met sur table l'extrait de naissance d'un homme moins jeune qu'elle. C'est une conséquence de la férocité des femmes à cacher leur âge. Toute leur vie est sur un nombre, comme celle des grands joueurs. Ceci les enrichit et ceci les ruine.

Ervasy se tut pendant quelques minutes.

— Après tout, dit-il ensuite, je n'ai tué personne. Et tu ferais mieux, ma chère Reine, de me pardonner, quoique j'ignore quelle est ma faute, si ce n'est celle d'être venu aujourd'hui trop tard chez toi.

— En ce cas, monsieur, faites-moi l'amitié de vous retirer, dit Reine, après avoir ployé sa broderie et posé son dé sur une épingle de sa pelotte, j'ai sommeil.

— Je t'en prie, ma chère enfant, ne t'aigris pas ainsi à plaisir le caractère.

— Vous trouvez mauvais, peut-être, que j'aie sommeil? Les blanchisseuses dorment à Paris.

— Il n'est que dix heures et demie. Tu as cassé le verre de ta pendule?

— Apparemment. Bonsoir! au plaisir! ajouta-t-elle en dénouant son tablier de foulard, et en jetant son bonnet sur le fauteuil.

— Mais tu ne veux donc pas m'entendre?

— Allez-vous en! Le portier vous a remarqué. Je n'aime pas les suppositions.

Ervasy eut beau parler, Reine, sans faire attention à lui, se débarrassa de son fichu et alla devant sa petite glace, achever sa toilette de nuit. Le petit bonnet d'alsacienne qu'elle plaça sur sa tête changea le caractère de son joli visage. La peinture d'Ingres n'a pas de contours aussi fins, repris, continués, fondus avec autant d'onction. C'était la Fornarina plus jeune, moins nonchalante, la Fornarina française. Les coins de sa bouche formaient deux de ces trous comme en font les gouttes d'eau en tombant sur la neige ; deux petits abîmes roses où le sourire et la grâce s'engouffraient et tourbillonnaient. Ses lèvres, son nez qui relevait légèrement, affilaient son profil, que ramenaient à la sphéricité de l'enfance des joues suavement rebondies et ombrées d'un duvet de fruit mûr.

Elle parut si séduisante à Ervasy, qu'oubliant où en était l'état de la question, il s'approcha de Reine et voulut, en riant, l'étreindre par la taille.

Elle, sans s'émouvoir, prit une carafe sur la cheminée, et la vida, par dessus son épaule, dans le cou d'Ervasy.— Et maintenant si vous ne sortez pas, ajouta-t-elle, je vais appeler le portier et vous faire mettre dehors : je suis chez moi.

Quand une grisette a prononcé le *je suis chez moi*, il est peu de moyens de la fléchir. Il faut obéir, se mettre à sa discrétion, et ne plus rien attendre que de sa pitié. Résister, c'est exposer les meubles, c'est s'exposer soi-même à entendre votre ennemi crier du haut de la rampe : *A la garde !*

Quelles créatures ! Mais pourquoi ne pas rompre avec elles, diront certaines dames fort douces, pourquoi voir

ces tigres-là? Ces tigres sont charmants ; ces tigres-là ont parfois, ont presque toujours des compensations inimaginables; ces tigres ont dix-huit ans, la peau douce, la vivacité du salpêtre, et il arrive souvent qu'on en est aimé.

Ervasy retira son habit pour le secouer ; il crut un instant avoir trouvé un prétexte pour rester un quart d'heure de plus dans l'appartement de la grisette.

— Maintenant que vous voilà presque sec, reprit-elle en lui ouvrant la porte, suivez la rampe jusqu'à la boule, et là, demandez le cordon. Bonne nuit.

— Décidément je ne partirai pas ainsi sans connaître le motif de cette réception, s'écria Ervasy, le corps à moitié dans la chambre, à moitié sur l'escalier. Il faisait enfin de l'énergie.

— Puisqu'il en est ainsi, répliqua Reine, restez ici; moi j'irai coucher chez une amie. Je ne veux pas de scène.

Elle entre comme un éclair, dénoue son bonnet de nuit, passe, croise en un clin d'œil une robe lâche, une sorte de peignoir, fourre sa tête sous un petit chapeau, et se dispose à sortir.

Ervasy s'était assis dans le fauteuil et semblait disposé à continuer le rôle de résistance qu'il avait pris.

— Tenez! dit-elle en mettant son passe-partout sous le nez d'Ervasy, vous jouez là une comédie qui n'est plus de votre âge. A vingt ans, cela est pardonnable. Papa, ajouta-t-elle, en aiguisant ses paroles d'un terrible filet d'ironie, Dieu vous envoie un bon sommeil!

En voulant écarter la clef, que Reine n'avait cessé de tenir en garde, Ervasy lui toucha involontairement le visage.

Celle-ci, égarée par le dépit, lui lança un soufflet, et si fort, que le chapeau du banquier roula au loin.

Une femme qui frappe trouve dans chaque coup un motif pour frapper encore. Elle se nourrit de sa colère, prend le change et croit être battue. Reine arracha la cravate à Ervasy, défit son gilet et l'égratigna jusqu'à ce que les forces lui manquèrent. Alors elle tomba, elle eut une attaque de nerfs.

Quand ses sens furent revenus, elle se vit avec une belle chaîne d'or au cou et deux bracelets tordus en serpents autour des poignets.

Qu'elle était charmante ainsi pâle, échevelée, fumante, assise sur les genoux d'Ervasy, occupé à la consoler.

— Cela te plaît-il, lui demanda Ervasy? Cette chaîne est-elle de ton goût? je te l'ai achetée sur mes économies.

— Pourquoi mentez-vous, dit Reine avec une moue délicieuse et en jouant avec les anneaux d'or de la chaîne?

— Moi, je mens ?

— A l'instant même; et cela va me faire mettre encore en colère. N'avez-vous pas de honte de me l'avoir caché?

— Que t'ai-je caché?

— Vous êtes millionnaire; oui vous êtes le plus riche de Paris, après le roi. Le portier me l'a dit.

— Moi, millionnaire! Ce sont de mauvaises langues. Je ne suis que caissier dans une maison de banque, comme je te l'ai déjà dit.

— Vous êtes millionnaire puisque vous êtes banquier!

— Ton portier est un imbécile.

— Il est porteur de journaux, et il en dépose à votre

hôtel, où il vous a aperçu. Qu'est-ce que je vais devenir, moi? Vous ne pourrez pas me mener dîner à Saint-Germain, me conduire au cirque des Champs-Élysées, ni me faire prendre des glaces à la Rotonde, ainsi que vous me l'aviez juré sur l'honneur.

— Tout ce que je t'ai promis se fera, mais ôte-toi de l'esprit ces chimères, je ne suis pas si millionnaire qu'on te l'a assuré. Je suis à l'aise, te l'ai-je caché? L'hôtel où je suis...

— Vous voyez, vous avez un hôtel.

— Il est à mon oncle. Mes chevaux.....

— Vous avez des chevaux?

— Ils sont très-maigres; et ils me viennent d'une succession.

D'avance, Ervasy parait à toutes les fâcheuses éventualités résultant d'une position dévoilée.

— Mes domestiques.....

— Est-ce qu'ils proviennent aussi de la succession ?

— Non. Mais ils sont au service de ma femme qui a toute la fortune. Avec les apparences d'une belle position, je ne suis pas plus heureux qu'un commis à quatre mille francs.

— Ne me dites-vous pas cela pour me rassurer ? Est-ce que je pourrais croire à la durée de votre amitié si vous étiez à même d'entretenir tout l'Opéra, toute la Comédie-Française et tout le Cirque-Olympique ?

— Je t'assure que je te dis la vérité.

— Bien sûr ?

— Bien sûr. Tu ne m'en veux plus, Reine ?

— Vous êtes bien mouillé, n'est-ce pas ? Quelle folle je

suis ! Attendez, je vais vous brosser, mettre un fer au feu. Y a-t-il encore du feu ? dit-elle en s'accroupissant sous la cheminée. Nous sommes sauvés, il y a encore du feu. Bravo ! Puis, sans changer d'attitude, elle tourna la tête et demanda à Ervasy : Avez-vous dîné ?

— Ma foi, non, répondit Ervasy.

— Ni moi non plus, dit Reine. Si nous dînions. Dînons. En deux temps ! Vite une serviette, débarrassez la table, les couverts sont ici, le pain est là.

Les côtelettes faisaient déjà entendre leur monotone pétillement, tandis qu'un des plus riches banquiers d'Europe mettait le couvert dans la chambre d'une grisette.

Avec quel délicieux appétit il mangea, lui qui, quelques heures auparavant, n'osait pas effleurer de ses lèvres les mets apprêtés par son habile cuisinier. Comme il trouva le pain bon, la salade parfumée ! C'est que Reine Linon le regardait, lui parlait, l'amusait de son gazouillement où il était question de politique, de littérature, de musique, de tout; c'est que lorsqu'elle allongeait le bras pour demander à boire, il prenait ce bras et il en admirait la blancheur, la grâce particulière sous les reflets jaunes et verts des émeraudes et des topazes incrustées dans le bracelet.

Au dessert, Reine chanta; elle exigea qu'Ervasy chantât aussi. Il chanta comme chante un banquier.

Jusqu'à minuit moins dix minutes, son bonheur se prolongea. A cette heure solennelle, qui marque le terme de la complaisance des portiers, Ervasy prit congé de Reine, de Reine Linon, belle, fraîche, reposée comme un lilas de Perse après l'orage.

C'est du bonheur ! voilà le bonheur ! murmurait Ervasy en regagnant son hôtel.

N'était-ce pas réellement le bonheur ? Il allait à pied comme tout le monde ; il avait été grondé, tourmenté, battu, mais battu, tourmenté, grondé par une jolie grisette de dix-sept ans, par Reine Linon, la perle des blanchisseuses du faubourg Saint-Honoré.

## III.

L'influence de Reine Linon ne pouvait déjà avoir amélioré la santé d'Ervasy, sur qui pesait une atonie de plusieurs années. Quand elle s'était montrée à lui, il était si sombre et si affecté que la guérison, si elle s'effectuait un jour, marcherait avec lenteur et éprouverait à chaque instant des points d'arrêt décourageants. La vue seule de son hôtel le replongeait dans sa mélancolie ; il ne parvenait point encore à surmonter l'ennui que lui inspirait la monotone opulence répandue autour de lui. Il exhalait de longs bâillements devant sa riche collection de statues ; il sentait des élancements de goutte en marchant sur les tapis étendus depuis le perron jusqu'aux mansardes. Un frisson le saisissait en laissant glisser sa main sur le velours de la rampe. Son estomac se fermait à l'aspect des montagnes de mets dont on couvrait sa table. Sa seule consolation à tant d'ennui, était Reine Linon ; mais il ne pouvait pas être toujours chez elle. D'ailleurs élevé aux fières leçons de sa mère dont l'orgueil se composait de beaucoup de vertus, il ne négligeait pas la société de sa

femme sans s'en accuser au fond de son cœur. Elle était bonne, portée à l'indulgence, mais il ne voyait point là une raison suffisante pour tromper sa confiance. Ses reproches devenaient d'autant plus vifs parfois, qu'il lisait sur le visage attristé de sa femme la peine que lui causait l'altération graduelle de sa santé. Que n'est-elle Reine Linon, se disait-il ; que n'est-elle cette blanchisseuse! je l'aimerais et mon existence se ranimerait peut-être ! Excellent raisonnement, auquel tant d'autres s'abandonnent. Ils souhaitent que leur femme soit leur maîtresse, ou, en d'autres termes, que leur femme, pour leur être agréable, cesse d'être leur femme. Je ne connais pas de repentir plus ingénieux.

De plus en plus alarmée du dépérissement de son mari, madame Ervasy consulta en secret d'habiles médecins. Chacun d'eux, selon l'usage, conseilla un traitement différent. Il faudrait qu'il voyageât, disait l'un ; il faudrait qu'il eût un enfant, disait l'autre. Nous avons épuisé la ressource des voyages, disait madame Ervasy ; quant à la seconde ordonnance, elle se bornait à l'accueillir en souriant.

Il n'est pas de femme, pour innocente qu'elle soit, à qui l'idée ne fût venue d'inspirer quelque bonne jalousie à Ervasy. C'est un stimulant merveilleux ; on en connaît les miracles. Avec qui monter cette dangereuse comédie? réfléchit madame Ervasy.

Les plastrons compromettent souvent autant qu'un amant réel. Et puis, mettrait-elle dans la confidence la personne qu'elle aurait choisie? se demanda-t-elle avec anxiété. Quelle fâcheuse confidence! Qui l'assurait que le monde,

aussi clairvoyant au moins qu'un mari, ne s'apercevrait pas le premier de cette intrigue, dont il découvrirait toutes les nuances, excepté l'innocent mensonge sur lequel elle reposerait? Le moyen lui parut d'abord impraticable ; cependant il promettait de trop beaux résultats pour qu'elle l'abandonnât sans l'avoir longtemps débattu. Sa pensée y revint sans cesse; elle s'y fixa. Ervasy éprouverait peut-être une douleur ; cette douleur l'occuperait, ferait diversion; de la diversion à un changement complet dans les idées, il n'y a qu'un pas. La santé est subordonnée au moral dans un corps bien organisé. Mais à la faveur de quel plan est-il possible de paraître ne pas avoir un amant aux yeux du monde, tout en en ayant un pourtant, un amant fictif qui n'est soupçonné que par le mari?

Madame Ervasy remonta de son expérience en défaut à l'expérience qu'on rencontre toute faite, et fort mal faite dans les livres. Les livres qu'elle avait lus étaient en grande partie des romans. Qu'avait-elle remarqué dans la plupart de ces romans, où les femmes ne sont peintes avec vraisemblance que pour les hommes, et jamais avec une ombre de vérité pour les femmes? Entre autres monstruosités ces romans lui avaient appris que les grandes dames ne prenaient à leur service que de beaux hommes pour remplir l'emploi de chasseur, afin d'en faire tout simplement leurs amants. Elle aurait ri autrefois jusqu'aux larmes de cette délicatesse avec laquelle on présente leurs passions dans les livres. Stupide ou niaise, qu'importe la croyance, si elle est admise, pensa-t-elle, et admise surtout par ceux qu'on a le plus d'intérêt à tromper? J'ai un chasseur, et il réunit, ajouta-t-elle mentalement, toutes les conditions dési-

rées : une belle figure, une taille de lancier, de fort beaux cheveux noirs, un air tout à la fois tendre et soumis. C'est un chasseur de la nouvelle école.

Le lendemain, au moment où Ervasy, après avoir pris le thé, allait, selon l'usage, passer dans son cabinet pour parcourir les journaux, sa femme sonna et fit demander son chasseur.

Dauphin, le beau chasseur, s'empressa de se rendre aux ordres de madame.

— Dauphin, lui dit-elle avec un grand sérieux, vous vous négligez depuis quelque temps.

Du pâle rose, le chasseur passa au rouge éclatant, en essuyant cette critique de madame Ervasy.

— Oui, vous vous négligez. Votre habit date du printemps dernier ; vos épaulettes sont trop grêles, et j'ai remarqué plus d'une négligence dans votre chaussure. Votre pied n'est pas mal, mais changez votre marchand de vernis. Mettez donc aussi quelquefois le pantalon de casimir blanc que l'on vous a donné.

— Me permettez-vous de disposer ce soir de Dauphin, demanda ensuite madame Ervasy à son mari ?

— Entièrement, répondit celui-ci sans s'informer de la visite ou de la course que sa femme méditait.

— Je vais à l'Opéra ; ne viendrez-vous pas m'y chercher ?

— Puisque vous le désirez, j'irai vous y prendre vers dix heures et demie.

Il se leva pour passer dans son cabinet.

— Encore un instant. J'ai à vous consulter, mon ami.

Après être montée sur un tabouret, madame Ervasy dit

au chasseur de s'approcher d'elle ; ce qu'il fit avec une grande promptitude.

— Ne pensez-vous pas, mon ami, que les moustaches de Dauphin sont mal dessinées. Je voudrais qu'on vît un peu plus vos joues, Dauphin, que les deux crochets descendissent jusqu'au menton qu'on doit soupçonner seulement. Je vais vous tracer cela. Donnez-moi cette plume, Ervasy.

Sans se déranger de sa lecture, Ervasy passa la plume à sa femme qui, appuyant une main sur l'épaule du chasseur, tout à fait ébahi de la licence, dessina de l'autre sur ses joues, avec une délicate précision, la forme à donner aux moustaches et aux favoris. L'opération fut assez longue pour qu'Ervasy eût pu la remarquer ; il ne s'en aperçut qu'à la fin, et ce fut pour dire à sa femme, lorsque le chasseur eut quitté le salon :

— Vous avez bien tourmenté aujourd'hui ce pauvre Dauphin ; que lui avez-vous donc fait ?

Ervasy n'attendit pas la réponse : il était rentré dans son appartement.

Ce n'est pas du premier coup qu'on réussit, pensa-t-elle. Ervasy ne sera pas toujours distrait.

On jouait ce soir-là, à l'Opéra, le *Diable boiteux*, délicieux ballet, amusant, spirituel, comme une nouvelle, heureux, comme tout ce qui naît d'une idée heureuse. Il y a des types primordiaux d'une inépuisable fécondité, mines d'or de la littérature. *Don Juan* est de ce nombre aussi bien que le *Diable boiteux*. Après avoir été une charmante tradition italienne ou espagnole, peu importe, *Don Juan* a été une belle comédie française ; il est devenu ensuite un magnifique opéra sur le piano de Mozart ; enfin un poëme

célèbre sous la plume de Byron. Tous les genres courent s'abreuver à une même source, quand elle offre cette universalité mystérieuse, fort difficile à expliquer. Peut-être n'y a-t-il pas d'écrivain, pas de poëte, pas de peintre, pas de musicien, peut-être n'existe-t-il que des sujets.

Du second au troisième acte, madame Ervasy ouvrit la porte de sa loge et roula son fauteuil. Dauphin était debout dans le corridor, à un pas de la porte. Il était vraiment remarquable par sa magnifique tenue. Tous ceux qui passaient près de lui n'arrivaient pas à la hauteur de ses épaulettes neuves, étincelantes comme celles du général Amoagos, dans la grande et belle comédie de *Vautrin*. Les ouvreuses étaient muettes d'admiration. Quel dommage, pensaient-elles, que cet homme ne soit pas maréchal de France ! Il y en a plus d'un qui ne le vaut pas.

— Dauphin, lui demanda madame Ervasy, de quel pays êtes-vous ?

Avant de répondre, le beau chasseur ôta son chapeau à plumes de coq, et le passa, en deux mouvements presque militaires, sous son bras.

— Madame me fait l'honneur de me demander...

— Le pays où vous êtes né !

— A Clichy-la-Garenne, madame.

Et moi qui le croyais Bavarois, pensa madame Ervasy, en tombant sur cette déception : un Allemand de Clichy-la-Garenne !

— Vous n'avez pas toujours été chasseur ?

— Non, madame, je ne l'étais pas en naissant.

— Je le suppose, dit madame Ervasy, en souriant. Je

vous demande si vous n'avez pas essayé d'une autre profession, avant d'entrer dans la domesticité?

— Faites excuse, madame, j'étais coiffeur avant d'être chasseur.

— Ah! vous avez été coiffeur.

— Oui, madame, coiffeur, dans la Grande-Rue, aux Batignolles.

— Et pourquoi avez-vous quitté cet état?

— Vous ne le devinez pas, madame?

— Pas le moins du moinde.

— Pourtant...

— Ah! mon Dieu! quelle question lui ai-je faite qu'il prend un air si extraordinaire, se dit avec un effroi comique madame Ervasy!

— Non, je ne devine pas pourquoi vous avez cessé d'être coiffeur.

— C'est que j'étais trop bel homme pour cela, répondit Dauphin en ayant l'impertinence de rougir.

Madame Ervasy rapprocha son fauteuil de la balustrade des loges et se dit : Voilà donc les hommes que l'on nous fait aimer dans les livres! Jamais je ne pourrai me décider à poursuivre la comédie jusqu'au dénoûment.

Au bout de quelques minutes elle se retourna pour voir l'impression qu'avait produite son brusque silence sur le chasseur, beaucoup trop bel homme pour coiffer les gens. La loge était encore ouverte, le chasseur avait repris sa pose immobile à l'entrée. La clarté horizontale du lustre qui frappait sa poitrine élevée et s'appliquait comme un masque de lumière sur son visage d'une coupe antique, d'un ovale athénien, le montrait dans les proportions

d'un demi-dieu. Ses vingt-cinq ans, ses cheveux noirs, ses dents blanches, ses lèvres d'une fraîcheur angélique, son front assez vaste pour passer pour intelligent, l'ensemble et le caractère de tous ces traits relevés par un regard tendre, fier, lumineux, et cette barbe qui les accentuait à la façon castillane, lui donnaient tout ce qui fait dans l'homme le charme et l'admiration des femmes. C'était le Méléagre pour la jeunesse, le bandit italien pour le teint.

— Ma foi, il est très-beau, s'avoua madame Ervasy, qui en reprenant sa première attitude, c'est-à-dire en tournant le dos au beau chasseur, laissa sur lui un imperceptible rayon de son regard. Dauphin croyait ne pas être vu. D'autres plus fins que lui l'auraient cru : mais les femmes voient avec leurs épaules. Et que vit-elle ?

Dauphin passa lentement sa main droite sous les pans de son habit somptueux, la glissa dans une des poches, et la retira ensuite avec la même précaution. Les deux mains se joignirent, et le beau chasseur, attentif à son œuvre, tordit avec ses doigts et coupa avec les deux ongles du pouce une espèce de petite corde noire. Un fragment resta dans sa main gauche, l'autre fut porté par sa main droite à ses lèvres, à ces jolies lèvres que nous avons comparées à celles d'un ange. Le petit morceau de corde fut ensuite poussé dans le fond de la bouche, et y resta.

— Grand Dieu ! murmura madame Ervasy. Il....

Nous écrivons le mot pour elle. Il n'y a pas à reculer, il faut l'écrire. Dauphin chiquait....

Madame Ervasy frémit de la découverte. La tabatière a passé dans nos mœurs. Par coquetterie, les élégants marquis du dix-huitième siècle prenaient du tabac en poudre,

qu'ils savaient répandre avec nonchalance sur la maline plissée de leurs jabots. En prisant, ils avaient occasion d'étaler la blancheur de leurs mains, de faire faire la roue à leurs manchettes, et d'éblouir autour d'eux par l'éclat de leurs bagues chargées de diamants. La révolution de 93 a naturalisé la pipe en France; cependant la pipe est restée dans la rue, tandis que le cigare, qui ne date guère que de la restauration, est bien près de s'introduire dans les salons même de Paris. Mais la chique, où la découvrir dans nos mœurs privées? Si le marin chique, la mer lui sert d'excuse; si le soldat chique, c'est parce qu'il ne peut pas fumer sous les armes. Excepté le soldat et le marin, personne n'a l'habitude de chiquer dans les villes, à Paris surtout, où il n'y a pas de marins. Pourtant il existe à Paris une classe qui fume dans la rue et qui chique en secret dans quelques établissements publics où nos habitudes n'ont pas encore donné droit d'asile au cigare. Cette classe, qu'on ne s'y méprenne point, ne fréquente ni les estaminets ni les endroits réservés au peuple proprement dit; elle se lève à onze heures, déjeune au café Anglais, dîne après une course au bois de Boulogne, sur les boulevards de Gand, et passe ses soirées à l'Opéra. Ce sont les dandys, les beaux jeunes gens dorés de la rue de Provence et de la Chaussée-d'Antin. Examinez leurs gestes au fond de leurs loges de damas, au moment le plus pathétique d'un opéra. Pensez-vous qu'ils se communiquent leur enthousiasme? Non. S'ils se coudoient, s'ils se mettent silencieusement en rapport, c'est dans la commune pensée de partager une petite corde de tabac Virginie. Le sacrifice a lieu sans bruit; celui qui reçoit sa part mystérieuse n'ôte pas même

ses gants, il ne dérange pas son lorgnon. La chique arrive derrière la joue avec une grande délicatesse de mouvements. Quand l'Opéra, en ce qu'il a de fin et de supérieur, chique, il serait injuste de condamner, sans circonstances atténuantes, pour le même délit, le domestique qui chique aussi.

Après tout, les femmes sont admirables en ceci, qu'elles prennent leur parti sur les défauts et les vices des hommes avec une facilité proportionnelle au dédain et à la répugnance qu'elles ont montrés d'abord. Il y a dans l'homme une telle supériorité comme homme, même à la distance la plus éloignée des conditions; ou si l'on aime mieux, et je crois cela plus vrai, il existe dans les femmes un si vaste fond de résignation, qu'un homme est moins repoussé par elles à cause de ses défauts, que tel autre homme en sera accepté pour ses qualités. La femme, c'est la beauté; l'homme, c'est une arme; sa plus belle qualité est d'être une arme. En d'autres termes, et généralement, la femme prend un homme, mais l'homme choisit la femme.

Madame Ervasy n'ayant au surplus aucune intention sérieuse d'aimer son chasseur, elle envisagea avec moins d'horreur, après cinq minutes de philosophie, la mauvaise habitude dont elle avait fait en lui la découverte.

Le rideau se leva sur le troisième acte du *Diable boiteux*, et la porte de la loge se ferma sur le beau Dauphin, qui reprit sa place contre le vasistas, laissé complaisamment à demi ouvert par madame Ervasy depuis le commencement du ballet.

Du coin d'une loge d'avant-scène, le prince aperçu à la soirée du banquier du faubourg Saint-Honoré, avait remar-

que la présence de madame Ervasy, et toutes les douleurs d'avoir vu son emprunt refusé lui étaient revenues à l'esprit. Son plaisir en fut troublé. Le charmant ballet n'eut plus aucun prestige pour lui : ni les riches décors, ni l'esprit répandu sur des scènes gracieuses, ni les danses passionnées de mademoiselle Elssler ne retinrent son attention.

Il suivit machinalement, et comme s'il assistait à une grande revue de ses troupes, les bonds moelleux, les sauts de chat-tigre, les contorsions castillanes, les ondulations, les frétillements veloutés, les tremblements voluptueux, les gestes de délire de la belle danseuse allemande, qui, de sa main frémissante, semblait prendre, en passant devant la rampe enflammée, tous les désirs des spectateurs et s'en faire une ceinture. Tous les regards l'adoraient, tous les cœurs l'aimaient, toutes les bouches baisaient le bout de ses petits pieds de satin. On n'était plus à Paris, la ville froide ; mais à Madrid, un soir d'été, quand les croisées sont ouvertes pour recevoir un peu d'air, quand il pleut du feu et des passions sur les bras dévoilés, les épaules nues des Castillanes, dont les yeux noirs tuent sur place,—quand elles foulent de leurs petits pieds les allées du Prado, embrasant l'espace de leurs conversations vives, jalouses, provocatrices, jouant des yeux, de l'éventail, de leur sein, qui fait craquer la florence noire ; on était à Madrid ; et quand tout ce beau sang moitié Maure, moitié chrétien, accourt dans les loges, dans les balcons des spectacles pour applaudir au bolero national, et haletant, ivre, épuisé, envoie son dernier bravo, son dernier souffle, son dernier baiser à la danseuse, qui, elle aussi, meurt sous tant de bonheur : telle était la salle de l'Opéra ce soir-là.

— Si M. Ervasy ne me prête pas cette somme, murmura le prince, au moment où il pleuvait des couronnes devant la danseuse, qui saluait le public avec la modestie d'une chaste nymphe après avoir dansé comme une bacchante, je serai obligé de vendre ma vaisselle plate.

— Cet acte vous a-t-il plu ? demanda madame Ervasy au chasseur, en reprenant la conversation.

— Oh ! oui, madame, beaucoup.

— Vous aimez donc la musique?

— Je ne dis pas non; mais ce n'est pas la musique qui m'a le plus diverti.

— Qu'est-ce donc? Le ballet? Il est fort gai, fort intéressant en effet. La danse est plus de votre goût que la musique?

— Certainement, madame, que la danse m'a fait grand plaisir, et je reverrai très-volontiers ce petit homme boiteux, qui a les crins rouges, un drôle d'habit jaune, des souliers montés sur des talons rouges comme un pigeon pattu, et une canne avec laquelle il tape toujours. J'ai bien ri; ah! j'ai bien ri! mais...

L'imbécile n'a pas seulement fait attention à Fanny Elssler, pensa madame Ervasy.

— Mais ce n'est pas ce qui m'a le plus surpris.

A la bonne heure, se dit la complaisante interlocutrice, il va me parler d'Elssler.

— Je n'oublierai jamais reprit-il, non jamais, cette peinture qu'ils nous ont fait voir, avec toute cette garniture de lumières.

— Bien ! pensa madame Ervasy; c'est du décor qu'il s'agit. Voilà donc ce qu'il préfère. Au fait, que de gens

mieux placés n'ont pas meilleur goût que lui. On peut d'ailleurs, sans crime, être préoccupé de l'attrait des décors, lorsqu'il s'agit d'un ballet.

— Oui, ce décor est fort remarquable, reprit-elle ; on ne devine pas comment on parvient à produire tant d'illusion. On croit voir une salle de spectacle au temps de Louis XV. Comme les figures se détachent sans effort du fond des loges et comme les loges sont supérieurement drapées ! On croit même, tant le prestige est poussé loin, continuer cette salle fictive, et participer réellement avec elle à un même spectacle.

Dauphin avait écouté, la bouche ouverte, le visage plein d'une perplexité à la fois respectueuse et comique, les paroles qu'avait dites madame Ervasy.

— Comme il me regarde d'un air singulier, pensa-t-elle. Ne m'aurait-il pas comprise? me serais-je servie d'expressions trop recherchées? c'est peut-être cela. Voyons. Et madame Ervasy répéta aussi simplement que possible l'éloge qu'elle avait donné au décor du troisième acte du *Diable boiteux*, décor admirable qui offre, comme chacun sait, la peinture exacte d'une salle de spectacle de l'ancien temps, garnie à toutes les places de personnes attentives à suivre la représentation d'un ballet. Elle ne fut pas plus intelligible cette seconde fois que la première. Le visage du chasseur ne se détendit pas. Dauphin n'avait pas compris.

— Madame, répondit-il cependant, me fait l'honneur de me parler d'une chose dont je n'ai pas connaissance. Je n'ai pas vu ce décor, qui doit être magnifique, puisque c'est l'avis de madame. Celui qui m'a paru si beau me représentait au naturel un endroit singulier, où il y a des lumières et pas de lustres.

Des lumières et pas de lustres, murmurait madame Ervasy.

— Un appartement où il y a quatre côtés et pas de murs.

— Quatre côtés et pas de murs... Que dit-il?

— Oui, madame, et pas de plafond.

— Et pas de plancher non plus? s'écria madame Ervasy avec impatience.

— Pardon, madame, il y a un plancher, et un solide plancher encore, puisqu'il porte d'énormes poutres poussées dans tous les sens par des hommes vigoureux. On voit aussi des cordes qui tombent, des cordes qu'on tend et de grandes boiseries pendues au bout de ces cordes.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! se dit madame Ervasy, — je le comprends maintenant. Le décor qu'il préfère est celui qui précède le décor dont je lui parlais. Elle se tourna brusquement vers la salle pour étouffer dans son mouchoir le fou rire dont elle fut saisie.

Comment n'aurait-elle pas cédé à cet accès de gaieté? Ce décor, personne ne l'ignore, ce décor, chef-d'œuvre de l'art pour le chasseur de madame Ervasy, représente un intérieur des coulisses avec les portants, les cordes, les poulies, les contre-poids, le derrière des frises, les tringles enfin, avec la plupart des moyens mis en usage par les machinistes pour faire mouvoir et fixer à leurs places les véritables décors. On a imité dans *le Diable boiteux* la physionomie de ces sortes de charpentes fort ennuyeuses dans leur état réel aux yeux de ceux qui ne peuvent s'en expliquer l'utilité. C'est au troisième acte qu'est placé ce décor : on le voit quand la danseuse, chargée du principal rôle du ballet figuratif qui s'emboîte dans le ballet même, *le Diable*

*boiteux*, est sur le point de paraître pour recevoir les affronts d'un odieux coup de sifflet. En sorte que ce décor si extraordinairement merveilleux pour le chasseur est l'absence totale d'un décor, — ce n'est pas un décor. Voilà pourtant ce que Dauphin mettait au-dessus de tous les décors. Dans un tableau de Raphaël il aurait admiré le châssis.

— Et mon chasseur, réfléchit madame Ervasy en jouant avec la chaîne de son bracelet, passe pourtant pour le soleil des chasseurs de Paris, de Londres et de Vienne. Je n'aurais pas voulu connaître l'Apollon du Belvédère, ajouta-t-elle en insistant malgré elle sur la niaiserie olympique de son superbe chasseur. Ma parole d'honneur, la divine beauté de l'Apollon me donne maintenant de sa personne une trop triste opinion.

Le prince, qui s'aperçut de la conversation établie entre madame Ervasy et une personne dont il ne pouvait distinguer les traits à cause de la distance, sortit de sa loge, et se mêlant aux promeneurs éparpillés dans le corridor pendant l'entr'acte, passa tout près de celle de la femme de son banquier. Il s'arrêta dans l'ombre à quatre ou cinq pas plus loin, et de là il s'assura à loisir que madame Ervasy mettait infiniment de la bienveillance à écouter son chasseur dont la beauté pas plus que la simplicité ne lui échappa. Paresse, bêtise ou supériorité, les grands ne s'étonnent de rien, c'est leur qualité distinctive. Personne ne la leur contestera. D'ailleurs l'histoire offre plus de preuves qu'on ne lui en demande pour attester leur parfaite disposition à ne pas s'émouvoir des goûts des dames titrées. Le grand Frédéric garda pendant cinq ans le si-

lence sur les intrigues de sa sœur, la princesse Amélie, avec le baron de Trenk. Henri IV évitait avec le plus grand soin les occasions de découvrir les infidélités de ses maîtresses, dont les caprices n'étaient pas toujours selon leur rang.

— Elle pourrait mieux choisir, pensa le prince; mais enfin puisque c'est son goût, qu'elle le satisfasse. Il faut le respecter.

Après la réflexion, une idée lui vint. Il examine le chasseur de madame Ervasy, l'étudie avec la pénétration des hommes de cour, lesquels, par condition, par habitude, par nécessité, sont les meilleurs physionomistes du monde. Il prend ensuite une note au crayon et regagne froidement sa loge.

M. Ervasy entrait dans la salle. Soit qu'il n'eût pas vu Reine Linon, soit qu'il eût été traité par elle plus mal que de coutume, il parut fort abattu en s'asseyant auprès de sa femme. Sa tristesse était silencieuse. Il eut à peine quelques paroles polies ; ses réponses se faisaient attendre; il soupirait. C'est décidément un homme perdu si je ne puis le jeter dans un autre ordre d'idées, pensa sa femme; il lui faut une diversion puissante et prompte. Quoi qu'il m'en coûte, j'emploierai celle que j'ai imaginée.

— Dauphin, dit-elle en ouvrant la porte, n'oubliez pas demain de me prendre à l'administration de l'Opéra cette même loge ; elle est fort commode. On jouera après demain *Fernand Cortez*. Je ne connais pas cet opéra; je veux l'entendre.

— Oui, madame.

— Connaissez-vous *Fernand Cortez ?*

— Je ne le connais que de réputation, répondit le chasseur.

— Le malheureux ! pensa madame Ervasy ; il prend sans doute *Fernand Cortez* pour un acteur. Attention à mes questions. S'il est trop bête tout est perdu. L'impossible est impossible.

— Vous verrez avec moi *Fernand Cortez.* C'est une pièce sur laquelle je tiens à avoir votre avis ; vous avez des opinions franches, simples, mais naturelles. Ce soir vous m'avez quelquefois surpris par vos remarques naïves sur le *Diable boiteux.*

— Madame est trop bonne.

— Non, c'est la vérité. J'aurais voulu que M. Ervasy vous entendît. Quel âge avez-vous ?

— J'aurai vingt-six ans à la Saint-Fiacre.

— Ah ! vraiment, vingt-six ans. Vous n'en paraissez pas vingt. Vos réflexions ne sont pas d'une personne de votre âge. Vous avez la figure très-jeune.

— C'est que madame n'a pas remarqué que je m'étais arrangé les favoris et les moustaches ainsi qu'elle le désirait. Ça change un homme.

— Je m'en étais, au contraire, aperçue tout de suite. Vous y gagnez beaucoup.

— Je vous remercie, madame.

— Onze heures moins un quart, dit Ervasy en regardant à sa montre. Voulez-vous que nous rentrions ? Le fond de l'air est un peu froid ce soir.

— Partons, répondit madame Ervasy, désespérée de la

profonde indifférence qu'avait montrée son mari en écoutant son dialogue avec Dauphin, si toutefois il l'avait entendu. Comment le rendre jaloux ?

## IV.

Le domestique le plus aimé, le mieux rétribué, le plus estimé de ses maîtres, celui qui n'a rien à désirer dans le présent, rien à craindre pour l'avenir, lit en cachette, le plus souvent possible, les *Petites Affiches*, dans l'espérance d'y trouver une meilleure place. Qu'on juge des autres par celui-là. Le serviteur sublime qui allait à la guillotine avec son maître n'existe plus, par la raison fort simple qu'il a été guillotiné. Tout domestique n'est plus que provisoirement là où il est en service. Les beaux livres, les éloquents journaux qui ont écrit pendant quinze ans que les domestiques fripons, ignorants, espions étaient les égaux et devaient être les associés de leurs maîtres, ont produit ce résultat satisfaisant, que le domestique prend maintenant un maître, tandis que le maître prenait autrefois un domestique. Nous ne sommes pas loin du jour où les domestiques donneront congé aux maîtres, et ne les prendront que sur de bons répondants. Nous sommes égaux devant la loi, sans doute, nous devrions l'être du moins ; nous sommes égaux devant Dieu, et je le crois fermement. Mais arrêtons-nous là. Non ! nous ne sommes pas naturellement égaux. Il y a des oignons qui produisent de belles fleurs, il y a des oignons qui ne sont que des oignons. Les uns et les autres affectent pourtant la même

forme. N'y a-t-il pas des chevaux de charrue, des chevaux de course et des chevaux de fiacre, parmi la race des chevaux? Demeurez également convaincus qu'il y a aussi des hommes de fiacre et des femmes—oignons; qu'il y a des gens nés pour être laquais, domestiques, balayeurs de rue, et rien autre. S'ils étaient par leur nature les égaux de M. Ingres, ils peindraient comme lui. Les égaux de M. de Balzac écriraient comme M. de Balzac; les égaux du général Lamoricière entendraient l'art de la guerre comme lui, à moins, toutefois, que *moins* ne soit l'égal de *plus*, — ce qui est vrai, je le répète, devant la religion et la loi, mais outrageusement faux partout ailleurs. — Jamais je ne croirai que le domestique de M. de Lamartine soit son égal.

Voici ce que Dauphin lut dans les *Petites Affiches* quelques jours après la représentation du *Diable boiteux*, à laquelle il avait assisté avec madame Ervasy :

« Un étranger de distinction désirerait prendre à son « service un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, d'une « figure agréable, d'une taille élevée et qui aurait déjà « servi en qualité de chasseur dans une maison de Paris. « Il remplirait cette fonction auprès de l'étranger qui fait « cette demande. Considéré, en position de parvenir à un « emploi d'un ordre différent, s'il sait se rendre digne de « la faveur de son maître par une bonne conduite, le « sujet agréé aura en entrant six mille francs d'appointe- « ments, et il touchera en outre trois cents francs par mois « d'indemnité quand il suivra la maison en voyage. — « S'adresser au bureau. »

Il se présenta au bureau des *Petites Affiches*, sur l'at-

trait d'une si belle place, des hommes de tous les âges, mais qui prétendaient tous n'avoir que vingt-cinq ans ; et comme chacun croit posséder un beau visage et une taille élevée, on vit accourir, croyant parfaitement remplir les conditions du programme, des nains transfuges du bocal, des monstres, des échappés de Geoffroy-Saint-Hilaire. Se fût-il présenté des Adonis, le directeur les aurait refusés sous divers prétextes. Il repoussa tout le monde. L'appel, on le devine, ne concernait qu'une seule personne, et tant qu'elle ne se présenterait pas, le champ resterait ouvert. Enfin l'oiseau vint au filet. Dauphin se rendit au bureau des *Petites Affiches*, confiant dans ses états de service, sa beauté et son élégante taille.

Dès qu'il se fut nommé, le directeur lui dit qu'il le considérait comme placé chez l'étranger, puisqu'il offrait et au delà toutes les garanties désirées. Il l'emportait, ajouta-t-il, sur trois mille et trois concurrents. Mais la préférence était légitimée par des qualités physiques et morales d'une incontestable supériorité.

Le directeur lui donna l'adresse du prince, en protestant qu'il ne voulait rien accepter d'un bel homme comme lui pour sa commission.

Le chasseur monta dans un fiacre de remise pour se rendre chez le prince. C'était le premier tour du char de triomphe. Il songea à Napoléon.

Si la santé du banquier Ervasy n'avait pas encore éprouvé de changement notable, malgré l'heureuse distraction de Reine Linon, c'est qu'Ervasy ne connaissait la jolie blanchisseuse du faubourg Saint-Honoré que depuis un mois environ. Les préliminaires sont en amour autant une

préoccupation qu'un plaisir. Qu'elle eût été ou qu'elle n'eût pas été sage jusqu'à l'heure où nous écrivons cette partie de son histoire, circonstance indifférente à signaler ici, elle ne s'abandonna pas, comme une esclave de Géorgie, à la volonté du maître. Vertu ou calcul, elle tint à distance tant qu'elle put ou tant qu'elle voulut celui dont elle avait éveillé l'amour. La scène de nuit où Ervasy figure prouverait le peu de chemin qu'il avait fait depuis l'origine de sa tendre intimité avec la grisette. Comme il l'aimait beaucoup, comme il l'adorait, comme il en était fou, il souffrait des mille bizarreries d'une affection dont il ne se croyait pas sûr. Un jour il espérait, le lendemain il renonçait à être aimé; le matin, il sortait joyeux et rajeuni de la maison de la blanchisseuse; le soir, en coudoyant les murs, il rentrait à son hôtel rongé d'inquiétudes. Ainsi, l'on s'explique comment sa femme ne s'était pas encore aperçue du salutaire ascendant de la grisette.

Il était six heures du soir quand le banquier entra chez elle ce jour-là, le jour, si l'on tient à un certain ordre chronologique, où Dauphin, son chasseur, avait dû se mettre en rapport avec le prince.

Reine était parée et prête à sortir. Un petit chapeau de paille, ainsi qu'on les portait alors, prenait sa jolie tête et se terminait à son menton par un gros nœud de ruban rouge liseré de bleu. Rien sur la passe, ce qu'une jeune femme peut y placer de mieux; et dessous, des cheveux doux et bouclés, inquiétant ses yeux, son menton rose, ses joues, comme un buisson raille une fleur d'amandier tombée dans ses épines. Sa robe était soie et coton; pour une grisette, c'est de la soie pure. Elle aimait par-dessus

tout le noir : c'est excellemment comme il faut. La robe de Reine était noire, sans volants ; elle saisissait étroitement ses épaules et sa taille, et bouffait avec une certaine exagération au dessous de la taille. Sa chaussure, de prunelle moirée aux reflets d'or, achevait une toilette élégante et simple, que rehaussait une mantille bordée d'un simple velours de soie. La dentelle l'avait effrayée ; elle est chère, et elle vieillit qui la porte.

Ervasy ne vit que le luxe de la toilette ; les détails lui échappèrent.

— Où allez-vous donc, que vous êtes si élégamment parée, lui demanda-t-il d'un ton qu'il aurait voulu rendre exempt d'humeur : vous ne m'attendiez pas ?

— Devinez.

Il faut toujours deviner avec les grisettes.

— A quelque dîner ; que sais-je ?

— Non, j'ai dîné il y a deux heures.

— Sitôt ! alors vous allez au spectacle ?

— Oui, monsieur.

Tous les fantômes de la jalousie frôlèrent les cheveux d'Ervasy. — Je l'ai surprise ! pensa-t-il.

— Et avec qui, s'informa-t-il en souriant, allez-vous au spectacle ?

— Devinez encore.

— Toujours deviner !

— Alors vous ne le saurez pas.

— Avec votre amant ! s'écria Ervasy.

— C'est ma foi vrai ! répondit Reine, et je n'attendais plus que lui pour partir.

Ce jour-là elle était charmante. Elle prit Ervasy par le

bout de l'oreille, et quand elle lui eut fait quitter sa place, elle lui dit : Nous allons, vous et moi, à la Porte-Saint-Martin ; c'est la première fois que nous verrons le spectacle ensemble. Est-ce aimable de ma part? Je suis à vous jusqu'à minuit. Le portier m'attendra ; je lui descendrai vingt sous demain matin.

— Venez ! partez vite. Vous me ferez la cour dans ma loge.

Ervasy, en retenant la délibérée grisette, avait moins en ce moment l'envie de lui presser les mains que de retarder le plus possible le moment de sortir. Il faisait jour ; si on le voyait monter en fiacre avec une jeune fille, que penserait-on ? Quel mal se donnent les hommes quand ils ne sont plus jeunes pour agir comme il leur plaît !

— Je vous en prie, lui répéta la grisette en frappant du pied, ne me fanez pas mes gants et ne me faites pas manquer surtout la petite pièce en m'arrêtant ici sans raison.

Faute de bonnes raisons, il fallut céder, descendre l'escalier clair comme à midi, et affronter les regards de la rue, toute pleine de gens qu'Ervasy, dans sa peur, s'imaginait connaître.

Au coin de la rue, il dit en exhalant un soupir de bonheur :

— Attendez-moi là un instant, je vais chercher une voiture.

Il avait aperçu une place de fiacres.

— Êtes-vous fou ?

— Pourquoi cela, Reine?

— Supposez-vous donc que j'ai fait toilette pour le co-

cher. Autant vaudrait se rendre au spectacle en bonnet de nuit que d'y aller en fiacre. Il fait un temps doux, le pavé est sec, gagnons les boulevards, et rendons-nous à pied jusqu'à la Porte-Saint-Martin. Un fiacre!

— Tous les boulevards à pied! se dit Ervasy, qui foulait déjà triomphalement la place Vendôme, sa grisette sous le bras.

Il obéit. Mais son sang pétillait dans ses veines. Il n'osait regarder ni à droite, ni à gauche, ni en face. Si M. le comte me voyait! si M. le marquis m'apercevait! si mes commis me rencontraient! Et chaque nez qu'il entrevoyait en soulevant un peu la paupière lui semblait un nez connu. C'est lui! c'est bien lui! ah! oui, c'est lui, pensait-il. Ma femme!!! fut-il sur le point de crier au coin du faubourg Poissonnière. Ce n'était pas elle. On voit partout sa femme quand on a une maîtresse sous le bras. C'est la tête de mort que les Egyptiens faisaient passer au dessert.

Son martyre eut un terme. Ils arrivèrent à la Porte-Saint-Martin. Ervasy courut aussitôt s'enfermer avec Reine dans une loge de seconde galerie, et tout fut oublié.

Les plaisirs champêtres ont leur prix, quoique l'herbe tendre soit un affreux divan, et qu'à la campagne le soleil y soit toujours trop chaud et l'ombre trop froide. Mais les portes bien fermées, les tapis bien épais, les cheminées chaudes, les lampes paisibles, les doubles rideaux ne sont pas ennemis des tendres tête-à-tête. La femme sur l'herbe est une fleur, a dit un poëte arabe, la femme dans un fauteuil est une reine, mais la femme assise sur un tapis est une femme.

Au nombre de ces jouissances civilisées, un peu trop

rabaissées par les poëtes de gouttières, celle de s'enfermer dans une loge avec une femme aimée, est une des plus savoureuses. L'égoïsme triomphe, il se fait une part de lion; et voilà le plaisir. On a seul, on garde seul, on possède seul devant tout le monde celle qu'on croit être enviée par tout le monde. Les petits soins qu'on lui prodigue, et que j'appellerais circulaires, sont charmants; ils sont infinis. Poser le chapeau, le châle, rapprocher les fauteuils, causer, se taire, expliquer, parler bas, se sourire pour faire encore moins de bruit, peut-être se prendre la main. C'est une ruche; on fait du miel.

— On jouait ce soir-là, à la Porte-Saint-Martin, la *Tour de Nesle*.

— Ah! c'est M. Bocage, s'écria tout à coup la grisette, en voyant le célèbre acteur; il me plaît; il est fort bien; comme il met de l'expression dans tout ce qu'il dit. Il est encore très-jeune, n'est-ce pas? Mais regardez donc, il est admirable!

Les acteurs ont été de tout temps les rivaux que les femmes, même celles qui ne sont pas grisettes, opposent, sans avoir l'air d'y mettre de la méchanceté, aux hommes dont elles sont aimées.

— Mais oui, bégaya Ervasy, il joue avec chaleur. Vous vous enthousiasmez vite.

— Est-ce qu'on s'enthousiasme doucement? demanda naïvement Reine.

Comme l'acte finissait, elle dit :

— Il fait chaud ici. N'avez-vous pas soif?

— Prendriez-vous une limonade?

— Assez volontiers, répondit Reine.

Il est de coutume établie qu'une grisette mange au spectacle autant qu'elle s'amuse. Au premier acte Reine prit une limonade, au second une groseille, au quatrième une glace.

Qu'on ne demande pas si Ervasy fut ravi en voyant cette jeune fille rire, pleurer, frémir, manger des gâteaux, applaudir, s'élancer hors de la loge et avoir peur de gâter sa robe de trente-cinq francs.

— Tu es charmant! lui dit-elle, dans un moment où l'ivresse du spectacle faisait sur elle l'effet du vin de Champagne. Tu es charmant! —Va m'acheter deux sous de galette au Gymnase.

Ervasy, qui ne redoutait plus la délation du grand jour, courut à toutes jambes, chercher, à Reine, de la fameuse galette du Gymnase. Il en mangea avec elle dans un coin de la loge, et rien ne lui avait jamais paru si exquis.

Cette soirée de bonheur se termina comme se terminent, à Paris, toutes les soirées de ce genre, c'est-à-dire par une pluie battante. On rentra en fiacre au faubourg Saint-Honoré. Et Reine fut fière d'apprendre aux gens du premier, au portier et à la fruitière, qu'elle revenait en voiture.

La révolution s'était largement opérée dans le moral d'Ervasy. Malgré la pluie, il gagna à pied son hôtel. La joie est pleine de fantaisies.

Rentré dans son appartement, Ervasy se mit à jouer de la flûte. Depuis quatorze ans il n'en avait joué.

Mon pauvre mari est devenu fou! s'écria madame Ervasy, en s'assurant que c'était bien son mari qui exécutait un vieux solo sur la flûte.

## V.

Dauphin, le chasseur de M. Ervasy, fut introduit chez le prince, dans un hôtel de la rue de l'Université. Très-familier, comme le sont tous les grands seigneurs, quand ils espèrent tirer parti de la familiarité, le prince le reçut dans une salle basse donnant sur le jardin de l'hôtel.

—Vous savez, dit-il au chasseur, respectueusement debout devant lui, les conditions auxquelles je désire attacher un chasseur à ma personne?

— Oui, monseigneur, et ces conditions me conviennent.

— Dans quelle maison êtes-vous en ce moment?

— Chez M. Ervasy, banquier, faubourg Saint-Honoré.

— Je le connais beaucoup, répliqua le prince, qui ne voulait pas, si, par impossible, Dauphin se souvenait de l'avoir vu chez M. Ervasy, paraître d'abord s'entourer de mystère.

— Vos gages sont-ils satisfaisants?

— Très-beaux, monseigneur.

— Vous traite-t-on avec douceur, avec bienveillance?

— Je n'ai qu'à me louer de la bonté de mes maîtres.

Le prince parut réfléchir un instant.

— En vérité, reprit le prince, il m'est pénible de vous détacher d'une maison dont vous n'avez qu'à vous louer. J'hésite.

Le chasseur se repentit d'avoir rendu une justice si complète à ses maîtres; il chercha aussitôt à réparer le mal.

— Je suis bien, sans doute, reprit-il, cependant j'ai sou-

vent à supporter la mauvaise humeur de monsieur, il a un caractère incompréhensible. Il gronde pour rien, il est toujours malade, change de volonté à chaque instant, fait atteler et dételer dans la même minute; il nous oblige à l'attendre quelquefois jusqu'à deux heures après minuit.

— Ces caprices sont fort excusables dans un homme malade, interrompit le prince; mais madame ne vous donne aucun sujet de plainte.

— Madame a aussi ses lunes.

— Caprices charmants, légers, dit le prince, caprices d'une femme adorée de son mari.

— Je ne sais pas s'il l'adore la nuit, pour ne parler que de ce que je connais, répliqua le chasseur, mais le jour il ne fait guère attention à elle.

— La plupart des ménages parisiens en sont là, monsieur Dauphin, dit le prince; d'ailleurs madame a des goûts que M. Ervasy n'a pas le temps de partager. Rendre des visites, recevoir, aller au bal, au spectacle.

— Madame, c'est un fait, continua Dauphin, aime beaucoup le spectacle, je le sais, moi qui l'accompagne toujours.

— Vous plaindrez-vous encore de cela? Voyons, monsieur Dauphin.

— Ce n'est pas pour me plaindre que je le dis, monseigneur.

— Vous seriez fort injuste, convenez-en.

— D'autant plus, ajouta l'interlocuteur du prince, que madame me fait quelquefois l'honneur de me parler au spectacle; elle me demande mon avis sur telle pièce, sur tel acteur.

— Mais c'est très-bien, dit le prince, en jetant la sonde dans l'abîme de cet imbécile. Ah! madame cause ainsi amicalement avec vous : — c'est vous croire digne de cette estime. Une pareille confiance prouve que vous ne resteriez pas longtemps auprès d'elle comme simple domestique.

Dauphin ne laissa voir sur son visage aucune expression de surprise à ces premiers coups de pioche donnés à ses pieds par le prince, son futur maître, dans le but de tracer autour de sa discrétion une première tranchée.

Est-ce fatuité, niaiserie, se demanda le prince. Allons plus avant.

— Oui, plus j'y songe, monsieur Dauphin, reprit-il, plus j'éprouve des scrupules à priver une honorable maison de Paris des services d'un excellent sujet comme vous. Les bontés de madame Ervasy sont la preuve de la considération dont vous jouissez auprès d'elle particulièrement. Vous-même perdriez beaucoup en la quittant; car, comme je viens de vous le dire, il est hors de doute que vous remplirez bientôt d'autres fonctions dans l'hôtel. Elle a su vous distinguer; son choix n'est pas indifférent; il s'explique, il se justifie. Profitez; sachez profiter d'une occasion si favorable, si rare; hâtez votre fortune : on est parti de plus bas pour aller bien haut.

— Je crois, dit Dauphin entrepris comme quelqu'un qui aurait écouté un discours dans une langue étrangère et qui afficherait un embarras exactement semblable à la modestie, je crois, monseigneur, que je ne fais pas votre affaire.

— Pardon, reprit le prince; c'est que vous la faites trop bien. Je veux vous avoir, mais non pas vous enlever.

Dauphin sourit à cette bouffée d'encens, au milieu de laquelle il ne vit pas beaucoup plus clair.

Si c'est excès d'esprit, se dit le prince, qui en doutait fort, je ne risque rien, il me rendra la main; si c'est de la stupidité je risque encore moins.

— Jugez vous-même, monsieur Dauphin, reprit-il, dans quel embarras vous me mettriez, dans quelle position vous vous placeriez vous-même, si madame Ervasy s'opposait ouvertement à ce que vous sortissiez de chez elle : on s'attache aux personnes dans toutes les conditions. La vôtre n'exclut aucune affection profonde, sincère, élevée.

Le prince s'arrêta ; la mine touchait aux parties vives. Dauphin baissa la tête.

J'ai deviné, se dit le prince; la place est à moi. Il faut qu'on capitule : sonnons l'assaut.

— Puisque décidément monseigneur ne veut pas de mes services, répliqua Dauphin, je lui demande pardon de l'avoir dérangé.

Dauphin se disposa à sortir.

Que de finesse, ou que de bêtise, réfléchit le prince; je n'ai pu rien en tirer.

— Non, restez, monsieur Dauphin, s'écria-t-il; j'ai mieux à vous dire. Vous ne quitterez pas la maison Ervasy, et vous passerez pourtant à mon service. Je vous prends; mais, ne pouvant vous emmener avec moi dans mon voyage, qui doit durer un an, je vous laisserai à Paris. On vous payera régulièrement cinq cents francs par mois jusqu'à mon retour; et à mon retour, je vous attacherai entièrement à ma personne. Ainsi tout se concilie :

vos devoirs envers de bons maîtres, et votre désir de passer à mon service.

— Voilà le denier qui règle nos engagements, ajouta le prince en offrant un billet de banque de 500 francs à l'émerveillé Dauphin.

— Mais, monseigneur, dit le chasseur, que ferai-je pour mériter cette preuve de générosité?

— Vous taire sur nos conventions, afin de ne pas me compromettre auprès d'un honorable banquier comme M. Ervasy, que j'affligerai toujours assez dans un an en le privant de vos bons offices.

— Quant à cela, monseigneur, soyez parfaitement tranquille. Je suis la discrétion même. Je verrais les choses du monde les plus extraordinaires que je ne dirais rien. Au fond vous avez raison, mon prince, il ne faudrait pas faire de la peine à un brave homme comme M. Ervasy.

— Mettez ceci dans votre poche, conseilla le prince à Dauphin, qui prit le billet de banque.

— Oui, Dauphin. La simple probité commande d'avoir des égards envers ceux qui prennent nos intérêts.

— Maintenant j'ai peur de le faire trop bête, réfléchit le prince. Il vient de m'échapper une étrange naïveté.

— D'autant plus, reprit Dauphin, que ce bon M. Ervasy s'en va par un mauvais chemin depuis quelque temps.

— Oui, il ne jouit pas d'une bonne santé.

— Elle est fort mauvaise, monseigneur, sa santé.

— Quel est son mal?

— Qui le sait!

— Pourquoi ne s'entoure-t-il pas, riche comme il

est de tous les genres de distraction? Il y a le spectacle, les voyages, les procès...

— La boisson, ajouta Dauphin.

— Certaines inclinations de fantaisie, poursuivit le prince.

— Comme qui dirait les femmes, s'écria Dauphin en riant.

— Eh oui, Dauphin.

— Ce serait une idée à lui donner.

— Et cette idée le sauverait peut-être, dit le prince.

— Si je savais... Et puisque vous l'aimez tant, monseigneur...

— Lui inspirer cette idée, Dauphin, est chose délicate. Auparavant il conviendrait de l'étudier, de le suivre de près, de savoir où il va : c'est indispensable. Par exemple, s'il était dévot, puisque tu dis qu'il fait des absences dont on ne sait pas le motif, il faudrait se garder de tenter un pareil projet.

— Je saurai tout, et je vous dirai tout, monseigneur.

— Pourquoi me rapporter? ce n'est pas nécessaire. Il s'agit de la précieuse santé de M. Ervasy et non de satisfaire ma curiosité.

— Une santé bien chancelante, monseigneur.

— Alors vite à l'œuvre, Dauphin.

— Dès ce soir, monseigneur.

— Je t'y engage, Dauphin, dit le prince, qui tutoyait son chasseur depuis qu'il était passé à son service.

— Mais surtout le plus grand silence.

— Monseigneur, je vous le jure.

— Tu ferais mourir M. Ervasy si tu avais l'imprudence,

par ton indiscrétion, de lui laisser croire que sa vie est en danger. Adieu, Dauphin. Viens ici quand tu voudras.

— Monseigneur, j'espère revenir bientôt.

Dauphin sortit de l'hôtel avec la conscience d'avoir fait la meilleure action du monde, en contractant avec le prince.

— Si cet imbécile avait été l'amant de la femme, murmura le prince, en voyant s'éloigner les plumes de coq de Dauphin, j'aurais eu la femme par le domestique, et le mari par la femme; l'emprunt était souscrit en huit jours. Puisqu'il n'en est pas ainsi, il a fallu tourner la direction des batteries. Attendons... La femme n'a pas d'amant, pas d'intrigues; mais le mari?.. Ni l'un ni l'autre, ce n'est pas possible.

## VI

Dans le faubourg Saint-Honoré, et sur la porte de la maison de Reine Linon, la conversation que nous allons rapporter avait lieu, quelques jours après la visite de Dauphin au prince.

En tendant son cou vers le magasin de la fruitière, le portier de la maison disait : Est-ce étonnant, voilà trois jours que la petite blanchisseuse n'est pas rentrée! Il lui est arrivé quelque chose.

La fruitière, en s'adressant à l'épicier, répétait : Est-ce étonnant, voilà six jours que la petite blanchisseuse n'est pas rentrée chez elle. Elle est partie avec quelqu'un.

Trois jours étaient devenus six jours, et quelque chose s'appelait déjà quelqu'un.

L'épicier, en parlant au mercier, répétait : Voilà plus de douze jours que la petite blanchisseuse n'est pas rentrée chez elle. On l'a enlevée.

Le mercier faisait quelques pas vers le pharmacien, et lui répétait : Voilà bien quinze jours que la petite blanchisseuse n'est pas rentrée chez elle. Elle s'est noyée.

Suivie d'un commissionnaire qui portait derrière elle un sac de nuit, Reine Linon passait sous le seuil de sa porte au grand étonnement du portier, de la fruitière, du mercier et du pharmacien.

Le lendemain, Dauphin se présentait à l'hôtel du prince et demandait à lui parler.

— Monseigneur, dit-il en le voyant, j'ai déjà des nouvelles à vous apprendre.

— Parle, Dauphin.

Le chasseur raconta alors au prince que le jour même où il avait eu l'honneur de le voir, M. Ervasy, était parti pour Versailles. Il y était allé, avait-il dit à madame Ervasy, dans l'intention de débattre quelques intérêts de propriété avec les actionnaires du chemin de fer. Dauphin n'avait pas pu le suivre si loin ; mais, préoccupé de son engagement envers le prince, il avait passé une grande partie de son temps au débarcadère du chemin de fer, afin de voir arriver de Versailles, pour peu que le hasard fût favorable, son excellent maître M. Ervasy.

— Le voyage seul, interrompit le prince, était un événement heureux pour sa santé.

Passant à côté de la réflexion, Dauphin continua et dit que par un bonheur extraordinaire il s'était trouvé là juste au moment où M. Ervasy sortait du wagon.

— Était-il un peu engraissé ? demanda le prince.

— Il était accompagné d'une jolie petite femme, blonde, jeune, qui portait un beau bouquet de dalhias.

— Et ils se sont quittés, cela va sans dire, après être descendus du convoi ?

— Pas du tout, monseigneur. Ils sont montés tous deux dans une petite voiture.

— Naturellement, tu les as aussitôt perdus de vue.

— J'ai eu, le croiriez-vous ? la curiosité de les suivre. J'ai pris un fiacre, et j'ai dit au cocher de suivre la petite voiture.

— Je prévois que le cocher était gris, et qu'il t'a mis à la suite d'un corbillard.

— Il était gris, mais il m'a arrêté à vingt pas de la maison devant laquelle s'était arrêté la petite voiture.

— Le reste, comme de raison, ne t'est pas connu ?

— Le reste, monseigneur, n'était pas difficile à connaître. La jeune fille se nomme Reine Linon ; elle est blanchisseuse, et j'ai pris par écrit, de peur de l'oublier, le numéro de la maison.

— Ceci n'est d'aucune importance pour personne, dit le prince en lisant le numéro ; l'essentiel est de savoir si ce voyage a fait du bien à ton maître.

— Il est rajeuni de dix ans. Il a dit des choses fort amusantes à sa femme tout le long de la soirée. Je n'en revenais pas.

— Ah ! j'en suis charmé, s'écria le prince. Il faudrait conclure de ce que tu m'as dit que les voyages en chemin de fer seraient peut-être un excellent moyen de ramener

ton maître à la santé. Et que penses-tu, Dauphin, de cette jeune fille qui était avec lui?

— Ce que je pense? je n'ose pas vous le dire, monseigneur.

— Pourquoi cela? Voyons, dis.

— Ce pourrait bien être quelque enfant naturel de M. Ervasy. Quand les riches n'ont pas d'enfants chez eux, ils en ont toujours chez les autres, disait mon père.

— Tu as raison, Dauphin. Mais, passons là-dessus; bornons-nous à nous réjouir de l'amélioration survenue dans la santé de ton maître. J'ai quelques affaires pressées.....

— Monseigneur, je serai toujours à vos ordres.

Dauphin sortit.

Le prince sonna.

Son secrétaire parut.

— Prenez deux cents louis sur vous.

— Oui, monseigneur.

— Sortez et achetez une parure en émeraudes de quatre mille francs, environ. Vous envelopperez l'écrin dans un papier très-commun, solidement, mais grossièrement cacheté, et sans dire qui l'envoie, vous laisserez ce paquet au portier d'une maison du faubourg Saint-Honoré, dont voici le numéro.

— Lisez-vous bien le nom?

— Oui, monseigneur:

« Mademoiselle Reine Linon, blanchisseuse. »

— Très-bien. Allez, ne perdez pas de temps; je vous recommande surtout de ne pas descendre de voiture devant cette maison.

A l'aide d'un raisonnement où la bonté du cœur et la

vanité trouvaient leur compte, madame Ervasy s'attribuait le mieux apparent de la santé de son mari. Rien ne lui aurait ôté de l'esprit qu'un commencement de jalousie avait amené ce résultat souhaité. Non qu'Ervasy se fût aperçu, et franchement elle osait presque s'en féliciter, de la comédie burlesque à laquelle elle avait intéressé Dauphin, mais il avait dû comprendre qu'elle savait se passer de lui pour se distraire, aller dans le monde, vivre satisfaite. Il avait dû remarquer qu'elle s'était réduite à se contenter dans beaucoup d'occasions de la présence auprès d'elle d'un simple domestique, puisqu'elle avait perdu le mérite d'être pour lui, Ervasy, une compagne utile, indispensable. Elle ignorait que le bonheur dans le ménage éclôt de lui-même comme les fleurs dans les forêts ; elles sont simples, mais leur éclat vient d'elles-mêmes, et leur parfum, s'il est petit, ne passe jamais.

Ervasy n'abusait sa femme par le témoignage d'une joie réelle que parce qu'il l'apportait du dehors ; elle en recevait la lumière et la chaleur, mais le foyer n'était pas en elle. Heureux, son mari répandait le contentement tant qu'il durait, mais si Reine Linon ne le lui communiquait pas lorsqu'il la quittait, il n'en avait pas à donner autour de lui. Que de femmes se créent la même illusion ! Elles ne savent pas, étant placées dans la position de madame Ervasy, qu'elles ne sont que des occasions de joie pour leur mari et rarement des causes.

Le moral d'Ervasy était en pleine convalescence et suivait parallèlement les progrès de sa santé, en voie de retour. C'était l'ouvrage de Reine Linon, qui ne s'en doutait pas ; elle faisait le bien sans le savoir. Pourvu qu'Ervasy

la conduisît déjeuner à Saint-Cloud, à la *Tête-Noire*, dîner dans l'île Saint-Denis, chez Perrin, aux concerts Musard, et dans vingt autres endroits différents, elle laissait Ervasy libre de se bien porter à cause d'elle. Seulement il ne fallait pas qu'il lui dît : Rentrons, il fait froid; asseyons-nous, il fait trop chaud; n'allons pas à pied, je suis trop las; ne montons pas dans un coucou, j'aurais honte d'y être vu. » Point de ces mauvaises raisons. Quiconque vit avec une grisette doit être jeune ou apprendre à le redevenir. Sur ce point elle est sans pitié; elle n'admet pas la vieillesse, elle n'y croit pas; elle n'y arrive du reste jamais comme grisette. Une vieille grisette n'existe pas. Comme la perdrix, elle change de nom en vieillissant. Que devient-elle? Que deviennent les vieilles lunes?

De quel saisissement ne fut pas atteint Ervasy en surprenant Reine occupée à adorer sous tous les angles, près de la croisée, un écrin où brillaient un collier, des bracelets et des boucles d'oreilles en émeraudes? Il eut besoin de relâcher le tour de sa cravate et d'ouvrir quelque peu son gilet; il vit vert partout; ses oreilles sifflèrent; il chancela sur ses jambes.

— Voilà qui est galant, j'espère, s'écria Reine, en étalant dans tout son jour la brillante parure d'émeraudes.

Ervasy n'eut pas une parole de réponse.

— Eh bien! j'en avais rêvé la nuit dernière, ajouta Reine. Un petit nègre m'offrait dans une corbeille un cachemire des Indes et une parure dans un écrin.

— Trouvez-vous que ces boucles d'oreilles vont à mon teint? demanda Reine en essayant un à un les divers bijoux.

— Je trouve que vous vous êtes assez moquée de moi, répliqua Ervasy du ton le plus décontenancé.

— Me moquer de vous ! est-ce que je rêve? cependant je ne vois pas le petit nègre.

— Ne faites pas semblant de déraisonner, Reine. Je vous ai surprise : vous avez reçu cet écrin de la part d'un amant. Vous me trompiez.

L'étonnement, la colère, mille nuances de surprise passèrent sur le visage de la blanchisseuse. Ervasy était trop ému pour qu'elle lui demandât s'il voulait plaisanter avec elle. Reine ne laissa échapper que ces mots :

— Mais je croyais que c'était vous qui m'aviez envoyé cet écrin?

Elle examina ensuite si l'adresse qui accompagnait l'envoi portait son nom.

— C'est bien mon nom : Reine Linon, blanchisseuse. Tenez, dit-elle à Ervasy avec un désintéressement plein de franchise, gardez-le; je n'en veux pas, puisqu'il ne vient pas de vous.

— Mais ne soupçonnez-vous personne?

— Personne.

— Votre propriétaire?

— Il commencerait, répliqua Reine, par ne pas me faire payer mon loyer.

— Mais c'est un objet de quatre ou cinq mille francs, dit Ervasy.

— C'est grand, interrompit Reine.

— Toujours vous est-il adressé par quelqu'un qui vous aime.

— Les gens qui nous détestent, dit Reine en prenant la

chose avec plus de calme, ne nous envoient pas des diamants verts.

— Il n'y pas de diamants verts. — Cela s'appelle des émeraudes. Je disais que c'est l'offre de quelqu'un qui veut vous séduire.

— C'est possible.

— Que lui répondrez-vous?

— Voyons, votre *vous* m'ennuie. Je ne puis pas répondre au mur. Si quelqu'un se présente je verrai.

— Que verrez-vous?

— Je verrai un beau jeune homme, s'il est beau.

— Et s'il a des intentions, si...

— Obligez-moi, dit Reine, d'aller vous calmer avec une promenade aux Champs-Élysées. Ces monstres d'hommes croient qu'on se donne pour une parure de coco comme les négresses. Ah! vous êtes jaloux. Je m'en doutais depuis l'autre jour. Vous faisiez des yeux terribles à un beau Turc qui revenait avec nous de Versailles. Il me plaît, moi, d'être admirée et d'être crue sur parole. Je ne connais pas celui qui m'a envoyé cet écrin; s'il vient je le lui rendrai; s'il est beau je vous en ferai part.

— Vous ne me dites pas la vérité, dit Ervasy en prenant prudemment son chapeau et ses gants.

— Vous ne voulez pas de cette vérité, dit Reine en faisant reculer du regard le pauvre Ervasy jusqu'à la porte de la chambre, je vais me servir de l'autre.

J'ai été suivie hier par le Turc de Versailles : il a pris chez le portier mon nom, mon adresse, et c'est lui qui, ce matin, m'a envoyé l'écrin. Attendez encore, dit-elle à Ervasy : Avant que vous ne partiez, permettez-moi de vous

rendre un service. Vous avez là un cheveu noir qui fait tort à ces gris.

Reine arracha en riant avec malice le cheveu noir et ferma brusquement la porte de sa chambre sur le visage d'Ervasy.

Molière a prétendu, avec sa sagacité ordinaire, que la grammaire régentait jusqu'aux monarques ; qu'eût-il dit de la logique qui renferme dans ses attributions le monde entier, et par conséquent la grammaire? Or la logique prit la place d'Ervasy expulsé et tourmenta singulièrement l'esprit de la blanchisseuse de fin. Impossible de mettre, comme un amant, la logique à la porte. Reine Linon se dit qu'elle avait traité avec beaucoup trop de légèreté, devant Ervasy, la question de l'envoi de l'écrin. Recevoir, c'est s'engager ; accepter, c'est contracter obligation. Rien pour rien dans ce monde, et peu pour beaucoup dans un certain monde. D'où provenait cet acte de générosité dont le mystère aggravait l'importance?

Après un long examen de conduite, elle alla poser l'écrin sur la cheminée et elle s'en éloigna ensuite avec un noble sentiment d'appréhension. Ses paupières frangées de longs cils descendirent sur ses yeux timides, ses mains se posèrent sur ses genoux ; Reine fut sur le point de pleurer. Je l'ai affligé, murmura-t-elle ; il avait raison pourtant.

Au milieu de ces pensées de regrets, on frappe deux petits coups voilés à sa porte ; c'était le choc d'une main gantée. Un pressentiment soudain remua Reine jusqu'au fond du cœur. Elle met vite un tablier grossier devant elle, dérange en un clin d'œil l'ordre trop coquet de sa coiffure, et elle court ouvrir.

Un jeune homme de vingt-cinq ans entra dans la petite chambre, en s'informant s'il avait l'avantage de parler à mademoiselle Linon. Pour toute réponse, Reine lui présenta un siége, et resta debout près de la croisée, ne sachant au juste ni à quel endroit, ni dans quelle position se mettre devant lui. Elle ne s'attendait pas, il faut le dire, à recevoir un visiteur d'une physionomie aussi avantageuse. Plus l'écrin lui avait semblé riche, et plus elle s'était peint sous des traits disgracieux le personnage qui l'avait offert, et qui, selon elle, avait prétendu éblouir, étant incapable de plaire. Le mécompte, si cela doit s'appeler un mécompte, était complet. Jeune, d'une taille souple, illuminant un beau visage brun, doré par les lueurs de ses yeux bleus expressifs, il donnait une valeur infinie à la finesse de sa structure pleine et nerveuse, par une mise parfaite, particulière à quelques privilégiés du goût. A l'élasticité des mouvements qu'ont les Français, il joignait l'exquise tenue des élégants de Londres, mérite difficile, dont il faut tenir compte aux méridionaux, peu habitués à supporter la gêne dans leurs climats chauds. Son pantalon noir, demi-collant, descendait sur ses bottes avec une précision dont Humann, le maître à tous dans son art, a trouvé, à force d'habileté, le rare secret. Ses pieds annonçaient une origine, exempte de tout mélange avec des races déformées par le travail. Ils étaient minces, brisés, et se ployaient comme une main de femme. Tant de beauté, tant de distinction ne furent pas sans effet sur Reine. Elle aurait volontiers souhaité avoir affaire à quelque vieux poursuivant, à quelque perruque blonde, afin de rejeter avec dédain des offres blessantes. Venues de si fines et si nobles mains, les offres ne frois-

saient presque plus. Elles étaient une erreur, une inconvenance, mais comment y voir un crime, même un affront !

Cependant Reine, qui se croyait en droit de parler la première, la délicatesse lui imposant le devoir de refuser le don de l'écrin même avant d'entendre les raisons qu'on avait pour le lui offrir, alla prendre les bijoux et les rendit. En les déposant entre les mains de celui qui la regardait agir avec un sourire de bienveillance et ne voulait pas tout de suite la contrarier, elle dit qu'elle ne devinait pas les intentions cachées d'un tel hommage. Elle s'estimait assez pour croire à une erreur commise à son égard : elle fut éloquente à sa manière. Si Reine avait eu l'habitude de se maîtriser, elle aurait peut-être en ce moment causé au jeune homme, attentif à l'écouter, une peine réelle, mais elle monta trop haut ; elle mit trois clefs à son indignation ; la vérité se perdit dans les airs. Sans lui supposer de l'hypocrisie, son auditeur la jugea à fond, il la jugea bien : il la plaça à une élévation raisonnable, mais non inaccessible.

Il dit à Reine avec l'inimitable réserve des gens bien élevés, quand elle eut achevé son petit discours vertueux :

— Mais je ne vous aime pas, mademoiselle, je n'attends pas de vous, je vous jure, le moindre retour d'affection. Peut-être sommes-nous allés trop vite tous les deux.

Chez les femmes sans naissance ni éducation complète, l'expérience n'arrive jamais que par ces affreux déchirements du voile jeté sur leur intelligence en défaut.

En effet, réfléchit-elle, qui m'a dit qu'il m'aimait, parce qu'il m'a envoyé un cadeau ? Mais alors, se demanda-t-elle, pourquoi me l'envoie-t-il ?

La question vibrait encore dans Reine Linon que le

prince, car c'était lui, dit à la blanchisseuse de fin, en lui remettant de nouveau l'écrin : « J'attends de vous un grand service ; trouverez-vous mauvais que je commence par être galant avec vous ? »

Reine sourit, tout en rougissant de son erreur. Tenait-elle, ne tenait-elle pas l'écrin ?

## VII.

Voyant Reine à demi rassurée, le prince la pria de s'asseoir près de lui sans lui permettre de soupçonner dans son empressement familier et contenu tout à la fois le plus léger désir de se jouer de sa crédulité. Le service qu'il attendait d'elle lui fut expliqué à voix basse. Reine entra peu à peu dans les vues qu'il lui exposa en quelques mots clairs et concis ; mais à peine eut-il fait la moitié de la confidence, qu'elle se prit à sourire. Bientôt ce sourire, se prolongeant, devint une petite gaieté d'étonnement, et la gaieté fut à la fin si expansive, si franche, si soutenue, qu'elle accompagna jusqu'au bout le monologue du prince, charmé d'un tel assentiment.

— C'est donc convenu, s'écria-t-il en se levant. Vous ne croirez plus, j'espère, mademoiselle, que j'ai jamais eu l'intention d'exiger de vous plus que je ne vous ai demandé. Adieu, mademoiselle Reine, à bientôt.

— A bientôt, lui répondit Reine, en accompagnant le prince jusqu'au commencement de l'escalier.

Quand elle rentra dans sa chambre, elle se jeta sur son écrin, et fut presque sur le point de s'écrier en l'admirant :

— Rien n'est perdu, pas même l'honneur.

Ervasy n'eut plus qu'une idée en sortant de la maison de Reine Linon : celle de se tuer. Elle le trompait, elle avait un autre amant qu'elle lui préférait, un amant plus jeune, pauvre comme elle, et qu'elle pouvait mener où bon lui semblait, depuis l'Opéra jusqu'à la Chaumière, sans que cet amant fût toujours préoccupé de la crainte d'être vu. Le suicide lui vint à l'esprit, comme il vint à la pensée du peintre Gros et à celle de bien des personnes qu'on croirait à l'abri de cette résolution désespérée. Ce ne sont pas les grandes causes qui engendrent le suicide. Chez les hommes puissants par leur nom ou par leur richesse, ce sont presque toujours de petites inquiétudes, de petites taquineries du sort, des piqûres faites à l'amour-propre. Napoléon ne s'est pas suicidé à Sainte-Hélène ; il se serait peut-être asphyxié sur le trône s'il eût continué à régner. On se tue fort bien pour une blanchisseuse ; on se tue pour infiniment moins : pour une pièce rejetée ou pour un tableau refusé au salon. Ervasy balançait entre les divers moyens de sortir de la vie, songeant combien on est peu empêché dans l'exécution de ce projet par l'attrait d'immenses richesses et par le lien des honneurs, lorsqu'on frappa à la porte de son cabinet. Il repoussa promptement ses pistolets dans le tiroir et alla ouvrir : c'était Dauphin, le chasseur, qui venait lui porter une lettre, remise à l'instant même par un commissionnaire. On attendait la réponse.

— C'est bien, dit-il à Dauphin : — Madame est-elle rentrée ?

— Pas encore, monsieur.

— Laissez-moi.

Dauphin se retira.

— Un billet de Reine! que veut-elle? s'écria Ervasy.

Il ouvrit le billet en tremblant et il lut :

« Mon cher jaloux.

« Il ne s'agit pas de cela. Demain c'est dimanche tout « le jour. Il fera beau, puisqu'il pleut depuis trois semai- « nes. Je ne connais pas les bois de Montmorency, dont « on m'a toujours fait de grands récits. Nous nous y pro- « mènerons à ânes; et après la promenade nous irons à « Montmorency, chez Leduc. C'est convenu. Je vous at- « tendrai donc chez moi demain à midi. Nous prendrons « les Omnibus jusqu'au faubourg Saint-Denis. Là on « trouve des voitures pour Montmorency toutes les demi- « heures.

« Votre petite Reine qui vous aime bien.

« REINE LINON. »

Le suicide s'envola avec ses longues ailes de crêpe pour s'abattre sur la mansarde de quelque poëte. Le banquier ouvrit sa croisée et respira à pleines haleines les parfums de ses fleurs d'automne; il écouta avec extase le chant des oiseaux. La vie lui sembla bonne et belle. Il était aimé. Sa jalousie n'avait pas eu le moindre prétexte pour s'exercer; il avait perdu la raison. Cet écrin ne prouvait rien; Reine l'avait rendu à l'impertinent qui s'était sans doute présenté pour recevoir le prix de son cadeau. Reine est une charmante fille, une excellente amie, un cœur d'or, je ne sais pas l'apprécier à sa valeur, s'écria-t-il; je vais songer à son éducation. Elle a de l'esprit, de l'intelligence; elle

prendra, je le veux, un rang dans le monde. Demain je lui achèterai une maison. Il faut faire riches ceux qu'on veut rendre meilleurs.

Ervasy prit une plume et répondit en ces termes au billet de Reine :

« Chère petite Reine.

» Demain à midi, je serai chez toi. Si cela ne te con-
» trarie pas, nous irons dans une voiture à nous jusqu'à
» Montmorency. On va plus vite et on revient quand on
» veut. Je te ménage une surprise qui te sera agréable,
» je l'espère, mais ne va pas te fâcher à ce sujet et m'ap-
» peler encore millionnaire. »

La réponse fut renvoyée à Reine par le même commissionnaire, et Ervasy, la nuit étant venue, fit allumer les flambeaux de son cabinet. Comme une première fois, il avait modulé son bonheur sur la flûte, il imagina d'appliquer sa joie à un autre ordre d'exercice : il ouvrit sa riche bibliothèque : il prit un livre. Ce ne pouvait être que la *Nouvelle Héloïse* de J. J. Rousseau. Il existe toujours quelques livres, et celui-là est du nombre, qui dispensent de louer les autres livres et surtout de les lire. Peu liseurs de leur naturel, les banquiers aiment à savoir d'avance les ouvrages où ils seront sûrs de s'attendrir.

Il eut dans son sommeil des rêves enchantés, féeriques, moitié banquiers, moitié voluptueux ; des amours ailés jouaient nu-pieds sur des bordereaux, et des millions de pièces d'or reproduisaient les traits de Reine Linon, illusion probablement née en lui du souvenir de la folie de ce banquier italien qui fit frapper une monnaie à l'effigie

d'une courtisane célèbre, sa maîtresse, et donna cours à ces pièces d'or et d'argent dans les limites de ses propriétés.

Enfin le jour de la réconciliation se leva et Ervasy attendit midi avec impatience. Après le déjeuner, où il s'était montré d'une humeur charmante avec sa femme, la trouvant belle, spirituelle, séduisante, il lui dit qu'il allait faire visite à l'un de ses anciens amis retiré près de Vincennes. Il dînerait chez lui ; ainsi on ne l'attendrait pas à l'hôtel.

— Comme je réussis ! pensa madame Ervasy, en écoutant les éloges donnés à ses qualités par la bouche de son mari. Encore quelques efforts, et il est sauvé. Ce n'est déjà plus le même homme.

— Vous ne partirez pas encore, lui dit-elle en le retenant.

— Je ne suis pas du tout pressé de vous quitter, répondit Ervasy, qui aurait déjà voulu être bien loin.

— Alors, écoutez-moi. Nous restons ensemble aujourd'hui.

— Vraiment ! s'écria Ervasy, du plus étrange son de voix.

— Nous irons tous deux chez cet ami ; vous me présenterez à lui.

— Avec plaisir, mais.....

— Si nous ne dînons pas chez lui, nous dînerons au premier restaurant venu.

— Vous avez là une charmante idée, mais...

— Mais quoi, reprit madame Ervasy, il fait un temps délicieux, pur, on ne saurait le souhaiter plus beau ; le bois de Vincennes doit être admirable au coucher du soleil.

Dauphin, dit-elle en se tournant vers son chasseur, qu'on attelle. Vous venez avec nous.

Dauphin alla faire atteler.

— Vous ne m'avez pas laissé achever, reprit Ervasy. Je serais heureux de vous mener avec moi chez cet ami, si je ne connaissais pas son caractère, mais il vous ennuierait mortellement par le récit de ses infirmités. Il ne sort pas d'ailleurs de son cabinet et il fume continuellement.

— N'importe, répliqua madame Ervasy. Au surplus, je pourrais vous attendre à l'entrée du bois avec Dauphin. Dauphin me lira le journal des modes. On ne s'ennuie pas dans un bois comme celui de Vincennes, Dauphin lit fort bien. Je goûterai sur l'herbe si vous me faites trop attendre, Dauphin m'achètera des fruits. Ainsi c'est arrêté, je ne vous quitte pas.

— La voiture est prête, vint dire Dauphin.

— Votre bras, cher ami.

Madame Ervasy s'appuya sur le bras de son mari jusqu'au perron ; là ils montèrent tous deux dans une calèche. Dauphin prit sa place derrière, et la voiture roula.

Reine Linon attendait.

Midi, midi et demi, une heure sonnèrent. Reine Linon ne vit pas arriver Ervasy. Alors elle laissa un mot pour lui sur sa table et partit toute seule pour Montmorency. Elle ne pouvait l'attendre plus longtemps ; dans tous les cas, il était prévenu. Pourquoi avait-il manqué au rendez-vous ? pourquoi un mot de lui ne l'avait-il pas avertie de son impossibilité à s'y trouver ? Ces pensées et le mouvement de deux ou trois voitures différentes où elle monta pour se rendre à Montmorency allumèrent son sang. S'il

a tort, finit-elle par se dire, il verra ! Ses lèvres se rencontrèrent comme celles de Néron quand il eut prononcé le fameux *Rome brûlera !* et ses petites mains froissèrent son mouchoir. C'est dans ces bonnes dispositions qu'elle descendit, après un voyage semé de projets de vengeance, sur la place du marché, à Montmorency. Elle ne vit personne. Que vais-je devenir ici toute seule jusqu'à la nuit, se demanda-t-elle, moi qui comptais tant m'amuser ? Je m'amuserai, parbleu ! sans lui ; voilà tout. Elle se fit aussitôt seller un petit cheval, et elle partit comme l'éclair pour gagner les bois d'Andilly.

Plus le dépit, la contrariété, la colère, augmentaient et grondaient en elle, et plus elle fouettait avec sa cravache l'excellent petit cheval dont elle drapait les bonds avec sa robe de soie verte. Le vent de la course allongeait derrière elle ses cheveux déroulés en flammes blondes ; à peine si sa jambe gauche, gracieusement contournée, touchait le fer de l'étrier ; quant à la droite, elle n'en avait aucun souci. La grâce, la finesse, et même l'étendue de cette jambe, dessinée sous un bas d'une blancheur de neige — à qui voulait les voir ! ou plutôt à qui pouvait les voir ! Les montées, les détours, les ornières, les étroites percées dans le menu bois, elle franchissait tout au galop. Un cavalier étonné de la rencontrer seule, et fort loin de Montmorency, ayant essayé de l'aborder et de lier conversation avec elle, elle tripla de vitesse. Le cavalier persistant à la suivre, elle s'arrêta sec au milieu d'une clairière, et l'attendit. — Où allez-vous ? lui demanda l'importun. — J'en reviens, lui répondit-elle avec un sang-froid impertinent et en reprenant un galop moqueur à travers le bois.

Le jour s'écoula, et elle arriva essoufflée, mourant de faim à Montmorency. Elle s'informa auprès de l'aubergiste Leduc, si un monsieur dont elle dépeignit les traits, ne s'était pas présenté dans l'après-midi. Sur une réponse négative, elle dit : Eh bien ! qu'on me serve à dîner dans un cabinet. La plus violente colère, quoiqu'elle affectât un certain calme, conduisait tous ses mouvements. Elle ne voulait pas s'avouer que l'absence d'Ervasy avait rompu tous ses projets. Son dîner fut composé comme s'il avait lui-même dicté le menu. Rien d'omis. Elle fit frapper une bouteille de champagne, et plutôt pour l'honneur que pour le plaisir d'en boire, elle en avala deux verres au dessert. Quand elle quitta la table il était nuit. A l'Ermitage ! se dit-elle ensuite, puisqu'on m'y attend. — A l'Ermitage !

L'Ermitage avait déjà allumé sa ligne de quinquets sous les branches des tilleuls séculaires qui ont prêté leur ombre aux rêveries de Jean-Jacques Rousseau. Chaque gradin de cet amphithéâtre tapissait de spectateurs différents ses talus de verdure. Aux premiers gradins s'étalaient les paisibles amateurs du bal, faisant de l'art pour l'art ; au second, dans une bande de lumière et d'ombre, des buveurs champêtres regardaient le ciel à la manière de Sancho Pança ; au troisième gradin et tout à fait dans l'ombre, ondulaient des groupes d'amoureux. Un peintre flamand composerait de délicieux effets de perspective en s'inspirant de cette montagne animée, qui commence par un bal et se termine par une étoile.

Reine avait mieux à faire qu'à observer ; elle entra dans le bal, et sans se laisser intimider par les regards des commis marchands parisiens, elle en mesura le cercle.

— Je vous attendais, lui dit une voix sortie comme d'un tronc d'arbre. Me voici.

Reine reconnaît la voix, franchit la triple rangée de chaises et, s'approche de la personne qui lui avait parlé.

— Je vous remercie de votre exactitude, lui dit la personne cachée. Il est ici; mais comment se fait-il que vous n'êtes pas avec lui?

— Il est ici! répéta Reine avec étonnement. Montrez-le-moi. Ah! il est ici!

— Il est là bas sous ce gros arbre. Son chasseur est derrière lui. Le voyez-vous?

Sans en écouter davantage, Reine rentre dans le bal et court à Ervasy. Elle va lui parler, le confondre, le renverser, l'anéantir. Elle s'arrête. Une dame est là; elle est avec Ervasy. Quelle est donc cette femme? se dit Reine, et pourquoi l'a-t-il amenée ici? Est-ce un tour qu'il m'aurait joué? L'insulte serait complète. Elle regarde Ervasy, Quel regard! Ervasy perd contenance, baisse les yeux; il semble s'accuser, demander grâce pour quelques instants. Reine hésite. Lui fera-t-elle une horrible scène? Le signal de la contredanse est donné : madame Ervasy prend son mari par la main, et tous deux vont prendre place à un quadrille auquel il manque encore, pour se compléter, un cavalier et une dame.

— Vous m'avez invitée, dit alors Reine Linon au premier inconnu qui lui tombe sous la main.

Celui-ci ne sait que répondre.

— Moi... je ..

—Eh oui, vous m'avez invitée. Vite! faisons vis-à-vis à

ces personnes qui attendent. Seriez-vous fâché de l'erreur, monsieur ?

Interdit, l'inconnu cède, et voilà Reine et lui face à face dans le quadrille avec M. et madame Ervasy.

Ervasy, en exécutant le premier *en avant-deux*, se penche sur Reine et lui dit :

— Vous saurez tout : soyez prudente.

En répondant à la figure, Reine réplique :

— Je ne veux rien savoir ; je vous arracherai les yeux.

La contredanse était sur l'air : *Mon rocher de Saint-Malo que l'on voit sur l'eau*, arrangé par Musard.

A la *pastourelle*, Ervasy ajoute :

— J'ai été obligé, chère Reine, d'accompagner cette dame à Vincennes avant de venir ici. Je n'ai jamais pu m'en séparer. C'est elle qui m'a conduit par force, ce soir, ici à l'Ermitage, lui ayant dit que quelqu'un m'attendait à Montmorency.

— Je vous dis que je vous battrai comme plâtre, lui répliqua Reine, si vous remettez le pied chez moi.

Enfin, vint le galop. Profitant du changement de cavalier qu'impose cette dernière partie de la contredanse, Reine, qui avait enlacé Ervasy, l'entraîne à quelques pas plus loin, et va le placer juste en face du prince, dont la présence glaça de honte Ervasy.

Un des premiers banquiers d'Europe, dansant le galop avec une grisette!

Si je ne me trompe, lui dit le prince, en riant, c'est M. Ervasy ?

— Moi-même, prince ; je me distrais... je prends de l'exercice... je danse... je...

— Cette jeune personne est, je crois, votre blanchisseuse, lui dit le prince. Mais elle est ravissante.

Reine s'était éloignée.

— Si je disais jamais à ma cour, avec qui j'ai vu danser un des banquiers les plus puissants de la terre, on ne le croirait pas. Mais continuez, je vous prie.

— Prince, lui dit le banquier, en lui serrant la main, votre affaire est faite. Les fonds sont prêts. Je me charge de l'emprunt. J'ai réfléchi, cela me va.

— Je reçois votre parole, répliqua le prince; mais, je vous en prie, achevez votre galop. Je n'aurai rien vu s'il vous est agréable que je n'aie rien vu.

Deux sourires se rencontrèrent, et le silence et l'emprunt étaient irrévocablement acceptés.

Reine n'était pas restée là pendant le dialogue du banquier et du prince. Dévorée de jalousie, elle alla vers madame Ervasy, qui, plantée au milieu du bal avec Dauphin, ne savait où était passé son mari, emporté dans les bras de sa danseuse. Quand Reine revint à sa place, madame Ervasy la regarda attentivement, afin de deviner, s'il était possible, le secret de cette scène. Ses recherches exaltant la mauvaise humeur de la grisette, celle-ci s'approcha de madame Ervasy, et lui dit: — Madame, je ne suis qu'une grisette, et le monsieur que je viens de vous ravir est mon amant. Y a-t-il une réponse ?

L'apostrophe causa une telle envie de rire à madame Ervasy, et elle s'y abandonna avec tant de naturel, que Reine resta pétrifiée.

— Dauphin ! dit ensuite madame Ervasy à son chasseur, reconduisez-moi à la voiture. Et le rire ne la quitta pas

tant qu'elle put voir Reine debout, étonnée, immobile au milieu du bal.

Quand Ervasy revint, Reine retrouvant enfin sa langue, lui dit :

— Mais quelle est donc cette dame ?

— C'est ma femme.

— Votre femme ! Ah ! mon Dieu ! Et moi qui lui ai dit !..

— Que lui as-tu dit ?

— Que j'étais votre maîtresse !

— Elle s'est évanouie ?

— Elle a ri, au contraire, de toutes ses forces : elle rira jusqu'à Paris.

— Ce que tu dis là me rassure, elle ne t'aura pas crue ; l'excès de ton imprudence nous a sauvés.

Suis-je heureux ! songeait Ervasy en retournant à Paris assis près de Reine dans un coucou à quinze sous par place. Puisque Reine est ainsi jalouse, c'est qu'elle m'aime ; et puisque ma femme a pris ainsi la chose, c'est qu'elle n'a pas le moindre soupçon.

Quelques jours après le bal de Montmorency, Reine Linon recevait du prince un nouvel écrin encore plus beau que le premier, et d'une dame qui avait voulu se désigner sans se nommer un cachemire d'un prix rare.

Ces cadeaux étaient moins au-dessus qu'on ne se l'imaginerait du caractère et de la nouvelle position de Reine. Ervasy lui avait acheté une maison rue Duphot.

Reine est toujours restée blanchisseuse, car le bonheur du banquier est de lui baiser les bras lorsqu'ils sont encore moites de l'eau tiède et savonneuse à peine essuyée, de la

voir courir en jupe courte et en tablier blanc sous le toit de sa mansarde.

L'erreur profonde d'Ervasy est de croire que personne ne connaît son second ménage. Tout le monde le sait : sa femme, l'univers et Dieu, et Dieu, l'univers et sa femme le lui pardonnent.

Dauphin, le chasseur, est passé au service du prince, qui, ayant égard à sa haute intelligence, lui a conservé son emploi de chasseur.

---

# HISTOIRE D'UN FRANC.

---

Peu d'années avant 1830 vivaient et vivaient fort mal, à Belleville, deux jeunes gens venus à Paris pour faire leur chemin. C'est sans doute pour mieux prendre leur élan qu'ils s'étaient logés à la barrière, entre trois ou quatre cours et six ou huit jardins. Excepté Dieu, qui pouvait supposer que ces deux pauvres provinciaux s'occupaient, dans le fond d'un pavillon, de la grande pensée de parvenir? Après tout, Napoléon n'était guère mieux installé lorsqu'il vint à Paris pour la première fois. Ce n'est pas le pot qui fait la fleur; elle se fait où on la place, pourvu qu'elle ait en elle de quoi devenir grande et belle.

Cette comparaison est complétement fausse comme la plupart des comparaisons; on va le voir.

Qu'étaient spécialement venus faire à Paris nos deux jeunes gens, tous les deux du même âge,—vingt-deux ans, — tous les deux pauvres, tous les deux assez vifs, assez spirituels, pour ne pas démentir leur origine méridionale?

Vous croyez l'avoir deviné. Ils venaient faire, supposez-vous, de la peinture, parce qu'on leur avait donné à chacun un rameau de laurier, le jour de la distribution des prix de dessin, au collége du chef-lieu. Vous vous trompez. Alors, direz-vous, ils accouraient à la voix de monsieur tel ou tel, grands distributeurs de brevets d'immortalité, pour faire des vers ou de la prose, faute de mieux. Ce n'est pas cela. Par extraordinaire, nos deux amis n'étaient ni poëtes ni peintres, et, s'ils étaient destinés à mourir à l'Hôtel-Dieu, ce n'est ni Gilbert, qui se nourrissait de clefs, ni Chatterton, qui ne se nourrissait de rien du tout, qui devaient faire leur lit.

Marc et Marcelin étaient deux natures moins choisies, moins exceptionnelles. Nés dans une ville industrielle, ils en avaient sucé le gaz. Leur esprit s'était tourné vers la physique et la chimie, monde nouveau qui se lève à l'horizon et dont on a à peine aperçu la cime des montagnes. Penchés dès l'enfance sur les fourneaux de leurs pères, ils avaient d'abord admiré, avec la curiosité naïve du premier âge, les phénomènes de la fusion, le plomb coulant en ruisseaux d'or, l'argent frétillant au fond du creuset comme des poissons au fond d'un lac ; ils avaient appris ensuite à connaître la valeur des métaux, devenus objets de commerce, soumis à toutes les applications de l'industrie. Plus tard ils découvrirent que la science pouvait tirer bien d'autres partis de ces choses dont leurs pères ne savaient extraire qu'un profit borné comme leur esprit, comme leurs pauvres connaissances de sous-préfecture.

C'est Marc qui dit le premier à Marcelin :

— Nos pères font de la physique et de la chimie sans

le savoir. Les bonnes gens ignorent les bancs de diamants auprès desquels ils passent tous les jours.

— Tu es ambitieux, dit Marcelin à Marc.

— Et toi? répliqua Marc.

— Moi aussi, répondit Marcelin.

— Nous sommes bons chimistes tous les deux, reprit Marc, nous en savons plus dans le petit doigt que tous les industriels du département, dont nous sommes pourtant les très-humbles vassaux du côté de la fortune.

— Oui, cela est ainsi, reprit Marcelin en soupirant. Mais qu'y faire? As-tu découvert un agent chimique pour décomposer les ingrats, dissoudre les faquins et vaporiser les fripons?

— Non, répondit Marc, mais j'ai trouvé le moyen d'être aussi heureux, aussi riche, aussi puissant qu'eux sans être voleur.

— Mon ami, vends tout de suite ton secret au gouvernement. Mais tu plaisantes, et je plaisante comme toi.

— Je ne plaisante pas, et la preuve, c'est que je vais te confier ma recette. Allons à Paris, et livrons-nous à l'étude de la chimie et de la physique; tout est à faire dans ces deux sciences, avec lesquelles l'Empire n'a su fabriquer que de la poudre à canon et la Restauration que du sucre de betterave. J'entrevois des merveilles derrière ce rideau de gaz, de vapeur, de fumée; rideau léger, et qu'un souffle du génie peut emporter au loin. Nous le repousserons. Quel pauvre théâtre pour nous que cette ville où nous avons eu le bonheur de voir la lumière, ville où l'on fait du fer avec du fer, du plomb avec du plomb, du cuivre avec du cuivre! Oh! les illustres sorciers, les radieux ma-

giciens! Avec ces métaux, je ferai tout, moi; nous ferons tout, nous autres! car toi et moi, nous sommes inséparables. Je ne veux que voir le dôme de l'Institut.

— C'est donc à Paris que tu veux aller?

— Et où donc? Y a-t-il une autre ville au monde?

— Mais nous n'avons pas cinq cents francs à nous deux.

— Sais-tu si Colomb avait deux piastres seulement lorsqu'il découvrit l'Amérique?

— Mais il a découvert l'Amérique, et après lui...

— Il y a tous les jours des Amériques à découvrir. Ah! tu crois que tout ce que Dieu a caché se borne à trois mille lieues de terre, commençant et finissant par une mer glacée? Mais, après Colomb, songe à toutes les autres Amériques découvertes. La culture et la propagation de la pomme de terre, — Amérique! La vapeur appliquée à la navigation, — Amérique! Le gaz éclairant nos villes, le gaz qui dormait depuis le déluge sous une épaisse croûte de charbon, — Amérique! En morale, en littérature, en sciences, que d'autres Amériques à révéler au monde!

— Je m'embarque avec toi, nouveau Colomb, s'écria Marcelin. A quand le voyage?

— Tout de suite, répondit Marc. N'attendons pas que l'âge nous envoie le découragement, ou, qui pis est, une femme à épouser; les femmes, ces gouffres de tant de beaux génies, sirènes qui commencent par séduire ceux qu'elles doivent dévorer. Je parle des femmes légitimes.

Les deux amis se dirent une foule d'autres choses, mais aucune ne put les détourner d'aller chercher fortune à Paris.

Enfin Marc aperçut le dôme de l'Institut.

— Il sera à nous ! s'écria-t-il en mettant le pied sur le pont des Arts.

— Messieurs, messieurs, leur cria l'invalide, c'est deux sous !

L'enthousiasme de Marc reçut un seau d'eau glacée.

— Toujours de l'argent ! dit-il en payant l'invalide.

— Si jamais l'Institut est à nous, reprit Marcelin avec le calme d'un calculateur, je ferai construire des boutiques dans les pavillons latéraux, et, après avoir élevé de deux étages le corps principal, je le louerai à des Anglais qui payent bien.

— Profanation ! s'écria Marc. Et la science n'aura plus de temple, plus d'asile ! Je veux l'Institut pour y appeler tous les savants, tous les véritables savants, ceux auxquels l'intrigue et l'ignorance ferment aujourd'hui les portes. L'Institut n'aura plus de portes.

— Tu éviteras par là les contributions.

— Marchand, boutiquier, trafiquant ! dit Marc. Tu seras donc toujours le même ?

— C'est parce que je ne veux pas être toujours le même que je parle ainsi, répliqua Marcelin.

Rentrés dans leur petit pavillon de Belleville, les deux amis songèrent à s'installer. Avec le peu d'argent que leur avaient laissé le voyage, les commissionnaires et leur propriétaire, ils achetèrent des instruments de physique et de chimie. Leur laboratoire fut loin d'être complet, car il faut commencer par être excessivement riche pour devenir un peu riche avec l'aide de la chimie.

Cependant Marc commença à s'occuper des moyens de perfectionner les verres de lunettes avec lesquels les objets

peuvent paraître visibles la nuit. Il savait que les lunettes de nuit sont encore à un état informe, malgré l'immense utilité que la navigation en tirerait si elle en possédait de bonnes. Il fondit, il lima, il combina jour et nuit, mangeant peu, ne dormant pas, ne sortant jamais.

De son côté, Marcelin travaillait aussi au même objet, mais avec une ardeur infiniment moins scientifique. Marc avait des élans. Marcelin des joies secrètes ; Marc poussait des cris, Marcelin souriait finement à chaque progrès.

— Je n'arriverai donc jamais ? disait Marc.

— Si jamais j'arrive ! murmurait Marcelin.

— Je veux, ajoutait l'un, que ma découverte ravisse, étonne, soulève le monde savant.

— Je me contenterais d'un petit perfectionnement honnête, disait l'autre tout bas.

Si Marc ne sortait jamais, comme je l'ai dit, Marcelin s'infiltrait dans le monde le plus qu'il le pouvait, tantôt de biais, tantôt à plat ventre, toujours adroitement. Il fréquentait les théâtres, se contentant de l'obscurité du parterre et du simple voisinage d'un commis marchand ou d'un petit employé.

Ainsi, lorsque Marc ne connaissait encore que l'escalier de son pavillon, Marcelin possédait son Paris comme un corsaire africain connaît les côtes de la Méditerranée.

Au bout de trois mois de veilles, de sueur, — et le mot sueur est pris ici dans la pénible acception du mot, la sueur de l'ouvrier fondu par la chaleur de sa forge, — Marc, desséché, amaigri, triste, découragé, brisa ses verres en disant : Ma découverte n'est bonne qu'à un cinquième près ; le cinquième restant est impossible, du moins à mes forces.

Trois mois dévorés par ce charbon, ces flammes, et par une espérance encore plus corrosive que ces flammes !

Brisé de douleur, il tomba sur son lit avec la fièvre.

Au même instant Marcelin rentrait ; il revenait du spectacle.

— Qu'as-tu ? dit-il à Marc.

— J'ai que nous sommes perdus, ruinés, à deux doigts de l'hôpital.

— Et l'Amérique ? dit Marcelin.

— Il n'y a pas d'Amérique, répondit Marc les larmes au visage. Notre tentative est une erreur, notre essai une déception. Ce soir je me suis démontré que les lunettes de nuit telles que je les rêvais ne sont pas réalisables.

— Ah ! dit Marcelin.

— Comment ! tu ne te désoles pas ? tu ne meurs pas de désespoir !

— Pas de cette fois, répondit Marcelin en sortant de sa poche plusieurs poignées d'écus au milieu desquels nageaient quelques gracieuses pièces d'or.

— De l'argent ? s'écria Marc.

— De l'argent et de l'or, répondit Marcelin.

— Et comment ?

— Voici comment. Tandis que tu t'occupais de faire des verres au moyen desquels on y verrait la nuit, moi je m'occupais de fabriquer, en imitant tes procédés, des verres avec lesquels on pût y voir le jour.

— Tu es fou !

— Le fou a la parole. Tu cherchais à confectionner des télescopes, et moi des lunettes de spectacle à bon marché. Ton télescope aurait coûté trois mille francs ; ma lunette

coûte six francs, six francs de moins que les lunettes ordinaires. Grâce à toi, la mienne, outre ces conditions de bon marché, a sur les lunettes dont on fait usage l'avantage de rapprocher de quelques toises de plus les objets qu'on regarde. Je travaillais sans te le dire à ce petit perfectionnement. Ce soir j'avais pris en sortant cinquante lunettes de mon invention. Pendant les entr'actes, je les ai toutes vendues au théâtre de l'Ambigu. Telle est la cause de mon indifférence pour ta douleur et de ma joie, que je prétends te faire partager.

— Malheureux ! s'écria Marc dans un accès de colère, c'est ainsi que tu te conduis avec moi, avec la science ! Tu la déchires, tu l'émiettes, tu la vends à des profanateurs, tes semblables. Trois mois de veilles, et pourquoi ? Pour arriver à vendre des lunettes de spectacle !

Marcelin ne trouva un adoucissement aux reproches de son ami qu'en s'endormant, la main étendue sur la pile d'argent qu'il avait gagnée avec la vente de ses lunettes.

Cette querelle se réduisit, quelques jours après, en un léger nuage flottant sur l'amitié des deux compatriotes. Le savant usa de générosité parce qu'il avait du cœur, l'homme habile employa la finesse parce qu'il avait du savoir-faire, en sorte que l'un, remis de la fièvre, retourna à ses fourneaux, et que l'autre, sans cesser de débiter ses lunettes, continua à travailler auprès de son ami.

On s'occupait beaucoup à cette époque des divers emplois affectables au gaz hydrogène. Paris et Londres s'éclairaient à cette lumière factice qui, d'égout en égout, monte jusqu'au sommet des monuments, et va au haut du ciel surprendre les secrets de la nuit, dernier coup porté

aux discrètes et vieilles amours de Diane et d'Endymion, si délicieusement peintes, au salon de cette année, par M. Nestor d'Andert.

Esprit infatigable, Marc se dit : Si cette lumière nouvelle, au lieu de ramper dans la terre et au bord des ruisseaux, toujours esclave du tuyau qui l'opprime, pouvait devenir portative comme le feu, comme l'eau, comme l'air, un problème des plus beaux serait résolu. Il faudrait que les vaisseaux, par exemple, pussent, sur mer, s'éclairer au gaz, comme le font nos maisons sur la terre. L'effort n'est pas au-dessus des moyens de la science. Tentons !

Il reprit ses cornues, ralluma son fourneau, et son courage monta, comme la flamme de sa forge, au-dessus de sa tête.

Le fidèle compagnon de Marc suivit de l'œil toutes ces opérations difficiles, qu'il analysa à sa manière, et dont il étudia les résultats avec des espérances beaucoup moins sublimes, ainsi qu'on va le voir.

Mille déceptions venaient se jeter en travers des expériences nombreuses essayées par Marc. Tantôt le gaz, soumis à une agitation trop peu ménagée, afin de pressentir les effets du roulis, brisait violemment l'appareil ; tantôt il s'enflammait dans le réservoir, se refusant à une émission lente. Alors le pauvre savant, les mains brûlées, les cheveux roussis, restait confondu d'anéantissement devant les débris de ses naufrages. Marcelin ne perdait pas si vite courage. — Mon Dieu ! disait-il, Rome ne s'est pas bâtie en un jour ; le fleuve est d'abord ruisseau ; tout vient à point à qui sait attendre, — et autres proverbes dont on vérifie la portée lorsqu'on a

perdu les dents, les cheveux, et quelquefois l'intelligence. Il allait ensuite se remonter dans les salons des amis qu'il s'était faits; et là on le regardait déjà non-seulement comme un homme fort aimable, mais encore comme un des plus ingénieux physiciens, comme un des plus habiles chimistes de l'époque. Dans l'art de flatter, il n'avait pas besoin des conseils de Marc. De préférence il côtoyait les hommes ancrés et amarrés au port, les femmes mûres; il ne critiquait rien, pas même le mal, de peur d'avoir à se rétracter un jour. Non-seulement il adorait le soleil levant, mais tout ce qui se levait à quelque point que ce fût de l'horizon, la grande ourse ou la croix du sud.

Un soir, selon son habitude, il était sorti pour aller trôner dans le monde, laissant son ami, qui mangeait un hareng sur son enclume, pour tout dîner. Ce repas achevé, Marc sentit un petit frémissement dans un coin du cerveau; c'était l'idée qui sonnait, la grande idée, celle qu'on cherche si longtemps, qu'on finit par aller la chercher dans le tombeau. Il tenait sa découverte! il la saisit, l'étale sur le papier avec deux mots, quatre chiffres. Il traduit avec quelques corps chimiques ce langage inspiré, et le phénomène vient au monde, il est conçu, vivant, il est palpable. C'est une réalité. Marc a vaincu la difficulté. Le gaz, la lumière, voyagera sur les mers, où il ne fera plus nuit. Quel long soupir il exhala!

L'émotion l'asphyxiait, il avait besoin de prendre l'air, de se mêler à la vie des autres hommes pour ne pas mourir foudroyé. On ne touche pas impunément aux secrets de Dieu. Et, comme Archimède courant tout nu dans les rues après avoir résolu son fameux problème, comme

Gibbon allant caresser ses chiens dans son jardin à une heure après minuit, quand il eut écrit la dernière ligne de son *Histoire de la chute de l'empire romain*, Marc quitta son cabinet et descendit comme un fou la montagne de Belleville. Sans avoir le sentiment des distances qu'il parcourut, il arriva au milieu de Paris, dont il voyait pour la première fois les merveilles après deux ans de séjour. Ce bruit de la rue amortit le bruit de sa tête. Peu à peu il se calma. Fraîche et étoilée, la nuit adoucit entièrement l'ardeur de son sang. Marc prit alors plaisir à contempler, avec la curiosité d'un naturaliste descendu dans la cloche à plongeur au fond de la mer, les milliers d'objets étalés par l'industrie derrière les glaces transparentes des boutiques. Nous négligerons de dire toutes les satisfactions qu'il éprouva dans cette revue, pour arriver tout de suite à l'espèce de secousse dont il fut ébranlé en lisant sur un paquet recouvert d'un papier bleu : Bougies au gaz. Il était déjà dans la boutique du marchand. — Qu'est-ce que ces bougies au gaz? demanda-t-il. — C'est une nouvelle invention, lui répondit le commis. — De qui est cette invention ? — Parbleu ! lui dit le commis, vous revenez donc de la Chine, pour ignorer que les bougies au gaz et les chandelles au gaz sont de l'invention de M. Marcelin, le fameux chimiste. Lisez, monsieur, lisez ! — En effet, Marc put lire sur l'étiquette de chaque paquet : *De l'invention de M. Marcelin, chimiste.*

Éperdu, furieux, Marc sortit de la boutique et franchit comme un lion la distance qui le séparait de Belleville. Quand il rentra dans le pavillon, Marcelin était déjà couché. — Misérable ! lui dit-il, de mon invention tu as fait des

bougies et des chandelles, — de mon invention, si grande et si hautement scientifique. Tu m'as avili, tu m'as volé, tu m'as traîné dans la boue du petit commerce. C'est pour des chandelles que j'ai ces trois rides au front, ces doigts brûlés, ces yeux éteints !

Marcelin lui répondit en balbutiant : — Je voyais que tu ne parvenais à rien avec tous tes travaux ; j'ai cherché à en tirer quelque utilité en les appliquant au commerce. Mes chandelles au gaz m'ont fait gagner trente mille francs. Je vais t'en compter quinze mille, et tu n'auras plus rien à dire.

— Plus rien à dire ! mais ce n'est pas quinze mille francs que j'aurais gagnés avec ma découverte, c'est un grand nom, un nom immortel. Je voulais une couronne, et tu me donnes un pain ! — Puisque je ne puis pas te tuer, poursuivit-il, je puis du moins tuer ma découverte, déshonorée d'avance par tes ignobles parodies. — Marc, d'un coup de pied, renversa ses cornues, et jeta au feu son problème. — Maintenant, sors d'ici, tu n'as plus rien à me voler.

— Voyons, lui dit Marcelin, apprécie mieux le sens de ma conduite envers toi. Si j'ai caché avec mystère la composition de mes bougies et de mes chandelles à gaz, c'est que je connaissais la fierté de ton caractère. Tu n'aurais jamais consenti à t'associer à l'exploitation de mon procédé....

— Je le crois bien, murmura Marc.

— Jamais tu n'aurais voulu mettre le pied dans ma fabrique.

— Tu as donc une fabrique ? demanda Marc avec étonnement.

— Mais oui..., une toute petite fabrique..., répondit Marcelin. Cela ne va pas mal. J'ai des commandes.., je marche... Si tu voulais renoncer à tes théories pour te livrer entièrement à la pratique, je n'aurais que du plaisir à te donner une part dans les intérêts de ma maison.

— Ah ! tu me protèges, monsieur Marcelin !

— Non..., tu ne veux pas comprendre le côté sérieux de la vie ; écoute....

— Allons ! le marchand de chandelles se fait philosophe et me moralise.

— Je ne te moralise pas ; mais je voudrais que comme moi tu songeasses un peu plus à l'avenir. Tout se tient aujourd'hui : la politique et le commerce. Celui qui est riche est électeur. Soyons électeurs, et le député de notre pays nous courtisera. Il voudra nos voix, nous les lui donnerons ; mais, de son côté, il nous fera nommer fournisseurs de bougies à gaz de la maison du roi, des princes et des princesses. Services pour services.

— Tu as donc de l'ambition ?

— Voilà, Marc, la question que je t'adressai, le jour où tu me proposas de t'accompagner à Paris ; tu me répondis : Oui, et toi, en as-tu ?

— Cette ambition que j'ai encore, reprit Marc, n'est pas d'être le boutiquier des grands et d'entrer en concurrence avec les épiciers de Paris ; mais c'est l'ambition des Vauquelin, des Lavoisier, celle d'élever la France scientifique au premier rang des nations. C'est pour cela que, moi aussi, je veux devenir, non pas simple électeur vendant

ma voix pour vendre des chandelles ou des lunettes de spectacle, mais député et pouvant dire à la France, sans l'intermédiaire des journaux, toujours si avares de justice, mes grandes, mes utiles découvertes. Car ne crois pas que je sois un rêve-creux, un alchimiste, un astrologue; je veux l'utile, mais je le veux immense, infini, faisant le bonheur de tous, comme Parmentier et Jenner le trouvèrent, et non l'utile comme tu le poursuis, propre à enrichir toi seul.

— Et pour t'enrichir, toi aussi, Marc.

— Moi ! Encore une fois cesse de m'associer à tes calculs de droguiste. Ils ne m'inspirent que du dégoût. Je t'ai dit de sortir tantôt. J'ai été dur, j'étais en colère. Tout simplement séparons-nous. Tu es l'homme de la fabrique, va à la fabrique; moi je suis l'homme du laboratoire, je reste ici. Sans nous haïr, sans nous nuire, tâchons de vivre l'un sans l'autre.

— Puisque tu le veux, dit Marcelin, nous nous séparerons. Aussi bien nos goûts sont différents, nos opinions ne se ressemblent pas, ajouta-t-il, voyant que tout espoir de rester auprès de Marc pour lui dérober d'autres secrets devenait impossible. Mais, comme tu l'as dit, nous ne nous nuirons pas pour cela. Nous nous retrouverons dans les occasions difficiles où nous aurons besoin l'un de l'autre.

Le lendemain matin, Marc et Marcelin se firent leurs adieux.

Marcelin aurait depuis longtemps provoqué cette séparation s'il n'eût toujours été retenu par la pensée de dérober quelques étincelles au vaste foyer de connaissances de son ami, quelques miettes, quelque savant procédé,

susceptible de devenir sous sa main une pommade, un onguent, un élixir, un cirage. Il s'établit dans sa fabrique, au milieu de l'élégant appartement qu'il s'était fait meubler. Du haut de son lit de palissandre, il put voir courir, travailler ses nombreux ouvriers, et lire, en attendant son déjeuner, son journal d'opposition.

En 1830, tout bon petit commerçant était dans l'opposition.

Ame généreuse et bonne autant qu'elle était parfois ardente, Marc regretta son ami Marcelin, son compatriote, son compagnon de misère, son complice d'indépendance, son frère dans les travaux du laboratoire, quand ils regardaient tous les deux au fond du creuset en fusion s'il allait en surgir une pierre brute ou une étoile étincelante. La grande science est comme les grandes pensées, elle se loge au cœur. Marc laissa tomber une larme en se voyant seul dans le pavillon.

A quelques jours d'intervalle, le volcan sur lequel on dansait éclata. Mais les danseurs ne furent pas brûlés. C'était la révolution de 1830. On en connaît l'histoire et le roman; on en connaît même la morale. Laissons donc les généralités. Pourquoi Marcelin avait-il appelé de tous ses vœux cette révolution? Dans quel intérêt avait-il jeté un pot de fleurs sur la tête d'un pauvre Suisse qui ne lui faisait rien?

De son côté, pourquoi Marc était-il sorti de son atelier pour aller croiser des balles avec un régiment de ligne dans le faubourg Saint-Antoine? Quel était son espoir en renversant le gouvernement et en recevant un coup de feu au

genou, horrible blessure qui le coucha pendant deux mois sur un lit de l'hôpital Saint-Louis ?

Voici pourquoi.

Marcelin, voulant devenir électeur et ne payant que deux cents francs de contributions, s'insurgeait pour abattre une dynastie qui n'acceptait que des électeurs à cent écus. Le pot de fleurs avec lequel il tua un Suisse signifiait ceci : Je veux être électeur à deux cents francs. Comme si le malheureux Suisse y pouvait quelque chose !

Ce que voulait Marc se devine : l'avènement de toutes les intelligences, leur entrée à la Chambre à la faveur du libre choix de tous les citoyens. Puisque les marchands de draps, de toiles, de savon, de cuirs, de vermicelle, puisque les chapeliers, les carrossiers, les tailleurs, et tout ce qui vend et trafique a le droit, de par l'argent, d'être éligible, je veux me battre pour que le savant, dont les procédés perfectionnent le drap, rendent la toile plus blanche, le savon plus doux, soit aussi reconnu digne de s'asseoir à la chambre des députés entre un tanneur et un carrossier.

Marcelin obtint ce qu'il désirait : il fut électeur à deux cents francs.

Pour avoir écrit ce qu'il désirait, pour avoir exprimé dans une brochure, deux mois après la révolution de 1830, le motif pour lequel il s'était fait meurtrir le genou, Marc fut arrêté et traduit devant le jury.

Savez-vous quel était le chef de ce jury appelé à juger Marc pour délit de presse ? C'était Marcelin, Marcelin lui-même !

Il est à peine besoin de dire que Marc, accusé d'avoir

excité à la haine et au mépris du gouvernement du roi, fut condamné à trois mille francs d'amende et six mois de prison.

— Monsieur, lui dit le chef du jury après la condamnation, le jury, ayant égard à vos bons antécédents d'homme laborieux, a reconnu des circonstances atténuantes. Mais que l'avenir vous rende plus sage. Retournez à vos travaux.

Honorable marchand de chandelles !

Douloureusement affecté de la condamnation de son fils, le père de Marc mourut peu de temps après. Marc alla en prison. Il passa sous la voûte de l'antre de Sainte-Pélagie, tenant dans une main un traité de physique et ayant à l'autre main un bouquet de fleurs de la saison. Il était calme et serein comme Socrate la veille de sa mort.

Juré et électeur, Marcelin fut presque aussitôt nommé capitaine de la garde nationale. Il donna un grand dîner où l'on vit du champagne frappé.

Du malheur de Marc il sortit pour lui une satisfaction ausi grande que peu désirée. En mourant, son père lui laissait quelques petites portions de vigne, quelques morceaux de terre de quelque valeur, enfin si ses calculs ne le trompaient pas, de quoi être électeur. — Ah ! si je suis électeur, se dit-il, je parlerai du moins dans les réunions et là je dirai tout ce que je ne puis ni écrire ni aller proclamer à la chambre, où pour entrer il faut payer cinq cents francs !

Sorti de Sainte-Pélagie, Marc supputa tous ses biens, les petits et les moyens, additionna les diverses sommes qu'il payait comme impôt direct à l'État, et il découvrit qu'il s'en fallait d'un franc pour qu'il eût le droit d'être

électeur. Il payait cent quatre-vingt-dix-neuf francs, ni plus ni moins. Il revint sur ses calculs, les vérifia, les recommença de nouveau; toujours ce franc ne se trouvait pas, faisait défaut, restait en arrière. C'est qu'il ne payait pas ce franc sans lequel il ne pouvait être électeur! Pour un franc! Pauvre Marc! posséder toutes les connaissances humaines, les avoir agrandies, pouvoir les élargir encore et demeurer dans la fatale impossibilité d'être électeur comme son ancien ami Marcelin, lui qui ne l'était devenu qu'en lui dérobant les fruits de son intelligence!

Il serait rentré de nouveau en prison s'il n'eût payé son amende de trois mille francs. Cette funeste diminution qu'il fut bien forcé d'infliger à ses biens, non-seulement l'empêcha encore plus qu'auparavant d'aspirer à la jouissance de ses droits électoraux, mais elle lui interdit le moyen qu'on lui avait conseillé d'abord : celui d'emprunter une somme avec laquelle il eût acheté le fragment de propriété qui lui eût servi à augmenter sa cote électorale. Il emprunta, mais ce fut pour payer son amende. Or, ses biens se trouvèrent hypothéqués, et, sans pouvoir trouver à emprunter davantage pour devenir plus grand propriétaire, il resta dans le même état, c'est-à-dire électeur à un franc près. Ce franc fut sa muraille de la Chine.

Il n'y avait pas de murailles pour Marcelin. Tout était plaine et plaine fertile. Électeur, juré, capitaine de la garde nationale, il fut créé fournisseur pour toutes les fêtes publiques. On le nomma en outre chevalier de la Légion-d'Honneur.

Les deux anciens amis se virent un jour face à face à l'occasion d'un délit de garde nationale. Celui qui l'avait

commis, c'était Marc; celui qui présidait le conseil de discipline où le délit allait être jugé, c'était Marcelin.

« Messieurs, dit Marc, je ne suis pas un mauvais citoyen, comme vient de l'avancer M. le capitaine rapporteur, mais je suis chimiste. Depuis trois jours je m'occupe d'une grande question qui touche de près à la santé publique; je m'occupe d'établir, par l'analyse, la quantité de poison qui entre dans les objets de consommation à l'usage du peuple. Ainsi le sel, le tabac, les bougies, recèlent une forte addition de substances vénéneuses, additions pratiquées par les vendeurs, fabricants... »

— Au fait! s'écria le président.

— Le fait, le voici, répondit Marc. Pour arriver à une solution exacte, j'ai été obligé de soumettre à un feu continu certaines matières; précisément mon jour de garde est tombé le jour de mon expérience. Pouvais-je quitter mon fourneau? Si je l'eusse fait, l'expérience était perdue.

— Assez, dit le président, la cause est entendue.

Après avoir recueilli les voix, le président Marcelin condamna Marc à trois jours de prison.

Irrité, le pauvre chimiste détruisit une seconde fois les magnifiques résultats de son expérience. Il eut tort; mais la colère, le ressentiment raisonnent-ils?

Le peuple continua et continue à s'empoisonner. De plus en plus indigné de tant de persécutions, d'injustices, d'humiliations, Marc renonça à l'étude de la chimie pour se jeter tête baissée dans le tourbillon de la politique. La conviction, chez lui, s'aigrit en haine, et l'adversaire devint un ennemi. Calme parce qu'il était heureux, Marcelin fut

successivement nommé colonel de la garde nationale, officier de la Légion-d'Honneur, et enfin député de je ne sais plus qu'elle ville du Midi.

Riche à millions, Marcelin est aujourd'hui de tous les bals diplomatiques ; on parle de le créer comte de Saint-Marcelin.

Il a fait un riche mariage ; il a un neveu évêque.

Marc, pour avoir écrit des pamphlets au lieu de continuer à faire de la chimie, a été enfermé dans une prison politique où il a été mangé du pain noir ; il a souffert et maudit.

Que lui a-t-il manqué pour être une des plus belles renommées de la France, un des plus utiles citoyens du monde ?

Un franc.

---

# UN MOINE MÉCONNU.

Scènes du seizième siècle en Allemagne.

---

## I

Deux cents mules noires, superbement harnachées, parées de selles en velours de la même couleur; deux cents autres mules en caparaçon de satin, traînantes dalmatiques semées de croix et de chiffres de famille couvrant le poitrail et descendant jusqu'au sabot, précèdent avec dignité la marche et passent. Des abbés à longues moustaches les montent; leurs bottines noires, garnies de dentelles à l'évasement, sont armées d'éperons. Aux cavalcades d'abbés succèdent les cavalcades de moines, fermes sur leurs étriers, allant deux par deux et causant, quatre par quatre et discutant, huit par huit et psalmodiant.

A l'angle des routes, moines et abbés qui surviennent se confondent, prennent rang et s'alignent; ils accourent par centaines; la voie disparaît sous les chevaux, les chevaux sous les cavaliers; s'ils s'arrêtent, c'est une ta-

che d'encre; s'ils marchent, un crêpe noir qui ondule.

Viennent derrière ces quatre cents mules neuf blanches haquenées enveloppées dans leurs fourreaux de brocard; elles portent, au lieu de profanes cavaliers, un petit tabernacle que surmonte un baldaquin. Le meuble sacré renferme les hosties de voyage. Ces haquenées sont mitrées comme des évêques; elles en ont le saint orgueil.

Chaque carrefour a été désigné d'avance comme point de rencontre; on s'y rend, et à chaque rendez-vous le fastueux pélerinage se grossit d'un groupe d'abbés, d'un noyau de moines, sortis de leur monastère au son d'une trompe. Parfois leurs confréries les accompagnent jusqu'au carrefour processionnellement, croix et bannière en tête. Moines et abbés, s'ils sont riches, sont escortés de leurs domestiques, serviteurs moitié estafiers, moitié sacristains, ayant à l'arçon une épée perpendiculairement fixée, et du côté droit de la bride des livres pieux et un mousqueton. Ils marchent au flanc des étuvistes, des valets de pied, des médecins, des poëtes, de tout le personnel de la maison à laquelle ils sont les uns et les autres attachés, ce que justifie leur livrée uniforme. La figure brodée sur leur poitrine indique leur emploi : il y a une coupe sur l'habit du médecin, une plume sur le pourpoint du poëte.

D'heure en heure le ruban noir s'allonge et s'unit comme une étoffe humide sous le fer de la repasseuse. L'abbé s'emboîte avec l'abbé, le moine s'engraîne avec le moine, et l'occasion pieuse du voyage efface les différences vaines de la hiérarchie.

Suivent d'autre mules, vives comme des chèvres, bruyantes de leurs sonnettes d'argent, portant des coussins et

des ombrelles, et entre les ombrelles et les coussins, au double reflet rouge, des femmes paresseusement assises comme des Chinoises sous leur palanquin. On les dirait couchées sur leur sofa ; à peine laissent-elles paraître la pointe brodée de leur chaussure orientale entre les plis de leur tunique.

Immédiatement après les femmes, place de courtoisie, se montrent de lourdes voitures, et dans chacune d'elles huit dignitaires de l'église, traînés par seize bœufs : — deux bœufs par dignitaire. Soixante voitures ainsi attelées se placent à la file.

Dans des intervalles ménagés sur la ligne du cortége roulent des chariots chargés de musiciens, orchestre mouvant qui déploie un drapeau sur lequel on lit en gros caractères : « Musique de monseigneur le cardinal, » ou Musique de monseigneur le Légat. »

Grotesques, mais précieux auxiliaires du voyage, les vivres marchent derrière. Ce sont les comestibles nationaux que les contrées ingrates où l'on se rend n'offrent pas : beaucoup de vins, de confitures et de salaisons. Sur les vivres sont les cuisiniers. Ils voiturent les traditions de la bonne chère en pays de chrétienté, de même que leurs maîtres y propagent les saintes doctrines.

Mêlée inqualifiable, se ruent à la queue les cuisiniers et les marmitons du sacré collége, des milliers d'abbés de fortune, de ceux qui possèdent une mule à deux ; des bandes d'écoliers ayant une soutane pour quatre, des moines déguenillés, mais gras et fleuris, ce qui compense, heureux de mettre sur le compte de la pénitence leurs courses nu-pieds ; des théologiens cosmopolites dont la

profession est d'exposer la *Somme de saint Thomas*, au risque d'exposer, faute d'un haut-de-chausse, le dos à leurs élèves ; des grammairiens affamés enseignant toutes les langues et n'ayant rien à poser sur la leur ; des philosophes sans chemises, et puis des femmes dans des tombereaux pour tous ces gens-là, pour coudre la soutane à l'un, la semelle de ses souliers à l'autre; pour les aimer tous, pour jeûner avec eux, rire avec eux et manger quand l'occasion s'en présente.

Mais déjà Rome s'efface à l'horizon, la campagne se déploie. Le soleil se lève. A travers les vignes pesantes de leurs raisins mûrs blanchissent des tombes. Des cailles chantent sur les cippes. Ce filet d'eau, c'est le Tibre; ce point blanc, la maison de Salluste ; là-bas une villa. Cette fumée bleuâtre voile une forêt ; le soleil la découvre, — un temple !

Où va la caravane à travers ces vignes, ces forêts, ces tombes et ces temples ? Elle sort de Rome, et elle va par l'univers prêcher le mérite des Indulgences. Ils sont dix mille. C'est beaucoup, mais la terre a tant de pécheurs !

Au premier port de mer, beaucoup s'embarqueront pour l'Espagne, pour le Portugal ou pour la France ; d'autres longeront les Apennins et iront en Grèce ; le plus grand nombre décrira un coude vers le Nord ; contrées oubliées de Dieu, où le catholicisme s'est levé tard ; avant même ces grandes séparations, la caravane se démembrera insensiblement, et se déversera sur son passage dans les villes, les bourgs, les villages, partout enfin où il y a une croix.

Comme ce moment n'est pas encore venu, nous pouvons

nous mêler au pèlerinage, choisir notre place auprès des dames ou du cardinal dominicain, près des mules de celles-ci ou à la portière de celui-là.

Le plus beau carrosse étant sans contredit celui du seigneur Pandolfi, chargé de prêcher les indulgences et de les faire prêcher à Wittenberg en Saxe, nous suivrons quelque temps son carrosse, et nous nous amuserons comme des enfants à estimer combien il y a d'or en feuilles et d'or en bosse dans ces anges qui en flanquent les quatre coins, dans ces roues qu'on devrait serrer dans le carrosse, au lieu de les laisser dehors, exposées à la poussière.

Signor Pandolfi ne serait pas de notre avis. Rien n'est trop beau, semble-t-il dire, pour un homme qui va représenter Dieu en Allemagne une fois par an, de peur que les bons Allemands ne l'oublient. Si, pour représenter Dieu, il faut être replet, avoir trois mentons, pas de cou, se balancer dans un carrosse de velours, signor Pandolfi représente admirablement Dieu.

Le dieu dort déjà. De sa bouche, relevée par un coin, s'échappe ce bruit sonore que sur la terre on appelle ronflement. Dieu ronfle, et cela tandis qu'un dominicain lui fait la lecture, et qu'un franciscain chasse les mouches de son front. L'adresse du dominicain est de lire si bien que le bruit ne soit ni trop fort pour éveiller monseigneur, ni trop faible pour qu'il ne l'entende pas absolument : le mérite de la sainte lecture serait perdu. L'adresse du franciscain est d'expulser les mouches sans faire trop de vent au front du cardinal. Ils paraissent exceller dans l'art de vaincre ces difficultés.

Les matines sonnèrent, et sur toute la ligne un chant

s'éleva et se prolongea d'abord en rayon harmonieux d'un bout du pélerinage à l'autre bout. Ce premier élan d'enthousiasme qu'ont toujours les masses, soit qu'elles prient ou qu'elles blasphèment, étant passé, la prière dégénéra en conversation, la conversation en plaisanteries, en sorte que la tête de la procession priait, tandis que le milieu et la fin riaient.

Le soir, on ne vit plus Rome, et le lendemain on entra dans les Apennins, tout ondoyants de châtaigniers à leur base, de mélèzes sur leurs versants, et de lauriers sur leurs sommets, comme un casque. C'eût été un beau spectacle de suivre du regard, et du haut d'une crête, dans le fond de la vallée, cette ondulation d'hommes, de femmes, de chariots, cette couleuvre aux mille anneaux paresseux, qui glisse sur un sol verdoyant, disparaît au détour d'une montagne pour luire plus loin, pour s'arrondir en boule au bord de chaque fleuve qui l'arrête.

Les fleuves ne les arrêtent pas longtemps. Des bateaux sont lancés au-devant des pèlerins dès qu'on les aperçoit de l'autre bord.

Ils traversent ainsi tous les États du duc d'Urbin, rencontrant parfois sur la route des groupes poudreux de marchands d'Ancône et de la Dalmatie qui s'acheminent à pied vers la foire de Sinigaglia, et qui s'arrêtent pour s'agenouiller devant la pieuse ambassade. Elle leur jette une bénédiction en passant, puis on se quitte; les marchands se moquant des bénédictions, les prêtres de la crédulité des marchands.

Et quand ils approchent des villes du riche duché de Ferrare, les cloches en vermeil sonnent; sur leur chemin des

fleurs sont semées. Au bruit de la musique et du canon, le clergé se porte au-devant d'eux; le peuple monte sur les remparts; le duc leur fait ouvrir les portes.

Joyeuse contrée! On ne sait dire quelle est la plus folle et la plus contente, de l'Italie qui part ou de celle qui reste, de celle qui, en habits de fête, traverse les villes, ou de celle qui, en habits de carnaval, demande des indulgences. Chez l'une et chez l'autre, même expansion, même exubérance de vie. Mais voici la mer, l'Adriatique, et l'on se sépare; par là ceux qui vont en Espagne, par là ceux qui vont en Grèce. La puissante république de Venise met au service des pèlerins ses vaisseaux à la poupe élevée, aux longues antennes.

Voici le chemin de ceux qui se dirigent vers l'Allemagne. Le Pô l'indique. Ils saluent Mantoue, la ville du poëte, avant de se reposer au bord du lac de Côme. Après en avoir béni les eaux et mangé les truites, ils traversent Chiavenna, qui regarde avec amour Coire; Coire et Chiavenna, deux sœurs, l'une italienne, qui a pour miroir le lac de Côme, l'autre allemande, qui baigne ses pieds dans le Rhin; à droite, leur père, le vieux Tyrol, à gauche leur mère, la Suisse.

De Coire à Bâle, on se rendait par le Rhin, et de cette dernière ville partait, depuis le XIV^e siècle, la navigation commerciale entre l'Italie et l'Allemagne. La barque de saint Pierre s'attache à la remorque des bateliers de l'Alsace, dont les villes tenaient des empereurs le droit d'étape; c'est-à-dire le privilége de faire remonter le fleuve aux marchandises, et elle aperçoit bientôt, comme une flèche

lancée par la corde frémissante du Rhin, la cathédrale de Strasbourg.

Plus d'Italie désormais, plus d'orangers en pleine terre, plus de vignes qui festonnent les arbres comme une dentelle de verdure, plus d'églises peintes au dehors, mais des chênes et des cathédrales sombres sous des chênes; plus de vie à l'abandon, mais des paroles dures et sèches de marchands. L'orange n'est plus un fruit ici, c'est une marchandise; elle monte ou descend le fleuve dans des caisses timbrées du chiffre de l'archevêque de Spire; le parfum, exilé de la patrie des fleurs, de Florence et de Naples, vogue vers les bains de Bade dans des vases qui ont couru tous les marchés anséatiques et passé sous le nez des bourgeois de la Vistule. Et partout des droits à payer : à la ville qui ouvre ses vieilles portes ferrées, à l'abbé qui soulève son écluse, au seigneur de la marche qui vous attend au carrefour; droit au comte qui n'abaisse son pont-levis qu'à condition de péage; et ce droit c'est de l'argent ou une soumission; c'est tantôt la résidence forcée d'un jour, tantôt le passage prompt d'une heure. Est-ce là l'Italie ouverte à tous comme son ciel, l'Italie facile, hospitalière, et qui n'a rien à elle, qui se laisse entourer par la taille comme une belle fille pauvre? Cette ville vous plaît, restez-y; ce fruit vous attire, cueillez-le; sa religion vous charme, prenez-la. Combien? Rien. Dites-lui seulement qu'elle est la première entre toutes les nations du monde, que toutes les autres sont barbares.

Un peu avant Spire, la croisade clot sa navigation rhénane et prend terre en pays d'Allemagne; elle se tourne vers l'est, comptant déjà deux mois de voyage depuis Rome.

Comme au sortir de Rome, nous la voyons reprendre l'ordre de sa marche, sauf pourtant l'éclat extérieur qui la signalait. Enveloppée dans de chaudes pelisses, quoique la saison ne soit pas avancée, le pélerinage s'enfonce dans le cœur des montagnes du Wurtemberg, au sommet desquelles les chênes commencent à rougir.

Au bout de quelques jours, les sapins de la forêt Noire arrondirent leurs voûtes sur nos voyageurs, qui, par précaution, s'adjoignirent des compagnies de marchands appelés par leur commerce à Nuremberg et à Augsbourg, villes célèbres, celle-ci par ses joailleries, son verre et ses glaces, celle-là par sa quincaillerie, ses cartes, sa fonte des cloches, et surtout par cette foule de joujoux si chers au premier âge.

Ils avaient pénétré fort avant dans la forêt, quand ils furent frappés, un matin, au lever du soleil, du spectacle que leur présenta une petite ville, bâtie ou plutôt plantée au revers d'une colline. Une partie de cette ville brûlait, et les habitants, au lieu de s'occuper à éteindre l'incendie, fuyaient du côté opposé. Leurs cris arrivaient jusqu'aux pèlerins, qui s'arrêtèrent pour connaître la cause et le dénouement de cette catastrophe. Le feu augmentait toujours, les cris aussi ; sur les places que la flamme, en passant, avait noircies, on distinguait des groupes de femmes et d'enfants qui levaient les bras au ciel.

La longue file des pèlerins jalonnait la route et contemplait en silence cette scène de désolation. Heureux d'un aussi précieux incident, les ennuyés du voyage, ceux que nous avons dépeints attachés à la suite de la mission sainte, comme de la poussière et de la boue s'attachent à la queue

d'un cheval; ceux-là s'assirent au bord des fossés et regardèrent. Les indifférents passèrent dédaigneusement la tête à la portière de leurs carrosses. Pandolfi risqua un œil pour voir, tandis que l'autre sommeillait encore. Un cavalier, qui ne semblait pas appartenir à la caravane, était isolé sur un tertre. A cheval, près de lui, deux domestiques étaient attentifs à ses ordres, et tous deux, tantôt ensemble, tantôt séparément, couraient au galop vers la ville en flammes, et en revenaient. Ce cavalier était immobile. L'air clair et pur du matin bordait les contours de ses épaules d'un filet rose, et permettait de distinguer la couleur de son manteau, qui était brun.

Enfin les habitants descendirent en poussant des gémissements affreux; ils étaient au moins deux mille.

Arrivés au pied de la butte qu'occupait le cavalier, ils se séparèrent en deux bandes. Au-dessus de leurs têtes, ce cavalier et ses deux écuyers laissèrent tomber des pièces d'argent.

Et quand ils furent au bord de la route, on vit qu'ils avaient à peine des vêtements pour se couvrir, par la rude saison où l'on entrait; ils faisaient pitié, les enfants par leurs petits visages maigres, leurs mères et leurs sœurs par la tristesse sauvage de leurs fronts ridés avant le temps, les pères par leurs barbes blanches sans vieillesse. C'était un exil. Combien devaient souffrir ces pauvres gens en voyant anéantir leur dernier asile, le chaume sous lequel ils étaient nés! Ce qu'ils souffraient, ils l'exprimaient dans l'espèce d'adieu mélancolique, moitié chant, moitié plainte, qui leur échappait.

En passant, les paysans s'arrêtèrent pour baiser les

éperons d'Ulrich Eberstein, le jeune seigneur allemand monté sur le tertre.

— Vous n'avez donc plus voulu habiter cette ville? disait avec cordialité Ulrich aux vieillards.

— Nous suivons nos enfants, répondaient en tremblant les vieillards.

— Et vous, demandait-il aux hommes mûrs, pourquoi entraînez-vous vos pères au loin?

— Pourquoi? mais on nous chasse. Vous ne voyez donc pas cette flamme?

— Que ne l'éteigniez-vous?

— L'éteindre? On a tiré sur ceux qui l'ont tenté, et brisé sur la tête de nos femmes les vases d'eau qu'elles apportaient; notre seigneur l'a ainsi ordonné.

— Vous lui avez peut-être désobéi?

— Désobéi? — Et c'était à qui de ces mille voix répondrait : Il nous a ordonné d'abord de le suivre à la guerre, dure guerre! — J'ai fait dix ans; moi quinze ans! interrompaient des voix.

Beaucoup, en effet, n'avaient qu'un bras, et traînaient un tronçon de jambe.

— Au retour de la guerre, il nous a transformés en chiens et en chevaux, de soldats que nous étions. Redoutable chasseur qui nous lassait plus que des sangliers dans leurs bauges!

— Oui! oui! murmuraient amèrement les exilés qui avaient mis leur colère dans la bouche de ceux qui avaient l'énergie de se plaindre. Aboyer! aboyer depuis le matin! aboyer dans les fentes de rochers, entre les épines! aboyer aux animaux!

Et ils imitaient en pleurant les longs hurlements des chiens; c'était triste et bouffon.

D'autres reprenaient, toujours en lançant des regards de douleur vers la ville qui s'abîmait dans la fumée :

— Avec le pauvre cuivre que nous avions gagné en laissant nos ongles dans le bois, nous devions fournir la table du seigneur de poissons, d'œufs et de miel.

Le jeune comte leva ses yeux bleus vers le ciel.

— C'est parce que, le miel ayant manqué cette année, nous n'en avons pas acquitté la contribution voulue, que les lansquenets attachés à la maison du seigneur nous ont d'abord menacés de nous battre, ce qu'ils ont fait; puis d'incendier notre ville, et ils ont tenu parole. Voyez.

Une femme dont la peur avait hâté le terme de l'enfantement se tordait sur un brancard à peine couvert par un peu de paille. Elle était violette de douleur et de froid.

Ulrich jeta son riche manteau sur elle.

Et la ville brûlait toujours.

— Et que ferez-vous ailleurs? demandait le jeune comte aux plus capables de l'entendre.

— Nous travaillerons pour qui voudra, nous nous vendrons à qui nous voudra. Voici nos bras et nos instruments.

Ils emportaient en effet avec eux leurs faux, leurs bêches, leurs charrues, leurs couteaux; malheureux outils qui ne leur avaient pas assuré l'existence.

— Mais où allez-vous donc?

— Partout où ne sera pas l'Allemagne.

— Où vous arrêterez-vous, enfin?

— En Suisse! en Suisse! — Et les vieillards, comme

une prière antique, les enfants, comme une leçon longtemps répétée à leur coucher, les femmes en passant le bras autour du cou de leurs maris, les jeunes filles en tendant leurs mains chastes à leurs amants, répétèrent : En Suisse ! en Suisse !

Et les incendiés se dirigèrent vers la grande route de la forêt, et on put voir distinctement alors que chacun d'eux emportait, outre ses instruments, ses dieux domestiques ; un vase de terre bleu, un four en terre, et un de ces baquets où les habitants de la forêt ramollisent le bois dans lequel ils taillent ces mannequins grotesques dont les foires de l'Europe s'enrichissent.

Et lorsque les exilés furent arrivés à un angle tournant de la route, au moment de ne plus voir leur ville, ils se placèrent de front, puis se jetèrent à genoux la face contre terre, comme s'ils venaient d'inhumer leur aïeule. Chacun d'eux prit ensuite une poignée de terre, un peu de terre de la patrie, la mit dans un petit sac, posa le sac sur le cœur, se retourna vers son compagnon, et lui dit, en lui faisant baiser la semelle de son soulier : « *Frère, le pauvre homme ne peut plus être guéri dans ce monde.* »

Et une dernière fois on entendit, mais d'un ton qui alla toujours en décroissant : En Suisse ! en Suisse ! Et une ville et une population n'existaient plus en Allemagne. Ulrich passa au galop au front des pèlerins, et s'enfonça dans la forêt ; les pieux voyageurs reprirent leur marche, diversement émus de l'accident qui l'avait retardée.

Trois jours après, ils étaient dans la très-commerçante cité de Nuremberg, dont c'était la foire ; Nuremberg, rendez-vous de tous les facteurs du nord et du midi, marché

de l'univers. Des marchands de safran d'Aquilée traitaient avec des vendeurs d'ambre de l'ordre teutonique. Des blonds Suédois échangaient des tonneaux d'œufs de poissons contre des tissus de l'Orient, et sous des échoppes de planches étaient empilées les toiles d'Augsbourg. Bruges étalait plus loin ses belles armures. Mais l'honneur de cette foire, c'étaient des milliers de boutiques pleines de cartes à jouer et de joujoux de bois, industrie nourricière du duché de Nuremberg. Une odeur de forêt s'échappait de ces meubles de bois, qui étaient encore chênes et sapins, il n'y avait pas un an. La forêt Noire était convertie en fourchettes. Sauvages dans leurs huttes, ces bûcherons devenaient, par le frottement du commerce, graduellement des hommes. Par leurs poupées, ils préludaient à une demi-civilisation.

Pandolfi entra chez un marchand de pelleteries du nom de Tobias Schwarzfuchs, ce qu'apprenait surabondamment son enseigne, où l'on voyait un *renard noir*.

Tobias Schwarzfuchs s'empressa d'offrir au cardinal ses plus somptueuses fourrures, depuis la peau du lion d'Éthiopie jusqu'à celle du rat.

— Choisissez, dit-il.

Ayant désigné une fourrure, le cardinal en demanda le prix au marchand. Ce prix fut trouvé exorbitant par Pandolfi, qui s'écria : — Tu nous surfais, marchand! Tu vas me la donner pour le quart.

— Vous ne l'aurez pas pour le quart, monseigneur.

— Je te ferai pendre.

— Je suis bourgeois anséatique; on ne nous pend plus sans nous juger.

— Je te ferai fouetter.

— Il n'y a qu'un homme qui puisse me faire fouetter, c'est l'Empereur ; et il ne le voudrait pas, car j'ai payé à la chancellerie le droit d'acheter des peaux, de les vendre, d'en disposer sur toute la surface du Saint-Empire, comme je l'entendrai. Je suis bourgeois de l'anse libre ; enseigne : *Au renard Noir, Tobias Schwarzfuchs.*

Pandolfi paya en grommelant, au fond du cœur irrité de ce que les empereurs avaient la faiblesse de permettre à des marchands de vendre des peaux de renard à tel prix qu'il leur plaisait.

D'autres contrariétés affectèrent nos pèlerins. Obligés de laisser leurs chevaux à la porte de Nuremberg par suite d'un privilège local, ils se montrèrent à pied dans la ville, ce qui leur ôta beaucoup de dignité au milieu de ces marchands.

Ils partirent au plus vite, car depuis deux mois ils étaient en voyage, et la prédication des indulgences devait s'ouvrir dans moins de vingt-cinq jours à Wittenberg, temps extrêmement limité pour s'y rendre. Ils tournèrent au nord vers Bamberg, laissant Bayreuth à droite. De Bamberg à Plauen, et de Plauen à Leipsig, leur course fut rapide. Enfin ils entrèrent dans la ville de Wittenberg avec toutes les cérémonies d'usage, après avoir mis environ trois mois à franchir la distance qui la sépare de Rome, d'où nous les avons vus partir.

Pandolfi et sa maison prirent possession, au nom du pontife, du palais qui leur était affecté pendant leur résidence ; les armes du pape furent placées à la porte ; le drapeau des États romains flotta.

## II.

— Place! place à monseigneur le cardinal Pandolfi! criaient des hommes d'armes en écartant la foule avec leurs pertuisanes. Place! place à monseigneur le cardinal.

En ce moment les principales rues de Wittenberg s'emplissaient, regorgeaient de curieux et d'un bien plus grand nombre de curieuses, qui se ruaient sur le passage de monseigneur Pandolfi, afin de voir s'il n'avait rien perdu de son embonpoint de l'an passé.

Monseigneur n'avait rien perdu.

La maladie et les chagrins avaient respecté cet assemblage de toutes les félicités matérielles de ce bas monde. Le nez du légat, qui n'avait jamais dû porter une ombre très-prolongée sur son visage, et qui avait disparu graduellement à mesure que les joues avaient subi un notable renflement, était à l'époque où nous sommes, novembre 1517, presque nul, aussi nul que le menton de monseigneur effacé dans le tablier de chair qui descendait comme les degrés d'une cathédrale de sa bouche à son cou, ou aussi nul, si l'on préfère, que ses oreilles entièrement perdues derrière cet amas de graisse envahissante. Restaient la bouche spirituellement tracée et les yeux. Noirs et finement moqueurs, ils avaient conservé leur astuce italienne, malgré l'épaisseur de la charpente au fond de laquelle ils avaient été percés. L'ours portait le renard. Des cheveux que toute la sévérité ecclésiastique n'avait pu

soumettre bouclaient, en grisonnant un peu dans leurs reflets, sur un front dont l'unique splendeur appartenait aux effets de l'âge. L'âge l'avait élargi en le dégarnissant. Bref, monseigneur avait une tête et pas de visage, et si la comparaison n'était pas une impiété, nous aurions plus tôt fait de dire que le légat de Rome, monseigneur Pandolfi, n'était autre que le vieux Silène en soutane et en rabat.

Escorté de ses gardes, suivi et accompagné de plusieurs moines dominicains, il cherchait dans le peuple les marques d'obéissance et de respect, qu'il avait coutume de rencontrer dans la bonne ville de Wittenberg. Il en eût été d'autant plus flatté, que sa présence à Wittenberg était nécessitée par de plus fortes exigences fiscales que les précédentes années. Au fond, sans qu'il l'eût jamais osé avouer au saint père, la générosité des fidèles allemands commençait sensiblement à se lasser. Cette observation lui était purement personnelle; il la devait au calcul exact du produit des indulgences basé sur des rapports comparatifs. Par entiers et par fractions, il possédait le chiffre religieux du pays. Voilà pourquoi il ne se dissimulait pas sa crainte de ramasser moins d'argent que de coutume, s'il y avait moins de foi en réalité.

Cependant ce doute n'était qu'un doute. Il comptait puissamment sur les sermons qu'il avait préparés à loisir et à l'ombre d'un parasol sur sa bonne mule romaine; il espérait aussi beaucoup de trois beaux confesseurs dominicains chargés de prêcher en sous-œuvre les indulgences à Wittenberg. De temps en temps il s'arrêtait pour les considérer, comme ferait un général d'armée de ses meil-

leures pièces d'artillerie, et il était content; c'étaient des moines de siége. D'ailleurs, monseigneur avait pour lui les clefs du paradis et de l'enfer nouées à sa ceinture. Cette réflexion le faisait se prendre lui-même en pitié, lorsqu'une sotte appréhension lui suggérait humainement des doutes sur le succès de sa mission.

Causant ainsi avec lui-même, seule manière de raisonner où les prêtres de cette époque fussent d'accord entre eux, monseigneur parvint, ni trop satisfait ni trop mécontent, à la porte de la cathédrale. Si sur son passage les acclamations n'avaient pas été très-vives, elles avaient été plus concentrées, et l'énergie dans beaucoup de cas prouve plus que l'unanimité. C'est la morale des rois, trois mois après leur avénement.

D'autres églises, ou pour nous exprimer mieux toutes les églises de Wittenberg, s'emplissaient également de fidèles et de gens de la campagne venus exprès pour entendre prêcher les indulgences. Les prédications étaient d'ailleurs autant un spectacle pour l'esprit qu'une édification pour le cœur; et ce spectacle était un genre de jouissance plus intelligent cent fois que celui qu'on court chercher dans nos théâtres; car, pour juger du mérite d'un sermon, de l'éloquence d'un prédicateur, il fallait quelques études préparatoires, de l'attention et du jugement, deux qualités dont se passent au besoin nos spectateurs, qui se bornent à sentir.

Parmi les églises où chacun courait selon ses prédilections, son domicile ou sa sainte patronne, la plus encombrée était sans comparaison, — il est vrai que monseigneur l'électeur et sa ducale épouse allaient s'y rendre, —

après la cathédrale cédée ce jour-là par politesse aux dominicains, l'église des Augustins, où le supérieur de l'ordre, le père Staupitz, était attendu.

Monseigneur le légat Pandolfi monta lentement en chaire, et s'assit dans un fauteuil entre deux de ses trois moines, lesquels, par déférence, ne prirent place que sur des tabourets en velours. Le premier était chargé de fournir des pastilles pectorales à monseigneur, l'autre des arguments; et quand il arrivait à monseigneur de se tromper, de puiser deux fois à la même source, il restait court ou la bouche pleine.

Le menton appuyé sur le bord de la chaire, comme s'il eût été abîmé dans la plus extatique méditation, il supputait horizontalement, de même qu'un pirate au lever du soleil visite du regard la surface de la mer qu'il se propose d'écumer, il évaluait par têtes groupées à ses pieds le contingent probable des indulgences. Sans dévier de leur attitude, ses moines et lui se communiquaient leurs observations.

— Vous qui avez la vue bonne, leur disait-il, entrent-ils en foule, les Wittenbergeois?

Le moine aux pastilles répondait : — Non, monseigneur.

Mais, pour ne pas trop attrister le vieux légat, le moine aux arguments ajoutait incontinent : — Monseigneur, le péché ne se mesure pas à l'homme : il y a foule de péchés, croyez-moi.

— Dieu vous entende! Nous aurons à prodiguer notre miséricorde.

Le moine aux pastilles continuait : — L'an passé, monseigneur, vous avez été trop cher.

— C'est trop rigoureux que vous voulez dire, mon frère? interrompit le moine aux arguments.

— Trop rigoureux, soit; en mettant à un prix trop élevé le bénéfice du pardon, on a perdu beaucoup d'indulgences.

— Oui, vous avez raison, répondait le légat, qui priait en calculant et qui calculait en priant; il vaut mieux admettre cent pécheurs que d'en perdre un seul.

Ainsi arrêté dans son plan de conduite, monseigneur semblait dire : Y a-t-il, bonnes gens, beaucoup d'adultères parmi vous? Je réponds des voleurs et des impies; mais les adultères sont-ils nombreux? — Et mentalement, comme l'avare qui, en marchant, additionne sans fin, avec ses lèvres et avec ses doigts, l'intérêt de l'intérêt de son argent, il murmurait : Oh! certainement il y a beaucoup d'adultères en Allemagne. Il n'y a plus que cela partout, et puis qui ne l'est pas, adultère? L'Évangile n'a-t-il pas dit qu'il est déjà coupable d'adultère, celui qui regarde d'un œil d'envie la femme d'autrui? Oui! regardez-vous bien, adultères! Mais ils sont tous adultères, Dieu me pardonne, dans ce pays.

Nous imiterons le peuple de Wittenberg : sans nous arrêter plus longtemps à l'église des dominicains, et afin de varier les amusements de notre soirée, nous suivrons la foule de sermon en sermon, écoutant ce qu'on dit de Dieu au dedans, ce qu'on pense des prêtres au dehors.

La place de l'église des Augustins offrait un coup d'œil singulier. Elle était en grande partie couverte de paysans,

pauvrement vêtus, nu-jambes, chaussés de sabots bourrés de paille pour combler la différence entre le pied trop petit et le sabot trop large. Il faisait déjà froid, et leurs nez étaient bleus, leurs mains aussi; avec cela ils s'amusaient; ils étaient venus tout exprès à Wittenberg. La Toussaint et les prédications étaient deux plaisirs auxquels ils n'avaient pas résisté. C'étaient de véritables ours descendus de leurs arbres, sortis de leurs tannières; et leurs femelles et leurs oursons les avaient suivis, qui broyant un pain dur, qui buvant de la bière dans un pot, tous croassant, glapissant, hurlant de joie, si venait à passer un cheval dont le galop les couvrait de boue, ou des soldats qui leur donnaient des coups de bois de lance dans le dos. Tout cela les réchaffait, les divertissait, les réjouissait : longtemps ils se souviendraient de la fameuse fête de tous les saints dans la magnifique ville de Wittenberg.

— Baer! as-tu vu ce seigneur? Il est doré comme un calice.

— Je le connais beaucoup, moi, ce seigneur, répondit Baer avec fierté.

— Thor, entends-tu? Baer qui connaît ce seigneur!

— Pourquoi non, puisque je lui appartiens? riposta Baer avec suffisance.

— Toi?

— Sans doute, — et si bien qu'il a donné six chiens danois pour m'avoir.

— Ohé! les autres, — Baer qui croit valoir six chiens danois; dis donc six pourceaux.

— Par ma cognée de fer! est-ce que je ne vaux pas six chiens, peut-être?

Et Baer se disposait à prouver à son jaloux antagoniste que, s'il ne valait pas six chiens, il en égalait au moins un par les dents, lorsque des amis les séparèrent. On fit à Baer l'honneur de supposer qu'il valait six chiens danois.

Tous pourtant n'affichaient pas comme Baer le même amour-propre pour la servitude. Il y a des mauvais sujets partout. Ceux-là murmuraient quand parfois quelque baron connu d'eux traversait la place pour se rendre à l'église.

— Celui-ci est bon, il permet à ses vassaux de sortir deux fois dans leur vie : la première, lorsqu'ils viennent au monde ; la seconde, lorsqu'on les porte au cimetière.

Et des dents blanches claquaient de rire et de froid : des mains bleues, engourdies, se frottaient l'une contre l'autre, en signe de plaisir.

— Mais si ton baron est bon, reprenait un autre, l'abbé qui passe là-bas, et qui retrousse sa robe comme un corbeau empêtré dans une mare, est encore meilleur.

— Pas possible!

— Vrai. Un de ses bûcherons s'étant pendu de désespoir, après avoir communiqué son projet à un fauconnier, le fauconnier a été pendu à la même branche pour n'avoir pas empêché le bûcheron. C'est très-généreux de la part de M. l'abbé : il n'aurait perdu qu'un serf, et il en perd deux pour l'exemple.

— De quoi ris-tu donc, Fuchs?

— Je ris de me voir porté là-bas sur les épaules du graf qui vient vers nous.

— Comment, sur les épaules du graf?

— Mais, oui, la superbe peau de renard qui lui descend sur les épaules est ma propre peau, puisque je m'appelle Fuchs.

En allemand il y a calembourg, *fuchs* signifie renard.

— Donc j'aurai, pauvre Fuchs, la plus belle place dans l'église.

— Bien, très-bien ; moi donc, qui me nomme Hammel, en ma qualité de mouton, j'entrerai aussi dans l'église dans la doublure de son pourpoint.

— Et moi qui m'appelle Kalb (veau) je passerai avec monseigneur sous la semelle de son soulier.

Leur sauvage contentement redoublait à ces gentillesses de leur esprit, à ces jeux de mots sur leurs noms de bêtes, car les serfs allemands n'en portaient pas d'autres. De plus en plus pressés, on eût juré, à leurs longs échalas de jambes plantés dans la boue et à leurs figures violettes, un champ d'asperges.

— Et toi, de quoi ris-tu, Claus Pfeiffer!

— Je ne ris pas, j'ai faim.

— Belle découverte! Ton grand-père en disait autant. Si tu n'as pas d'autres douleurs...

— J'en ai d'autres.

Claus Pfeiffer se tut ; il continua à siffler et à regarder le ciel d'un œil vert où se balançait une larme glacée. Sa haute taille, il avait six pieds, paraissait encore plus longue par son effrayante maigreur ; mais on reconnaissait pourtant une constitution de fer dans Claus. La misère

était sa maladie : gros os, large poitrine, mains épaisses, tout ce qui caractérise la force, il l'avait. Ses cheveux étaient rouges, ses favoris et sa barbe étaient de la même couleur ardente. Deux dents de face qui lui manquaient, par suite d'un coup de bâton ferré qu'il avait reçu du régisseur de la propriété où il était serf, lui faisaient l'aspect horrible, et pourtant Claus, malgré ses cheveux rouges, ses yeux verts, sa peau tigrée de rousseurs, n'était pas absolument laid. Si sa bouche s'effilait un peu en bec de canard, ou en anche de flûte, cette imperfection n'était pas naturelle ; Claus la devait, comme son nom de Pfeiffer (siffleur), à l'impitoyable charge, à l'odieuse fonction qu'il remplissait : sa tâche, à lui, géant, homme de fer, aux côtes de chêne, était d'apprendre à siffler aux petits oiseaux pour qu'ils en attirassent d'autres. Claus sifflait depuis six heures du matin jusqu'à minuit, il sifflait depuis trente-cinq ans ; gai ou triste, repu ou affamé, il lui fallait siffler. Cette tâche unique, fixe, perpétuelle, l'avait hébété au point qu'il ne pouvait presque plus parler sans siffler. Cette vie d'oiseau imposé à ce colosse devait être un affreux supplice.

Claus était venu sans doute à Wittenberg par la même cause qui chasse une pierre dans la vallée ; elle est poussée par une autre pierre. S'il avait un but plus arrêté, nous ne le connaissons pas encore.

Il avait répondu, lorsqu'il avait été interrogé : j'ai faim, je ne ris pas. Et il avait repris son sifflement. La cloche sonna, et la foule se précipita vers l'église des Augustins.

A la faveur du demi-jour qui luit sous les nefs et qui disparaît graduellement devant la clarté jaune et odorante

des lumières, les dames de Wittenberg choisissent, sans embarras pour leur timidité, les places les plus convenables à leurs toilettes et à leur pieté. Celles de la noblesse sont rangées en cercle et avec la symétrie de l'étiquette allemande, la plus sévère du monde, au pied de la chaire, en face de laquelle deux fauteuils rouges surmontés de deux écussons, celui de l'électeur et celui de sa femme, sont isolés.

Le premier rang est occupé par les barons, costumés avec magnificence, portant leur souveraineté sur leurs visages, et s'appuyant sur leur épée comme sur leur droit : des lions au repos. Pieux et forts, visitant Dieu dans son sanctuaire comme un chef militaire sous sa tente, tout armés, ils sont gênés, hommes de fer qu'ils sont, dans la collerette d'apparat, aux tuyaux triples et droits, dans le pourpoint de soie bariolée, lardé de taillades par où s'échappe en écume de savon la toile blanche ou la dentelle; parure de femme sur laquelle du haut de leur barbe ils laissent tomber leur mépris. Quelque peu de la dureté du barbare lutte encore dans leurs traits avec la soumission du chrétien. Ils portent la croix, mais la croix tient à leur épée; c'en est la poignée.

Autre souveraineté dont ils sont fiers, l'autorité paternelle est là toute vivante avec eux : derrière leurs fauteuils, debout, attentifs, respectueux, quel que soit leur âge, leurs fils sont rangés. Touchante et grave hiérarchie! souvent le père, vieillard, a un vieillard derrière lui. Tout est là dans un ordre simple et parfait : Dieu, qui est l'autorité, le prince qui est le pouvoir, les barons qui sont la force, eurs fils pour la perpétuer.

Parmi ces barons, celui qui est immédiatement placé derrière le fauteuil de l'électeur porte un nom célèbre dans les guerres, un nom respecté à la cour, mais redouté de ses vassaux. Le baron Eberhard Eberstein, chancelier de l'électeur Frédéric, est un fragment du roc féodal, cette masse de granit écroulée. Sa longue barbe encore blonde descend sur sa poitrine, et termine une figure solennelle, non par l'âge, mais par la majesté du caractère, par l'absence des petites passions, par le calme et l'équilibre des traits. Blonds comme sa barbe, ses cheveux se confondent avec elle et font ressembler cette puissante tête, le long de laquelle coule cette double chevelure, à ces allégories qu'emploient les sculpteurs pour représenter les fleuves. On dirait le Danube. Ses yeux bleus ont l'éclat de la jeunesse; il ne manque qu'une couronne de fer à ce front souverain.

Ulrich et son frère se tiennent aux deux côtés du fauteuil de leur père Eberhard, et ressemblent, par leur beauté, leurs grâces et leur attitude respectueuse, à ces supports qui entourent l'écusson des grandes familles, à ces anges qui encadrent un fond rouge où passe un lion. Derrière la chaire et dans la longueur des contre-nefs, des bancs destinés aux élèves des différentes écoles de Wittenberg s'élèvent en amphithéâtre. Là s'assiéront les disciples subtils en théologie, les spadassins de la logique, tous juges impitoyables de leurs confrères, beaux esprits qui cumulent en eux l'orgueil d'acteurs et d'auteurs. Déjà quelques-uns apparaissent dans l'ombre et se recueillent en attendant l'heure de ce saint spectacle. Les bancs ne se garnissent que peu à peu.

Ce qu'on venait chercher d'émotions savantes, de difficultés vaincues dans l'art si prestigieux de convaincre, de nouveauté dans le langage, émoussait sans doute la franchise du sentiment pieux qui aurait dû dominer; mais si l'on s'écartait de la religion à cause de la science, on s'éloignait ailleurs aussi de la science à cause de la religion; en faisant un pas de chaque côté, on croyait rester à la même place. Ceci est vrai en mécanique.

L'église était presque illuminée. On n'attendait plus que le père Staupitz, supérieur du couvent des Augustins, chargé par l'Electeur de prêcher le carême, et l'Electeur et son épouse. Il était même séant et d'usage que le prédicateur ne fût pas le dernier à se faire attendre, car la cour n'attend jamais.

La patience allemande est longue, le prédicateur augustin fut plus long que la patience : il y eut des murmures.

On annonça monseigneur l'Electeur de Saxe, prince de Wittenberg. L'auditoire se leva.

La chaire restait toujours vide.

L'Electeur et sa femme s'assirent sur les deux fauteuils brodés à leurs armes.

Dès leur entrée, leur présence avait interdit les conversations particulières et contenu les irritations de l'attente. Elle n'en fut pas moins pénible.

L'Electeur Frédéric était revêtu du costume ecclésiastique de sa dignité. Il portait une toque rouge bordée d'hermine, un camail de la même fourrure retombait sur ses épaules, d'où partait sa longue robe ouverte et pourprée, qui laissait voir un étroit collant terminé par une chaussure en crevés.

La toilette de sa femme consistait dans une petite toque légèrement posée au bord de la tête, si au bord, que l'immobilité allemande seule était capable de la tenir en équilibre. Cette toque était surmontée d'une plume rouge, rejetant ses barbes sur l'oreille, frivole coiffure d'où descendaient des tresses de cheveux engagées derrière les oreilles. Cette liberté de la tête était un contresens avec la lourdeur du reste du costume, qui se composait d'une ample robe de velours, toute guillochée d'or, d'argent, de paillettes d'acier, éblouissante, inflexible, ressemblant par son évasement à une cloche. C'était exactement une cloche, dont la poignée était la tête de l'Electrice, dont les anses étaient les bras qui s'arrondissaient sur cet évasement. Les pieds étaient perdus sous la cloche, les mains dans l'immensité des manches, les manches sous le manteau d'hermine. Au luxe près, toutes les femmes nobles de la Saxe avaient adopté ce costume si peu favorable au développement de la taille et des grâces du maintien.

On comprend ce qu'il y avait de solennel dans ces grandes figures saxonnes, taillées au fond de fauteuils rouges, osant à peine respirer sous le plomb du cérémonial. Froides, uniformément éclairées, silencieuses et blanches, elles étaient comme des statues de cire. Quoique les deux portes de l'église fussent ouvertes, l'air était si doux que la flamme des lumières n'était pas agitée ; elle brûlait droite et rouge sous les voûtes.

Depuis l'arrivée de l'Electeur, plus d'une heure s'était écoulée, et le prédicateur ne paraissait pas. Une consternation muette se peignait sur les visages.

Enfin un pas retentit, un pas précipité.

Toutes les têtes, excepté celles de l'Electeur et de sa femme, se tournent du côté du bruit.

Un augustin, un moine, c'est lui!

Il a pénétré jusqu'au pied de la chaire. Douleur pour les assistants : c'est bien un augustin, un moine, mais ce n'est qu'un simple frère inconnu.

Où va-t-il donc?

Il s'incline respectueusement devant les deux fauteuils, monte en chaire, se signe et dit :

— Mes frères en Jésus-Christ.

Dieu vient de nous enlever notre supérieur; le père Staupitz est mort.

Cri de désespoir dans l'église.

— Cette perte doit être d'autant plus affligeante pour moi, d'autant plus sensible pour vous, que l'ordre m'a choisi pour remplacer, ce soir, le père Staupitz dans la chaire de lumière, de vérité, de justice. Dieu me mortifie avec vous. Oui! on est venu me chercher dans la cendre et dans les larmes pour paraître devant vous qui êtes plus que moi, devant l'Electeur qui est plus que vous, devant Dieu qui est plus que notre Electeur.

Prions, mes frères en Jésus-Christ, pour que ce Dieu, descendu en moi, m'éclaire et m'illumine; prions!

Le moine tomba à genoux dans la chaire, les mains jointes. On entendit le son creux des coups qu'il portait à sa poitrine. L'Electeur avait posé un genou sur le coussin.

Après ce recueillement du moine, et les regrets donnés par la foule à la mémoire du père Staupitz, beaucoup s'éclipsèrent, n'étant pas jaloux d'écouter l'éloquence, peu en faveur, des moines. Ceux qui restèrent le firent par res-

pect pour la cour; et la cour, par déférence pour le peuple, ne s'en alla pas. Ce fut tout profit pour les élèves des écoles, qui, loin de voir un sacrifice dans l'accident dont chacun gémissait, s'estimèrent très-heureux d'avoir à bafouer un moine, au lieu d'un orateur à applaudir; car, augustin, franciscain ou dominicain, tout moine était la bête noire des universités. C'était reconnu, un moine était un âne quant aux oreilles, un bouc pour la luxure, un chien pour la gueuserie, un lézard pour la paresse, un pourceau pour la saleté, une oie pour l'ignorance. Enfin, un moine était le résumé de tous les vices de la création; il entrait dans tous les proverbes comme une comparaison déplaisante; gourmand comme un moine, sale comme un moine. De ces façons de parler peu charitables, nos temps n'ont retenu que : gras comme un moine. La postérité est toujours polie.

Le moine augustin, qui était monté en chaire, ne semblait mériter aucune exception jusqu'ici par la renommée de ses lumières.

Son front vaste, mais bossué, ce qui n'était alors ni une beauté ni un indice; des sourcils durs, des joues pâteuses, des yeux incolores, des lèvres pesantes, quelque chose du bœuf qui s'enfle pour mugir dans son nez fort, mal planté à la racine et ouvert à la base, dans son cou ramassé, ne lui attirèrent pas d'abord l'indulgence. Il salua et il fut gauche; il allongea le bras pour réclamer l'attention; ce bras fut trouvé court. Bref, la première impression fut fâcheuse. L'orateur avait des miracles à opérer pour faire oublier l'homme. D'une voix basse et à peine entendue, il reprit :

— Mes frères en Jésus-Christ,

Le premier devoir du chrétien, c'est l'humilité, qui renferme la soumission exclusive à notre saint-père, l'obéissance au prince. Le très-inconnu et très-pauvre moine qui est devant vous...

— Très-inconnu, c'est vrai, interrompit une voix.

— Merci ! dit tout bas l'orateur.

L'Electeur le regarda avec bienveillance.

— ... Est le seul qui ne puisse se faire un mérite de ce devoir, lui plus ignoré que les sources du Nil, qui a vécu sous le fouet de la discipline, qui a demandé son pain à la porte des heureux. L'effort de sa soumission serait si peu méritoire, qu'il n'ose le faire valoir pour lui ; c'est pour vous, frères !

On continuait toujours à sortir de l'église.

— Frères, — et son œil gris devint bleu, et son visage leva comme la pâte que le feu surprend ; — Frères, l'église universelle, Rome, nous honore chaque année de ses légats qui viennent chez nous recueillir dans leurs bienheureuses mains l'or du repentir, et cet or, vous le savez, rachète vos fautes et vos crimes.

Il y a, dans la manière de poser les questions comme dans la manière de se mettre en garde, bien des choses décisives. Quelques-uns se rassirent.

— Soyez bénie, Rome, vous qui avez cette puissance ! car le premier devoir du chrétien, c'est l'humilité qui renferme la soumission exclusive à notre saint-père, l'obéissance au prince.

Cet or, que les légats emportent, c'est d'abord le cuivre du tailleur, — vous êtes peut-être tailleurs, quelques-uns

ici ? — c'est le cuivre du chaussetier, du fendeur de bois, du carrier, du mineur, j'en vois là bas près de la porte; métier pénible ! mon père est mineur. Ce cuivre est noir, puant, vilain, gras, c'est le cuivre du pauvre peuple; il en marque le coin avec sa tête : — dure empreinte !

Ici le moine hocha rudement la tête, imitant le balancier qui tombe.

Ce geste ne fit pas rire.

— Mais enfin cet or représente pour le tailleur une pièce de drap, une paire de bas pour le chaussetier, pour mon père un sac de charbon. Vous voyez que c'est quelque chose. Pourquoi péchez-vous, si vous ne voulez rien donner ?

L'attention de l'auditoire s'établit. L'Électrice de Saxe, femme au cœur noble et bienveillant, semblait touchée de la fermeté que prenait de plus en plus le débit du pauvre moine. La plume rouge de sa toque affirmativement balancée marquait son assentiment.

Lui-même s'animait, en voyant qu'on ne sortait plus de l'église.

— Et Rome, poursuivit-il d'une voix plus claire, épure tout. Avec le cuivre elle fait de l'argent et de l'or mieux que Cardan l'alchimiste. L'absolution et une pièce de drap vous délivrent du purgatoire; et si vous devez aller en enfer, le vilain cuivre métamorphosé en or vous tire des griffes du Satan, et vous paraissez devant Dieu l'âme pure et les poches vides. Voilà comment tout s'épure; le cuivre devient or, le criminel honnête homme. Et qui peut cela, si ce n'est Rome? Car le premier devoir du chrétien,

c'est l'humilité, qui renferme la soumission exclusive à notre saint-père, l'obéissance au prince.

On se regardait dans l'église; on croyait avoir mal compris. Était-ce de l'ironie? Mais l'ironie est une épée, et il lui faut une gaîne plus déliée que le corps d'un moine pour l'enfermer. Qu'était-ce donc?

— Frères, vous êtes trop chrétiens pour ignorer que les indulgences sont ceci. Les saints ont souffert, Jésus-Christ a beaucoup souffert. Avec le mérite de leurs souffrances, non-seulement ils se sont rachetés de leurs péchés, mais ils vous rachèteront pendant toute l'éternité des vôtres. Ce surplus est immense, infini; vous avez beau en acheter, il en reste toujours. Il y aura des indulgences jusqu'à la fin du monde, ce qui prouve que Dieu dans sa sagesse a prévu que nous serions incorrigibles jusque-là. Donc Rome a le droit de vendre les indulgences en telle quantité et à tel prix qu'elle l'entend. Jamais le vrai chrétien n'a élevé des doutes sur ce privilège.

Et moi, je l'ai déjà dit, qui suis le plus humble des chrétiens, qui crois aveuglément comme vous, mes frères, je ne viens pas attaquer le mérite des saints, ni leurs œuvres surabondamment saintes et propitiatoires. Je crois que le sang de Jésus-Christ, les souffrances des martyrs, les malheurs de l'église, ont plus que suffisamment servi à racheter le monde; je crois qu'avec leurs mérites, on rachète bien des fautes et bien des crimes. En cela comme en tout, je suis d'accord avec l'autorité de l'église, avec l'autorité des conciles, et ce m'est une bien grande consolation, frères!...

Mais...

Ici les lèvres de l'orateur pâlirent; sa langue demeura glacée; il porta rapidement sa main droite sur son épaule gauche comme pour écarter une confidence fatale venue on ne sait d'où. Enfin un effort violent sur lui-même lui rendit la parole. Il continua. La sueur découlait de son front.

On prit cela pour de l'embarras.

— Mais si je crois à la rémission des péchés par le mérite des saints, si j'ai foi au trésor des indulgences, je ne crois pas à leur efficacité, appliquées aveuglément. Il faut, pour que leur utilité soit complète, résolutoire, que le repentir soit proche, il faut soi-même s'être délié avant que le prêtre vous ait délié.

Ces dernières paroles, si personnelles au dogme, quoique encore un peu obscures, produisirent un effet décisif sur l'assemblée. Elles démontrèrent que le moine n'allait pas au hasard. Ramenée du dehors, la foule ne trouva plus de places. On se mit à deux sur chaque chaise.

Et le moine acheva sa pensée d'un accent mélancolique et traînant, et par une transition de voix qui émut, parce qu'il était ému :

— Avez-vous quelquefois menti? Moi, j'ai menti. Avez-vous quelquefois trompé? Moi, j'ai trompé. Avez-vous haï, calomnié, volé? Moi, j'ai haï, calomnié, volé. Eh bien, je suis un impie, ou la vérité est que je n'ai trouvé de repos qu'après avoir réparé les torts du mensonge, de la haine, de la calomnie, restitué l'objet volé. J'ai fait ce qu'a dit le prêtre. Oui! j'ai acheté mes indulgences, mais j'avais auparavant rempli les vœux de ma conscience; et, si vous pensez comme moi, frères, il vous aura été bien doux

d'acheter les indulgences de Rome à cette même condition, le premier devoir du chrétien étant l'humilité, qui renferme la soumission exclusive à notre saint-père, l'obéissance au prince.

Ici, quelques applaudissements s'échappèrent de la nef occupée par les étudiants; mais, contenues aussitôt par la présence de l'électeur, leurs mains bruyantes et élevées se turent. On eût dit qu'une nuée d'oiseaux avait traversé l'église. Après, le silence fut plus profond.

— Les indulgences ne sont donc, poursuivit le moine, sans paraître avoir remarqué l'interruption des étudiants, que pour la moitié dans notre pardon, frères en Jésus-Christ: gardons-nous de proscrire l'une ou l'autre de ces deux moitiés! C'est le poisson que vous pêchez dans l'Elbe: vous l'appelez brochet, très-bien. Si on vous le présente sans tête sur la table, ce n'est plus un brochet, n'est-ce pas? Si on vous l'apporte sans queue, ce n'est pas non plus un brochet. Il faut qu'il ait tête et queue pour être brochet. N'admettons donc les indulgences que précédées, accompagnées et suivies des bonnes œuvres. Rome, d'ailleurs, aime les bonnes œuvres autant que vous aimez les brochets.

Cette fois les acclamations, plus difficiles à réprimer parce qu'elles partaient de la porte de l'église, où la populace wittenbergeoise était loin de l'Electeur, éclatèrent en triples salves et en cris rauques et sauvages. Pêcheurs, paysans, bûcherons, auditoire debout, crépu et armé de bâtons, frappèrent les dalles de leurs sabots, l'air de leurs hurlements : c'était une mare de sangliers endormis; une pierre était tombée dans la mare. Rejetés de l'église par le

trop plein, d'autres paysans, d'autres bûcherons, qui stationnaient sur le parvis, au milieu de la place, aux angles des rues aboutissantes, Baer, Calb, Hammel, Fuchs, glapirent.

— Qu'a dit le moine?

— Cela et celà, Claus Pfeiffer.

— Bien! Un morceau de ton pain, frère, et écoutons.

Claus recommença son petit sifflement.

Et le moine prit un air gracieux et narquois, son débit changea aussi d'allure; du pas, il alla à l'amble; il sourit, et l'on sourit. Il n'était donc déjà plus l'homme qui pèse sur la tête de son auditoire; il l'entraînait au contraire du haut de sa chaire, véritable tour d'éléphant portée par les mille pieds de la foule. Bientôt il ne sentit plus la chaire. Homme, il vit au-dessous de lui des hommes. Ceci l'encouragea à parler de ce ton :

— Monseigneur, le légat Pandolfi se porte bien depuis l'an passé.

— Avez-vous remarqué? Les indulgences ont été fructueuses, Dieu merci!

Que prouve cela? Que Wittenberg renferme beaucoup de pécheurs endurcis. Cela prouve aussi pour moi, qui ne suis pas témoin de beaucoup de bonnes œuvres, que nos Wittenbergeois comprennent mal les indulgences, qu'ils appellent brochet la moitié du brochet.

Un éclat de rire de moine, trivial et railleur à la fois, cynique même, jaillit de la bouche de l'orateur; cet éclat de rire fut suivi d'un :

— Nous sommes des imbéciles, Wittenbergeois, et je le prouve.

Jamais éloge n'eut le succès de cette injure.

L'Electeur semblait sommeiller.

— Vous perdez votre or en croyant sauver vos âmes du démon : pourquoi voulez-vous que Dieu vous tienne compte de ce sacrifice qui n'en est pas un, lorsqu'il n'est pas accompagné du repentir, de la meilleure partie du brochet? Et par curiosité, disons encore, car les bougies sont hautes, et mon prince et son auguste épouse m'écoutent avec attention ; — disons encore comment, Wittenbergeois, on abuse de votre crédulité ; comment Rome vous vend plus cher que l'or le plomb de ses bulles ; or avec lequel sont payés : *chanceliers, vice-chanceliers du pape, régents, prélats, abréviateurs de la chancellerie, secrétaires des brefs taxés, préfets de la signature de grâce, dataires, sous-dataires, préfet des compositions, réviseurs, régistrateurs, auditeurs, présidents, avocats, procureurs de la fiscalité.*

Revenons à notre imbécillité, frères !

Connaissez-vous le tarif des indulgences, la taxe de la chancellerie sacrée?

Vous ne les connaissez pas? Écoutez donc !

Pour un thaler, on peut tromper son ami ;

Pour deux thalers, sa femme ;

Pour trois thalers, son frère ;

Pour cinq thalers, son père ;

Pour huit thalers, sa mère.

Oh! ne vous indignez pas. Nos comptes avec Rome sont longs à régler. Poursuivons.

Pour un ducat, Rome permet qu'on épouse sa commère.

Pour un demi-ducat, l'oncle peut épouser sa belle-sœur : alliance qu'on ne souffre pas même dans les haras.

Pour deux ducats, on épouse qui l'on veut.

— Oui, riez, mes frères, car :

Pour un frédéric d'or Rome permet qu'on assassine un étranger ;

Pour dix frédérics d'or.... son frère ;

Pour vingt frédérics..... sa mère.

— Mais vous ne riez plus ; riez donc ! riez donc !

La figure du moine était terrible et bouffonne.

— Pour un demi-auguste, on va au paradis à pied.

Ainsi nous irons, pauvres Allemands que nous sommes, tandis que...

Pour un auguste, on y va sur un âne ;

Pour un auguste et demi, sur une mule ;

Pour deux augustes, on s'y rend à cheval ;

Pour quatre augustes, en litière,

Pour cinq on y a un domestique.

Le reste est si peu à la portée de vos fortunes, mes frères en Jésus-Christ, que je n'en parlerai que par manière de curiosité. Quelle bourse contient ici :

Huit augustes, six ducats et douze frédérics, somme exigée par Rome, afin d'être digne de s'asseoir à la droict de — Dieu le père ?

Ou la même somme, plus vingt-quatre thalers, pour occuper un siége à la droite de — Dieu le fils ?

Assurément aucune, n'est-ce pas ?

Passons donc sous silence le luxe de joie et de volupté que Rome accorde à quelques heureux de ce monde allant dans l'autre. Ce n'est pas fait pour vous, gourmands !

Silence à tous ! asseyez-vous ! que vos frémissements se

taisent ! je raconte et je n'accuse point. —Point de haine, ou je descends.

On eût dit, en ce moment, que le moine tenait par les cheveux et secouait l'immense tête de l'auditoire, et qu'après l'avoir élevée jusqu'à la hauteur de son souffle enflammé, il l'avait ensuite rejetée avec colère.

Pourtant, ajouta-t-il avec une effrayante ironie et un prosaïsme de damné, voyez, c'est votre affaire, combien vous avez dans la poche de quoi commettre de crimes. Fouillez-vous donc. — Puis, avec un ton de pitié enflé d'insolence :

— Des murmures contre le saint-père ! — ah ! ah !

Vous voulez donc que je descende de cette chaire ? Qu'à cela ne tienne, je descends.

Il s'avança jusqu'aux marches de la chaire, comme s'il eût vraiment eu l'intention de la quitter, plutôt que d'y rester au prix d'un scandale déchirant pour son âme. Cette évolution fort peu oratoire, grotesque, mais animée, loin de calmer l'effervescence qui bouillonnait dans l'église, ne servit qu'à l'augmenter. D'une voix pathétique, le moine reprit :

— Croyez-vous donc, malheureux, que, si notre saint-père connaissait comme nous le trafic qui se fait en son nom, il ne s'y opposerait pas de toute la candeur divine de son âme ?

Un ricanement d'incrédulité ayant accueilli ces dernières paroles, il s'écria avec violence :

— Je vous répète qu'il ne le sait pas. Je me porte garant du saint-père. Pourquoi donc cette rumeur qu'ont soulevée mes paroles ? Au nom du ciel, n'attirons pas l'anathème sur nos têtes audacieuses ; ne soyons pas impies en luttant

contre l'impiété! Respect, adoration, soumission, anéantissement devant le saint-père.

Le moine leva ses deux bras et resta longtemps dans cette posture; il semblait s'offrir en sacrifice pour expier la coupable opinion de tous envers le saint-père.

— Qu'avez-vous donc, Ulrich? dit avec impatience et en se retournant vers son fils le graf Éberstein, vous ne tenez pas en place. Pourquoi cette agitation? Ne croiriez-vous pas ce moine, quand il témoigne de son respect pour le saint-père?

Le fils du graf rougit et perdit un peu contenance; il répondit pourtant :

— Ce n'est pas cela, mon père. Je me suis penché en avant pour m'assurer si ce moine n'est pas celui qui, pendant quelques mois, j'étais bien jeune alors, m'a enseigné les premiers éléments de mes études. Il m'a semblé le reconnaître.

Devenu l'avocat du pape, le moine rendit son rôle plus hardi : Combien laissait-il supposer son ennemi bas à terre pour faire preuve, lui moine, de générosité? Sur le ton simple de la conversation, il reprit :

— Monseigneur Pandolfi n'est pas infaillible. Lui non plus ne sait pas ce que les moines, ses inférieurs, se permettent en son nom. Et parmi les moines il y en a d'avides : tous les dominicains ne sont pas saint Dominique. Un seul peut-être est cause de ces actes de simonie. A celui-là vous ne sacrifierez pas les autres. Il y a plus : vous n'en poursuivrez aucun même mentalement, frères en Jésus-Christ; car celui que vous auriez désigné à la vengeance serait peut-être le moins coupable, songez-y bien!

Car, (et la voix du moine fut prophétique après avoir été tour à tour étouffée, sombre, traînante, triste, peureuse, hardie et triviale), car si l'on n'avait pas égard à cette distinction qu'il faut bien établir entre la pensée et le bras obscur qui l'exécute, entre l'instrument parfait en lui-même et l'ouvrier maladroit qui s'en sert, on oserait vous dire : Il y a un homme qui, pour de l'argent, pour de l'or, vend au premier venu des indulgences qui rachètent des crimes aussi noirs que ceux que j'ai déroulés, et vous seriez étonnés. On ajouterait, toujours par la même erreur, qu'avec l'or de ces rémissions sacriléges cet homme ne fait pas la guerre aux Turcs ni aux Moscovites, et vous vous demanderiez avec effroi ce qu'il en fait. Tout à coup, si la même voix, qui vous instruit si bien, vous déclarait qu'avec cet or on paie des poëtes langoureux qui chantent Platon et Ovide ; qu'on paie des peintres qui représentent des nudités païennes ; qu'on paie des courtisanes qui reçoivent chez elles tous ces peintres, tous ces poëtes, tous ces païens ; si elle vous déclarait encore qu'avec cet or on bâtit en ce moment un temple orgueilleux à la religion, plus superbe cent fois que le Panthéon, car il portera le Panthéon en croupe ; que ce temple, Babel moderne, sera dans des proportions aussi effrayantes que sa sœur aînée et maudite ; que chaque pierre de marbre ou de granit sera le rachat d'un sacrilége, d'un péché mortel ; que le fratricide en aura payé la voûte, l'homicide les marches, le parricide les portiques, et peut-être quelque roi coupable de l'assassinat de son peuple, la croix d'or qui terminera ce monument ; alors vous vous écrieriez comme l'aveugle de l'évangile : Où est cet homme?

Quel est cet homme? — Cet homme! cachez-vous dans la terre, brisez vos fronts : c'est Léon X! c'est le pape!

Voilà l'erreur où vous tomberiez, mes frères, si vous confondiez celui qui trafique des indulgences avec le saint-père, au nom duquel elles sont prêchées; car le premier devoir du chrétien, c'est l'humilité, qui renferme la soumission exclusive au pape, l'obéissance au prince.

Le sermon était fini, la grande révolution était commencée.

## III.

Le graf Éberhard Eberstein était assis; ses deux fils étaient debout à ses côtés; il achevait le repas du soir. Depuis une heure, ou, pour être plus exact, depuis le retour du sermon, car le graf s'était mis immédiatement à table, aucune parole n'avait été échangée entre lui et ses fils. Tantôt il mangeait précipitamment le gibier que l'écuyer découpait au bord de la table, et il avalait d'un trait le vin que son fils aîné lui versait par-dessus l'épaule, et tantôt il laissait de longs intervalles entre les morceaux. Sa préoccupation était sombre. Cette scène domestique, qui ne s'écartait de la vie ordinaire de château que par un peu plus de silence que de coutume, était éclairée ou rembrunie par le jeu de la flamme du foyer. Un tronc entier brûlait dans la cheminée, maçonnerie colossale d'une utilité fort mal entendue, car le vent s'y précipitait de toute l'ouverture qui lui était ménagée. On brûlait plutôt qu'on ne se chauffait près de ces espèces d'incendies, qui avaient deux fins : de

contribuer à l'éclairage de l'appartement, fort mal entretenu par une lampe nourrie d'huile de graines ou de navets; et de justifier l'énorme droit d'abattage que les seigneurs avaient sur les forêts de leurs domaines. Un défaut joint à un abus ne chauffait pas davantage, n'éclairait pas mieux.

Et si le feu ne chauffait que par accident, la lampe de fer triangulaire, suspendue au plafond, n'éclairait que par secousses. De loin en loin les portières étaient soulevées, et un plat s'avançait; ce plat était déposé sans bruit dans les mains d'un second domestique, qui faisait la moitié du chemin de la porte à la table et s'arrêtait; enfin un troisième domestique le prenait et le remettait à l'écuyer tranchant avec la même lenteur. Cette suite de mouvements prévus, qui semblaient résulter non d'une volonté de l'âme, mais d'un tour de clé, se peindraient nettement à l'esprit de ceux qui n'auraient pas oublié ces vieux clochers des vieilles villes où, à chaque saison, paraît à la tour de l'horloge un homme ou une femme de bois, mannequins que le peuple appelle Jacquemarts.

Le graf ayant porté la main à son verre, son fils aîné s'apprêtait à lui verser du vin...

— Johann, dit le graf en l'arrêtant, je n'ai pas soif. J'ai même trop bu. Mon estomac est en feu.

— Mon père vous sentiriez-vous indisposé?

— Ulrich, je vous remercie; ne vous inquiétez pas; reprenez votre place.

Et se tournant vers Johann : — La cérémonie a été un peu longue.

— Oui; mon père, et même fatigante.

— Ne nous en plaignons pas, Johann, puisque notre excellent électeur l'a suivie dans tous ses détails avec une patience exemplaire.

— Cependant, mon père, je crois m'être aperçu que notre clément électeur, soit lassitude, soit recueillement, a quelquefois fermé les yeux ainsi qu'un homme qui dort.

— Notre prince ne dormait pas, Johann; il a trop de respect pour lui, pour nous et pour l'église.

— Alors il écoutait bien profondément.

— C'était un devoir, et je ne connais personne, mon fils, qui remplisse mieux ses devoirs que notre électeur.

Dès que les domestiques virent la conversation engagée entre le graf et ses fils, ils se placèrent sur un rang devant la table, saluèrent, et, sur un geste, ils reculèrent jusqu'à la porte, où, après un dernier salut, ils laissèrent tomber la portière devant eux. Il n'en resta qu'un pour avancer trois fauteuils auprès de la cheminée, dans laquelle il jeta quelques poignées de genièvre; ensuite il se retira.

Bientôt une vapeur odorante se répandit dans la salle. Le graf permit à ses fils de s'asseoir.

L'aîné alla prendre dans une niche cachée derrière un rideau de soie un lourd volume richement relié, posa, quand il fut assis, le pied sur un tabouret, et ouvrit le curieux in-folio.

— Ulrich, commença le graf avec beaucoup d'affection dans la voix, vous n'êtes pas l'aîné de la maison.

— Je ne me suis pas encore aperçu, mon père, que ce fût là une raison pour que vous m'aimassiez moins; de votre côté, avez-vous remarqué quelque différence à mon désavantage entre l'attachement que j'ai pour vous et celui

que vous porte mon frère, s'il est vrai qu'il existe une supériorité d'âge en sa faveur entre lui et moi?

— Votre affection m'est connue, Ulrich, je n'ai à vous parler que de votre avenir. Vous avez vingt-deux ans.

— J'aurais désiré, mon père, qu'ils eussent été mieux employés pour votre gloire.

— La gloire de notre famille est entre de dignes mains.

Eberstein regarda son fils aîné, qui détourna un instant son attention des enluminures chevaleresques dont il se délectait pour s'incliner en signe de remerciement à l'allusion.

— Votre renommée ne saurait donc dépendre, Ulrich, ni d'un nom de famille dont vous ne pouvez, par votre naissance, perpétuer l'éclat, ni de la carrière des armes où j'ai des raisons pour vous défendre d'entrer. Le ministère des autels est assez honorable pour qu'on en soit jaloux; le rang que vous y obtiendrez par les droits de votre nom est assez beau pour ne point vous faire regretter de n'être que le second héritier de ma race. Sanctifiée en vous, elle se prolongera par votre frère dans une voie d'illustration.

Cette fois le fils aîné du graf laissa passer l'éloge; son attention était concentrée sur un endroit du livre qu'il tenait, où le héros consulte un magicien pour savoir si ses aventures seront heureuses. Le magicien, c'est le diable; on le reconnaît aux griffes qu'il laisse entrevoir sous sa robe au lieu de pieds. Singulière faculté qu'a le diable de ne se déguiser qu'à la condition de se faire reconnaître.

— Admirable Pfintzing! cria Johann au milieu de sa distraction, tu as écrit là un beau livre.

— Je m'étais fait depuis longtemps ce raisonnement,

mon père, poursuivit Ulrich en baissant les yeux, ma fierté, mon orgueil sans doute déplacé, m'ont toujours empêché de l'admettre.

— Vos répugnances ne changeront pourtant rien à votre devoir, je l'espère, Ulrich.

— Je crains le contraire, excusez ma franchise.

Trop pénétré de son autorité pour la compromettre par quelque signe de mauvaise humeur, le graf réprima un mouvement d'impatience. Il essaya de reprendre son premier ton de condescendance. Pour cela, il n'eut qu'à regarder Ulrich, dont la figure respirait la soumission d'un ange.

— Vous êtes allé à Rome : je vous y avais envoyé pour que vous vous décidassiez à embrasser les ordres, d'après l'exemple de tant de fils de princes, plus zélés que vous sans doute à obéir à la volonté de leurs pères. Je vous citerais, s'il est nécessaire, votre bon cousin, l'abbé de Kempten, si heureux dans son abbaye ; prenez exemple sur lui. Je regrette qu'en revenant de Rome à Wittenberg vous ne l'ayez pas visité. Il me semble, à ce propos, que votre retour a été bien prompt.

— Oui, mon père.

— Et comment êtes-vous revenu de Rome?

— J'en suis revenu chrétien.

A cette réponse, Johann rit comme un fou. Il jugeait son frère extrêmement naïf. L'in-folio faillit glisser de ses genoux à terre; dans son hilarité il passa au moins deux images.

Eberstein considéra Ulrich d'une façon peu indulgente, et qui lui ôta au moins dix ans dans son estime personnelle.

Ce n'était point de l'ironie comme Johann, mais de la pitié. En pareil cas, la pitié d'un père est pour le fils un soufflet, moins le coup. L'outrage y est, la rougeur aussi.

— Voudriez-vous bien m'apprendre alors quelle profession vous avez choisie, afin que, moi étant mort, vous ne soyez point obligé, pour vivre, d'aller sur quelque marche de la Saxe, armé d'un bâton ferré, détrousser les passants? Compteriez-vous sur votre frère Johann?

Ulrich exprima par un froncement de lèvres un sentiment de négation bien formel.

Johann n'eut pas l'air de se fâcher du peu de cas qu'on faisait de sa générosité.

— Vous mort, mon père, je prierai Dieu pour que votre ombre me protége, et je sortirai de cette maison; plus tôt, si vous l'exigez; maintenant si mon seigneur l'ordonne.

Le jeune fils du graf s'était levé.

— Où iriez-vous? La terre n'a que des montagnes où des hommes libres commandent, et des vallées où rampent les serfs. Êtes-vous de la montagne ou de la vallée?

— Il y a encore des mers. J'irai dans nos hanses teutoniques....

— Pour y faire le commerce, n'est-ce pas? y vendre votre noblesse au poids des fanons de baleine et des cuirs de Hollande.

— Non pour y faire le commerce, mais afin de trouver un passage pour le Nouveau-Monde, à travers ces mers qui n'ont pas rouillé les éperons d'or de Cortez.

— Il fut un temps, Ulrich, où j'aurais eu le droit de vous enfermer dans un cloître et de vous forcer à y attendre que la grâce vous visitât. Non-seulement je n'ai plus

ce droit, mais l'aurais-je, que je n'en userais pas contre vous.

La noble figure du graf était diversement affectée. Le maître cherchait à ne pas paraître dur, le père à ne pas se montrer faible.

— Vous ne luttez pas, Ulrich, contre le caprice tyrannique d'un père, songez-y bien, mais contre d'immuables lois, ciment des familles, contre des usages conservateurs vieux comme notre Allemagne impénétrable et dure, — contre ce qui est notre force.

— Vous vous trompez, reprit respectueusement Ulrich, je ne lutte pas, je me soumets. Né le second dans ma famille, ma famille ne me doit rien ; je m'en retire.

— Que pourrait-elle pour vous ? Si je partage, dit sans emphase mais avec dignité le graf Eberstein, mes propriétés en deux, mon écusson en deux, mon nom en deux, et que plus tard vos enfants et ceux de votre frère, par le même privilége, divisent de nouveau ces épaisses forêts, ce bel écu, ce grand nom ; dans moins d'un demi-siècle, si les familles de l'Allemagne suivent notre exemple, il ne restera pas un seul représentant fort de la terre conquise par nous, pas un bras pour la protéger ; mais vous serez tous, au contraire, faibles par le grand nombre, misérables comme des vassaux ; vous serez tant, que vous ne serez plus.

— Ce n'est point là ce que je souhaite, mon père. Gardez votre héritage pur et intact comme vous l'avez reçu. Je compte assez, j'ose vous le répéter, sur mon épée pour me faire une place dans le monde.

— Oui, allez mettre votre épée au service des rois, et

vous apprendrez de quel côté ils en dirigent la pointe. Contre nous! contre nous!

Beaucoup d'amertume coulait des lèvres du graf, qui était puissant de raison quand il portait sa pensée devant l'institution féodale, lorsqu'il s'y plaçait à la tête comme une bannière; redevenu père, il se sentait désarmé et à terre.

— Dieu veuille, continua-t-il, que vous n'ayez pas à vous repentir, Ulrich, du mépris que vous affectez pour la vocation la plus sainte, la plus libre de toutes! Vous y réfléchirez.

— Oui, mon père.

— C'est vraiment admirable! interrompit tout à coup Johann en frappant des mains et en trépignant. Mais voyez donc! le chevalier *Tewerdanck*, qui, après s'être battu avec deux lions, figure XLII, *mit zwayen Leoben*, lutte, page 48, avec un ours plus gros que celui des armes d'Oppenzell, *mit einem Beren*. Voyez-le encore, la pique en main, frappant l'animal à la tête, comme tout noble chasseur le doit. Quoique prêt à dévorer Tewerdanck, l'ours semble respecter les éperons d'or du chevalier; et pourtant c'est une bête bien cruelle, assurent les vers de Melchior Pfintzing: *Es ist wahrlich ein grausam Thier.* Vous n'aimez donc pas Tewerdanck? vous ne le connaissez donc pas? Mais que connaissez-vous alors, Ulrich?

— Je connais Tewerdanck, mon frère, répondit avec une réserve qui n'était pas sans malice, Ulrich, en posant le doigt sur le livre de Johann; et je l'aime parce qu'il m'apprend quelque chose.

— A chasser aux ours, avec la pique et le couteau.

— Non-seulement pour cela, mais encore parce que *Tewerdanck*, qui signifie *nobles — pensées*, est notre glorieux empereur, Maximilien Ier, peut-être auteur des premiers chants de ce livre, parce que *Ruhmreich*, *riche en gloire*, est le *duc de Bourgogne*, dont la fille est celle que le chevalier Tewerdanck poursuit sous le nom symbolique d'*Ehrenreich*, *riche en honneur*, et parce que ces ours, ces lions, ces naufrages, ces incendies, auxquels échappe le chevalier, sont autant de vices que les *nobles pensées* doivent vaincre pour s'unir à *riche en honneur*; du moins, je le crois ainsi, mon frère.

— Bah! vous voudriez me persuader qu'il y a autre chose là qu'un homme marchant sur des épées, Ulrich!

— Voudriez-vous, Johann, me dire quelle si grande valeur déploierait le chevalier à marcher sur des lames d'épées qui ne peuvent le blesser, lui qui a arraché la langue aux lions? Chacune de ces épées est un vice vaincu par Tewerdanck.

— Il n'y a qu'un instant, Ulrich, que vous souteniez que le vice c'était l'ours; maintenant, vous me dites que ce sont les épées: vous raillez, mon frère.

Pendant cette discussion, les deux têtes blondes d'Ulrich et de Johann se touchaient et se trouvaient au niveau des genoux du graf, qui, courbé et appuyé sur eux, voulait aussi connaître ce nouveau roman en vers, dédié au jeune Charles-Quint, petit-fils du héros célébré par le chapelain Pfintzing, et supérieurement gravé sur bois par Hans Schœufdin. D'enluminure en enluminure, de chant en chant, le graf et Ulrich furent entraînés par Johann, et l'un et l'autre, le grave père et le fils moraliste, oublièrent,

comme cela arrive toujours, la leçon pour l'image, et ils s'amusèrent comme des enfants.

La soirée en était là, lorsqu'un *knecht* (serviteur) demanda si un paysan, qui avait à parler au graf, pouvait entrer.

Le graf fit un signe. La portière se souleva pour livrer passage à un interminable paysan, en qui il fut facile de reconnaître Claus Pfeiffer, le siffleur, que nous avons déjà vu dans la matinée sur la place de Wittenberg. En entrant, il avait ôté ses souliers.

— Eh bien! Claus Pfeiffer, as-tu bien sifflé aujourd'hui?

— Ni mieux ni plus mal, seigneur. Depuis vingt ans que je siffle, il survient rarement des événements entre mes oiseaux et moi. Nous ne sentons presque plus l'amusement de la chose.

— Et quelle avalanche t'a roulé jusqu'ici, mon vieil ours?

— Je viens, répondit Claus, je viens..., et il sembla chercher au plafond la suite d'un air; il sifflotait doucement:

— Ah!... voici: pour vous apprendre que ma femme a fait un enfant. — Et, avec autant de joie que si elle eût accouché de deux, il ajouta: C'est un garçon.

— Tu es adroit, Pfeiffer; voilà, bien compté, ton cinquième garçon. A la bonne heure! si tu m'élèves des faucons qui piquent les oiseaux, tu sais aussi me fournir des garçons pour courir les chercher dans les broussailles.

— Oui, seigneur, de bons chiens.

— Ce dernier est donc à moi; appelle-le Corbeau.

— J'aurais une grâce à vous demander, seigneur.

— Voudrais-tu le nommer Loup? Soit.

— Seigneur, sa mère désirerait le garder près d'elle, lorsqu'il sera grand, parce qu'il lui ressemble.

— Tu as gardé le dernier : non, Claus; un pour toi, un pour moi : — bonne justice.

— Mais sa mère pleurera, seigneur?

— Siffle-lui un air pour l'endormir, dit Johann.

— Vous êtes dur, Johann! ne put se retenir de s'écrier Ulrich en frappant du pied.

Claus ne sut que dire : — Merci, seigneur Ulrich; vous êtes bon comme mademoiselle. Que n'est-elle ici! elle serait bien contente de vous voir ne pas être trop méchant pour le pauvre Claus. Mais les saintes vont au paradis. — Le graf étendit ses bras entre ses deux fils pour qu'ils eussent à se taire; ils posèrent chacun un baiser respectueux sur ses mains.

— Que rapporterai-je à la mère? demanda Pfeiffer.

— Ce que nous avons réglé une fois pour toujours : j'ai eu ton premier garçon, tu as eu le second, moi le troisième, toi le quatrième. Le cinquième m'appartient.

— Et fais-en vite un sixième, dit Johann, tu seras quitte à quitte.

Pfeiffer n'était plus à la conversation. Sa lucidité d'un instant s'était évanouie dans le refus qu'il éprouvait du graf, de lui accorder son cinquième fils nouveau-né. Il crut soupirer, il siffla. Ses poings étaient fermés de rage.

— Mais avance, que je t'apprenne un air de ma façon, dit Johann en posant ses deux mains, comme se le fût permis un petit chien envers un lion apprivoisé, sur les épaules de Pfeiffer et en lui sifflant au visage. Claus aurait

cassé cette tête d'enfant comme une noix entre ses pouces. Il se prêta stupidement à la plaisanterie, étonné de changer de rôle, de siffleur d'oiseaux d'être oiseau. Ses poings seuls et ses yeux humides n'avaient point oublié la commission de sa femme.

Ulrich ouvrit doigt à doigt la tenaille que Pfeiffer appelait comme tout le monde sa main, et y glissa une pièce d'argent. C'était un métal qui en touchait un autre; Claus ne sentit rien. Quand il l'eut assez bafoué, Johann le poussa brutalement; la portière se balança longtemps après le passage du géant.

Eberstein avait remarqué l'action de générosité d'Ulrich, et dans une série de méditations, qui l'avaient empêché de voir et de blâmer sans doute la scène dont Johann avait rendu Pfeiffer la victime, il rattachait cette action à la conduite déjà fort inexplicable de son plus jeune fils. Cet enfant ne ressemblait à aucun autre. Quelle influence subissait-il?

Au bout de quelques minutes, le graf se retourna vers Ulrich :

— Vous croyez sans doute que je ferais le bonheur de ce serf si je lui accordais l'enfant dont il réclame la possession à titre de père, et que je lui refuse, moi, à titre de seigneur.. Mais ma souveraineté, que je conserve pour mon prince, serait perdue si je ne retenais que de leur propre volonté tous ces enfants nés dans mes propriétés et qui demain seront des hommes. Ils relèvent de moi : est-ce que je ne réponds pas de leur existence? S'ils sont à moi, je suis à eux. Cinq enfants écraseraient ce serf qui ne consulte que son amour lorsqu'il les voudrait tous. Son cœur

saigne d'en perdre trois sur cinq. Et celui qui n'en a qu'un pour héritier, posséda-t-il cinq enfants braves, dévoués, et bons comme vous, Ulrich, celui-là n'est-il pas trois fois plus à plaindre? Et vous le connaissez celui-là?

Ulrich se pencha vers son père; il lui baisa la barbe avec respect.

Johann s'était presque endormi sur l'admirable Tewerdanck.

Un *knetch* prévint le graf que le sondeur des mines sollicitait la permission de lui être présenté.

Il entra.

Au-dessus du serf par sa charge, qui consistait principalement à mesurer avec une sonde le travail de chaque ouvrier des mines, Gottfried jouissait de la demi-liberté de ne pas être obligé de vivre continuellement sous la terre ainsi que ses compagnons. Par son entremise, le graf communiquait ses ordres aux mineurs, et ceux-ci se servaient du crédit de Gottfried pour faire parvenir au graf leurs demandes et leurs plaintes. Comme d'usage, les ouvriers l'abhorraient. A les en croire, Gottfried était un espion, un flatteur.

— Voyons, Gottfried, qu'as-tu à nous apprendre?

— Qu'il y a fête à l'enfer dans trois jours, seigneur.

— Pourquoi cela, Gottfried?

— Vous n'avez pas oublié qu'à chaque universaire de votre fête vous délivrez, en commémoration d'un si beau jour pour nous, un serf de vos mines.

— Vous ne m'aviez pas rappelé, Johann, que c'était dans trois jours ma fête.

— C'est que Johann est libre, mon père, répondit Ulrich au lieu de Johann.

— Eh bien, Gottfried, qu'il soit fait comme d'usage; donnez la liberté à un serf de la mine.

— J'ai à vous rappeler qu'un de vos fils, ordinairement c'est l'aîné, doit être présent à la cérémonie pour prononcer le *vous êtes libre!* sans cela le ban ne serait pas rompu.

— Oui, c'est le vieil usage de notre bonne Saxe, Gottfried

— Oui, libre et gueux, interrompit peu obligeamment Johann.

— Puisque Dieu ne permet pas, ajouta Ulrich, qu'ils soient libres et seigneurs.

— Johann, irez-vous dans trois jours à cette cérémonie?

— Par obéissance, mon père, car la vapeur du charbon m'étouffe, et sa poussière me fait tousser. J'aime peu, d'ailleurs, assister à la grosse joie de ces gens qu'on affranchit; il y en aura bientôt autant de libres que d'esclaves. Mais, par obéissance, j'irai.

— Et vous, Ulrich, iriez-vous à la mine?

— Par obéissance, mon père, et par curiosité. Je n'ai encore visité aucune de vos mines, qu'on dit si profondes.

— Gottfried! Ulrich, mon fils bien-aimé, sera présent, dans trois jours, à l'affranchissement du mineur. — Nous ne voulons pas, Johann, vous exposer à être malade; vous êtes délicat comme votre mère. Soyez toujours l'un et l'autre bons comme elle.

Et le graf porta son regard et le fixa sur le portrait à fond d'or qui surmontait la cheminée. La comtesse avait dû

être fort belle, si le peintre avait été exact, et il l'avait été assurément, car le portrait était admirablement peint.

— La contemplation du père entraîna celle des fils et celle de Gottfried le sondeur. Comme ils étaient debout, la tête rejetée en arrière pour considérer plus attentivement le portrait, la flamme les éclairait à profil fuyant : et cette flamme, et ce feu, et ces hommes, dont la barbe de l'un était si belle, et ce portrait colossal qui semblait monter devant eux, eussent fait croire à l'évocation bienheureuse de la dame protectrice du château.

C'était mieux que cela ; c'était une mère.

Le graf essuya une grosse larme.

— Allons, mes enfants, il se fait tard.

Et appuyé sur son fils aîné Johann et sur le bras d'Ulrich, il traversa la salle, et s'abaissa sous la portière que le sondeur Gottfried souleva, visiblement fier de cet office, que le hasard l'obligeait à remplir.

Rangés sur le passage du graf, les domestiques le saluèrent et crièrent jusqu'à ce qu'il fût au haut de la rampe :

— Dieu vous donne une bonne nuit, maître.

## IV.

Arrivé à l'entrée de la mine, Ulrich pénétra sous un rocher taillé en voûte qui dérobait la vue de la plaine, et descendit de cheval.

La nuit était venue.

Quand il se fut débarrassé de ses éperons, qui l'auraient

gêné dans sa marche à travers les sentiers tortueux, sous les galeries sombres de la mine, il sonna du cor avec force pour avertir les mineurs de sa présence.

Au bout de quelques minutes, la porte de chêne ouvrit ses deux battants et les referma sur Ulrich. La bride du cheval fut nouée à un anneau scellé dans le mur à quelques pas de l'entrée.

A la clarté d'un falot, il descendit la pente rapide de la première galerie, appuyé sur l'épaule de Gottfried, qui était venu à sa rencontre.

Il respira avec plus de liberté dès qu'il sentit que son coude et ses genoux ne froissaient plus les parois de la mine, et que sa tête ne détachait plus en passant des exfoliations d'argile. L'air devint graduellement moins pesant, les ténèbres moins épaisses; la sonorité des pas annonça bientôt l'espace. Il tomba une fraîcheur perpendiculaire sur son front. Gottfried éleva le falot; Ulrich remarqua qu'ils étaient sous une voûte colossale, soutenue par elle-même, formée de quartiers de roches rougeâtres, tissues et entrelacées de racines. Des fuites d'eau larmoyaient çà et là à des intervalles inégaux. Quelques étoiles luisaient au-dessus de cette voûte par une ouverture qui s'était faite à son sommet à la suite d'un amincissement de terrain. Des chèvres égarées se hasardaient parfois à avancer leur tête barbue et à pousser un bêlement plaintif au bord de ce trou.

— Passez cette chemise de toile noire, dit le conducteur à Ulrich; sans cela, je ne réponds pas que vous ne soyez complètement habillé de deuil avant d'être arrivé.

Ulrich passa la chemise noire ; nouée étroitement à son cou, elle descendait jusqu'à ses pieds en forme de sac.

— Suivez-moi maintenant. Votre main ; avancez le pied ; ne craignez rien : je vous conduis au centre de la salle où nous venons d'entrer. Vous allez heurter une barrière ; posez-y les mains, et ne bougez pas. — Vous êtes à l'entrée du puits ; sans désemparer, passez votre corps sous la barrière. — Bien. — Allongez la jambe ; tenez-vous toujours fort à la barrière. — Sentez-vous une entaille dans le trou ?

— Oui, Gottfried.

— Coulez votre pied, appuyez-le sur l'entaille ; autant de l'autre côté, il y a une autre entaille. Posez toujours un pied à droite, l'autre à gauche ; mettez vos mains où auront été vos pieds, dans les mêmes entailles.

— Est-ce bien profond ?

— Quatre-vingts pieds. — Seigneur, il serait prudent de ne pas parler pendant quelques instants.

Après ces recommandations, continuant à descendre dans ce boyau creusé à vif dans le rocher, Ulrich et Gottfried se poussèrent en silence ; car, passé le premier, le conducteur était attentif à faire sentir le voisinage de ses épaules à Ulrich, qui parvint de cette périlleuse manière jusqu'à la seconde galerie. Là, ils se reposèrent un instant. Gottfried ranima la lampe.

Au centre de cette seconde salle s'ouvrait un autre puits, mais plus large et plus profond que le premier, et qui ne lui était pas perpendiculaire ; sombre comme le chaos, béant et déchiré comme un volcan éteint. Au-dessus du

puits deux paniers se balançaient; Ulrich et Gottfried se placèrent dans le même ; celui-ci saisit la corde où était attaché le panier vide, et il ne commença à la lâcher qu'après avoir éteint le fallot, précaution nécesaire, car la vue des objets fuyant devant les yeux avec une rapidité égale à la chute ferait tomber en défaillance. Ulrich fut prévenu que la moindre imprudence entraînait dans ce trajet de funestes accidents. Au moindre balancement, la corbeille s'incline et dégorge, comme un résidu de charbon, le voyageur téméraire à cent cinquante pieds au-dessous de lui.

Ils descendirent. Un mugissement rauque, lointain comme celui d'une cascade, se mêlait au vent noir, courant de bas en haut, causé par la vitesse de leur chute. Ils étaient dans le voisinage des aquéducs d'où s'échappent les eaux qui jaillissent spontanément des fouilles, et engloutissent si souvent les malheureux mineurs. Ulrich traversa comme une ligne de plomb le puits percé au milieu de ces eaux invisibles, qu'une pompe élève à une certaine hauteur pour les déposer dans un bassin, qui les rejette au dehors dans le lit de quelque rivière.

Le panier toucha la terre.

Ulrich ouvrit les yeux devant deux mille mineurs armés de flambeaux, debout au milieu d'un salle ardente de lumières que reflétaient les nombreuses pyrites dont elle était semée. Cette clarté était chaude; elle se renouvelait trop vite pour la cavité où elle s'exhalait sans issue; et, répétée, pressée comme elle l'était, elle semblait agir sur les parois avec la puissance de la vapeur. La lumière bouillonnait.

Ce furent des cris d'une ivresse sauvage. On se disputa l'honneur de saluer le fils du graf Eberstein, qui, un peu étonné de cet accueil, un peu ému de l'aspect de ceux qui le lui prodiguaient, semblait, avec ses membres délicats, ses mains blanches posées au-dessus de ces crinières comme pour les bénir, avec sa chevelure blonde agitée par le vent des torches qui fumaient près de ses joues, un être surnaturel tombé au milieu de l'enfer, un sylphe au milieu des gnomes.

« Fils d'Eberstein, les serfs de votre père vous souhaitent de longs jours de prospérité, et saluent votre présence au milieu d'eux. »

Et un autre : « Vous êtes le rayon du soleil qui perce la terre, et qui du bloc de charbon fait un diamant. »

Un autre : « Vous êtes le filon d'argent pur que nous cherchons sans jamais le trouver. Il vient toujours avec la boue. »

— Amis, répondait Ulrich, mon père, Dieu prolonge ses jours! m'a envoyé parmi vous pour assister, selon l'usage, à la célébration de sa fête. Profitez de ma présence pour m'adresser les demandes que je lui transmettrai fidèlement.

— Moi, je voudrais voir le soleil, m'asseoir sous un arbre qui me couvrît de feuilles et d'ombre et puis mourir au chant des oiseaux.

— Moi, me promener dans une belle ville, dans Wittenberg, et puis rentrer dans cette caverne.

— Moi, prendre tous mes enfants dans mes bras comme une gerbe de foin, et les embrasser un jour entier.

— Moi, me lancer sur la mer, être emporté par le vent.

— Que ne puis-je vous accorder tout cela, mes amis! Mon pouvoir ne s'étend qu'à la faculté de délivrer un de vous. Le sort en a-t-il décidé?

— Pas encore.

— Eh bien! allez, et consultez-vous; vous viendrez m'apprendre ensuite le choix que vous aurez fait. Qu'il tombe, s'il se peut, sur le plus digne; que les forts, les plus éprouvés, laissent passer devant eux les souffrants, les femmes, les vieillards. Ils ont moins à vivre, qu'ils vivent mieux.

— Brave et noble Ulrich, nous serons toujours tes fidèles serfs, nous irons te chercher l'argent dans les entrailles les plus sourdes de la terre, nous te rendrons plus riche qu'un roi.

Et les mineurs vidèrent la salle, heureux, depuis le commencement de la cérémonie, que Gottfried fût absent. En partant ils ne laissèrent autour de l'énorme brasier, qui renvoyait ses rouges reflets sur les parois, que les vieillards et leurs femmes, les uns et les autres très-indifférents sur ce qui allait se passer. Depuis trente ans, plus ou moins, qu'ils vivaient dans cet abîme, ils avaient pris en habitude ces espaces sans air, ces voûtes sans lumière. Puis, tout étant relatif, un flambeau de plus dans leurs cavernes équivalait au soleil. Le véritable soleil, ils l'avaient oublié, comme les fleurs, le gazon, comme les arbres et les fontaines. Ils se peignaient ce qui se passait sur leurs têtes, à peu près comme les nations décrépites et sans imagination se figurent l'état primitif du monde d'après les genèses. Véritable mythologie pour eux que les mers, les fleuves, les tempêtes, les beaux jours, les saisons, les années, les

guerres ; après leur mort ils retrouveraient ces merveilles dans le ciel. Leur ame habiterait des villes bien peuplées.

Ces vieux mineurs et leurs femmes avaient des cheveux blancs qui s'abaissaient sur leurs visages couleur d'argile. Ils parlaient peu, car l'isolement ôte graduellement l'envie de transmettre sa pensée; ils avaient l'inertie de l'atmosphère qui les enveloppait; autour de leur âme s'étendaient couche sur couche l'ennui, la tristesse et l'indifférence. Les rougeâtres tisons soufflaient de loin en loin des flammes sur leurs visages, des cendres dans leurs cheveux, où elles restaient. Quand les éclats du charbon embrasé lançaient en sifflant des scories hors du cercle, un bras sec et raide comme des pinces les saisissait et les remettait au foyer. Il fallait, du reste, que ces projectiles tombassent bien près d'eux pour qu'ils prissent même ce soin.

De ce point, comme centre, on distinguait, sous les longues galeries et à des distances perdues, des pelotons de mineurs, ou plutôt leurs milliers de torches, réduites, par l'éloignement, à des gouttes de feu, à des paillettes d'or animées, génies familiers de ces excavations. Sous certaines voûtes, on eût dit un bal de gnomes, sous d'autres des sauvages achevant un repas humain; là-bas un rêve, là-bas un embrasement; plus loin des âmes errantes dans les corridors du purgatoire, plus loin encore ce souffle visible dont parle saint Jean dans ses insomnies. Comme ces feux luisaient de partout, ils traçaient une ellipse autour de l'œil, et cette ellipse, par une fascination naturelle, tournait, tournait plus fort, confondait tout, la lumière et le reflet, et l'on se serait cru, à la place où se tenait Ulrich, englouti avec quelque planète qui, tout à coup détachée du mou-

vement général, achevait, dans son horrible chute, de tourner et de s'éteindre.

Ulrich frappa sur l'épaule d'un vieux mineur, qui s'éveilla en sursaut.

— Serais-tu heureux d'être celui qu'on affranchira?

— Seigneur, répondit le vieillard, je suis libre.

— Et tu restes ici?

— Oui; je m'y plais.

— Mais le bonheur de marcher?

— Je ne puis plus me mouvoir, depuis que j'ai tant travaillé dans cette mine.

— Mais la joie de voir le ciel?

— Je suis aveugle; je le vois dans mon âme; celui-là est sans tempêtes.

— La joie de fréquenter ses amis, ses parents?

— Je n'ai plus qu'une amie; n'est-ce pas, Marguerite?

Le vieux mineur tira de sa léthargie une femme assise à ses côtés.

— Est-ce là ta femme?

— Oui, je suis sa femme, Marguerite Lindermann.

— Dieu vous en envoie une aussi bonne, mon fils! reprit le mineur.

— Oui, mais un peu plus féconde que moi, si c'est possible; car votre glorieux nom courrait risque de s'éteindre.

— Vous n'avez donc pas beaucoup d'enfants?

— Un seul; un garçon; bon fils.

— Est-il avec vous, ici, dans cette mine?

— Non; l'état ne lui a pas convenu. Après en avoir essayé, pour obéir à son père, il a suivi sa vocation, que nous n'avons plus contrariée; il est moine.

— Et de quel règle?

— De Saint-Augustin, à Wittemberg. Il passe ses jours dans l'étude, ses nuits dans la prière; il ne sort de sa cellule que deux fois par an, et c'est pour venir ici. Mais, s'interrompit la vieille Lindermann, en regardant son mari comme pour le consulter, si nous chargions le fils de notre gracieux maître de cet envoi dont nous parlions hier...

— Parlez, mes amis.

— Voici. Nous avons économisé deux thalers, mon mari et moi, depuis l'année dernière, pour les consacrer, selon notre usage, à nous acheter des indulgences. Notre embarras est de faire parvenir cet argent à notre fils, qui se charge ordinairement de le remettre aux envoyés du saint-père. Notre fils est en retard cette année, et nous craignons qu'il ne nous oublie tout à fait.

— Voulez-vous que je lui porte vos deux thalers, bonnes gens? Ils lui seront remis dès demain. Son couvent?

— Le couvent des Grâces...

— .... Couvent des Grâces, écrivit Ulrich sur le paquet qui contenait les deux thalers. — Ses titres?

— Vicaire, régent des études.

— La commission sera remplie. Reposez-vous sur moi.

Et la vieille, tirant à part Ulrich, lui dit : — Cachez vite ce gulder de plus, et remettez-le à mon fils avec les deux thalers. Mon mari n'en sait rien. C'est pour un péché qu'il a commis, et dont il ne veut pas convenir. Il a soutenu que son fils était un ambitieux ; c'est un mensonge.

Ulrich sourit en prenant l'argent de la vieille. Insensiblement les autres mineurs, attirés par la curiosité, et surtout par le phénomène d'un seigneur causant avec familia-

rité au milieu d'eux, se rapprochèrent du groupe formé par lui, Marguerite Lindermann et son mari ; et les uns rampant à ses pieds, les autres pliés sur leurs genoux noirs et calleux ; ceux-ci, retenant leur souffle au dessus de ses épaules, de peur de salir ses cheveux blonds ; ceux-là le regardant de bas en haut, et en biaisant leurs corps, comme les démons doivent regarder un ange, semblaient former une cour sauvage et surnaturelle à quelque création intermédiaire. On eût cru qu'il racontait, voyageur céleste, les merveilles du monde qu'il avait quitté, et où il n'avait laissé que ses ailes et la flamme de son front. Distrait dans sa conversation avec le mineur qui avait plus particulièrement captivé son attention, il ne remarqua que lorsqu'il en fut cerné ces têtes blanches saupoudrées de charbon, ces corps courbés et à demi tordus par le feu, comme du vieux fer, ces barbes d'amiante. Sa première émotion fut la peur, la peur qu'aurait un enfant à se trouver pour la première fois au milieu d'une troupe de nègres ; car, dans ces temps de vagues superstitions, au fond de cette Allemagne de forêts et de cavernes, les mineurs et les charbonniers avaient le privilége de fournir des sujets de terreur aux veillées des châteaux, aux nourrices et aux enfants. Le second sentiment du jeune seigneur fut la pitié. Il se laissa regarder et envelopper par ces noirs habitants des mines, heureux de contempler un être qui portait sur ses traits comme un reflet pur du jour dont ils avaient perdu le souvenir, et dans son haleine la suavité d'un air chargé des parfums de la terre. Ulrich était le sachet odorant qui évoque pour les sens le fantôme de la patrie. L'âme se laisse mener par des parfums et des rayons ; et la patrie a

une couleur comme elle a un parfum. Ulrich exhalait le soleil et la terre.

Il s'aperçut, et il en fut touché, que les mineurs avaient une déférence particulière pour le vieil aveugle Lindermann et pour sa femme. Quand ils parlaient, on les écoutait dans le plus profond silence. Ils étaient vénérés à cause de leur grand âge écoulé dans la mine, consultés dans les affaires où les lumières des autres étaient trop courtes : ils pacifiaient les différends; ils étaient la justice de ces pays ténébreux.

Du plus loin qu'on put voir, on aperçut des flambeaux qui arrivaient de tous les points vers le centre où était Ulrich. Silencieux et graves, les mineurs marchaient en brandissant leurs instruments, leurs pioches, leurs marteaux et leurs pelles. Serrés l'un contre l'autre, ils s'avançaient dans tous les sens. La terre tremblait.

Quand ils furent sous la voûte, ils élevèrent un tertre. Sur ce tertre allait s'asseoir celui qu'on avait choisi pour proclamer l'affranchissement de leur compagnon.

Au pied de ce trône de pierres et de minerais, les ouvriers creusèrent un trou avec leurs pioches. Ils y poussèrent un bloc de charbon.

Auprès de ce trou qu'ils avaient recouvert, ils en firent un autre, qui cacha, au lieu de charbon, du minerai de fer. Un troisième, pratiqué à égale distance, recéla un bloc d'argent natif. Enfin, dans le quatrième, les mineurs déposèrent un sac assez lourd, qui disparut aussi sous une faible couche de terre.

Quand les trous furent tous bouchés et la terre bien aplanie sous les pieds, parut l'*homme à la baguette* (le

*Vunschelrouthe*). On nommait alors ainsi celui qui, par une perception déniée à nos époques de lumières, devinait en marchant, et en tenant une baguette de noisetier dans les deux mains, l'endroit de la montagne qui recélait les mines de fer ou d'argent, les sources d'eau. Il vivait ordinairement dans la mine qu'il avait découverte sans être soumis à aucune charge ou servitude. Comme la plupart des êtres privilégiés, le respect qu'il inspirait n'était pas uniquement composé d'amour ; beaucoup d'effroi s'y mêlait ; car, outre la divination des métaux, il possédait la faculté non moins exceptionnelle et non moins redoutée de sentir trembler la baguette de noisetier entre ses doigts nerveux, lorsqu'il était dans le voisinage d'un meurtrier.

Les mineurs s'écartèrent pour le laisser passer. Il monta sur le tertre qu'on lui avait dressé, et il affecta bientôt l'enthousiasme et l'emportement d'un oracle. Peu rassurées, les femmes se mêlaient à des groupes de mineurs, et, passant leurs petites têtes enfumées entre les jambes de leurs pères, qu'elles écartaient pour voir et qu'elles étreignaient comme deux colonnes pour se raffermir contre la terreur de ce qu'elles voyaient, les jeunes filles regardaient l'homme à la baguette, le terrible *Vunschelrouthe*.

— Creusez, ordonna-t-il, creusez-là ; il y a du fer.

Les mineurs se mirent à la tâche ; ils fouillèrent un des quatre trous qu'ils avaient creusés. Ils soufflaient : la terre volait derrière leur épaule.

— Menteur ! menteur ! lui cria-t-on de toutes parts.

C'est du charbon et non du fer. Tu nous trompes; descends.

— Oui, je vous trompe, comme je trompais ce seigneur violent et dur à qui j'assurai qu'il y avait une mine d'or sous son château. Il creusa, creusa tant, que, manquant par les fondations, son château, tourelles, bastions, pont-levis, hommes d'armes, châtelaines et lui, s'écroula dans un abîme.

La vengeance du divinateur, accueillie comme une excuse triomphante, fut saluée par un mugissement d'approbation. Il poursuivit :

— Fouillez à cette place; il y a de l'argent, beaucoup d'argent. Allumez la forge, attisez le feu, gonflez les soufflets; que le creuset soit mis sur les charbons, que l'argent coule.

On creusa un second trou; mais, au lieu d'argent, ce fut du fer qu'on aperçut.

Nouvelles exclamations de colère simulée contre le sorcier à la baguette.

— Est-ce là de l'argent? Imposteur, c'est du fer! Brise ta baguette!

— C'est de l'argent, vous dis-je, de pur argent. Quand mes amis, quand mes frères ne peuvent pas payer la taille au seigneur, la corvée au monastère, la dîme à l'abbé, que leur rive-t-on aux pieds?

— Un anneau de fer.

— Aux poignets?

— Du fer.

— Autour des reins?

— Du fer, du fer.

— Donc, le fer c'est de l'argent, puisqu'il le procure en déchirant la chair, en brisant les os de mes frères pauvres.

Et, satisfaits de ces allusions qui flattaient leurs mécontentements, les mineurs, se soudant par les doigts comme les anneaux d'une chaîne, arquant en pinces leurs jambes velues, bombant leurs poitrines écaillées comme le corselet du crocodile, balançant leurs têtes d'ours, joyeux et sombres, ivres de l'ivresse du cœur, et non de celle du vin, pied contre pied, tous montrant leur ratelier, plus blanc de leurs lèvres relevées et tordues par l'ironie sur leur visage bistre, s'animant parce qu'ils se touchaient par les nerfs, par la chair, par les muscles, par les regards, par la sueur, par l'haleine, par la pensée; tous en ébullition sous ce couvercle de terre, dans ce fourneau de fer, couverts de poussière, ils partirent, ils coururent, ils tournèrent, ils s'inclinèrent l'un sur l'autre, en criant : Du fer! en chantant : Du fer! du fer! du fer! Ces flambeaux échevelés, comètes qui semblaient vouloir sortir de la terre, la percer et courir dans l'espace; cette vague noire et hurlante sur laquelle les flambeaux passaient et disparaissaient; cet homme seul et debout qui les dominait : on eût dit une roue vivante dont le pivot était un magicien.

La roue s'arrêta.

— A cette place, reprit l'homme à la baguette de noisetier, il y a de l'or, un morceau d'or. Cherchez.

Courbés sur leurs pioches, les mineurs se remirent à l'œuvre avec une espèce d'acharnement et une rage qui ne semblait plus jouée.

Ils tirèrent du trou le sac qu'ils y avaient déposé.

— Est-ce là de l'or, misérable sorcier ?

— Ouvrez ce sac.

Le sac fut ouvert.

Un homme tout nu en sortit, qui en s'élançant cria : Libre !

— Libre ! a-t-il dit, reprit le magicien. N'est-ce pas de l'or, de l'or pur, que contenait ce sac ?

— Oui ! Tu vaux mieux que le fer, tu es libre ! tu vaux mieux que l'argent, tu es libre ! tu vaux mieux que l'or, tu es libre, Boccold !

Boccold, c'était le nom du mineur affranchi.

On le conduisit aux pieds d'Ulrich qui, tirant son épée toute ruisselante des feux de la mine, s'écria :

— Au nom de mon père, votre maître et le mien, le graf Eberard Eberstein, je te fais libre, Jean Boccold ! Va où tu veux ! vis où tu peux ! meurs dans ton Dieu !

Un manteau fut jeté sur les épaules de Boccold, et on l'aida ensuite à monter sur le trône qu'occupait le divinateur.

Quand il y fut assis, comme le roi des gnomes, une autre cérémonie, longue et énigmatique pour beaucoup de ceux qui s'y prêtaient, pour les femmes surtout et les enfants, eut lieu, mais sans trouble ni emportement. Tous ces démons, redevenus des hommes, et des hommes malheureux et tristes, brisés de souffrance, ridés, vieux sans vieillesse, retombés des hauteurs exagérées d'un enthousiasme corrosif, prirent leurs vieilles mères sous le bras, leurs pères de l'autre, mirent leurs enfants de suie sur les épaules, et comme s'ils allaient partir, sortir de la mine,

de ce caveau sans air, de cette prison sans jour, ils défilèrent, famille par famille, devant Boccold.

A mesure que les mineurs passaient devant Boccold, ils retiraient leurs souliers, — qu'ils avaient chaussés pour cette cérémonie, — et lui en donnaient la semelle à baiser nonçant ces paroles :

— *Le pauvre homme ne peut plus être guéri dans ce monde* (1).

Cette formule mystique ayant frappé l'attention d'Ulrich, il se rappela l'avoir entendu prononcer dans la forêt Noire par les paysans que l'incendie avait chassés de leur ville.

Le baiser du soulier acheva de le convaincre de l'exacte ressemblance des deux symboles.

Les pères élevaient leurs petits enfants dans leurs bras, et ceux-ci tendaient également à Boccold leurs petits souliers à baiser, épelant : *Le pauvre homme ne peut plus être guéri dans ce monde.*

Il ne resta plus aucun doute dans l'esprit du fils du graf ; seulement il ne savait pas davantage ce que signifiaient ces paroles et ce signe grossier, reproduits à quatre cents lieues de distance par des paysans et par des mineurs, sans communication entre eux.

Descendu tout à coup de son fauteuil de pierre, Boccold alla droit à Ulrich, et, fraternellement, sans précaution, il lui appliqua la semelle de son soulier sur la bouche. Ulrich fut frappé d'étonnement, les mineurs étaient surpris de la témérité de Boccold. Ceux qui comprenaient le sens de ce mystère s'attendaient à voir Ulrich passer son

(1) *Der arm mann in der welt mag nicht mehr genesen.*

épée dans le corps de Boccold, mais Ulrich, pour qui cet acte semblait moins un affront qu'une déférence, tant Boccold était respectueux en l'accomplissant au milieu de l'attente religieuse de ses compagnons, baisa le soulier et répéta avec l'obscurité d'un néophyte : *Le pauvre homme ne peut plus être guéri dans ce monde.*

Si la mine, toute rouge et toute noire, eût craqué et se fût ouverte tout à coup comme une grenade au milieu d'une ville assiégée, elle n'eût pas retenti si bruyamment des cris d'enthousiasme et d'élévation, d'amour et de rage, en ce moment où Ulrich signa de ses lèvres un pacte avec le soulier.

Il fallut céder, on le prit, on l'enleva, on l'exhaussa sur un pavois formé de toutes les bêches réunies, on le promena à la lueur des flambeaux autour de la mine qui s'exfoliait sous l'effort des accents sauvages des mineurs. Lui et Boccold étaient les héros de la fête.

L'ivresse avait duré jusqu'au jour, ce qu'Ulrich ne sut qu'au sortir de la mine. Un air rose et froid courait sur les rochers saupoudrés de neige. Le jeune fils du graf crut s'éveiller d'un long rêve. Il poursuivit sa route, et pensa.

## V.

— Foi de Müller ! il faudra bien que saint Dominique nous rende par les manches ou par le capuchon l'argent qu'il nous a volé ; oui, volé, disait un moine du couvent

des Grâces à un autre moine en tirant le rideau de soie de la chapelle de saint Augustin.

— Dieu vous entende, frère Müller, répondait l'autre moine enfermant dans leur armoire, en sa qualité de chantre, les statues de bois peintes et dorées, placées derrière le maître-autel ; mais les vénérables pères ne paraissent pas édifiés du sermon de notre recteur.

— Oui, ceux qui espèrent devenir évêques ont crié contre le scandale de cette prédication ; mais on les laisse chanter. Faut-il que des renards italiens, aux dents blanches, au museau pointu, viennent nous enlever nos pécheurs sous le nez, comme si nous n'étions pas tout aussi capables qu'eux de les sauver ?

— D'autant mieux, frères Müller, que nos prix ne sont pas très-élevés. Mais de tout temps cela a été ainsi ; les étrangers seuls sont prophètes. Comme on s'aide peu dans cette ville d'égoïsme ! S'il se commet un péché, c'est un Italien qui en profite. Le pays n'est pas déjà si riche pourtant.

— Ah ! s'il n'y avait que notre saint couvent sur la terre, comme tout n'en irait que mieux !

— Et que nous fussions, vous, frère Müller, l'archevêque de Mayence, et moi le saint-père !

— Moi, archevêque de Mayence !

Les deux moines soupirèrent ; ils auraient poursuivi leur rêve, si la cloche n'eût appelé l'archevêque de Mayence et le saint-père pour réciter l'office des morts sur le corps du père Staupitz. Ils prirent chacun une lampe et se dirigèrent vers la porte intérieure du cloître, le long des nefs désertes et sonores, traînant leurs souliers sur les dalles

tumulaires. Peu à peu le bruit de leurs pas ne fut plus qu'un frôlement, la clarté de leur lampe qu'une lueur; leurs deux ombres seules ne cessèrent de grandir, elles remplirent l'église d'obscurité, jusqu'au moment où la porte du cloître se referma.

La cérémonie était commencée. La salle des conférences était tendue d'un drap noir qui cachait les portraits des religieux célèbres de l'ordre, depuis saint Augustin jusqu'au père Staupitz. Six flambeaux jaunes portés par des candélabres éclairaient sur deux rangs le catafalque où reposait le corps du défunt, tenant un calice entre ses doigts pâles. Debout, leur bréviaire à la main gauche, et un cierge dans la droite, les moines récitaient la prière des morts.

Elle était à peine achevée quand le frère Müller tira par la manche un des moines présents à la cérémonie pour l'avertir qu'un étranger l'attendait dans sa cellule.

— A cette heure ! qu'il revienne.

— Il ne le peut, m'a-t-il dit.

— Savez-vous de quelle part il est ici ?

— De celle de votre père et de votre mère.

— Je suis à lui. Tenez, prenez ce flambeau et ce bréviaire et priez pour moi.

— Pour lui. Vous voulez dire pour le mort !

— Non, pour moi, à ma place, entendez-vous ?

Le docteur s'esquiva sans bruit et sans lumière; il franchit les galeries de la cour, toute blanche de la neige qui était tombée.

Frère Müller pensa à part lui : Le docteur eût tout aussi bien fait de me remplacer par un candélabre et un pupitre.

Les innombrables petites cellules dont les croisées donnaient à l'intérieur, dardaient des rayonnements rougeâtres à travers des couches de brume sur le tapis de neige qui cachait le pavé de la cour. Aucun souffle d'air n'agite ces traînées lumineuses, ne soulève les flocons de ce manteau d'hermine, au milieu duquel se dessine une croix, celle du clocher dont l'ombre se teint en noir sur la neige; on dirait un manteau d'électeur. On aperçoit, en s'approchant des fenêtres à fleur de sol, les travaux auxquels les moines ont l'habitude de se livrer pendant la veillée, et avant que l'heure ne les appelle au dortoir. Derrière la toile transparente et gommée, remplacée plus tard par des carreaux de Bohême, on distingue ceux qui, la scie ou le rabot à la main, équarrissent le chêne; plus loin ceux qui le façonnent en tables, en siéges ou en bahuts. Poussé par un pied infatigable, ici le tour fait voler sous le ciseau des rubans de sapin, et achève de soumettre à une forme torse, mais ravissante d'évidement, des colonnettes de lit. La rougeur enflamme des fronts pieux courbés sur la ciselure d'un panneau en noyer où revit en relief quelque mystère de l'ancien testament. Dans un angle de l'atelier grimace, sous le poinçon d'un artiste calme et tonsuré, quelque gorgone horrible destinée à vomir pendant mille ans l'eau de la pluie du haut d'une cathédrale. Du silence partout. Au milieu d'un nuage de sciure des robes noires traînent. L'horloge de sable indique les minutes d'un temps si utilement rempli.

Autres croisées, autres ateliers. Cet atelier appartient aux moines relieurs. Suspendues au plafond sur des ficelles, des peaux attendent le moment où le battoir les polira.

Celles-ci sont déjà polies. Deux moines les étendent sur la pierre, dix les détirent, vingt les découpent, de plus habiles les collent au dos de l'in-folio de parchemin; de plus ingénieux encore les gauffrent, les sillonnent d'un fer brûlant, et dans leur tissu élastique creusent des miracles de moulure où coule ensuite un rayon d'or. Ce sont des fruits, des anges en saillie ; des pierres précieuses s'y enchâssent, topaze ou rubis. Sur cette étagère s'empile le catéchisme du paysan, rêche et jaune ; sur celle-ci le bréviaire du pauvre moine, noir et en peau d'âne sentant encore son origine ; sur ces tablettes les livres d'oraison de l'abbesse, tout mignons et tout moirés, touffus de rubans. Respect ! voici le missel de la cathédrale, écrasé sous les fermoirs d'or qui le boutonnent. Heureux l'empereur qui, au jour de son couronnement, posera ses lèvres sur cette riche reliure.

Regardez par ce trou que le vent a percé dans la toile du châssis : encore des moines qui gravent sur du bois des caractères de l'alphabet ; ils retiennent leur haleine, écartent leur barbe pour achever quelque majuscule ambitieuse, fleurie et gracieuse comme un bouquet de mariée. Chacune de ces doctes puérilités absorbera un hiver de méditations. De l'établi du graveur la planche passe au marbre de l'imprimeur, qui l'enduit de noir et de rouge et l'applique sur le vélin. L'œuvre est parfaite maintenant. Ainsi, dans chaque réduit d'où rayonne la pointe d'une lumière, un métier s'exerce, un art se perfectionne, une science se fixe. Le mouvement qui se révèle dans ces ruches, la cloche de la prière qui leur rappelle Dieu de loin en loin, forment à l'intérieur du monastère un mélange d'activité et de recueillement dont l'âme et le corps se trouvent

bien. La fatigue de l'un y corrige l'exaltation de l'autre.

Le docteur entra dans sa cellule en secouant la neige amassée au bas de sa robe de bure noire. Ulrich laissa voir sur ses traits, quoique faiblement éclairés par la lumière placée tout au bout de la cellule, la satisfaction qu'il éprouvait de se trouver en présence de l'homme dont la parole l'avait si profondément remué. Avec une naïveté bien pardonnable à sa jeunesse, il reporta plusieurs fois, dans une préoccupation silencieuse, son regard, où se peignait son étonnement, du crâne pensif du moine, de son front à demi dans l'ombre, aux murs blancs, tout blancs, de la cellule. Sur ce petit lit paré d'une tenture verte repose le moine, quand le sommeil ne le courbe pas sur la bible, oreiller fécond en rêveries. La bible est là, ouverte, sur la table.

Le moine étendit les bras et sembla appeler le jeune seigneur à s'y jeter.

— Quoi! vous auriez oublié, seigneur, celui qui vous conduisit par la main dans les beaux jardins de poésie de Virgile et d'Horace, — votre professeur?

— C'est vous, mon père! Vos traits seuls s'étaient effacés de ma mémoire; le souvenir de vos doctrines pieuses et de vos leçons éclairées y est encore. J'étais si jeune.

— Si enfant! dites, mais sérieux enfant. Tant de raison me charmait, m'effrayait parfois. Vous étiez mon meilleur élève.

— Je serai toujours le plus reconnaissant.

Ils s'assirent sur deux tabourets au milieu de la cellule.

Le mobilier est d'une simplicité nue : une table aux supports usés par le frottement des genoux; quelques ta-

bourets de cuir d'où s'échappent des flocons de crin, arrachés brin à brin par la méditation ; contre le mur une autre table sur laquelle est posée une tête de mort au pied d'un crucifix. Entre ses branches, le crucifix laisse voir une discipline en fil d'archal.

Comme l'appartement était sans feu, un froid glacial tombait du plafond et suintait par les murs.

— Vous avez vu mes parents, m'a-t-on dit?

— Hier, mon père, dans la mine du nord.

— Je suis heureux de vous écouter, si vous avez à m'annoncer de leurs nouvelles.

— Ils se portent bien.

— Pauvres gens! tant mieux ! Bien vieux ! bien cassés, n'est-ce pas ? Mes éternelles occupations m'empêchent d'aller les visiter. Mais ils le savent; ils ne m'en veulent pas, j'en suis sûr.

— Au contraire, ils m'ont parlé de votre affection pour eux; vos compagnons... excusez... les gens de la mine, je veux dire...

— Dites mes compagnons. Pourquoi en rougirais-je? j'ai vécu, dormi avec eux. Ils savent mon nom ; et le petit Martin Luther sait le leur à tous. Walther *le Scorpion*, Kunz *l'Abîme*, Andréas *le Sorcier*, le *Vunschelrouthe*, Boccold. Tout petit j'ai remué le charbon, fendu la pierre, porté le minerai. Dieu m'a appelé à la surface ; pourtant nos cœurs s'entendent toujours ; un cri d'eux, et je descends, je suis là ! Quand ils souffrent, je m'assieds dans le panier et vais les consoler. Ma parole rude leur plaît. Je les éveille, les ranime; nous chantons ensemble dans le nid des ténèbres. Ils sont bien malheureux, n'est-ce pas ? Pardonnez, c'est

à votre tour de m'excuser. J'oublie que votre noble père est leur seigneur et maître.

— Parlez toujours, docteur. Votre parole m'attache. Combien elle m'a confirmé de vérités depuis le jour où vous avez prêché devant notre clément électeur, Frédéric!

— Ah! vous étiez donc à mon sermon. J'ai été trop loin. J'entends dire qu'on me blâme. Il n'est pas si facile d'arrêter l'eau quand l'écluse est ouverte. On m'appelle, j'y vais. Je n'avais qu'un texte, je m'en sers. Rome, sujet fécond, les indulgences, matière infinie, sont en question : me voilà lancé. Nous autres moines, nous sommes de grands parleurs. Mais ceci sera oublié dans quelques jours, si ce n'est déjà oublié.

— Vous avez eu plus de retentissement que vous ne pensez, mon père, reprit Ulrich, surpris, désenchanté de la familiarité causeuse de celui qu'il s'était figuré toujours monté au ton de l'inspiration. Il s'approcha du moine, dont la figure était complétement dans l'ombre, pour s'assurer que c'était bien lui qu'il avait entendu à quelques jours de là. Il eut un doute.

— Vous êtes dans l'erreur, je crois, mon jeune seigneur, à cet égard. Beaucoup d'abus existent qui ne sont pas consumés par ces feux de paille allumés à leurs pieds. Le monde a une force de résistance inimaginable. Cette force est quelquefois injuste, mauvaise, mais on s'y appuie. Ce couvent est vieux; en passant vous avez vu ses murs ouverts, son clocher qui penche; des carrières infinies ont décharné ses fondations, écarté les pierres, ébranlé sa solidité; eh bien! ce qui l'a ruiné, c'est ce qui le soutient. Par l'action du temps, ces racines ont fait ciment avec les pierres. Otez

ces racines, le couvent tombe. Ainsi de tout. Hardi qui touche, imprudent qui renverse.

— Vous pensez donc qu'il faut tout laisser en place?

— Et vous?

— Moi? à votre éloquent sermon j'avais réchauffé mon indignation contre Rome, ses faux docteurs, contre ses faux prophètes et ses faux dieux. J'avais recueilli une étincelle, et tout en moi s'était embrasé. Permettez-moi de vous le dire, je me trouve froid devant vous maintenant, et je ne crois pas que ce soit par ma faute.

Une rougeur subite glissa sur les joues d'Ulrich.

— Il ne dépend pas de moi, reprit avec encore plus de calme le docteur, de monter mon enthousiasme au niveau du vôtre. Chacun fait ce qu'il peut, agit comme il sent.

— Ah! vous avez sans doute beaucoup fait! s'écria Ulrich.

— Je n'ai pas beaucoup fait. De quoi doivent se glorifier les hommes? Mais je crois qu'à ma place vous eussiez manqué de circonspection et peut-être de justice.

— De justice, non. Je viens de Rome, dont vous avez tracé un si effrayant tableau et si vrai; j'ai sondé la plaie romaine : elle est sans fond. Les païens étaient des chrétiens auprès des chrétiens qui leur ont succédé. J'y étais allé pour m'abreuver à cette source de notre foi, sur l'avis de mon père, qui me destinait aux ordres, dont je ne veux plus depuis que j'ai vu que la source était empoisonnée. J'ai vu des cardinaux habillés en femmes, chargés de rubans, d'or et de vices, pouvant à peine, tant ils étaient faibles, porter la mitre d'or de leur tête. Partout des fêtes

et des chants. Oh! je ne manque pas de justice; mais vous ne connaissez donc pas Rome, docteur?

— Très-bien. Je l'ai visitée avec Carlostadt, il y a de cela quelques années.

— Je ne crois pas que vous soyez resté indifférent à cette misère au milieu de ce luxe, à ces mendiants sur le corps desquels passent les cardinaux pour ne pas salir leurs sandales dans la boue, à ces chrétiens plus esclaves que sous les tyrans de Rome, qui, s'ils avilissaient l'homme, ne lui donnaient pas du moins le baptême. Qu'en dites-vous?

— Je vous dirais qu'un soir Carlostadt et moi avions faim, mais une faim de moines qui n'ont pas mangé depuis vingt-quatre heures. Nous jeûnions depuis ce temps-là; nous aurions mangé une cathédrale. Où aller sans argent, dans la ville éternelle qui ne nous avait jamais paru si éternelle? Il était tard; les couvents étaient fermés. Point de ressource. Carlostadt bâillait de faim et de sommeil; moi, de sommeil et de faim. Passe un abbé. Les solitudes s'attirent, a dit l'Écriture. *Abyssus evocat abyssum.* Le vide de l'abbé heurta le nôtre. Son estomac cria : *j'ai faim*, et le nôtre répondit : *je n'ai pas soupé.*

Nous étions arrêtés en ce moment devant la cuisine d'un rôtisseur, regardant tourner sur un feu ardent comme celui qui dévora Coré, Dathan et Abiron, trois poulardes magnifiques. Suivez-moi, nous dit l'abbé, et il entra chez le rôtisseur, qui jeta aussitôt sur la table une nappe blanche et y posa trois bouteilles de vin.

— Rôtisseur! dit l'abbé.

— Plaît-il, seigneur abbé?

— Vous savez l'excommunication ?

— Non, seigneur ; il y en a tant. Laquelle ?

— L'excommunication de la volaille.

— Pas le premier mot.

— Je vous l'apprendrai donc.

— J'écoute, seigneur.

— Il y a six jours, une hostie consacrée s'envola des doigts du cardinal Colonna, et fut emportée par le vent hors de la croisée de l'appartement où il officiait.

— Vrai ? s'écria le rôtisseur.

— Vrai comme voilà trois poulardes.

— Cela m'épouvante comme chrétien ; mais, comme rôtisseur, cela ne me fait rien, ajouta le rôtisseur.

— Oh ! rien. Mais comme les oiseaux peuvent avoir mangé l'hostie consacrée, un édit du Vatican a défendu, sous peine de sacrilége, de manger des oiseaux.

— Comme chrétien, la mesure me semble pieuse ; mais, comme rôtisseur, elle ne m'atteint pas, répéta de nouveau le rôtisseur. Des poulardes ne sauraient avoir mangé une hostie en l'air.

— Sans doute. Aussi est-il ajouté que l'hostie éparpillée dans l'espace ayant pu retomber sur la terre, et conséquemment devenir aussi bien que celle des oiseaux, la pâture des volatiles, telles que dindons, canards, poules et poulardes....

— Poulardes ! s'écria le rôtisseur....

— Que poulardes, continua froidement l'abbé, mêmes anathèmes sont lancés contre tous ceux qui oseraient manger desdites volailles.

— Je suis perdu ! se mit à gémir le rôtisseur, qui crut

reconnaître en nous trois officiers du palais chargés d'exécuter l'interdit contre les poulardes. Sauvez-moi ! par grâce, sauvez-moi !

Il se précipita à nos genoux.

— Vous n'avez rien à craindre, lui dit l'abbé, puisque nous venions exprès pour vous dire que la sainte hostie avait été rapportée, dans son immaculée blancheur, par une colombe au cardinal Colonna.

Le rôtisseur respira. Il sauta à notre cou, et, malgré notre résistance, il nous força à manger une des trois poulardes, qu'avait frisées de si près l'anathème. Carlostadt eut une indigestion.

Le front d'Ulrich ne se dérida pas une seule fois à cette anecdote du moine, qui, décidément, passa, dans l'esprit du jeune seigneur, pour n'être pas celui dont le sermon avait été si chaleureux contre Rome. Il se crut joué. Il se levait pour sortir, fatigué de ne recueillir pour toute réponse à sa bouillante indignation que les plaisanteries grossières d'un moine goulu et facétieux, lorsqu'il se souvint de la commission des mineurs. Il voulut s'en acquitter et partir.

— Votre père et votre mère, docteur, lui dit-il sèchement, m'ont chargé de vous remettre ce petit paquet, vous priant d'en consacrer le contenu à leur acheter des indulgences.

Ulrich s'aperçut du frémissement nerveux qui agita le moine en recevant le paquet. Le docteur se mit à parcourir la salle à grands pas, en proie aux plus sourdes agitations ; l'ombre des longues manches de sa robe courait sur le mur comme des ailes de chauve-souris. Il s'arrêtait

ensuite, les poings fermés. De nouveau il reprenait sa marche, parlant tout seul, oubliant Ulrich. Il s'animait il s'échauffait ; Ulrich était rayonnant de joie, de voir naître par degrés chez le moine, si tranquille il n'y avait qu'un instant, cette émotion d'inspiré, qui communiquait à son visage un mouvement semblable à celui de la houle quand la marée arrive.

Il posa grotesquement son poing, celui qui cachait les deux thalers, en face de son front, et après l'avoir considéré avec ironie, comme il l'eût fait d'un adversaire près d'être écrasé, il dit, tantôt par éclats de voix saccadés, tantôt avec une rumeur intérieure, dialoguant avec ce poing immobile devant lui : — Impôt du mensonge sur la conscience ! timbre papal imprimé en noir sur le cœur des chrétiens ! Eh bien ! je le porterai à monseigneur Pandolfi, cet argent qui m'appartient ; je dirai tout bas à monseigneur : Je suis un pauvre moine, monseigneur, qui, pour racheter les fautes de ses parents, vous porte en leur nom ce peu d'or, afin d'avoir des indulgences.

— Quels crimes ont-ils commis, vos parents ?

— Un crime très-noir, monseigneur.

— Très-noir ? Doublez la somme.

— Je double la somme, monseigneur.

Et le moine, en débitant ce monologue, faisait trembler les vieilles planches des cloisons et vaciller la lumière de la lampe ; car il semblait suivre sa pensée courant à cheval devant lui.

— Mais quel crime ; l'infanticide ?

— Mieux que cela, monseigneur.

— Triplez la somme.

— Voilà, monseigneur.

— Le moine faisait glisser d'une main dans le creux de l'autre les deux thalers qu'il semblait payer au légat.

— Un déicide ?

— A peu près, monseigneur.

— Quelle affreuse action ont-ils donc commise ?

— Ah ! ah !... monseigneur, dit le moine en ricanant. Ils ont donné naissance à celui qui ne croit pas aux indulgences, au moine qui tuera les indulgences. N'est-ce pas un crime horrible, monseigneur, celui-là ? Mais voilà mon argent ; relevez-moi de ce meurtre. — C'est drôle, n'est-ce pas, seigneur Eberstein ?

On entendait l'haleine bruyante et moqueuse du docteur sortir de ses narines comme l'haleine d'un bœuf essoufflé.

Il porta la main au mur et en décrocha un luth qu'il appuya en tremblant sur ses genoux.

— Aimez-vous la musique ? demanda-t-il à Ulrich.

— Avec passion, docteur.

— Tant mieux ; je vous en estime davantage. Le plus magnifique don de Dieu, c'est la musique, dont Satan est l'ennemi. La musique est une demi-discipline ; elle rend plus indulgent, plus doux. Rien d'aussi beau après la théologie : les notes font le texte vivant.

Sans la musique, mon jeune ami, la mélancolie m'aurait tué. J'ai des jours affreux, où il fait nuit dans mon âme. Mon corps souffre, languit, désespère. Ma tête s'alourdit, mes tempes palpitent, mes yeux se gonflent de larmes, je tremble, j'ai peur. Tout m'enflamme, tout m'indigne. Haineux sans haine, si je parle je tonne, si j'écris

je brûle; et, mystère impénétrable, des bouffées de rire me surprennent et renversent en passant tout l'édifice superbe de ma colère. Par ces temps-ci ordinairement je suis exposé à ces crises. Tenez, Ulrich, il doit neiger ; je le sens.

Le moine entr'ouvrit la croisée ; un rideau de neige flottait mollement dans l'air. Les petites lumières des ateliers étaient éteintes. — Mais voici ce qui console.

Le docteur, ayant accordé son luth, en tira des notes naïves, harmonieuses comme des paroles accentuées.

— Dites-moi, Ulrich, quelques aventures de votre voyage à travers notre bonne Allemagne. La jeunesse dit bien. Parlons de notre mère commune, aujourd'hui si souffrante; entretenons-nous d'elle comme deux fils. Reclus et pauvre, à ses pieds, je ne sais que ses vertus ; vous, jeune, chaud, noble et brave, parlez-moi de sa gloire.

Le beau visage rose d'Ulrich s'épanouit, son regard brilla.

— Parlons plutôt de sa pauvreté, répondit-il. Et, à voix basse et d'un accent au-dessous du luth, il murmura comme une confidence ce qu'il avait vu dans la forêt Noire, l'incendie et les femmes qui fuyaient. Il ressemblait au jeune Daniel retraçant la fin de Babylone.

A mesure qu'il racontait, les sons de l'instrument le suivaient en échos plaintifs, et la parole pénétrante du jeune homme et la note du solitaire allaient ensemble et semblaient être faites l'une pour l'autre comme le vent pour le cyprès.

Emporté hors de lui, le jeune seigneur se leva et posa la main sur son front tout en feu.

— Oui, la pensée, Ulrich, dit le moine ému, la pensée

peut beaucoup ; forte si elle est constante, invincible si elle est bonne, triomphante si elle vient de Dieu. Mais poursuivez votre récit, mon ami, il m'intéresse ; ces paysans sont bien malheureux. N'y aurait-il que nous pour ramasser leurs plaintes et les porter au ciel ?

Sous les doigts distraits du moine, le luth résonnait toujours.

— Que faire, ô mon Dieu ! s'écria Ulrich, car j'ai connu d'autres douleurs. Il y en a de semées par toute l'Allemagne ; au fond de la terre j'ai rencontré des hommes qui se mouraient de désespoir comme au-dessus.

Le moine éleva la gamme sacrée de son instrument, et du front la main d'Ulrich descendit sur son cœur.

— Le cœur, Ulrich, noble foyer où la pensée s'épure quand elle y tombe. La tête est la mine : le charbon, la terre, la glaise, le fer, s'y mêlent ; le cœur, c'est la forge ardente : le charbon y devient diamant, le fer épée.

— Oui, docteur, au fond des mines j'ai cru retrouver ces malheureux avec lesquels j'avais déjà fait une si triste connaissance à mon retour ; j'ai assisté à l'affranchissement d'un mineur. Chose étrange, ainsi que dans la forêt, les hommes de la mine ont baisé entre eux un soulier sur lequel j'ai aussi posé les lèvres.

— Vous ! Ulrich, vous ! — Le moine recula de deux pas. — Mais savez-vous, enfant, que ce baiser vous a fait homme pour ces malheureux ? savez-vous que ce baiser vous a rendu leur frère ? savez-vous, Ulrich, comte d'Éberstein, que, si un de ces paysans, un de ces mineurs tombait sur la grand'route, vous seriez obligé de le porter sur vos épaules jusqu'au village ; que, s'il avait faim, vous

seriez tenu de partager votre pain blanc et ducal avec lui; savez-vous cela?

— Je sais, interrompit Ulrich, puisqu'il en est ainsi, que si, à mon tour, je tombais, il me relèverait; que, si j'avais faim, il me donnerait la moitié de son pain noir; que, s'il me défendait, j'aurais à le défendre.

La main d'Ulrich descendit encore plus bas; elle s'arrêta à son épée dont il pressa la poignée.

— La pensée, le cœur, l'épée, Ulrich!

Le moine posa sa main sur la Bible; c'était là une protestation contre la véhémence d'Ulrich, ou un pacte spontané de la parole avec le fer.

Puis il pressa avec effusion et respect le jeune homme contre son cœur. Pendant quelques minutes ils échangèrent des paroles d'affection et de dévouement; ils promirent de se revoir, de s'éclairer, de se protéger, de s'unir.

Ulrich sortit et traversa la cour.

Il fut obligé de se ranger pour laisser passer le corps du père Staupitz, qu'on portait au cimetière du couvent.

Le moine regarda le convoi. En fermant sa croisée, il répéta malgré lui le mot si malin et si profond d'Érasme: A quoi sert un moine? Pas même à faire un moine.

## VI.

Il n'est pas absolument nécessaire de rétrograder de trois siècles en imagination, pour avoir l'idée exacte d'un petit événement dans une petite ville. Ceux qui de nos jours ont le malheur de vivre, si vivre est le mot, dans une

ville de province du troisième ordre, savent cette tempête de suppositions, de commentaires, d'opinions, d'avis, de jugements que soulèvent le mariage du voisin, une naissance douteuse, quelque amour surpris, un veuvage peu discret, sans parler ici, la matière nous entraînerait trop loin, des localités où un habit neuf, où le phénomène d'un meuble nouveau, sont des épisodes incalculables en résultats pour la médisance ; car, dans les villes au-dessous de six mille âmes, parler c'est médire. Vosgien a oublié cette indication géographique.

On concevra donc sans efforts le cliquetis de paroles qui retentit dans les murs de la bonne ville de Wittemberg.

A l'expiration du carême se terminerait cependant cette ridicule querelle de besace, visiblement soulevée par la partie financière et non par l'esprit théologique des indulgences. Sans être un flambeau de l'Église, on sentait que la préférence inusitée, accordée cette année 1517 aux dominicains sur les augustins, était le sujet et le fond de cette pauvre dispute.

Un mot d'autorité prononcé par l'électeur Frédéric de Saxe faisait rentrer dans l'obscurité le moine et ses remontrances séditieuses.

A défaut de l'électeur et de l'archevêque, le supérieur du couvent auquel appartenait frère Martin avait le droit de cloîtrer dans sa cellule ce nouveau Jean Huss.

Il existait encore un puissant argument contre lui, mais celui-là était inconnu aux théologiens de ce temps-là comme il l'est à ceux d'aujourd'hui, c'était le silence.

De tous ces moyens de répression nous allons voir celui

qui fut employé. Aussi bien, peut-être avant demain, ne sera-t-il plus question de Rome, de moines et d'indulgences. L'ennui est une arme si meurtrière.

Auraient-ils été déjà blessés de cette arme d'origine théologique aux derniers sermons des dominicains et des augustins, ces deux hommes assis au fond du cabaret de *la Belle Saxone*, et qui, les coudes sur la table, talons contre talons, face à face, le menton étançonné au bout des bras, boivent de la bière à pleins verres?

L'individualité de ces deux buveurs est lisiblement écrite sur leurs visages. Le premier, dont l'âge passe quarante ans, aux cheveux blonds cendrés et qui doivent avoir été rouges autrefois, paraît de constitution maladive. A sa maigreur, à sa taille haute et rentrée, on distingue l'homme épuisé et qui n'a rien fait pour neutraliser les funestes effets d'une santé précaire. Des rides précoces décèlent à son front, aux angles de sa bouche, fine et dessinée au blaireau, le travail opiniâtre et si mortel de la méditation; le reflet doré de la lampe enlumine ses joues. Son œil est celui du renard : clair, gris et défiant, signe caractéristique, presque infaillible, de la ruse combinée avec la peur, de la subtilité et de l'esprit. L'organisation nerveuse se trahit en lui par des tics, des convulsions à la surface, par des grimaces soudaines, par la douceur soyeuse de ses cheveux, la rareté de sa barbe, la saillie féminine de ses hanches, par la maigreur et la crispation de ses mains. Enfin, c'est un de ces hommes que la nature a créés pour être la victime de l'électricité pendant l'orage, d'un grincement d'acier, d'un cri aigu, qui s'évanouissent à l'odeur d'une rose, qui nourrissent des antipathies innées, et à

mourir sur place pour un son, pour une couleur. Inexplicables organisations sans courage, sans énergie, sans vertu, mais auxquelles le monde appartient par la science et par le génie.

L'autre est un homme d'environ quarante ans aussi, quoique son accoutrement sans fraîcheur le fasse paraître plus âgé. Dans son maintien à la fois commun et réservé, décent et ignoble, il y a de la rondeur du marchand et de la componction du prêtre. Une épaisse chevelure se hérisse en crête sur sa face mal pétrie, sans caractère, si ce n'est celui d'une humilité d'emprunt que démentent des gestes de boucher.

Il adresse de loin en loin des regards de pieuse satisfaction à l'énorme rouleau qu'il a déposé près de lui.

— Je ne vois pas trop, s'écria-t-il, et il frappa la table avec un pot de bière, ce que prétend ce moine en ruinant ainsi la religion.

— Que demandent mes hôtes ? répondit le tavernier, croyant à ce coup sur la table qu'on l'appelait.

— Rien ; laissez-nous causer.

— Voilà tout juste, seigneur Vénitien, ce que vous répondrait le moine : — Rien ; laissez-moi parler. — Il a cassé un pot, lui aussi.

— Pas de comparaison, s'il vous plaît, seigneur étranger. Si cet homme-là ne cherchait qu'à s'attirer l'attention, je ne me plaindrais pas ; mais, je le répète, sa doctrine est une peste. Que ferais-je, s'il était écouté, de ce que j'ai là ? et j'en ai pour cent frédérics d'or.

— Vous me disiez, il n'y a qu'un instant, qu'il serait la

ruine de la religion, et vous ajoutez maintenant qu'il serait la vôtre : vous êtes donc le bon Dieu ?

— Et de tant d'autres encore. Savez-vous si on lui permettra de prêcher longtemps sur ce ton ? et alors ne se révoltera-t-on pas ? Il n'y a donc plus de Dieu ni de potence en pays d'Allemagne : l'un pour les honnêtes gens, l'autre pour ceux qui les persécutent ?

— Je puis vous assurer qu'il y a encore des potences en Allemagne.

— A quoi les emploie-t-on ?

— Je vous le demande. Mais de quoi vous plaignez-vous tant ? Seriez-vous marchand de chanvre ?

— Seigneur étranger, il paraît que vous n'avez pas tout d'abord saisi la liaison de mes idées.

— Seigneur Zodiaco, c'est peut-être l'effet de la bière et de mon ignorance native, mais j'y vois trouble dans vos raisonnements.

— C'est pourtant simple, seigneur étranger, malheureusement vous êtes né sur la Rotte, de l'autre côté du Rhin. Si vous étiez Allemand, vous me comprendriez sans peine. Écoutez-moi : notre glorieux empereur Maximilien, que Dieu favorise, a, par exemple, la propriété de toute la farine, de toute l'orge, de tout le charbon, de tout le sel de l'empire. Est-ce vrai ?

— Très-vrai, respectable Vénitien. Dieu seul au ciel et les rats sur la terre pourraient lui faire tort d'un grain.

— A merveille! Mais pour cela Maximilien, qui aime l'argent comme vous et moi, dès que la récolte est rentrée, ne va pas sur les marchés de l'empire vendre, ainsi qu'un fermier, son orge impériale. Suivez-moi ; vous paraissez

ne rien entendre à mon raisonnement. Répéterai-je ?

— Inutile, seigneur Vénitien. Mon épaisse intelligence s'ouvre ; profitez de la brèche.

— Sachez donc....

Mais tout à coup le Vénitien s'arrêta dans son explication : une nuée d'étudiants se précipitait au milieu du cabaret.

Car le cabaret de *la Belle Saxonne*, comme tous les cabarets de cette époque, était fondé à deux fins : il tenait lieu de ces points de réunion que l'oisiveté moderne appelle cafés, et d'hôtellerie pour les voyageurs. Dans ces établissements, la principale pièce, qui a conservé son nom de *Poêle*, tout en devenant plus décente, était un carré long, autour duquel régnait un banc de chêne, où l'on s'asseyait pour manger comme pour boire, pour boire comme pour dormir. Sous le regard du citadin qui achevait son pot de bière, l'étranger ôtait sans gêne ses chausses. Seulement il importait d'avoir des vertus différentes pour se plier à la multiplicité de destinations affectées au local : un sommeil dur pour reposer au milieu des buveurs hurlants ; un odorat peu difficile quand on avait le malheur de ne pas dormir.

Les étudiants demandèrent de quoi boire. Serrés les uns contre les autres, car ils étaient nombreux et paraissaient avoir besoin de se consulter, ils se groupèrent autour d'une table. Des mouches s'abattant sur du miel n'auraient pas été plus pressées. A la distance où ils étaient des premiers occupants, on ne les entendait pas distinctement. Aussi le Vénitien, quoiqu'il eût l'oreille fine, ne saisit que les mots de mèche, de briquets, de feu, de prudence, lambeaux de

phrases qui ne l'auraient pas empêché de poursuivre sa conversation, s'ils n'eussent été suivis de ceux de légat et d'indulgences. Sans confier ses craintes à son interlocuteur, aux mots rapprochés d'indulgences et de feu, il allongea le bras, retira peu à peu son rouleau, le glissa sous la table, puis le cacha sous son manteau, qu'il croisa.

L'étranger se pinça les lèvres pour ne pas rire de cet excès de précaution.

— Si vous l'avez pour agréable, continuons notre propos, seigneur Vénitien.

— Je poursuis donc. L'empereur, dit le Vénitien à voix basse, accorde, pour de l'argent, à ses bien-aimés sujets la faculté de vendre à sa place. Il a ce qu'on appelle des fermiers... — Qu'est-ce donc qui vous excite à rire, seigneur étranger?

— Ah! seigneur Zodiaco, c'est que je commence à comprendre.

— Mais encore?

— Oui, vous prétendez, au moyen de votre ingénieuse comparaison, me persuader que vous êtes fermier du pape à Wittemberg, en Saxe, pour le commerce des indulgences.

— C'est cela même. Dieu soit loué! on comprend donc quelquefois de l'autre côté du Rhin. N'est-il pas très-naturel, ce marché?

— Il serait très-naturel sans doute, seigneur Vénitien, si le pape, permettez-moi de vous le dire, vendait des légumes, des fruits, de la farine, pour les revendre ici; mais...

— D'abord, seigneur étranger, comme vous commencez

à comprendre, et que c'est précisément le moment où l'on est exposé à commettre le plus d'erreurs, je vous apprendrai que le saint-père négocie plus pieusement que vous ne l'imaginez avec ses sujets.

— Vraiment! Apprenez-moi donc cela, à moi, pauvre ignorant, dont la patrie ne connaît que le commerce des harengs et des stockfischs.

Il est présumable que le Vénitien n'aurait pas satisfait à la curiosité du Flamand, si deux lansquenets, entrés dans le cabaret, la voix haute, frappant le parquet du bois de leur hallebarde, n'eussent obligé les étudiants à s'isoler dans un coin sombre, loin de la portée de la voix. Ce qui les rendait circonspects enhardit le Vénitien. Les lansquenets demandèrent du genièvre.

Il continua :

— Le pape, reprit-il en tirant son rouleau, qu'il délia, vend d'abord à sa sœur Madeleine, se contentant d'un léger bénéfice, d'un profit canonique. Sa sœur revend à l'archevêque Albert de Mayence, qu'elle favorise, et qui ordonne en outre la publication des indulgences; le favori revend au légat, et le légat aux marchands de Bergame et de Venise.

Le rouleau défait, le marchand en baisa le ruban.

— Enfin nous marchands, nous détaillons au peuple de la quatrième main. Tout le monde, vous le voyez, y gagne. De nature inaltérable, la marchandise ne se détériore point à ces marchés successifs, et le peuple est sauvé.

Ceci fut suivi d'un geste, et le rouleau abandonné se déplia, pour étaler ce qu'Érasme soupçonnait déjà.

Des exemplaires d'indulgences : des feuilles d'un papier

de qualité détestable, coupé carré, de la dimension de nos passe-ports, imprimé très-menu avec de l'encre ténébreuse et des caractères trébuchants comme s'ils étaient ivres. Au milieu de ce quelque chose carré, jaune et noir, les armes du pape; à chaque coin, saint Pierre et saint Paul, l'un avec ses clefs, l'autre avec son glaive; mal venus tous deux, horribles, mais encore trop beaux pour le papier et le latin dont était taché le papier.

— Merveilleux commerce, en vérité! seigneur Zodiaco, et préférable de beaucoup à celui de notre ladre Maximilien, que vous citiez tout à l'heure; car vous, marchand d'indulgences, vous ne craignez pas de mauvaises années. Notre saint-père ne compte pas; il vend des indulgences autant qu'il en peut bénir; il se fait bonne mesure. — Ah ça! pourtant, maître Zodiaco, qui assure notre saint-père que sa sœur ne vend pas plus d'indulgences à l'archevêque de Mayence qu'elle n'en a réellement acheté? Entre frère et sœur, ces petits larcins n'ont rien de coupable. A sa sœur, qui garantit la moralité de revente de monseigneur l'archevêque Albert de Mayence? et à l'archevêque votre fidélité de marchand? S'il vous est permis, par exemple, de tirer cent âmes du purgatoire avec cent papiers comme celui-ci....

— Prenez garde de les tacher.

— Ne craignez rien. — Cent âmes de l'enfer avec cent indulgences; si vous devez bénéficier sur mille pardons en adultère, année commune, sur mille remises de grâce pour vols, trahisons, assassinats, qui assure à ceux qui vous ont vendu, et de l'un à l'autre, jusqu'à notre saint-père, que chacun séparément vous ne tirerez pas un peu l'étoffe à vous?

— Ah ça! seigneur étranger, on n'est pas plus méchant, plus fou, plus impie, que vous en ce moment..... Et mon âme, la comptez-vous pour rien? Croyez-vous que je la risque ainsi à vendre des âmes sans patente?

— C'est juste, Vénitien, j'oubliais votre âme, votre mise de fonds. Mais nous savons, vous et moi, que les cordonniers sont ordinairement les plus mal chaussés. Après tout, compromettez-la, jouez-la, perdez-la, nul n'a qu'y faire. Votre âme est payée d'avance. Son salut n'est-il pas le courtage des autres?

— Comment, payée d'avance, maître Parpaillot?

— Sans doute. Votre légat n'a-t-il pas publiquement prêché l'autre jour que non-seulement les indulgences rachetaient les crimes passés et les crimes présents, mais encore les crimes à venir? Or, comme le rachat du crime, aussitôt qu'il est commis ou avant même qu'il soit commis, équivaut logiquement à l'absence du crime, si vous avez pris cette précaution, et vous êtes homme à précaution, vous ne commettez aucun péché en vendant le pardon des âmes sans avoir acquis ce droit. Vous voilà riche sans être damné : c'est rare dans le siècle. N'auriez-vous pas pensé à cela?

— Je vous arrête.

— Voyons cela.

— Comment voulez-vous que je vende plus d'indulgences que je n'en ai acheté, puisqu'on me les vend, ainsi que vous les voyez-là, toutes faites, imprimées et bénies?

— Facétieux Vénitien; la bénédiction ne se voit pas, et il n'est pas très-difficile de contrefaire ce chef-d'œuvre d'impression. Vous ne m'opposez donc déjà plus qu'une

difficulté d'artiste. Je vous tiens pour un habile homme, seigneur Vénitien.

— Étranger! étranger! on a pendu à Viterbe, l'an passé, un contrefacteur d'indulgences.

— Raison de plus pour les bien contrefaire, Vénitien.

— Ce que vous dites me paraît sensé.

— Sensé comme l'Évangile. D'ailleurs, si vous avez canoniquement le droit, et je crois l'avoir prouvé, de trafiquer de plus d'indulgences qu'il ne vous en a été confié en commandite, supposez que vous en vendiez cent de plus.

— Bien!

— Il vous sera loisible d'en vendre deux cents, trois cents, dix mille de plus; qui peut le moins peut le plus en religion : c'est admis. Vous l'admettez.

— D'accord!

— Vous pouvez donc en vendre indéfiniment. Par exemple, acheter légitimement le salut d'une âme au pape, et en céder ensuite tant qu'il vous plaira. Suivez-moi.

— Mais vous n'êtes pas si rustre que je l'aurais cru, pour un homme né de l'autre côté du Rhin.

— C'est l'effet de la bière. Buvons.

— Buvons! seigneur étranger.

— Et je trouve mieux, seigneur Zodiaco!

— Mieux?

— Oui, mieux. Il vous est licite de ne pas en acheter du tout. — Car, s'il y a crime pardonné d'avance à ajouter mille indulgences illégitimes à une indulgence légitime, où est la nécessité de se munir de cette indulgence? Pour celle-là comme pour les autres, achetez préalablement votre pardon de faussaire.

— C'est clair.

— Oui, et la conséquence est que vous avez le droit de vendre des indulgences, comme monseigneur l'archevêque de Mayence, comme Madeleine, la sœur de notre saint-père Léon X, et tout comme...

— Et tout comme notre saint-père, parbleu !

— Vous l'avez dit, seigneur Zodiaco, et je suis bien étonné, moi, né pourtant de l'autre côté du Rhin, d'avoir trouvé une idée que vous n'avez pas eue, vous Vénitien, né sur le quai des Esclavons.

— Je ne l'ai pas eue, c'est vrai, cette idée, seigneur étranger, mais je l'ai mise en pratique par instinct.

— Sûr comme je m'appelle Spickenhintern, il y aura des lances qui feront gras aujourd'hui, qui goûteront à la chair.

— Vrai comme mon grand-père se nommait Braun, mon père Braun, et que je me nomme Braun, il y aura des piques qui reviendront sur elles-mêmes ainsi que les balles du mail.

Cette apostrophe et cette réponse partaient, l'une du plus âgé des deux lansquenets, l'autre d'un étudiant. Ils s'étaient toisés longtemps, à la manière des guerriers antiques, sans quitter leur place et sans emportement, échangeant en deux mots, résultats d'une haine profonde, tout ce qu'ils avaient sur le cœur.

Puis ils burent, se regardant toujours au-dessus de leurs gobelets d'étain.

— Ils vont se colleter, dit tout bas à son voisin le tremblant Vénitien.

— Ne craignez rien ; les Allemands ne se battent jamais, ils se tuent.

— Mais s'ils allaient se tuer !

— Pas encore ; ils sont trop en colère.

— Je ne veux pas me fâcher, mes agneaux ; Spickenhintern est doux. Mais trouvez bon le conseil qu'il vous donne, rentrez chez vous ; n'allez pas sur la grande place vous faire frotter les oreilles, déjà assez rouges par le froid.

— Nous irons où il nous plaira.

— Et nous, où on nous l'ordonnera.

— Nous ne vous parlons plus.

— A votre aise ! je vais chanter.

Et le lansquenet se prit à chanter d'une voix de tonneau qui sonnait creux comme avant les vendanges, ce couplet d'une chanson de cantonnement :

Oui, lansquenet, pour vous plaire,
Frappant de taille et d'estoc,
J'ai, dans la guerre,
Pour cœur un roc,
Pour verre
Un broc.

Large à la base, étroit par le pied, ce couplet avait la forme d'un verre à boire. Il faisait merveilleusement lorsqu'on le chantait en buvant : le vin, le verre et la chanson descendaient dans le gosier. Le compagnon du lansquenet aurait mêlé sa voix à celle de son chef s'il n'était tombé sous la table : il fermentait.

Après son petit couplet, le joyeux chanteur reprit sa lance et sortit en répétant :

J'ai dans la guerre,
Pour cœur un roc,
Pour verre
Un broc.

La chanson diminua comme une goutte au fond d'un verre ; il n'en resta que le parfum dans le cabaret.

—A nous! dirent les étudiants. Voici l'heure! Tavernier, notre compte? Bonne chance!

Et le cabaret fut tranquille et désert comme auparavant.

— Écoutez, reprit l'étranger avec une obstination qui commençait à chagriner le Vénitien, secoué par la scène des étudiants, vous me demandiez deux frédérics d'or pour me délivrer de mes péchés de l'année courante : vous avez eu trop bonne opinion de moi. Devenu vendeur d'indulgences à mon tour, car je vous ai prouvé que je pouvais tout aussi bien que vous m'établir marchand d'âmes, je ne veux être envers vous ni plus généreux ni plus avare ; ce serait vous faire affront ; je ne vous demande donc que deux frédérics d'or pour vous racheter de vos péchés mortels ou non. Les petits iront dans les gros.

— Saint Marc et saint Nicolas! vous ne me paraissez plus un imbécile du tout, seigneur étranger!

Les yeux du Vénitien avaient pris une étrange expression d'étonnement. Ils ressemblaient à deux boucles d'acier.

— Je suis pourtant né de l'autre côté du Rhin. Acceptez-vous?

— Mais qu'y gagneriez-vous? quel profit y trouverais-je? puisque c'est égalité de péchés contre égalité de péchés, parité de somme contre parité de somme?

— Doucement : qui peut vendre a le droit de donner, de détruire, et avec autant de raison celui de jouer. En douteriez-vous?

— Non, seigneur.

— Jouons donc! voulez-vous? mes péchés contre les

vôtres ! Si je gagne, vous me remettrez une indulgence; si je perds, je vous en signe une à l'instant même. Cela va-t-il ?

— Cela va.

— Entendu ; faisons bien nos accords. Nos conditions sont que, si vous perdez une année de péchés, il vous sera loisible de doubler jusqu'à quarante années, nombre exact qui représente mon âge. Si vous perdez quarante fois, je n'aurai plus de péché et vous en aurez d'autant. Passé cela, vous jouerez à votre gré votre temps de purgatoire et votre part de paradis, si toutefois vous y avez quelque droit. Et si vous perdez encore, vous me donnerez...

— Je vous donnerai deux frédérics d'or.

— Non pas ! non pas ! deux frédérics d'or !

Ici l'étranger ouvrit son manteau, en rejeta les pans avec noblesse sur ses bras déployés, et, par ce mouvement théâtral, laissa voir un costume rouge feu.

— Non pas ! non pas ! s'il vous plaît, seigneur Zodiaco, répéta l'étranger en grossissant sa voix, deux frédérics d'or ! mais bien votre âme, car j'aurai gagné tout ce à quoi elle avait droit.

— Vous jouer mon âme ! Où suis-je ? qui donc êtes-vous ? Mais c'est un sacrilége...

— Qui n'est pas plus grand que celui de trafiquer de l'âme d'autrui, et de vendre dans un cabaret le paradis en détail, marchand d'indulgences.

— Vous êtes donc le diable?

— Je suis Érasme, natif de Rotterdam.

Et avec un rire fou, Érasme, qu'un bruit inaccoutumé

appelait au dehors, lança sur la table du cabaret la valeur des pots de bière. Il sortit enveloppé dans son manteau.

Il était nuit.

En ce moment même des hommes et des enfants arrivaient par bouffées tumultueuses sur la place de Maximilien ; qui avec des fascines sèches, qui avec des fascines allumées, qui avec des brassées de chaume arrachées à de vieux toits, tous avec quelque combustible. Ils affluaient de tous les points.

A l'époque triste de pénitence où l'on vivait, il était difficile d'imaginer quelles réjouissances permises par l'Église le peuple était autorisé à célébrer.

De fagot en fagot, un immense bûcher s'était formé au milieu de la place. L'art des inquisiteurs aurait trouvé sans doute à critiquer la main inhabile qui l'avait dressé, mais ce désavantage était bien compensé par l'effet pittoresque produit par le pêle-mêle de tables vermoulues, de chaises boiteuses et défoncées, de bancs fracassés, de bois de croisées, de panneaux encore armés de leurs gonds rouillés et de leurs serrures pendantes, de poutres arrachées, qui s'étaient coalisés pour alimenter le feu.

Ce qui proposait une énigme à la curiosité, c'était le rapprochement de deux madriers qui portaient sur l'appui chancelant de deux tonneaux de bière.

Des hommes armés de torches veillaient autour du bûcher.

Rien n'attire la foule comme la foule ; le feu n'aime pas plus l'huile. Par toutes les issues s'épanchent en grondant des torrents de curieux, de désœuvrés, de femmes qui, par devoir, ne pouvant quitter leurs maisons, les entraînent au

bout de leur robe. Le mari s'attache au bras, l'enfant s'épingle à la jupe, le nourrisson se colle au sein.

Et les ouvriers quittaient également leurs ateliers, les marchands leurs boutiques, les pêcheurs leurs bateaux, les écoliers leurs pensions ; on aurait plutôt fait de dire que toute la populace de Wittemberg était là.

Elle était là moins le cortége qui débouchait sur la place; les croisées du palais de l'Électeur qui donnaient sur cette place étaient garnies d'officiers attachés au prince ; comme tout le monde, ils auraient désiré connaître le motif de ce rassemblement. Mais qui aurait pu le leur apprendre?

D'abord faible ruisseau, resserré dans sa pente, encombré de gravier, le cortége eut beaucoup de résistances à vaincre pour ne pas se noyer, pour ne pas disparaître dans cette mer agitée de têtes. Mais l'impérieuse curiosité ayant parlé, et là, comme dans toutes les circonstances, les masses ayant deviné ce qui leur convient le mieux, elles forcèrent le premier rang à se mettre à genoux, le second à s'incliner, le troisième à se courber sur le second : le bâton eût aplati qui n'eût pas consenti à s'agenouiller, il eût fait agenouiller qui n'eût pas voulu se courber, courber qui eût refusé de s'incliner. Ce n'est que plus tard que le bâton a été remplacé par la police, laquelle ne répudie pas la tradition du bâton. Le bâton s'est fait chair.

Ils n'avaient ni bâtons ni piques, les rares lansquenets qui, avec prud'homie, se hasardèrent du bout de leurs pieds à jeter un coup d'œil sur la place. — Il y a du gibier en plaine, dirent-ils en se retirant à pas de loups et en cachant leurs habits jaunes, de peur d'épouvanter la nichée. Nous reviendrons ; patience.

Dans l'attitude où ils s'étaient placés, les habitants virent défiler le cortége, ou, pour parler plus saintement, la procession.

Quelle procession! et comment au milieu du carême, pour le rappeler encore une fois, comment le peuple le plus soumis à l'Église, sinon le plus dévoué, comment la nation dont les souverains ajoutent si précieusement à leurs titres celui de roi des Romains, avait-elle osé parodier les cérémonies romaines avec cet éclat, cette pompe, cette magnificence de ridicule?

Quatre hommes, simulant quatre porte-flambeaux, élevaient en guise de candélabres quatre poutres perpendiculaires. Ils étaient sérieux.

Après les porte-flambeaux, flottaient les bannières de la cathédrale : des chemises d'hommes, écartelées par le haut et par le bas sur des lattes; aux manches de ces chemises s'attachaient des cordes qui tenaient lieu de cordons de soie. Les glands, c'étaient des pots de bière vides. Venaient ensuite les lévites dont les encensoirs étaient représentés par d'énormes pierres fixées dans des nœuds de fronde. Quels lévites! noirs, barbus, puant le soufre et le poisson, pour la plupart pêcheurs ou mineurs. Les plus adolescents avaient quarante ans.

Les évêques suivaient : pour crosse, ils portaient des gourdins ferrés, pour mitres des cornes de bœuf, pour barbe la queue d'une vache; ils avaient trempé leurs mains dans l'encre afin d'imiter la teinte des gants épiscopaux. Ils y étaient mal parvenus.

Le chapeau rouge des cardinaux était suppléé par des chapeaux de lansquenets et de hallebardiers.

Le dais n'était rien autre qu'une toile rayée à matelas, tendue au bout de quatre nerfs de bœuf; la frange était d'étoupe, et les panaches qui s'élèvent ordinairement à chaque angle du pieux palanquin étaient de plumes d'oie. Sous ce matelas, cette étoupe et ces plumes, une parodie outrageante provoquait la joie très-burlesque, un peu féroce du peuple. C'était la charge de monseigneur le cardinal Pandolfi, avec sa graisse tremblante, ses jambes engorgées, son col de taureau, son œil de bouc. De hideux haillons pendillaient à ses épaules et lui fouettaient les reins en forme de manteau de cérémonie. Huit enfants, malins comme des fils du diable, anges et macaques tour à tour, baissant les yeux comme des agneaux, et tirant leur langue rouge comme des léopards d'armoirie, soulevaient, en crachant dedans, cette dalmatique de chiffons, et par piété, singulière façon de la baiser, ils la portaient à leur nez. Le faux cardinal était flanqué de ses deux acolytes, dont l'un, au lieu de porter les gants épiscopaux sur un coussin, portait deux souliers ferrés; dont l'autre soulevait la nouvelle mesure d'étain altérée par le gouvernement, à la juste colère du peuple. Grave entre ces deux dignitaires, revêtus, celui-ci de la dépouille d'un ours, celui-là de la peau d'une vache, il saluait à droite et à gauche la populace. Quelquefois la tête accompagnait le geste d'inclinaison, et le corps suivait la tête. Alors le cardinal tombait sur la foule, qui se le renvoyait comme une outre. Monseigneur oscillait, roulait, bondissait, pivotait, retrouvait sa ligne et reprenait sa marche moitié pieuse, moitié avinée. Les plus décents parmi les spectateurs se bornaient à placarder de la boue au visage de monseigneur.

Les croisées du palais électoral se fermèrent ; on remarqua que quelques-uns de ceux qui s'y étaient montrés étaient descendus sur la place, sans doute pour voir de plus près la parodie du cardinal, pour voir Boccold, car c'était Boccold, l'affranchi de la mine ; Boccold, un géant par ses mains carrées, par son cou nerveux comme Antée, par ses épaules barbues, par ses cheveux courts et bouclés comme la laine d'un lion, par sa figure osseuse et sa peau noire de l'éternel charbon qui avait vingt ans coloré sa sueur.

Une rumeur arrêta la marche du cortége.

Tout à coup, partie d'un angle de rue, une rafale détermina, violent, concentrique, tourbillonnant, un système circulaire de mouvement. Il allait des bords de la cohue au cœur ; spirale d'acier d'une montre qui se brise. Une fois engrainé dans la rainure de la première circonvolution, le personnage qui paraissait la cause de la mêlée passa à la seconde, à la troisième, aux suivantes. C'était un moine. Au milieu de ces cercles, il tournait sur son axe, confus de tant de popularité, un peu effrayé de cet amour même. Il en eût souhaité un peu moins. La considération dont on le menaçait ressemblait à faire peur à de la violence. Peut-être ne serait-il pas sorti vivant de son triomphe s'il eût cherché à y échapper.

Son ellipse rapide devint bientôt tangente à celle où gravitait le faux cardinal. Les deux comètes eurent bientôt le même champ. Le dais à matelas couvrit le moine et monseigneur. Dispute sur la préséance. — Passez ! — Je ne passerai pas. — La rougeur du moine fut attribuée à sa modestie. De grands coups de pied lancés à la sourdine à monseigneur l'engageaient à céder ; des coups de poing

entre deux eaux l'invitaient à n'en rien faire. Bourrades et politesses, on arriva enfin devant le bûcher. Nouvelle lutte. Dans son rôle, monseigneur ignorait s'il devait ou non accompagner le moine sur les madriers. A tout hasard, il bondit avec sa queue de vache sur les tonneaux ; ceci déplut à plusieurs : comment plaire à tout le monde? Les enfants le tirèrent à eux par sa dalmatique, mais il fut plus fort que la dalmatique. A son tour le moine se dévoua. Mal à l'aise, ahuri, estropié, gauche, applaudi, il grimpa comme un chat noir sur l'échafaudage. Mais, son point d'appui manquant, il glissa ; il serait tombé sur les fascines, triste augure pour un théologien, si le bras robuste de monseigneur ne l'eût saisi par le collet et ramené au niveau des madriers. En pareille déconvenue, un moine n'a guère plus de dignité qu'un sac de charbon. Après s'être essuyé les genoux, le nôtre s'inclina devant la multitude, dont la première vue le glaça jusqu'à la moelle des os. C'est une sensation commune aux gens qu'on va pendre et aux harangueurs populaires de frémir à cette élévation isolée.

— Tiens ! ils sont deux là-haut. Qu'est-ce que cela signifie?

— Que le véritable parle !

— Que le faux descende !

— Quel est le vrai?

— Qu'ils restent tous deux !

— Suis-je ou non le cardinal, vous qui voulez que je descende?

Le moine était confus dans l'âme. Il commençait à goûter le fin de la popularité. Dieu sait ce qu'il serait advenu

s'il eût persisté à soutenir son droit d'occuper seul les planches. Il fit mine de s'en aller.

Sa modestie le sauva.

Monseigneur, comprenant qu'il n'était pas l'homme de la parole, arrêta le moine déjà en posture de descendre le long des tonnaux. Singulière posture. Ce n'est pas de face qu'on descend d'une échelle. Mais voici que monseigneur en fait autant. Assaut de modestie. Tous deux offrent leur dos à l'enthousiasme général.

De même qu'on avait crié : Que le noir monte! on cria : Que le noir descende!

Tout grand homme commence par s'appeler le noir ou le rouge, le droit ou le tortu.

Monseigneur trancha le nœud de la difficulté : il ne descendit pas, il sauta sur la foule à pieds joints.

Le moine occupa seul la scène.

Et le feu fut mis au bûcher.

— Frères, débuta le moine, les faux prophètes sont nombreux, et les vrais sont timides, voilà pourquoi le mal couvre la terre.

On vous a peut-être rapporté comment j'avais attaqué l'autre soir M. le légat de Rome ; c'est-à-dire avec décence, respect et soumission, bien que nous autres Allemands ayons la langue râpeuse comme les limes de Sollingen.

Un grognement sourd courut de place en place.

— Croyez-vous que monseigneur Pandolfi m'ait envoyé, comme au cardinal Albert, une litière avec chevaux, housses et harnachements, un chapeau tout semé de pierreries et une épée dans son fourreau doré, ou bien sa bénédiction, que je prise fort? Savez-vous ce qu'il a fait?

L'apostrophe resta en l'air, et à cet immense point d'interrogation, suspendu comme un croc de fer au milieu d'une ménagerie, toutes les curiosités béantes mordirent en rugissant.

— Qu'a-t-il dit?

— Qu'a-t-il fait?

— Qu'a-t-il répondu?

Le feu du bûcher pétillait moins que les têtes.

— Il a fait afficher sa réponse à Francfort-sur-l'Oder. C'est neuf de répondre ainsi, mais l'argument est trop cher pour nous, pauvres augustins, qui n'avons pas les moyens de nous absenter du couvent, chaque fois que nous avons une raison difficile à trouver contre une raison plus forte. Oui, monseigneur le légat a collé son silence victorieux à Francfort-sur-l'Oder. Nous n'avons pas raison de si loin; Dieu soit loué! Une fois à Francfort, savez-vous ce que monseigneur a répondu à notre sermon, à mes quatre-vingt-quinze propositions?

—Qu'as-tu répondu, hippopotame, sanglier, rhinocéros?

Cette interpellation, qui semblait vouloir aller éveiller l'attention du véritable légat à Francfort-sur-l'Oder, tant elle était foudroyante en éclats de voix, s'adressait à l'homme qui parodiait si burlesquement l'ampleur, la sainte obésité, et le costume du cardinal dominicain Pandolfi. Elle s'adressait à Boccold le mineur.

C'était donc à Boccold de répondre. Il feignait de n'avoir pas entendu.

Arrondissant sa main en forme de spirale, et laissant couler sa voix dans cette espèce de conque, un homme de

la foule répéta de nouveau avec une formidable énergie, au fond du tympan de Boccold :

— Qu'as-tu répondu de Francfort-sur-l'Oder ?

Tandis que Boccold fait un peu languir sa réponse, certains lansquenets, déjà signalés, reparaissent au même endroit, là-bas, au bout de la place.

— J'ai répondu...... Boccold regarda frère Martin avec un air niais qui semblait vouloir lui dire : Soufflez-moi donc ce que j'ai répondu. Ceci n'est pas dans le rôle.

— Répondras-tu ?

De minute en minute, la flamme se déployait plus ardente et en nappes entre l'orateur et son auditoire.

Ceux des habitants qui n'avaient pas eu connaissance de l'événement accouraient à l'odeur de la fumée. Ils arrivaient trop tard ; et, par quelque issue qu'ils se présentassent, ils étaient reçus au bout de la pointe des hallebardes. On en piqua quelques-uns ; leurs compagnons rugirent ; les plus éloignés crièrent au meurtre. Rien de tout cela ne transpirait encore dans la foule, toujours plus altérée d'écouter le singulier dialogue établi entre le moine et Boccold.

— Tu as répondu, reprit le moine, comme le tison répond à la paille, la flamme à ce bûcher. Cendre n'est pas réponse, mortel rongé de luxe.

Affectant la surprise et bronchant comme un homme ivre exposé au vent, Boccold répliqua avec lenteur : On me reproche mon luxe ; et il considéra avec une fierté ironique les guenilles qui le couvraient. Quel luxe ?

La réponse éclata, mille voix s'élevèrent.

— Les cardinaux, c'est avéré, ont chacun cent cinquante-

quatre plats de viandes cuites à leur dîner, six cent vingt pieds de pâté, huit cents aunes de saucisses, cinq cents aunes de boudin par tête. N'est-ce pas trop pour un chrétien?

— Je conviens que c'est trop, mais le carême est si dur, si long.

— Pas si dur. Les cardinaux dévorent en carême toutes les aloses, toutes les truites et les carpes du Rhin, tous les brochets du lac de Constance.

— C'est vrai, affirma-t-on de toutes parts. Ils mangent tous les brochets du lac de Constance, pour nous vendre ensuite les arêtes comme reliques.

Frère Martin ajouta, comme s'il eût parlé au véritable légat du pape : — Oui, Dieu vous a-t-il institués les gardiens du troupeau pour égorger les moutons et les faire servir sur vos tables? Avez-vous un bercail pour le rôtir? A-t-il choisi ses apôtres parmi des pêcheurs dans l'intention que vous mangeriez un jour tout le poisson de la mer?

Boccold avait l'air d'être repentant d'avoir mangé tant de saucisses et de boudins; il se pressait le ventre et il ouvrait démesurément la bouche, comme pour rendre les viandes cuites dont on lui reprochait l'abus.

— Oui, repens-toi, vide tes boyaux; rends donc toutes les carpes que tu as mangées pendant le carême, et les moutons durant les jours gras.

Sans lui accorder la faveur dérisoire de la réplique, on frappait dans le creux du dos de Boccold, comme on ferait à un homme qu'on voudrait délivrer d'une arête.

— Qu'il rende encore, hurlaient les plus exigeants, les beaux châteaux, les superbes palais qu'il a sur le Tibre.

— Oui, mes frères, reprenait le moine; ils ont des châteaux sur le Tibre, et si vastes, que deux seulement ne tiendraient pas dans la bonne ville de Wittemberg, et si beaux que le palais de notre glorieux électeur Frédéric n'est qu'une écurie en comparaison.

Dieu souffre-t-il ces châteaux? S'il les permettait, il autoriserait donc l'inégalité parmi la grande communion des chrétiens.

— Légat maudit! bœuf tonsuré! léviathan romain, entends-tu? Rends donc les châteaux, rends donc les marbres, les jardins, les palais?

— Ah ça! vous croyez donc, vous autres, qu'il est aisé de rendre des châteaux? Est-ce que je les ai dans le ventre?

— Frappe toujours sur le dos!

— Frappe toujours!

Ce ne fut pas seulement sur le dos de Boccold qu'on frappa; l'un l'autre s'animant, les bons Allemands se frappèrent entre les épaules avec une jovialité féroce. Cinq ou six mille hommes occupés à cette besogne ressemblent beaucoup à une mêlée, et leurs coups de poing à des coups de poing. Tout ne se borna pas là. Ceux que les hallebardiers et les lansquenets tenaient éloignés de cette scène s'imaginaient qu'on égorgeait leurs compagnons. Ils tentèrent une percée pour se joindre à eux. Alors seulement l'intérieur de la place eut connaissance de la troupe qui la cernait. On se souleva, on cria qu'on empêchait les pauvres d'entendre la parole de Dieu; on parla de résister aux lansquenets s'ils osaient disperser les fidèles; on appela les

frères du dehors, en même temps qu'on enjoignit au moine d'avoir à reprendre son inspiration.

— Est-ce que nous allons recommencer ? s'informa Boccold au prédicateur, qui ne trouvait plus si facilement la parole depuis que, de la hauteur où il était, il apercevait mieux que personne des habits jaunes et des pointes d'acier partout.

Les oreilles pleines de bruit, le visage ruisselant de sueur, pensant peut-être à son monastère si paisible, il reprit :

— Ils ont encore, mes frères, des habits plus riches que ceux que portaient les Égyptiens dans les mystères d'Isis : ils sont Égyptiens. Ils ont des mitres aussi élevées que leur orgueil, éblouissantes de diamants, telles qu'en avaient au front les grands prêtres de Jérusalem ; ils sont juifs. Ils ont des sandales d'or, ainsi que les augures du temps d'Auguste : ils sont païens. Juifs, Égyptiens, païens, sont-ils chrétiens par quelque endroit ? Non !

— Ohé ! donc hurlait la populace, païen, juif de légat, pourquoi as-tu de beaux habits ? A bas tes beaux habits ! tes mitres de diamants ! Au feu tes mitres, tes sandales ! au feu !

— A bas ton bâton d'ivoire ! ton camail de dentelle ! au feu !

Aux cris de : *Au feu !* ceux que les lansquenets ne tenaient presque plus en respect recoururent à une mesure de désespoir. Pfeiffer était debout, dressant sa figure patibulaire. Ils renversent Pfeiffer, et le couchent en manière de bélier romain sur le dos de dix des plus déterminés. Les lansquenets ne savent que penser de cette machine

vivante pointée sur eux. Pfeiffer, pénétré de l'utilité de sa mission horizontale, se roidit en poutre, durcit ses nerfs, et prête son élan à l'impulsion terrible qu'il reçoit. Ce n'est plus qu'un long clou : il s'agit pour son honneur de se ficher sans se tordre dans ce mur de lansquenets. Un instant sa tête entre dans son cou par la répulsion violente qu'elle éprouve. Au second choc, elle s'enfonce victorieusement. La vrille a percé; entre qui voudra par le trou. Tous entrent. Ils sont accueillis par leurs compagnons de la place, moralement comme des victimes, physiquement comme un tonneau de harengs qu'on vide dans un autre tonneau déjà plein.

— On voulait nous égorger, et vous?

— On voulait nous égorger aussi! Brigands de lansquenets, ennemis de la parole de Dieu!

— Laisse-moi entendre cette parole de Dieu sur tes épaules.

— A vous deux, portez-moi, que je voie la parole de Dieu.

Dans ce moment, la parole de Dieu ne parlait pas.

On était occupé à mettre le feu au haut de la mitre, au bas de la robe de Boccold. Les deux flammes, en se communiquant, n'en formèrent plus qu'une, ce qui augmenta singulièrement l'ivresse du peuple.

Personne ne quitta le champ de bataille. On aurait considéré comme une lâcheté d'abandonner le moine, qui s'exposait bien plus que tout le monde.

Au contraire, chaque regard lui envoyait une protection, et entre lui et le bûcher trente hommes des plus robustes, accroupis, formant un rempart de chair, après le rempart

de feu, faisaient ressembler son pauvre et mouvant échafaudage au trône des rois. Le trône des rois s'appuie sur des pattes de panthère coulées en bronze. Là les panthères sont vivantes.

Il y avait aussi parmi ceux-là, mais debout, appuyé contre un des supports, un jeune homme à la figure calme comme la patience, belle du rayon d'espoir qu'elle attendait de celui dont le front lançait tant de flammes et de foudres ; il aurait eu assez de domination pour écarter avec sa longue épée et son regard quiconque aurait approché de ce moine. C'était Ulrich.

Déjà les flammes du bûcher se découpaient en crêtes sur la place. Elles commençaient même à importuner beaucoup l'orateur augustin, qui, n'étant arrivé ni à son dernier argument contre le légat ni à sa dernière injure contre Rome, aurait plutôt consenti maintenant à laisser brûler son nez qu'à descendre.

Et tandis que Boccold, qui n'avait pas compris dans le divertissement auquel il s'était jusqu'ici prêté de si bonne grâce la vexation et la brûlure, s'agitait dans un cratère de cendres chaudes, d'étincelles et d'éclats de bois embrasés, frère Martin ajouta victorieusement :

— Et dans ces palais savez-vous qui ils logent? dans ces jardins qui ils promènent? sous ces arbres avec qui ils s'entretiennent?

Le faux légat trépignait dans la fumée, commençant à se repentir de cette parodie qui allait finir par une triste réalité pour lui.

— Ah ! ah ! répéta-t-on. Tu as de belles femmes?

— Par Satan, riposta Boccold irrité par la douleur, vou-

driez-vous que nous les prissions laides, pour pécher deux fois ?

Imperturbable, le moine poursuivit : — Ainsi donc la prostituée a comblé la mesure.

— Je brûle, mes amis ; j'étouffe, délivrez-moi.

— Bien, criait la foule, enchantée de pousser jusqu'au bout le simulacre de l'auto-da-fé du légat, convaincue de bonne foi que Boccold ne gémissait ainsi que par esprit de sincérité à son rôle.

— Bien ! bien ! brûle, maudit, tu n'auras jamais si chaud que dans l'enfer. Sauve-toi par tes indulgences ! Applique-t-en à la nuque. Si elles sont aussi efficaces contre les brûlures, prouve-le-nous !

Et Luther :

— Soient punis de même tous ceux qui mettent l'Église à l'encan, le salut aux enchères, la vérité à prix d'argent. Brûle donc, simoniaque ! brûle, Romain ! brûle, vendeur du temple !

— Je vous jure que je ne suis ni simoniaque, ni Romain ; mais votre compatriote Boccold, qui va mourir, si vous n'éteignez pas la flamme qui l'enveloppe, la fumée qui l'étouffe.

— Laissons-le dire ; n'écoutons pas ses fausses paroles de repentir. C'est la douleur qui les lui arrache.

— Je meurs ! de l'eau ! de l'eau !

Au progrès de l'incendie, il devint évident que Boccold était bien dans la vérité du personnage qu'il représentait. Déjà ses cheveux avaient été roussis ; des rougeurs et des cloches marbraient à vue d'œil ses mains et ses joues ; ses paupières et ses cils avaient disparu. Dans sa frénésie il se

rua sur la foule, qui s'écarta pour le laisser passer. Il se précipita dans la rivière, où il s'éteignit probablement.

Un peu assourdie par le rempart de fumée qui l'isolait de la populace, la voix du moine s'éleva encore une fois pour dire :

— Et maintenant que nous avons répondu aux quatre-vingt-seize propositions de monseigneur Pandolfi, représentant de Rome ; que nous l'avons réfuté sous toutes les formes du raisonnement, ainsi que vous l'attesteriez au besoin, il ne nous reste plus qu'à faire une sainte justice de ses œuvres.

— Au feu ! cria la populace, au feu !

La conséquence était forcée.

Abandonnées au vent, les propositions du légat volèrent par feuilles sur le dôme rouge et sombre du bûcher. Elles retombèrent en cendres.

Frère Martin, jugeant alors sa mission accomplie, descendit de son théâtre de gloire, le front en sueur et les doigts un peu brûlés, émerveillé toutefois du succès qu'il avait obtenu. La terre ne le portait pas. Il est à peine nécessaire d'ajouter que la foule l'embrassa, le complimenta, le porta dans ses bras tout autour de la place. Enfin lui et la foule se retirèrent, la nuit étant très-avancée, ou plutôt le jour étant fort proche.

Il traversait silencieusement une des rues qui conduisaient à son couvent, lorsqu'il fut éveillé de ses pensées d'avenir par une main qui le frappa précipitamment à l'épaule.

— Frère Martin, votre robe brûle ! Laissez-moi faire : arrêtez-vous, ne vous agitez pas, ou vous êtes perdu.

L'inconnu étouffa l'embrasement dans la pression de ses mains.

— Comment ai-je pu, s'écria Martin revenu de sa frayeur, embraser ainsi ma robe de bure?

— C'est que, lui répondit froidement l'étranger, « il faut se garder d'attiser le feu lorsqu'on est comme vous habillé de bure. »

— Docte Érasme! n'est-ce pas votre voix? Que je vous reconnais bien là! Vous ne rendez jamais un service sans l'accompagner d'une méchanceté.

— Ce sont deux services pour un.

Effectivement, c'était Érasme, qui, pour un bon mot, serait allé à pied au bout du monde.

Pour faire celui-là, il est très-possible qu'il eût mis lui-même le feu à la soutane de frère Martin.

Cette mascarade était la plus profonde révolution dont le monde moderne ait été témoin.

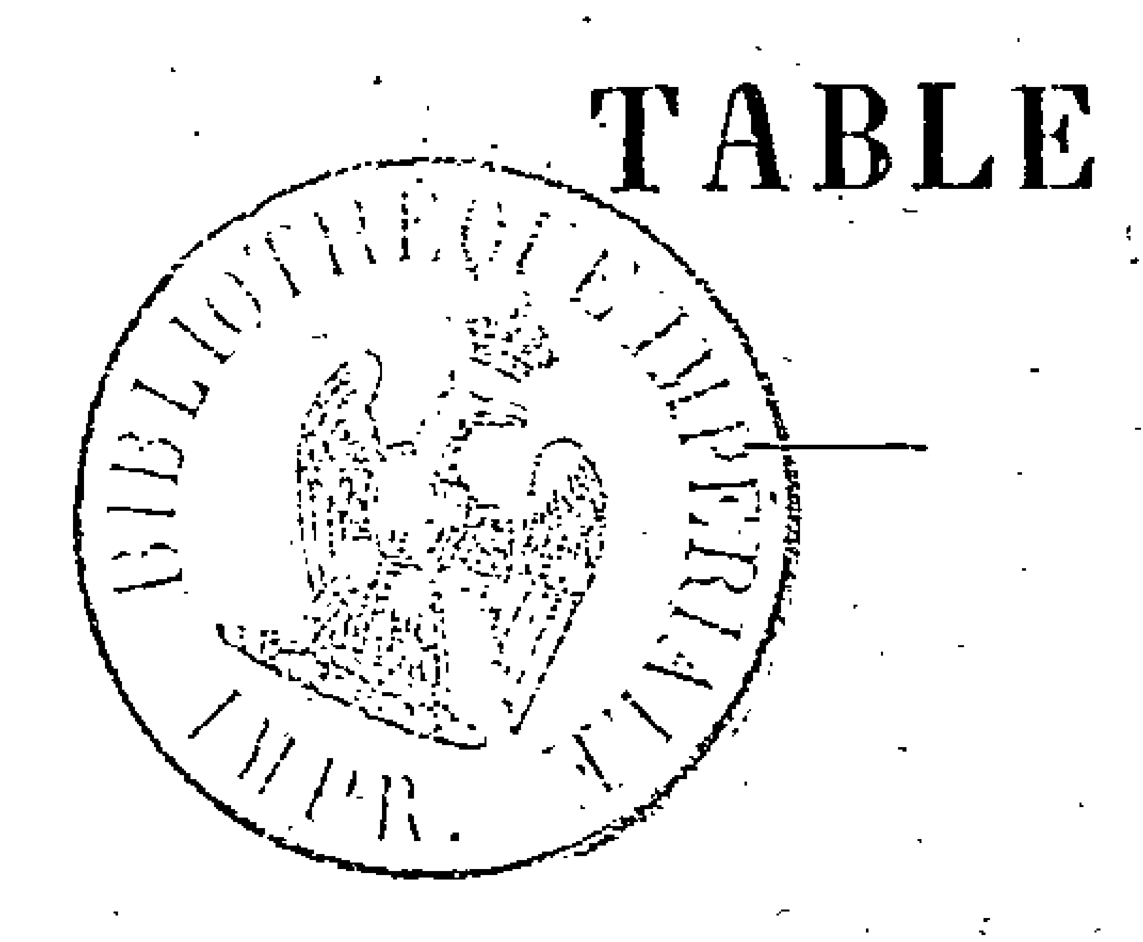
En brûlant les propositions du légat romain, Luther avait à tout jamais anéanti la souveraineté de Rome sur l'Allemagne. L'Allemagne n'était plus catholique.

Lorsque le remède au mal était encore possible, si l'on eût fait cardinal ce terrible moine, le pouvoir politique et le pouvoir religieux n'eussent pas perdu la plus large moitié de leur couronne.

Il existe encore plus d'un Luther, de même qu'il est plus d'un imbécile Léon X sur le trône.

FIN DES VENDANGES.

# TABLE






FIN DE LA TABLE.

Corbeil, typ. et lith. de Crété.